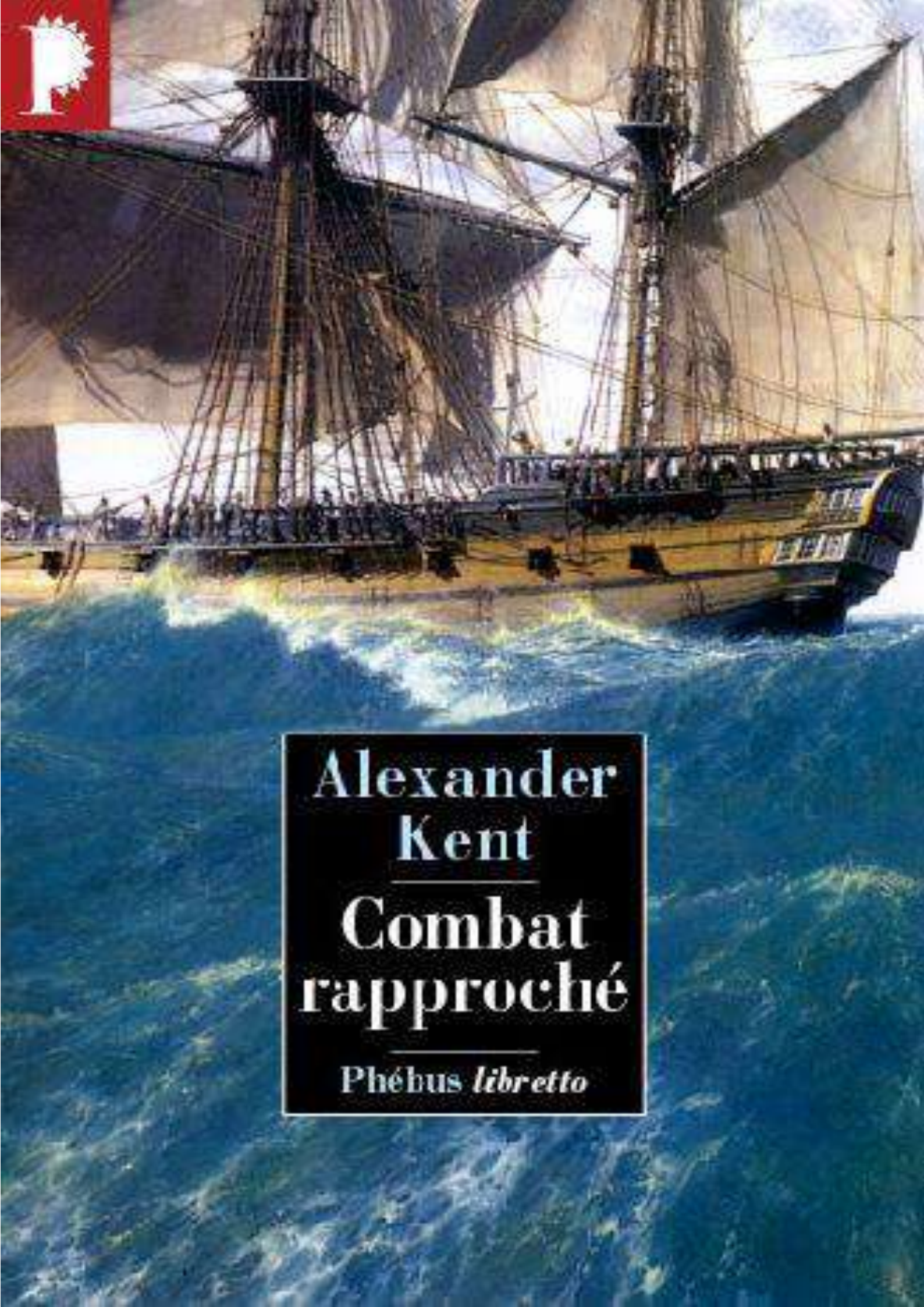

Alexander Kent

Combat rapproché

Phébus *libretto*

ALEXANDER KENT

COMBAT RAPPROCHÉ

BOLITHO-12

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT

PHEBUS

Illustration de couverture : John Chancellor
Agamemnon *in the West Indies* Collection privée

Titre original de l'ouvrage en anglais :
Signal-Close Action 1974

I

L'ESCADRE

A l'abri du Rocher tourmenté de Gibraltar, un ensemble assez hétéroclite de bâtiments à l'ancre tiraient sur leurs câbles, attendant l'ouragan. En dépit des traînées de ciel clair qui apparaissaient çà et là entre les fugitifs nuages, l'air était froid et rappelait bizarrement un temps que l'on rencontre plus fréquemment dans le golfe de Gascogne qu'en Méditerranée.

Compte tenu de son importance stratégique, le mouillage de Gibraltar était étrangement désert. Si l'on exceptait trois gros vaisseaux, pas un de plus, tout ce qui se trouvait là se ramenait à quelques ravitailleurs, des bricks et des goélettes qui s'étaient mis à l'abri ou attendaient leurs ordres. A l'écart du fouillis des éléments de provenance locale étaient ancrés ces trois bâtiments de ligne, des soixante-quatorze. En ce mois de janvier 1798, c'étaient encore des navires très répandus et l'on n'avait jusque-là rien trouvé de mieux pour former une ligne de bataille.

Celui qui était mouillé le plus près de terre était le *Lysandre*, et son nom était inscrit en travers du large tableau. Le nom allait assez bien avec la figure de proue qui se dressait, pleine de courroux, sous le boute-hors ; c'était une bien belle sculpture, qui représentait le général Spartiate, barbu, équipé d'un casque à plumet et d'une cuirasse. L'œuvre avait été réalisée par Henry Callaway, artiste de Deptford. Comme toute la coque du deux-ponts, elle était soigneusement peinte, ce qui donnait au bâtiment un certain air de jeunesse en dépit de ses onze années passées au service du roi.

Son commandant, Thomas Herrick, arpentait sa grande dunette de l'arrière à l'avant, s'arrêtant à peine de temps à autre pour observer le rivage. Lorsqu'il voyait l'état de son bâtiment,

son allure générale, il éprouvait plus d'inquiétude que de fierté. Les mois passés en Angleterre pour préparer le *Lysandre* à prendre la mer, la besogne harassante qui consistait à le réarmer et à rassembler un maigre équipage, tout ce temps était passé sans qu'ils aient pu seulement souffler. Les rechanges et la poudre, l'eau, les vivres, et les hommes pour mettre tout cela en œuvre. Herrick s'était plus d'une fois demandé quel coup du sort avait bien pu lui valoir ce commandement.

Et pourtant, malgré les retards, malgré l'énervement causé par les gens du chantier ou les marchands, il avait vu son bâtiment se transformer progressivement pour devenir enfin un être vivant.

Les hommes étaient arrivés à bord : certains, terrorisés, ramassés par les détachements de presse. D'autres arrivés là pour des motifs aussi divers que le patriotisme ou la recherche d'un refuge qui leur permettait d'échapper à la corde. Lentement, péniblement, ils s'étaient transformés en quelque chose qui, sans être parfait, laissait quelque espoir pour le futur. Tandis qu'ils traversaient le golfe de Gascogne, en route pour le Portugal, la première tempête qu'ils avaient dû essuyer avait certes révélé au grand jour quelques faiblesses. Il y avait trop d'hommes amarinés dans une bordée, et trop de culs-terreux dans l'autre. Mais Herrick avait l'œil à tout et, grâce aux officiers-mariniers expérimentés qui formaient encore l'ossature de l'équipage, ils avaient fini par se débrouiller dans le fouillis du gréement et les masses de toile récalcitrante qui faisaient leur ordinaire à la mer.

Une fois mouillé au pied du Rocher, Herrick avait attendu ce jour avec une appréhension grandissante. D'autres bâtiments étaient arrivés et étaient mouillés à proximité. Les deux autres soixante-quatorze, l'*Osiris* et le *Nicator*, la frégate *Busard* et une petite corvette, la *Jacinthe,* avaient cessé de mener leur existence individuelle pour former un tout. Sur ordre de l'Amirauté, à Londres, ils étaient devenus une seule entité. L'escadre, au sein de laquelle le bâtiment de Herrick allait hisser

le grand pennon de commodore[1], Bolitho allait incessamment venir y exercer la plénitude de son commandement, quelles que dussent être les circonstances.

Étrangement, Herrick rechignait à considérer la chose en face. Cela faisait seulement quatre mois que Bolitho et lui-même étaient revenus de cette mer, à l'issue d'un combat sanglant au cours duquel le propre bâtiment de Herrick avait sombré. Ils avaient mis en déroute ou capturé toute une escadre française. Ils s'étaient rendus ensemble à l'Amirauté, et tout cela lui semblait être un rêve, ou un très lointain souvenir du passé.

Le résultat de cette visite avait dépassé toutes leurs espérances. Pour Bolitho, promotion immédiate au rang de commodore. Pour Herrick, un poste de capitaine de pavillon. Leur amiral avait eu moins de chance : on l'avait expédié comme gouverneur d'une colonie pénitentiaire dans la Nouvelle-Galles du Sud et cette soudaine disgrâce donnait bien la mesure de ce qui sépare le pouvoir de l'oubli.

Le plaisir immense qu'avait éprouvé Herrick en devenant capitaine de pavillon de Bolitho avait pourtant été assombri par un nouveau changement d'humeur de l'Amirauté. Au lieu de lui donner le propre bâtiment de Bolitho, *l'Euryale*, un gros trois-ponts de cent canons qu'il avait lui-même pris aux Français, on lui avait confié le *Lysandre*. Il était peut-être plus facile à manœuvrer qu'un gros vaisseau de premier rang, mais Herrick soupçonnait quelque officier plus ancien que Bolitho d'avoir réclamé l'ex-français pour lui-même.

Il s'immobilisa pour contempler les ponts qui grouillaient d'activité. Des marins travaillaient sur les passavants et aux chantiers des embarcations, d'autres se balançaient loin au-dessus de sa tête dans l'enchevêtrement sombre des haubans et des étais, des drisses et des bras pour s'assurer que le nouveau commodore ne verrait à son arrivée à bord ni bout mal étarqué ni filasse de chanvre à la traîne. Les fusiliers était déjà à poste, le

1 En français, l'équivalent le plus proche de ce grade anglais serait « chef de division », capitaine de vaisseau ayant plusieurs bâtiments sous son commandement. C'est le seul officier non général à avoir droit à une marque.

major Leroux y avait veillé, il n'y avait pas à se faire de souci. Il était en grande conversation avec son lieutenant, jeune homme inodore et sans saveur du nom de Nepean, tandis qu'un sergent inspectait minutieusement les tenues et les mousquets.

L'aspirant de quart devait commencer à avoir mal au bras. Comme son capitaine était là, il se croyait obligé de porter sans cesse à son œil sa lourde lunette afin de signaler sans retard le moment où le canot du commodore passerait la jetée.

Herrick se tourna pour observer les bâtiments de leur petite escadre. Il n'avait guère eu de contacts avec eux jusqu'alors, mais connaissait déjà assez bien leurs capitaines. Depuis la minuscule corvette qui découvrait sa doublure de cuivre dans la houle qui la secouait jusqu'au deux-ponts le plus proche, *l'Osiris,* ils semblaient unis par une sorte de lien mystérieux. Prenez le capitaine du *Nicator*, par exemple. Herrick avait découvert qu'il avait servi avec Bolitho pendant la guerre d'indépendance américaine au cours de laquelle ils étaient tous deux lieutenants. Le commandant Inch, dont la *Jacinthe* se balançait comme un ivrogne, avait commandé une galiote à bombes avec l'escadre précédente, en Méditerranée. Quant au capitaine du *Busard*, Raymond Javal, il n'en savait guère plus que ce que l'on en racontait : un homme impulsif, avide de gain. Il ressemblait fort au capitaine de frégate classique, maladresse comprise.

Il se concentra sur *l'Osiris* et essaya de dissimuler son mécontentement. *L'Osiris* était à peu de chose près la copie conforme du *Lysandre* et le capitaine Charles Farquhar le commandait d'une main ferme. Cela le ramenait si loin en arrière… On eût cru que le destin les réunissait une fois de plus pour servir sous les ordres de Richard Bolitho. Cela se passait à bord de la *Phalarope*, une frégate, pendant la campagne des Antilles au cours de la guerre d'indépendance. Bolitho était leur commandant, Herrick était son second et Farquhar l'un des nombreux aspirants du bord. C'était un garçon arrogant, imbu de sa naissance et qui ne manquait pas une occasion de faire sentir à Herrick la différence qui existait entre eux. Lorsqu'il regardait *l'Osiris,* son ressentiment empirait : les ornements de poupe et la figure de proue ruisselaient de dorures qui

manifestaient de manière éclatante le statut et la fortune de son capitaine. Jusque-là, ils avaient évité de se voir, sauf lorsque Farquhar lui avait fait visite à son arrivée à Gibraltar.

Farquhar avait cependant détendu l'atmosphère de leurs retrouvailles en laissant tomber d'une voix faussement nonchalante :

— On dirait que vous n'avez pas trop fait de dépenses sur cette vieille baille, monsieur ? – et, avec ce sourire qui le rendait fou : Notre nouveau seigneur et maître ne va pas trop aimer ça, vous le savez bien !

Soudain, la ligne de sabords de la batterie basse de *l'Osiris* s'ouvrit et, dans un parfait mouvement d'ensemble, les trente-deux livres jaillirent comme un seul homme en plein soleil.

Herrick fut pris de panique. Farquhar ne laisserait jamais leurs mauvais souvenirs ou leur peu d'attrait mutuel mettre en péril ses ambitions. Il avait concentré son attention sur ce qui lui importait le plus et, pour l'heure, il s'agissait de l'arrivée du commodore. Lequel commodore se trouvait être Richard Bolitho, celui-là même que Herrick chérissait plus que n'importe qui au monde. Mais, se fût-il agi du diable en personne, Farquhar se serait comporté de semblable façon.

Comme pour tourner le fer dans la plaie, l'aspirant de quart cria, tout excité :

— Le canot passe le bout de la jetée, commandant !

Herrick dut se passer la langue sur les lèvres.

— Très bien, monsieur Saxby. Mes compliments au second, il peut rappeler l'équipage.

Richard Bolitho s'approcha des fenêtres de la grand-chambre pour observer les autres bâtiments. Malgré la solennité de l'heure, en ce jour où, pour la première fois, il était accueilli à bord de son vaisseau amiral, il avait du mal à contenir son excitation. Une envie de rire et de danser le prenait, et seul un fond de réserve naturelle l'empêchait de manifester ce qu'il ressentait.

Il se retourna : Herrick, debout près de la portière, l'observait. Des marins avaient soigneusement rangé les coffres et les caisses que l'on avait débarqués du canot et il entendait

Allday, son maître d'hôtel, qui les sommait de faire attention à ce qu'ils faisaient.

— Merci, Thomas, l'accueil était parfait.

Il alla lui serrer la main en traversant le pont recouvert de toile à voile à damiers noirs et blancs. Des bruits de bottes résonnaient au-dessus de leurs têtes, les fusiliers rompaient pour retourner à leurs occupations.

Tout soulagé, Herrick lui fit un grand sourire.

— Merci, monsieur – et, lui montrant son bagage : J'espère que vous avez apporté tout ce dont vous aviez besoin, j'imagine que nous risquons de ne pas rentrer avant longtemps.

Bolitho l'examinait, l'air grave : ce visage carré, ce bon visage familier dont les yeux bleus lui étaient aussi connus que ceux d'Allday. Mais pourtant, on eût dit qu'il avait changé. Cela ne faisait pourtant que quatre mois…

Il repensa à tout ce qui s'était passé depuis leur convocation à l'Amirauté. Leurs entretiens avec ces gens, si anciens, si puissants, que l'idée d'une promotion devait leur paraître bien peu de chose, alors qu'elle signifiait tant pour lui. Lorsqu'il leur avait parlé de ses inquiétudes quant à l'état de son nouveau vaisseau amiral, il avait vu une lueur d'amusement passer dans leurs yeux.

L'amiral qui lui avait confié sa nouvelle affectation, Sir George Beauchamp, avait mis les points sur les i :

— Il va vous falloir oublier ce genre de choses, Bolitho. Un commandant doit se préoccuper de conduire son bâtiment, votre tâche à vous est bien plus excitante.

Il avait finalement pris passage à bord d'une frégate rapide qui l'avait conduit à Gibraltar après une escale dans le Tage pour déposer des dépêches destinées à l'amiral qui commandait les forces de blocus. L'amiral, comte de Saint-Vincent, lui avait accordé une audience. Il devait ce titre à la belle victoire qu'il avait remportée onze mois plus tôt. Affectueusement surnommé « le Vieux Jarvy » par la plupart de ses subordonnés quand il n'était pas là pour l'entendre, l'amiral l'avait accueilli en fanfare :

— Vous avez des ordres, suivez-les. Cela fait des mois que nous ne savons rien de ce que trament les Français. Nos espions

dans les ports de la Manche nous ont rapporté que Bonaparte avait inspecté plusieurs fois la côte ; il établit son plan pour envahir l'Angleterre. (Il avait ricané.) Je pense que la médecine que je leur ai administrée devant le cap Saint-Vincent leur a appris à se méfier lorsqu'il s'agit de se battre à la mer. Bonaparte est un terrien, un stratège. Malheureusement, nous n'avons chez nous personne de son calibre. Du moins, pas pour faire la guerre sur terre.

Lorsqu'il repensait à cet entretien, il avait du mal à croire que l'amiral avait réussi à lui expliquer à fond autant de choses en aussi peu de temps. Sans cesse à la mer, il gardait malgré tout une vue magistrale de ce qui se passait dans les eaux anglaises ou en Méditerranée, meilleure que tout ce qu'en comprenaient ces grands pontes de l'Amirauté.

L'amiral l'avait raccompagné sur la dunette.

— Vous savez, lui avait-il dit tranquillement, Beauchamp est exactement le genre d'homme capable de monter cette opération. Mais il lui faut de vrais marins pour mettre ses idées en application. L'an passé, le travail de votre escadre en Méditerranée nous en a appris énormément sur les intentions des Français. Broughton, votre amiral, n'a peut-être pas bien discerné ce que cela signifiait vraiment, ou il l'a compris trop tard. Trop tard pour lui, je veux dire. (Il avait souri.) Nous devons bien peser si cela vaut la peine de renvoyer nos forces là-bas. Si nous divisons nos escadres sans motif suffisant, les Français ne tarderont pas à profiter de notre faiblesse. Mais vos ordres vous indiqueront ce que vous avez à faire. Vous seul pouvez décider de la conduite à tenir. (Nouveau petit rire.) Je voulais y envoyer Nelson, mais il est encore trop affaibli après la perte de son bras. Beauchamp vous a choisi pour aller planter cette épine dans le pied de Bonaparte. J'espère pour nous tous qu'il ne s'est pas trompé.

Et à présent qu'il se trouvait à bord de son propre vaisseau amiral, cette conversation était bien loin. Il lui avait fallu se plonger dans les documents à sa disposition pour essayer de deviner les idées d'un ennemi qui n'en manquait certes pas. Quels étaient ses plans, quels étaient ses objectifs ? Il apercevait les autres bâtiments à travers les vitres épaisses, réunis ici par le

pennon qui avait été hissé en tête du grand mât lorsqu'il était monté à son bord dans le claquement des crosses de mousquets et le tintamarre des fifres et des tambours.

Et pourtant, il ne pouvait toujours pas y croire. Il ne se sentait pas si différent : il avait toujours la même impatience de prendre la mer qu'il avait éprouvée à chaque perspective de s'embarquer à bord d'un nouveau bâtiment.

Pourtant, il allait bientôt noter le changement, et sous une multitude d'aspects. Lorsque Herrick était son second, il se trouvait entre l'équipage et lui-même, jouant à la fois le rôle du lien et de l'écran. A présent, Herrick était son capitaine de pavillon et allait se trouver entre lui et les officiers, s'interposer devant sa petite escadre et le moindre matelot. Il avait cinq bâtiments en tout, regroupant environ cinq mille hommes. Voilà qui lui donnait la juste mesure de ses nouvelles responsabilités.

— Comment va le jeune Adam, demanda-t-il. Je ne l'ai pas aperçu en montant à bord.

Il vit Herrick se raidir en entendant sa question.

— J'allais précisément vous en parler, monsieur. Il est en visite chez le chirurgien – et, baissant les yeux, il ajouta : Ce n'est qu'un petit accident, mais, grâce au ciel, rien de grave.

— Dites-moi la vérité, Thomas, répliqua Bolitho. Mon neveu est-il souffrant ?

Herrick leva la tête. Ses yeux brillaient de colère.

— Une algarade stupide avec son homologue de *l'Osiris,* monsieur. Le sixième lieutenant lui a jeté quelque insulte au visage, ils sont descendus à terre dès que leur devoir le leur a permis et ont réglé l'affaire à leur façon.

Bolitho s'obligea à se lever et se dirigea lentement vers les grandes fenêtres de l'arrière. Il resta là à observer l'eau qui bouillonnait autour du safran.

— Un duel ?

Le seul fait de prononcer ce mot le rendait malade. C'était vraiment désespérant : le fils était-il le portrait craché de son père ? Non, il ne voulait pas y croire.

— Ce sont tous deux de chauds tempéraments – Herrick n'avait pas l'air trop convaincu de ce qu'il disait. Aucun des deux

n'a été gravement blessé, encore que ce soit Adam qui ait le plus amoché son adversaire, m'est avis.

Bolitho se retourna :

— Je le verrai personnellement.

Herrick avala sa salive :

— Avec votre permission, monsieur, j'aimerais régler cette affaire moi-même.

Bolitho hocha lentement la tête : il sentait que quelque chose l'éloignait désormais de son ami.

— Mais bien sûr, Thomas. Adam Pascœ est certes mon neveu, mais il est également l'un de *vos* officiers.

Herrick essaya de se détendre.

— Je suis désolé de vous poser ce genre de problème alors que vous n'êtes pas à bord depuis une heure, monsieur. Dieu sait que c'est précisément ce que je souhaitais vous éviter.

— Je sais – il eut un sourire triste. J'ai été stupide de m'en mêler. J'ai déjà été capitaine de pavillon et j'ai eu assez à me plaindre d'un amiral qui se mêlait de mes affaires.

Herrick détourna les yeux, pressé de passer à autre chose.

— J'espère que tout est selon vos goûts, monsieur. Votre domestique est allé vous préparer votre repas, des matelots s'occupent d'apporter vos coffres.

— Merci, tout cela me semble parfait.

Il se tut. Cela le reprenait, ce ton froid et officiel ; il lui proposait quelque chose, il répondait oui. Alors qu'ils avaient partagé tant de choses, qu'ils se comprenaient sans mot dire.

— Pensez-vous que nous prendrons bientôt la mer, monsieur ? demanda brusquement Herrick.

— Bientôt, oui, Thomas. Demain avant midi si le vent reste favorable – il tira sa montre de son gousset et fit claquer le couvercle. Je voudrais voir mes officiers…

Il s'interrompit. Eh oui, cela aussi avait changé. Il reprit :

— Je voudrais voir mes commandants, dès que cela vous semblera faisable. Le gouverneur m'a remis un certain nombre de dépêches et, dès que je les aurai lues, je voudrais dire à l'escadre où nous en sommes.

Il lui fit un grand sourire :

— Ne faites pas cette tête-là, Thomas, c'est au moins aussi dur pour moi que pour vous !

L'espace d'un éclair, Bolitho aperçut dans les yeux de Herrick cette flamme qu'il connaissait si bien, mélange de confiance et de chaleur qui pouvait si facilement se transformer en un regard mouillé de tristesse.

— J'ai l'impression d'essayer d'enfiler des chaussures neuves, répondit Herrick en souriant, mais je ne vous laisserai pas tomber.

Et il quitta la chambre. Allday, qui attendait discrètement, arriva suivi de deux matelots qui portaient une énorme caisse. Allday examina rapidement les lieux et parut satisfait de ce qu'il voyait.

Bolitho avait du mal à se détendre. Allday était toujours semblable à lui-même et il se sentait éperdument reconnaissant. Rien ne parvenait à cacher sa rugueuse nature, pas même la vareuse toute neuve à boutons dorés, le pantalon de toile et les souliers à boucles qu'il lui avait achetés afin de manifester son nouveau statut de maître d'hôtel du commodore.

Bolitho déboucla son ceinturon et lui tendit son sabre.

— Eh bien, Allday que pensez-vous de cette baille ?

— C'est du costaud… répondit tranquillement Allday – il hésita avant de prononcer le mot : … monsieur.

Allday lui-même allait devoir apprendre à changer ses habitudes. Jusqu'ici, il ne l'avait jamais appelé autrement que « commandant ». Il s'agissait entre eux d'un arrangement tacite. Mais son nouveau rang avait changé cela aussi.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Allday lui fit un grand sourire :

— Vous d'mande bien pardon, monsieur – il jeta un coup d'œil aux deux matelots qui les observaient d'un air amusé. Mais j'attendrai le jour où ce sera *Sir* Richard, ça c'est pour sûr !

Il attendit que les marins fussent partis et ajouta lentement :

— J'sais bien que vous avez envie d'être seul, monsieur. Je vais mettre votre domestique au courant de vos habitudes.

— Décidément, vous me connaissez trop bien !

Allday referma la porte derrière lui, jeta un coup d'œil glacial au fusilier raide comme une baguette qui se tenait en faction dehors, et se murmura comme à lui-même : « Et encore davantage que tu crois. »

Herrick était une fois de plus retourné sur la dunette. Il se dirigea lentement vers les filets pour examiner les autres vaisseaux. Les choses commençaient mal, et pour eux deux. Mais peut-être se faisait-il des idées, comme avec Farquhar. Encore ce dernier se fichait-il de lui comme d'une guigne. Alors, pourquoi se faisait-il autant de mauvais sang ?

Bolitho lui était apparu exactement comme il se l'était imaginé, avec cette espèce de gravité qui pouvait tourner soudain à l'exubérance de la jeunesse. Ses cheveux étaient toujours du même noir aussi profond, sa silhouette aussi mince, mais il avait gardé de sa dernière blessure cette raideur à l'épaule droite. Il compta les mois : pas loin de sept, depuis ce jour où Bolitho avait reçu une balle de mousquet. Les rides s'étaient creusées à la commissure des lèvres. La souffrance, le poids des responsabilités ? Il y avait probablement des deux.

Il aperçut l'officier de quart qui lui jetait un œil inquiet et le héla :

— Nous allons faire un signal à l'escadre, monsieur Kipling, tous les commandants à bord dès que j'en donnerai l'ordre.

Il les imaginait déjà, endossant leur plus bel uniforme, Farquhar en train de se pomponner dans ses appartements de luxe. Mais tous devaient se creuser la cervelle comme il le faisait en ce moment même. A quoi cela menait-il ? A quoi s'attendre ? Combien cela allait-il leur rapporter ?

Seul dans ses appartements, Bolitho entendait le bruit des pieds nus au-dessus de lui. Il hésita, se décida enfin à se défaire de sa veste ornée désormais d'un unique galon doré, et alla s'installer à son bureau. Il ouvrit la grosse enveloppe de toile, mais reculait encore le moment de lire toutes ces dépêches écrites d'une main très nette.

Il revoyait la tête de Herrick, son inquiétude. Ils avaient pratiquement le même âge et Herrick paraissait pourtant plus vieux. Ses cheveux châtains étaient déjà parsemés de gris, comme du grésil. Il lui était difficile de ne pas voir uniquement

en lui son meilleur ami, mais aussi le capitaine de pavillon d'une escadre qui se constituait pour la première fois. La tâche était déjà rude pour n'importe qui, et pour un Thomas Herrick… Il tenta de chasser le doute qui s'emparait de lui. Herrick était parti de rien, son père n'était qu'un modeste tabellion. Mais il faisait preuve d'une honnêteté sans faille et, si l'on pouvait se fier aveuglément à lui en toute circonstance, sa probité pouvait aussi obérer son jugement.

C'était un homme capable d'obéir à tout ordre légal sans se poser de question, sans la moindre considération pour sa vie ou pour sa fortune. Mais que se passerait-il s'il devait assumer la responsabilité de l'escadre après la mort de son commodore ?

Il était étrange de songer que les précédents propriétaires du *Lysandre* avaient péri à Saint-Vincent. Le commodore de l'époque, George Twyford, avait été tué par l'une des premières bordées et le capitaine, John Dyke, endurait toujours un véritable martyre à l'hôpital maritime de Haslar. Il n'était même pas capable de se nourrir tout seul. Leur bâtiment leur avait pourtant survécu, à eux et à bien d'autres. Il examina la chambre impeccablement tenue, les chaises sculptées, la table d'ébène. Il les sentait presque l'observer.

Il poussa un soupir et commença à lire les dépêches.

Bolitho salua d'un signe de tête les cinq officiers qui se tenaient autour de la table.

— Asseyez-vous, je vous prie, messieurs.

Il les observa tandis qu'ils s'installaient en approchant leurs chaises. Les expressions trahissaient un mélange de satisfaction, d'excitation et de curiosité.

L'heure était importante, il espérait qu'ils en étaient conscients comme lui, même si chacun avait ses propres raisons.

Farquhar n'avait pas changé : toujours aussi mince, aussi élégant, il affichait l'assurance qu'il montrait déjà comme simple aspirant. A trente-deux ans, capitaine de vaisseau, il avait des yeux qui brillaient d'une ambition aussi éclatante que ses épaulettes dorées.

Francis Inch, avec son visage chevalin et allongé, avait du mal à dominer son enthousiasme. Il commandait leur corvette, qui serait vitale pour toutes les reconnaissances près de terre et devant l'escadre.

Raymond Javal, en charge de la frégate, ressemblait davantage à un Français qu'à un officier de marine anglais. Noiraud, basané, le cheveu huileux, il avait les traits si acérés que l'on ne voyait que ses yeux.

Il se tourna vers le commandant George Probyn, du *Nicator*, et lui fit un petit sourire de connivence. Ils servaient ensemble à bord du vieux *Trojan* lorsque la révolution qui devait changer la face du monde avait éclaté en Amérique. Tassé contre la table comme un aubergiste de bas étage, il s'était fait tout petit et presque invisible. Il avait peut-être un an de plus que Bolitho et avait débarqué du *Trojan* à peu près dans les mêmes conditions que lui, en prenant le commandement d'un briseur de blocus qu'il avait été chargé de conduire au port le plus proche. Cependant, et contrairement à Bolitho à qui la chance avait procuré là son premier commandement, Probyn s'était fait prendre par un corsaire américain et avait passé le plus clair de la guerre comme prisonnier avant de se faire échanger contre un officier français. Ses plus belles années s'étaient de ce fait écoulées pour lui sans qu'il pût rien faire et, visiblement, cela l'avait atteint au plus profond. Il semblait mal à son aise, avait une façon sournoise de jeter des coups d'œil soupçonneux à ses confrères avant de se pencher sur ses mains jouîtes.

— Tout le monde est là, monsieur, annonça cérémonieusement Herrick.

Bolitho balaya la table du regard. Il relisait dans sa tête les ordres écrits qu'il avait reçus : « Vous êtes par la présente dûment autorisé et mandaté pour appareiller avec votre escadre afin de déterminer par tous moyens convenables à votre disposition la présence éventuelle et la destination des forces considérables qui… »

— Comme vous le savez, commença-t-il lentement, l'ennemi a passé une grande partie de son temps à chercher une faille dans nos défenses. Si l'on fait exception de quelques succès que

nous avons remportés à la mer, nous n'avons pas réussi à faire grand-chose pour arrêter l'expansion des Français et leur influence grandissante. A mon sens, Bonaparte n'a jamais varié, et ses intentions restent les mêmes : elles consistaient, elles consistent encore, à atteindre l'Inde et à nous interdire la libre pratique de nos routes commerciales. Suffren, l'amiral français, a été à deux doigts d'y parvenir au cours de la dernière guerre.

Il aperçut Herrick qui le regardait intensément. Sans doute revoyait-il les armées pendant lesquelles ils avaient navigué ensemble aux Antilles : ils avaient constaté tous deux la farouche détermination de leur ennemi héréditaire à regagner le terrain perdu au cours de la paix instable qui avait suivi.

— A présent, Bonaparte sait que tout retard dans ses préparatifs nous donne le temps de reprendre nos forces.

Ils firent tous les yeux ronds lorsque Inch s'écria, le visage réjoui :

— On va leur montrer ce qu'on sait faire, monsieur ! Tout comme on l'a déjà fait !

Bolitho se mit à sourire, content de voir qu'Inch, qui ignorait parfaitement de quoi il retournait, n'avait pas changé et que sa bonne humeur communicative contribuait à détendre l'atmosphère et à diminuer la distance un peu raide qui le séparait de ses commandants.

— Merci, commandant, votre enthousiasme fait plaisir à voir.

Inch s'inclina, rouge de bonheur.

— Cependant, nous n'avons pas de renseignements précis sur ce que les Français comptent faire pour commencer. Le gros de notre flotte opère à partir du Tage pour maintenir un coin enfoncé entre les Français et leurs alliés espagnols. Mais l'ennemi peut également attaquer le Portugal ; compte tenu de notre présence sur place, il risque même de tenter une fois de plus d'envahir l'Irlande.

Il avait du mal à dissimuler son amertume.

— Je vous rappelle qu'ils ont manqué le faire lorsque notre marine s'est trouvée plongée dans de si grands malheurs, lors de la mutinerie de la flotte du Nord puis à Spithead.

Farquhar jeta un coup d'œil à ses parements.

— Nous aurions dû pendre un bon millier de ces gredins plutôt qu'une poignée !

Bolitho se tourna vers lui, le regard glacial :

— Si nous avions prêté un peu plus d'attention à ce que nos marins demandaient en priorité, nous n'aurions pas eu besoin d'en punir un seul.

Farquhar leva les yeux, un léger sourire aux lèvres :

— Si vous le dites, monsieur.

Bolitho consulta brièvement ses papiers épars pour rassembler ses idées. Il avait réagi trop vite face à l'intolérance de Farquhar.

— Notre devoir, poursuivit-il, notre devoir consistera à observer les progrès des préparatifs français dans le golfe du Lion, à Toulon, à Marseille et dans tous les ports où nous découvrirons quelque activité ennemie.

L'air grave, il les examina tour à tour.

— Notre flotte arrive aux limites de ses capacités. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser l'ennemi nous contraindre à nous déployer au point qu'il serait en mesure de nous détruire tous jusqu'au dernier. D'un autre côté, nous ne pouvons nous permettre de concentrer nos forces à un bout de l'océan tandis qu'ils seraient à l'autre. Nous n'avons qu'une seule issue : les rechercher, les trouver, les contraindre enfin au combat !

— Mais, dit sèchement Javal, nous n'avons pas d'autre frégate que la mienne, monsieur.

— S'agit-il là d'un constat ou d'une récrimination ?

— D'une maladie chronique, répondit Javal en haussant les épaules.

Probyn lui jeta un regard en coin :

— Vous avez là une responsabilité écrasante. Si nous rencontrons l'ennemi, nous n'aurons aucun soutien.

— Mais du moins saurons-nous qu'il est là, mon cher George, lui répondit Farquhar du tac au tac.

— Messieurs, nous parlons de sujets graves ! intervint Herrick.

— Apparemment, répliqua brutalement Farquhar. Alors, traitons-les sérieusement !

Mais ils se tournèrent vers Bolitho qui poursuivit :

— Une chose du moins semble certaine, nous devons travailler tous ensemble. Peu importe ce que vous pouvez penser des ordres que j'ai reçus, nous devons agir en conséquence et conduire à bien notre mission.

— Bien, monsieur, fit Farquhar.

Les autres n'ajoutèrent pas un mot.

— A présent, retournez à votre bord, je vous prie, et transmettez mes ordres à vos gens. Je suis heureux de vous prier à souper ce soir.

Ils se levèrent, réfléchissant à ce qu'ils allaient dire et comment ils allaient traduire ces ordres à leur subordonnés. A l'exception d'Inch, ils ressentaient tous le même besoin que Bolitho, celui de se retrouver seuls afin de mieux se préparer à ce qui les attendait et de mettre de Tordre dans leurs idées. Mais ils n'allaient guère avoir d'occasion de se retrouver tous ensemble. Bolitho avait donc également besoin de mieux les connaître, assez bien pour que, lorsqu'un signal jaillirait à la vergue du *Lysandre*, ses capitaines fussent en mesure de deviner ce que voulait dire leur chef.

L'un après l'autre, ils prirent congé. Probyn resta derrière, comme Bolitho avait deviné qu'il le ferait.

— Cela fait plaisir de vous revoir, monsieur, lui dit chaleureusement Probyn. Nous avons vécu bien des choses ensemble ; j'ai appris que vous aviez connu de grands succès, vous êtes même devenu célèbre – il détourna les yeux. Quant à moi, j'ai eu moins de chance. Non que j'aie démérité, mais, sans appuis…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Cela rend mon commandement beaucoup plus facile à exercer, répondit Bolitho en souriant, je me retrouve entouré de vieux amis…

Une fois la porte refermée, il se dirigea vers le lourd coffret d'acajou qu'il avait rapporté de Londres pour y mettre ses bouteilles de vin. C'était un objet magnifiquement travaillé ; la qualité de l'assemblage, le fini des surfaces dénotaient la main d'un maître.

Il le contemplait encore lorsque Herrick revint après avoir accompagné les commandants jusqu'à la coupée.

— Tout s'est bien passé, monsieur, soupira-t-il – il aperçut le coffret et poussa un sifflement admiratif : Dites-moi, quel bel objet !

— C'est un cadeau, répondit Bolitho avec un sourire, et un cadeau plus utile que bien d'autres, Thomas.

Tout en continuant d'admirer le coffret, Herrick poursuivit :

— Votre neveu est là, monsieur, j'ai réglé ses bêtises. Quelques petits travaux supplémentaires l'aideront à s'occuper intelligemment. Mais j'ai pensé que vous aimeriez le voir.

Et il conclut en caressant le coffret :

— Puis-je vous demander qui vous l'a offert, monsieur ?

— Mrs. Pareja, répondit Bolitho. Vous vous souvenez d'elle, naturellement ?

Il se raidit en voyant Herrick changer brusquement, comme si un voile lui était tombé sur les yeux.

— Oui, répondit-il doucement, je me souviens parfaitement.

— Mais enfin, pouvez-vous me dire ce qui se passe ?

Herrick le regarda droit dans les yeux :

— Avec tous ces bâtiments qui viennent d'arriver d'Angleterre, monsieur, il y a des bruits qui courent, des rumeurs de scandale, si vous préférez. On jase un peu partout, les gens parlent de votre rencontre avec cette dame, à Londres.

— Au nom du ciel, Thomas, voilà qui ne vous ressemble guère !

— Et c'est à cause de ces bruits, insista Herrick, que votre neveu a croisé le fer avec un autre enseigne… Une affaire *d'honneur,* comme ils disent.

Bolitho détourna les yeux. Et dire qu'il s'était imaginé que Pascœ se conduisait ainsi à cause de son atavisme, de son père disparu. Son père, traître et renégat.

— Merci de m'avoir prévenu.

— Il fallait bien que quelqu'un s'en charge, monsieur – ses yeux bleus s'étaient faits suppliants. Vous avez tant fait pour nous tous, je ne voudrais pas que tout cela soit abîmé à cause d'une…

— Je vous ai remercié de m'avoir *prévenu*, Thomas, pas pour l'opinion que vous pouvez avoir de cette dame.

Herrick ouvrit la porte :

— Je vais l'appeler, monsieur.

Et il sortit sans se retourner.

Bolitho s'assit sur le banc qui courait sous les fenêtres de poupe. Un petit bâtiment de pêche oscillait sous leur tableau. Le patron leva vers lui un visage inexpressif. Il était probablement à la solde du commandant espagnol d'Algésiras. Il notait sans doute les noms des bâtiments, quelques malheureuses bribes de renseignements qui devaient lui rapporter une poignée de piécettes.

La porte s'ouvrit, Adam Pascœ pénétra dans la chambre, sa coiffure sous le bras.

Bolitho se leva et s'approcha de lui. Adam était obligé d'écarter le bras, à cause de sa blessure aux côtes, Bolitho en souffrait pour lui. En dépit de son uniforme d'enseigne, il était toujours aussi mince que lorsque il l'avait embarqué comme aspirant.

— Bienvenue à bord, monsieur, commença le jeune homme.

Bolitho oublia soudain le poids des responsabilités, cette mauvaise querelle avec Herrick, pour ne plus voir que ce garçon qui représentait tant pour lui.

Il le serra dans ses bras.

— Tu t'es retrouvé dans de mauvais draps par ma faute, Adam. Je suis désolé que tout ceci soit arrivé à cause de moi.

— Mais je ne l'aurais pas tué, mon oncle, lui répondit Pascœ, l'air grave.

Bolitho s'écarta un peu, avec un sourire triste :

— Non, Adam, mais il aurait pu t'étendre raide. Dix-huit ans est un âge pour se lancer dans la vie, pas pour y mettre fin.

Pascœ releva une mèche sombre et haussa les épaules.

— Le commandant m'a infligé quelques travaux supplémentaires pour ma peine – il se tourna vers l'épaule de Bolitho : Comment va votre blessure, mon oncle ?

— Tout est oublié – il lui poussa un siège. Pareil pour toi, je suppose ?

Ils étaient ravis comme des conspirateurs qui viennent de monter un beau coup. Bolitho remplit deux verres de bordeaux, tout en remarquant que Pascœ avait adopté la nouvelle coiffure à la mode, sans cette natte que portaient la plupart des officiers de marine. Quelle sorte de marine, songea-t-il, quelle sorte de marine connaîtra donc mon neveu lorsque sa marque flottera en bout de vergue ?

Pascœ dégusta lentement son vin.

— On dit dans l'escadre que ce commandement aurait dû revenir à Nelson s'il n'avait perdu un bras…

Il ne termina pas, l'air interrogatif.

— Peut-être bien, répondit Bolitho en souriant.

Décidément, les secrets ne duraient guère…

— C'est un grand honneur pour vous, mon oncle, mais…

— Mais quoi donc ?

— C'est aussi une lourde responsabilité.

Herrick entra :

— Puis-je vous demander à quelle heure vous souhaitez convier les commandants, monsieur ?

Il les regardait tour à tour, étrangement ému : ils avaient beau avoir vingt ans de différence, on eût cru voir deux frères.

— Faites comme il vous semblera bon, répondit Bolitho.

Lorsque Herrick se fut retiré, Pascœ demanda :

— Il s'est passé quelque chose entre le commandant Herrick et vous, mon oncle ?

Bolitho lui prit le bras :

— Non, Adam, rien qui puisse mettre en péril notre amitié.

— Je préfère cela, répondit le jeune homme, l'air soulagé.

— Eh bien, conclut Bolitho en prenant son verre, raconte-moi ce que tu as fait depuis notre dernière rencontre.

II

PETIT COMMENCEMENT

Bolitho parcourait sans repos sa chambre de jour, touchant çà et là cette foule d'objets qui ne lui étaient pas encore familiers. Tout autour de lui, les dix-sept cents tonnes du *Lysandre*, les espars, les pièces, les hommes, les voiles qui craquaient, grondaient sous la pression grandissante d'une bonne brise de noroît.

C'était au prix d'efforts démesurés qu'il se retenait de glisser un œil par une fenêtre, histoire de surveiller comment se comportait le reste de son escadre, qui se préparait à lever l'ancre. On entendait des cris monter de partout et des pieds nus tambouriner : les hommes couraient en tous sens mettre la dernière main à leurs tâches. Il imaginait très bien Herrick, aussi anxieux que lui d'éviter tout retard. Et la seule aide qu'il pouvait lui fournir était de le laisser tranquille sur la dunette.

Lorsqu'il était commandant, Bolitho s'était habitué à faire appareiller son bâtiment par n'importe quel type de temps. Depuis l'époque où il commandait une modeste corvette jusqu'au temps de l'imposant *Euryale*, un énorme trois-ponts dont il était capitaine de pavillon, il avait connu plus souvent qu'à son tour l'angoisse qui vous prend lorsque l'ancre dérape.

Herrick devait en éprouver autant, si ce n'est davantage. Lorsqu'il voit un commandant sur sa dunette, comme isolé du brouhaha et de l'agitation, protégé de toute atteinte par son autorité et ses épaulettes dorées, le commun des mortels s'imagine que cet homme-là ne connaît rien des peurs ni des sentiments qu'on éprouve généralement.

Lorsqu'il était jeune enseigne ou aspirant, Bolitho avait pensé ainsi. Un capitaine était une espèce de dieu, qui vivait une vie inaccessible aux autres derrière la cloison de sa chambre et à

qui il suffisait de froncer les sourcils pour faire trembler ses officiers et ses hommes.

A présent, il savait tout comme Herrick que la réalité était bien différente. Certes, les honneurs augmentaient avec les responsabilités, mais la chute n'en était que plus rude si les choses tournaient mal.

Allday arriva en se frottant les battoirs qui lui servaient de mains. Des gouttelettes d'embruns constellaient sa vareuse bleue et son regard brillait d'une lueur sauvage. Lui aussi flairait l'appareillage, il avait hâte de quitter la terre, comme un chasseur qui part mesurer sa force contre des gibiers inconnus. Il avait un besoin irrépressible de le faire, il ne savait jamais si ce n'était pas la dernière fois.

Le bosco se mit à rire de toutes ses dents :

— Ils se débrouillent bien, monsieur, je suis juste allé faire un tour aux chantiers pour vérifier que votre canot était bien saisi. Y a une bonne brise du noroît, l'escadre aura fière allure quand nous aurons passé le Rocher.

Bolitho se raidit soudain, pencha la tête pour mieux entendre. On percevait des claquements, quelque chose que l'on traînait sur le pont. Une voix criait :

— Déhale-moi là-dessus, espèce de fainéant !

Il se mordit la lèvre, imaginant les mille et une catastrophes qui pouvaient arriver. Allday l'observait attentivement :

— L'commandant Herrick nous sortira d'ici sans problème, m'sieur.

— Je sais – il hocha la tête avec assez peu de conviction. Je le sais bien.

— Il doit pas avoir trop envie que vous restiez en bas.

Allday sortit le sabre de son support sur la cloison et attendit que Bolitho levât les bras pour attacher le ceinturon.

— Et ce bon vieux sabre, fit-il doucement, toujours la même, monsieur. On a fait quelques lieues ensemble, conclut-il en caressant la garde patinée par l'usure.

— Oui, répondit Bolitho en laissant ses doigts courir sur la poignée, je crois même pouvoir dire qu'elle nous enterrera tous deux.

— Eh bien, voilà qui va mieux, on a l'impression d'entendre un amiral !

La porte s'ouvrit sans un bruit, Herrick entra, sa coiffure sous le bras.

— L'escadre est parée à appareiller, monsieur, annonça-t-il, apparemment très calme. Les ancres sont à pic.

— Très bien, commandant, répondit Bolitho en essayant de prendre le ton le plus officiel possible, je vais monter.

Herrick sortit et ils l'entendirent monter quatre à quatre l'échelle de dunette au-dessus de la chambre. Il allait vérifier la position des autres bâtiments, fort peu nombreux au demeurant, ce qui était heureux. Il lui fallait aussi jauger la force du vent, estimer la distance des récifs. Et, cet après-midi-là, il n'allait pas se trouver sous l'œil vigilant du seul Bolitho : les autres commandants, qui s'étaient montrés si sympathiques, si détendus pendant le souper, allaient en profiter pour juger de ses qualités de manœuvrier, évaluer l'entraînement du *Lysandre,* l'élégance de l'appareillage. De la terre, les officiers de la garnison allaient eux aussi pointer leurs lunettes sur la flotte, l'ennemi en ferait autant depuis Algésiras.

— Je suis prêt, Allday, annonça doucement Bolitho.

Allday recula sous la claire-voie et lui désigna quelque chose au-dessus de sa tête :

— Regardez donc là-haut, monsieur.

Bolitho s'approcha de lui, leva les yeux à son tour. La masse sombre du gréement les dominait et, à la tête du grand mât, il aperçut la grande marque qui claquait au vent.

— Oui, je la vois.

Allday prit soudain son air grave.

— Cette marque vous revient de droit, monsieur. Y en a plein aujourd'hui qui la regardent et qui vous l'enlèveraient s'ils en avaient l'occasion. Mais tant qu'elle flotte là-haut ils vous obéiront. Alors, laissez donc les soucis aux autres, monsieur, vous avez de la volaille plus dodue à vous mettre sous la dent.

Bolitho le regarda, non sans surprise.

— C'est drôle, l'amiral Beauchamp m'a dit à peu près la même chose, pas dans les mêmes termes, certes, mais cela

revenait au même – il lui donna une tape sur le bras. En tout cas, merci, Allday.

En émergeant à l'arrière et après être passé contre la grande roue double, il se rendit compte que tous les hommes avaient les yeux fixés sur lui. Une fois arrivé sur la dunette, où le vent faisait jaillir par-dessus les filets et le passavant une pluie d'embruns, il aperçut des masses d'hommes occupés à haler sur les bras et les drisses, aidés par quelques fusiliers en tunique rouge.

— Sur la dunette, garde à vous !

Ce devait être Gilchrist, le second et bras droit de Herrick. Il était aussi grand et mince qu'un pied de pois et son froncement de sourcils permanent lui donnait l'air d'un maître d'école prêt à punir sa classe.

D'autres silhouettes se tenaient derrière lui : quelques lieutenants de vaisseau et enseignes, l'aspirant de quart, de nombreux hommes qu'il ne connaissait pas.

Bolitho les salua tous. En dépit de ce qu'il s'était juré à lui-même de ne pas faire, il ne pouvait s'empêcher de comparer sa situation présente à ce qu'il avait connu et tant aimé du temps qu'il était commandant. Il aurait voulu être sûr de se graver dans le crâne le plus vite possible le visage et les noms de tous les officiers du bord. Ceux du second, tout particulièrement. Il jeta un coup d'œil à Herrick qui se tenait à la lisse de dunette, raide comme la justice, en se demandant si lui aussi se livrait à ce genre de comparaison.

— Voilà une bien belle journée, monsieur, fit une voix à côté de lui, si je puis me permettre d'être aussi banal.

Bolitho se retourna. C'était un homme massif, le visage rubicond, et qui prenait la place de trois individus normaux. Non qu'il fût particulièrement grand, non, c'était plutôt la largeur et le tour de poitrine qui impressionnaient. Il se tenait jambes écartées, comme pour étaler un grain, et fixait Bolitho avec un intérêt marqué, presque tristement, mais son visage aux traits épais ne trahissait aucune expression particulière.

— Je m'appelle Grubb, monsieur, je suis pilote.

— Merci, monsieur Grubb, répondit Bolitho en lui souriant.

Il aurait dû s'en douter. Une multitude d'histoires circulaient à bord au sujet de Ben Grubb, qui était déjà maître pilote du *Lysandre* lors de l'affaire de Saint-Vincent. A ce qu'on disait, il avait pris son sifflet de bosco alors que le gros soixante-quatorze s'enfonçait dans les défenses ennemies, après que les tambours des fusiliers se furent fait faucher par une charge de mitraille.

Il examina un instant la silhouette sans forme de Grubb : oui, cela avait de bonnes chances d'être vrai. Il faisait un mélange surprenant. Ses traits étaient à l'image de la carcasse, ravinés par le vent et la tempête, avec l'aide probable de quelques boissons fortes. Il y avait en lui quelque chose d'assez terrifiant, comment dire ? en tout cas, c'était certainement un homme d'une valeur inestimable pour l'escadre.

Grubb sortit de son gousset une montre grosse comme une pomme, l'examina attentivement et finit par déclarer :

— Je crois que c'est le moment, monsieur.

Bolitho répondit d'un signe de tête et se tourna vers Herrick. Il aperçut Pascœ et l'un des aspirants, parés à côté de l'équipe de pavillons. Un officier-marinier griffonnait sur son ardoise.

— Très bien, commandant, nous allons faire appareiller l'escadre, je vous prie.

Il se contraignit à traverser le plus lentement possible le pont encombré, en essayant de ne surtout pas baisser les yeux sur les poulies, palans et autres apparaux que l'équipe de dunette avait mis en place dès l'aube. L'équipage du *Lysandre* aurait un spectacle réjouissant s'il venait à se prendre les pieds sous leur nez et à s'étaler de tout son long au beau milieu des hommes. Mais cette seule pensée suffit bizarrement à le détendre et il se concentra sur les autres bâtiments qui, l'un après l'autre, envoyaient le signal d'aperçu à l'ordre donné par Herrick : « Levez l'ancre ! »

Il entendit un aspirant annoncer :

— Aperçu partout, monsieur !

Puis ce fut la voix de Pascœ, légèrement tremblante sous le coup de l'émotion :

— Parés sur la dunette !

Gilchrist arriva bruyamment. Même à travers le porte-voix, on devinait la menace :

— Monsieur Yeo, mettez-moi plus de monde au cabestan ! Je ne veux pas le moindre retard !

Bolitho ne se retourna même pas. Yeo était le bosco, il ferait sa connaissance plus tard. Il aperçut la frêl*e, Jacinthe* qui roulait lourdement, ses vergues couvertes de gabiers ; son câble faisait des allers et retours, il crut même distinguer Inch, avec son allure d'épouvantail, campé près de la lisse de dunette, le bras tendu vers le tableau où des moutons blancs se levaient sous le vent et donnaient à la scène des airs de maquette.

Il emprunta sa lunette à l'aspirant de quart et lui demanda tout en pointant l'instrument sur les autres deux-ponts :

— Et comment vous appelez-vous ?

L'aspirant le fixait, tétanisé :

— Saxby, monsieur.

Bolitho observait les marins du *Nicator* qui couraient le long des passavants. Saxby devait avoir dans les treize ans. Il avait une bonne bouille toute ronde, l'air parfaitement innocent. Il aurait été plutôt joli garçon, si sa figure n'avait été gâtée dès qu'il ouvrait la bouche : il lui manquait deux dents de devant.

Il cala soigneusement sa lunette et essaya d'oublier la voix métallique de Gilchrist. C'était trop long, bien trop long. La prudence était une chose, la lenteur excessive en était une autre. Il déclara soudain à Herrick :

— Nous traînons, commandant, nous traînons.

— Oui, monsieur ? fit Herrick, tombant des nues.

— Exécutez le signal, je vous prie.

Il se détestait de faire ce qu'il était en train de faire, mais ses éventuels scrupules n'avaient rien à voir dans l'affaire.

Il entendit des ordres aboyés, les cris assourdis des gabiers volants cramponnés le long des vergues. Enfin, le signal fut affalé-un grand cri à l'avant :

— Haute et claire !

La grande coque du *Lysandre* s'inclina lourdement d'un bord, l'ancre oscillait doucement, le vent commençait déjà à faire claquer les huniers dans un fracas de tonnerre. Le bâtiment s'ébranla dans le clapot.

— Du monde aux bras !

Les pieds des hommes glissaient sur le pont humide, des marins abandonnèrent le cabestan et coururent donner la main.

L'un après l'autre, les trois vaisseaux de ligne abattirent lentement comme de gros animaux. Plus loin, vers le large, la frégate *Busard* et la corvette d'Inch envoyaient déjà de la toile pour parer leurs encombrantes conserves.

Quelqu'un poussa un grand cri, Bolitho entendit le sifflement d'une garcette qui s'abattait sur le dos nu d'un homme.

Loin au-dessus du pont, les gabiers rivalisaient de vitesse pour l'emporter sur le reste de l'escadre. Herrick cria :

— A envoyer la misaine, monsieur Gilchrist ! – et, plus sèchement : Dites à ce bosco de laisser sa garcette tranquille ou il m'entendra causer !

Bolitho passa de l'autre bord pour observer *l'Osiris* qui peinait lourdement dans les eaux du *Nicator*. Il avait fière allure avec ses huniers bien établis, bordés à craquer, et serrait tant le vent que la vague d'étrave noyait presque les bas sabords. La misaine et la grand-voile faseyaient à grands coups de boutoir, se regonflaient brutalement, ce qui lui donnait au soleil un aspect blanc et métallique.

— Le *Nicator* est à la traîne, fit-il, signalez-lui d'envoyer davantage de toile.

Le commandant Probyn était peut-être trop occupé pour avoir remarqué que son bâtiment n'était plus à son poste par rapport aux autres soixante-quatorze. Mais il était tout aussi possible qu'il essayât de tâter les réactions du commodore et son sens de l'observation.

— Le *Nicator* fait l'aperçu, annonça l'aspirant chargé des signaux.

Les gabiers de Probyn s'activaient déjà à établir le hunier de misaine. C'était un peu trop rapide pour être honnête, se dit Bolitho, Probyn le mettait à l'épreuve…

Grubb observait successivement les voiles, le compas, ses barreurs, le tout sans remuer un seul muscle. Seuls ses yeux bougeaient, de haut en bas, d'arrière en avant, comme des fanaux sur le flanc d'une falaise rougeâtre.

Dans l'heure, l'escadre avait paré l'atterrage et les trois vaisseaux de ligne faisaient un bien joli spectacle sous voilure réduite.

Sous le vent, le *Busard* et la *Jacinthe* avaient envoyé tout ce qu'ils pouvaient de voiles et leurs pyramides de toile tremblotaient dans la brume tandis qu'ils allaient prendre poste sur l'avant du commodore.

— Parfait, monsieur Grubb, lança Herrick, venez est nordet.

Et il alla rejoindre près des filets Bolitho qui s'y tenait, un pied posé sur la volée d'un neuf-livres.

Bolitho lui sourit doucement :

— Eh bien, Thomas, comment vous sentez-vous à présent ?

— Nettement mieux, monsieur, lui répondit Herrick en lâchant un gros soupir, vraiment beaucoup mieux.

Bolitho s'abrita les yeux pour examiner la terre. Des courriers galopaient sans doute déjà sur la route côtière, mais cela n'aurait servi à rien d'essayer de franchir le détroit en tapinois sous le couvert de l'obscurité. Il avait certes reçu des ordres très précis, mais le comte de Saint-Vincent avait bien insisté : à lui de les exécuter et de les interpréter comme il l'entendait. Cela ne changeait guère les choses pour l'ennemi d'apprendre qu'une escadre britannique s'apprêtait une fois encore à pénétrer en Méditerranée.

Il leva lentement les yeux vers la tête de mât où le pennon en forme de queue de colombe claquait dans le vent. *Sa* marque.

Il laissa ensuite errer son regard le long du pont où des marins s'activaient au milieu des cordages lovés en glènes et des aiguilletages. Pour un terrien, tout ceci aurait ressemblé à un invraisemblable méli-mélo. Au-delà, la guibre en dessous de laquelle on devinait l'épaule massive du général Spartiate. Devant l'escadre, la corvette d'Inch n'était plus qu'un trait étroit d'argent qui brillait sur le flou de la ligne d'horizon. Il sourit intérieurement : cela lui était arrivé à lui, devant la Chesapeake, c'était son premier commandement. Autre bâtiment, autre guerre.

— Quels sont vos ordres, monsieur ? demanda Herrick.

Il se tourna vers lui. Près de la lisse, un poing sur la hanche, Pascœ les observait.

— Mais c'est votre bâtiment, Thomas – il allait se détourner, mais ajouta : Qu'avez-vous exactement en tête ?

— J'aurais bien fait un peu d'école à feu – Herrick essayait de se détendre. Pour ce qui est de la manœuvre des voiles, je suis satisfait.

— Eh bien, faites donc, conclut Bolitho dans un sourire.

Comme il se dirigeait vers la roue, il entendit Gilchrist qui disait d'une voix neutre :

— J'ai deux hommes au rapport : paresse au travail et insolence envers un quartier-maître bosco.

Bolitho hésita : une séance de fouet au tout début de leur croisière aurait été fâcheuse dans n'importe quelles conditions. Avec cette modeste escadre, perdue dans une mer où une voile serait presque à coup sûr française, cela n'arrangerait pas le tableau.

Il entendit vaguement Herrick répondre quelque chose, puis Gilchrist qui répliquait vertement :

— Eh bien, moi, monsieur, *sa parole* me suffit !

Bolitho s'éloigna vers l'arrière et descendit sous les gros barrots. *Il ne fallait pas qu'il intervienne.*

Il passa devant le factionnaire qui montait la garde devant sa chambre et fronça le sourcil : enfin, pas encore.

Une journée après avoir quitté Gibraltar, tous leurs espoirs de gagner rapidement le golfe du Lion étaient évanouis. Plus pervers que jamais, le vent tomba jusqu'à ne plus être qu'une faible brise. Dans ces conditions, toute la toile dessus, le *Lysandre* peinait à filer trois malheureux petits nœuds.

L'escadre s'était éparpillée, les deux-ponts se traînaient lamentablement, posés sur leur reflet.

Bolitho avait dépêché la frégate en éclaireur, loin devant le gros. Tandis qu'il arpentait nerveusement le pont de long en large, il se félicitait d'avoir pris cette sage précaution. Le commandant Javal pourrait tirer profit des vents de terre près de la côte, il fallait seulement espérer qu'il en ferait bon usage. Il se mit à sourire, en dépit de sa nervosité. Dans le fond d'eux-mêmes, Farquhar et lui étaient toujours capitaines de frégate. Il pensa avec une certaine envie à la liberté dont jouissait Javal,

hors de portée des signaux, alors qu'il se retrouvait rivé à son gros soixante-quatorze.

Il entendit Herrick qui discutait avec son second et repensa soudain à la séance de fouet qui avait eu lieu la veille dans l'après-midi. Le rituel brutal n'avait suscité qu'un intérêt très modéré dans l'équipage. Mais, tandis que Bolitho observait le spectacle, tout à l'arrière, au moment où Herrick donnait lecture des articles du Code de justice maritime, il avait cru voir comme une expression de triomphe sur le visage émacié du lieutenant de vaisseau Gilchrist.

Il s'était imaginé que Herrick prendrait Gilchrist à part et le mettrait en garde contre les dangers d'une punition injuste. Dieu sait pourtant à quel point des punitions trop dures infligées sans discernement pouvaient être beaucoup plus fâcheuses que ce qui les avait causées. Les mutineries de Spithead ou de la flotte du Nord auraient dû servir de leçon même à un aveugle.

Mais, alors qu'il s'arrêtait sur la dunette, il ne vit rien d'autre que ce qui ressemblait entre les deux officiers à une conversation de routine, comme si de rien n'était.

Gilchrist salua avant de se diriger vers l'avant par le passavant au vent. Ses souliers claquaient sur le plancher à cause de cette démarche bizarrement chaloupée qu'il avait et que Bolitho avait déjà remarquée.

Au bout d'un moment, il descendit lentement l'échelle bâbord et alla rejoindre Herrick près des filets au vent.

— On avance comme des escargots, je paierais cher au ciel pour que nous retrouvions un peu de vent.

Herrick le regardait d'un air las.

— Le doublage du *Lysandre* est propre, monsieur, j'ai vérifié personnellement toutes les voiles, il n'y a rien que nous puissions encore faire pour essayer de gagner un nœud.

Bolitho se tourna vers lui, surpris du ton qu'il prenait :

— Mais ce n'était pas un reproche, Thomas. Je sais qu'un capitaine a bien des pouvoirs, mais pas celui de commander aux éléments.

Herrick se força à sourire :

— Désolé, monsieur, mais je l'ai mal pris. On attend tellement de nous. Si nous échouons avant même d'avoir commencé, alors… – il haussa les épaules – … c'est toute une flotte qui souffrira plus tard.

Bolitho posa le pied sur une bitte et se cala contre les filets pour examiner le *Nicator* qui gouvernait vaille que vaille par le travers, à la même amure qu'eux. Ses huniers se gonflaient à peine, la flamme du grand mât se soulevait légèrement de temps en temps sur fond de ciel pur.

Pas de terre en vue, sauf pour la vigie perchée là-haut comme un singe et qui devait apercevoir quelque chose comme une tache pourpre, la côte sud de l'Espagne. Il frissonna, malgré la chaleur étouffante, en se souvenant de l'époque où il avait fréquenté ces parages. Pourquoi Herrick s'était-il montré aussi évasif ? Cela ne lui ressemblait guère, cette soudaine inquiétude à propos de tous les *peut-être*. Ce doute agaçant le reprenait, était-ce que le poids des responsabilités se faisait trop lourd ?

— Et votre second, Thomas, lui demanda-t-il sans se retourner, que savez-vous de lui ?

Herrick se raidit.

— Mr. Gilchrist ? Il est compétent, il était second lieutenant à bord du *Lysandre* à la bataille de Saint-Vincent.

Bolitho se mordit la lèvre. Il s'en voulait de ne pas pouvoir garder sa langue dans sa poche plus de deux jours de suite lorsqu'il était à la mer. Plus grave, il se sentait blessé, d'une façon qu'il ne pouvait s'expliquer. Thomas Herrick était son ami, et il n'avait jamais ressenti une telle distance entre eux, depuis tant d'années au cours desquelles ils s'étaient battus, avaient manqué périr bataille après bataille, enduré la faim et la soif, la fièvre, la peur et le désespoir.

— Non, je ne vous parlais pas de ses affectations – sa voix était dure, malgré lui. Je voulais que vous me parliez de *l'homme*.

— Je n'ai pas à m'en plaindre, monsieur. C'est un bon marin.

— Et cela vous suffit ?

— Il faut bien, monsieur – il le regardait avec une sorte de désespoir. Je ne sais rien de plus.

Bolitho commença à descendre et sortit sa montre.

— Je vois.

— Regardez par-là, monsieur – Herrick lui montrait on ne sait quoi : Les choses changent, comme elles le doivent. Je me sens tellement loin de mon bâtiment et de mes hommes ! Lorsque j'essaie de retrouver mes vieilles habitudes, je me fais engluer dans les affaires de l'escadre. La plupart des officiers sont de jeunes enseignes, certains n'ont même jamais entendu le son du canon. Le jeune Pascœ a beau être le moins ancien des enseignes, il a participé à plus de combats qu'eux.

Il avait un débit précipité, il n'arrivait plus à contrôler ce flot de paroles.

— J'ai d'excellents officiers-mariniers, et quelques-uns sont même parmi les meilleurs que j'aie jamais connus. Mais vous savez comment ça marche, monsieur, les ordres *doivent* venir de l'arrière, pas d'ailleurs !

Bolitho le fixait, l'œil impassible. Il aurait bien aimé entraîner Herrick à l'écart, dans sa chambre ou en un lieu où ils auraient été à l'abri de tous ces regards. Il lui aurait dit qu'il le comprenait, mais que leurs rôles respectifs resteraient ce qu'ils avaient été. Bolitho réfléchissait au milieu du train-train de la vie à bord, de ces entreponts encombrés, Herrick attendait pour mettre le fruit de ses pensées en acte, en excellent subordonné qu'il était depuis toujours.

— Oui, se força-t-il à répondre, il *doit* en être ainsi. Un bateau compte sur son capitaine.

— Il fallait que je vide mon sac, soupira Herrick.

— Si j'ai approuvé votre désignation, continua doucement Bolitho, ce n'est pas au nom de notre amitié, mais parce que je crois que vous êtes l'homme de la situation.

Herrick encaissa comme s'il avait reçu un soufflet, mais Bolitho insista :

— Et je n'ai pas changé d'avis.

Du coin de l'œil, il apercevait la vaste carcasse du pilote, entouré d'aspirants, sérieux comme des papes, qui se rassemblaient pour le rituel de la méridienne. Près de la lisse, le lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence, officier de quart, faisait semblant d'observer avec la plus grande application bien au-

delà de la grand-vergue, mais la raideur des épaules trahissait celui qui essayait d'écouter la discussion de ses supérieurs.

— Enfin, conclut Bolitho, ne nous laissons pas abattre, nous aurons largement de quoi nous occuper avec l'ennemi. Voilà au moins quelque chose qui n'a pas changé.

— Bien, monsieur, fit Herrick en reculant d'un pas, l'air triste, je suis désolé de vous avoir déçu.

Il le regarda prendre le chemin de l'échelle de descente et ajouta :

— Je ferai en sorte de ne pas recommencer.

Bolitho gagna l'extrême arrière, contre le tableau et cogna d'un poing rageur les sculptures dorées. Malgré toutes ses tentatives, il se sentait incapable de rejoindre Herrick, de traverser ce fossé qui s'était créé entre eux.

— Ohé du pont ! – le cri de la vigie le fit sursauter. Signal de la *Jacinthe !*

Bolitho gagna précipitamment la lisse pour aller y voir lui-même. C'est Fitz-Clarence, second lieutenant du *Lysandre*, qui le sortit de ses pensées en criant :

— En haut avec votre lunette, monsieur Faulkner ! Je veux la signification de ce signal, *et tout de suite !*

L'aspirant de quart, qui somnolait encore près des filets une seconde plus tôt en se félicitant d'avoir échappé aux incomparables leçons de navigation de Mr. Grubb, courut comme une flèche jusqu'aux enfléchures sous le vent et commença à grimper vers la tête de mât.

Les mains sur les hanches, Fitz-Clarence surveillait sa progression, son fin visage racé tourné vers le haut comme s'il s'attendait à le voir glisser puis tomber. Le lieutenant semblait aimer ces poses affectées. C'était un homme élégant, tiré à quatre épingles et qui essayait de compenser les quelques pouces qui lui manquaient par des bouffées d'autoritarisme.

Herrick se tenait près de lui, mains dans le dos. Bolitho remarqua qu'il ouvrait et fermait ses paumes sans relâche, ce qui dénotait à quel point son air calme n'était que de façade.

Le garçon finit par leur crier de sa voix flûtée :

— C'est de la *Jacinthe*, monsieur ! *Busard* en vue dans le nordet !

Bolitho enfouit ses mains dans ses poches pour serrer les poings sans être vu et calmer son inquiétude.

Le commandant Javal infléchissait sa route pour rejoindre l'escadre. Il avait dû voir quelque chose, quelque chose de trop gros pour lui ou bien encore, il venait prévenir son commodore que l'ennemi leur donnait la chasse.

Il vit Herrick se précipiter vers l'échelle pour venir le rejoindre.

— Signalez à l'escadre de rallier le bâtiment amiral, lui ordonna Bolitho. Nous allons réduire la toile pour leur faciliter la tâche.

Herrick avait le regard tourné sur l'arrière, la lumière se réfléchissait dans ses veux clairs.

— *L'Osiris* gagne déjà sur nous, fit-il avec amertume, le commandant Farquhar a des yeux de chat.

Bolitho l'observait sans rien dire et lisait dans les pensées de Herrick comme s'il était dans sa tête. Il savait que, si Farquhar avait été son capitaine de pavillon, il n'aurait pas eu une seconde d'hésitation et n'aurait pas attendu que le commodore lui fasse une suggestion aussi évidente.

Herrick salua et retourna à l'échelle. Gilchrist était déjà sur la dunette, son porte-voix à la main. Il ordonna :

— Bosco ! Tout le monde en haut pour réduire la toile ! Et notez-moi le nom du dernier qui sera en haut !

Il se retourna pour demander à Herrick :

— Conseil de guerre, monsieur ?

Sa question ressemblait à de la provocation.

— Oui, monsieur Gilchrist… acquiesça Herrick – il hésita… Les commandants sont convoqués à bord.

Bolitho détourna les yeux, il aurait préféré que Herrick s'abstînt de répondre directement et rabattît son caquet à Gilchrist une bonne fois.

L'équipage laissa en plan les travaux en cours et monta sur le pont à l'appel des sifflets, regardant à peine ce qui se passait en gagnant leurs postes pour réduire la toile. Bolitho aperçut Pascœ qui boutonnait sa veste en gagnant la dunette avec quelques-uns de ses hommes. Pascœ salua en passant Gilchrist, qui fit seulement :

— Tenez-les d'une main ferme, monsieur Pascœ.

Pascœ le regarda, un peu interloqué, avant de répondre :

— J'y veillerai, monsieur.

— Pardieu, je vous garantis bien que vous le ferez !

Le ton de Gilchrist fit se retourner plusieurs marins.

— Je ne tolérerai pas de favoritisme à mon bord !

Pascœ regarda brièvement Bolitho avant de tourner les talons. Ses hommes s'étaient regroupés autour de lui, comme pour le protéger. Bolitho chercha Herrick des yeux, mais il était du bord au vent et n'avait rien vu de la scène.

Il lui fallut du temps pour se détendre. Gilchrist avait abattu ses cartes, mais trop tôt. Il avait indiqué à son commodore qu'il s'attendait à être soutenu par lui, même lorsqu'il s'agissait de son propre neveu. Gilchrist était un homme remarquable, une nature plus riche que ce que Herrick voulait bien reconnaître ou comprendre. Aucun officier n'aurait osé comme lui avoir un parler aussi direct devant un parent aussi proche. Rien ni personne ne pouvait s'opposer à ce qu'un officier général, un simple commodore même, tentât d'user de son pouvoir pour favoriser des intérêts personnels. Il n'avait encore jamais navigué avec Gilchrist, il ne savait rien de lui, et pourtant, le second du *Lysandre* en connaissait un rayon à son sujet. Il en savait en tout cas assez pour avoir compris que Bolitho n'utiliserait jamais le prétexte de sa parenté pour montrer le moindre signe de favoritisme. Alors pourquoi venait-il de se conduire ainsi ?

Il se dirigea vers l'autre bord. Le soleil lui chauffa le visage, la grand-voile était ferlée contre sa vergue et la chaleur envahit le pont comme si on y avait allumé du feu.

A propos, d'où Gilchrist pouvait-il bien tirer une telle assurance ? Il observa les autres deux-ponts qui se traînaient à courte distance, un peu dans le désordre. Farquhar ? Était-il si avide de promotion qu'il eût cherché un allié susceptible de l'aider à atteindre cet objectif ? Il disposait certes de l'influence et des finances nécessaires s'il voulait tenter quelqu'un. Ou bien était-ce Probyn ? Ce qu'il savait de ce dernier rendait la chose assez improbable. Il avait eu assez de mal à obtenir un

commandement au sein de l'escadre pour risquer de mettre son sort en péril. Il songea enfin à Herrick. Non, *impossible*.

Allday arriva à l'arrière et le salua.

— Faudra bien encore une heure ou deux avant que le *Busard* rallie l'escadre, lui dit-il d'un air entendu et en regardant vaguement la claire-voie. Votre domestique a mis un peu de vin à rafraîchir à fond de cale.

Mais Bolitho l'écoutait à peine.

— J'espère que Javal va nous rapporter de bonnes nouvelles.

Allday se tut, un peu désarçonné. Ce n'était pas son genre de dévoiler aussi ouvertement ses pensées, il devait avoir des soucis. Aux yeux d'Allday, il était impensable que Bolitho s'inquiétât pour les affaires de l'escadre puisqu'il était capable de venir à bout de tout, par définition. Ce ne pouvait être non plus cette femme aux yeux sombres, Catherine Pareja, qui l'attendait à Londres. Les langues s'étaient déliées à son sujet, mais c'était sans doute pure jalousie. Dieu sait que c'était une dame fort convenable et qui se moquait certainement de tout ce que l'on pouvait raconter à son endroit. Si une chose était sûre, c'est que Bolitho lui devait son prompt rétablissement après cette blessure ramassée pendant leur dernière petite virée dans ces eaux. Mais tout cela, c'était le passé. Il était fort peu probable qu'ils se revoient un jour.

Alors, pourquoi ? L'enseigne de vaisseau Pascœ ? Il sourit. C'était un sacré gaillard, celui-là, le portrait craché de son oncle, et qui ressemblait même physiquement à certains portraits qu'Allday avait contemplés dans la vieille maison de Falmouth.

Il sursauta en entendant Bolitho dire sèchement :

— Ce vin sera bouillant si je dois attendre que vous ayez décidé de vous éloigner de cette échelle !

Allday s'éloigna, légèrement soulagé. Il attendit jusqu'au moment où il entendit par la claire-voie Bolitho discuter avec Ozzard, le maître d'hôtel, et resta à flâner sur la dunette où les dernières équipes terminaient de remettre en ordre les manœuvres et de lover les bras.

Pascœ le vit passer.

— On dirait un chien qui se retrouve avec deux queues !

— C'est pas bien d'essayer de prendre le dessus sur un pauvre marin ! lui répondit Allday en souriant.

— Le dessus ? Vous plaisantez ! Lorsque quelqu'un aura fait ça, Bonaparte sera roi d'Angleterre !

Gilchrist arriva :

— Je crois me souvenir que vous vous êtes vu confier quelques petits travaux supplémentaires, monsieur Pascœ ? Par le commandant en personne, il me semble ?

— Oui monsieur, répondit Pascœ, impassible.

— Alors, soyez assez bon pour retourner à vos devoirs, monsieur Pascœ – puis, jetant un coup d'œil à Allday : Ne perdez pas de temps avec le maître d'hôtel du commodore – il commença à tapoter doucement du pied sur le pont. Excellent marin, certes, mais pas la compagnie rêvée pour un officier du roi, vous ne croyez pas ?

Allday surprit un éclair de colère dans les yeux du jeune homme et dit à la hâte :

— C'est ma faute, monsieur.

— Vraiment ? fit Gilchrist avec un rictus. Je ne me souviens pas d'avoir demandé son avis à un vulgaire marin et je ne suis pas accoutumé à passer mon temps avec…

Ils se retournèrent en entendant Bolitho arriver près de la roue.

— Dans ce cas, monsieur Gilchrist, déclara sèchement le commodore, je vous serais reconnaissant d'aller jeter un œil au bras au vent, au lieu de consacrer votre temps à, comment dites-vous, de vulgaires commérages.

Gilchrist ouvrait et refermait la bouche comme un poisson sorti de l'eau.

— J'y vais immédiatement, monsieur.

Herrick apparut près de la lisse.

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur ?

Bolitho regardait ailleurs, les yeux remplis de fureur :

— Quelque chose qui ne va pas du tout, commandant. Et lorsque j'aurai trouvé de quoi il s'agit, je ne manquerai pas de vous le faire savoir… – il se tourna vers les autres : … de *vous* le faire savoir *à tous*. Montrez-moi donc la carte, je veux la revoir.

Dans sa chambre, Bolitho se tenait près de la table sur laquelle était penché Javal. Les autres commandants restaient silencieux, debout, obligés de se balancer pour étaler les mouvements du *Lysandre* qui dansait de façon erratique dans les creux.

— Je l'ai aperçu à l'aube, monsieur, continua Javal.

Et de ses doigts brunis, il enveloppait la côte espagnole comme pour s'emparer de ce qu'il avait découvert.

— Un petit bâtiment, une goélette sans doute.

Il se tourna vers Bolitho. Ses cheveux gras étaient encore constellés d'embruns, comme pour souligner la hâte avec laquelle l'armement du canot l'avait conduit à bord du bâtiment amiral.

— Je pense que le patron a aperçu le *Busard* et a jugé qu'il valait mieux faire preuve de prudence que de témérité inutile.

Farquhar n'essayait même pas de dissimuler sa déception.

— Une goélette, dites-vous ? Mais bon sang de bois, Javal, à quoi voudriez-vous bien qu'elle serve à l'escadre, c'est tout juste un jouet !

Javal ne releva pas, il fixait toujours Bolitho.

— J'ai des vigies de premier brin, et je les récompense de mes deniers quand elles me donnent satisfaction. Je crois plus rentable d'agir ainsi plutôt que de les fouetter pour les garder vigilantes… – il fusillait du regard le commandant de *l'Osiris*. Contrairement à d'autres.

Herrick s'avança pour essayer de calmer le jeu.

— Racontez-nous ça, Javal. Mon pilote m'assure que le vent va venir et je n'ai pas de quoi accueillir des passagers, surtout s'il s'agit des commandants de l'escadre.

Javal sourit de toutes ses dents, qui étaient aussi ébréchées que leur propriétaire.

— La goélette courait grand largue, toute sa toile dessus, et pourtant elle n'allait pas si vite que ça – il se tourna vers Bolitho : Étrange pour une goélette de Méditerranée, que je me suis dit, vous ne trouvez pas, monsieur ?

Bolitho se pencha sur la carte, retournant dans tous les sens le compte rendu de Javal. Avec le *Busard* et la *Jacinthe* qui patrouillaient au vent de l'escadre, il était peu probable qu'ils

n'eussent pas vu la goélette si elle avait essayé de se dissimuler le long de la côte.

Il vit Javal poser ses gros doigts sur un point de la carte.

— Mâlaga, n'est-ce pas ? fit-il, presque pour lui-même. Vous pensez qu'elle sortait de Mâlaga ?

— J'en suis presque certain, monsieur, approuva Javal. Et elle se dirige vers l'est. A mon avis, elle est venue mouiller *ici* – il tapa du doigt sur la carte – pour attendre la tombée de la nuit ou le moment où elle a considéré qu'elle ne courait plus aucun risque.

Bolitho se dirigea d'un pas pressé vers les fenêtres arrière et resta là à contempler la douce caresse du vent sur les eaux bleutées. Çà et là, un petit mouton blanc se levait. Grubb avait raison : le vent revenait, comme il l'avait prédit.

Probyn intervint de sa voix pâteuse :

— Cette foutue goélette peut être à peu près n'importe quoi, ou même rien du tout, je suis bien d'accord avec Farquhar. Il n'y a pas de raison pour…

Mais il se retourna en voyant Farquhar s'approcher de Bolitho, l'air soudain plus intéressé.

— Je pense finalement qu'il pourrait bien y avoir une raison – il se tourna vers Bolitho. Les Espagnols ont un arsenal à Mâlaga, je crois ? Et une grosse fonderie d'artillerie ?

Bolitho se mit à sourire, tout en essayant de se souvenir.

— Oui, je peux me tromper, tout comme les vigies de Javal, mais une goélette côtière taille d'ordinaire assez bien sa route, sauf si elle est chargée.

Il revint à la table, les autres se regroupèrent près de lui.

— Les Espagnols doivent avoir envie de montrer à leurs alliés qu'ils peuvent les aider dans toute future campagne qui serait montée contre nous. Bonaparte a besoin d'armes, de toutes sortes d'armes, et les fonds autour de Mâlaga imposent d'utiliser de petits bâtiments pour effectuer de tels transports.

Il se redressa, étira ses épaules. Sous sa veste, sa blessure le faisait souffrir, une sensation de brûlure.

— C'est un petit commencement, mais cela arrive plus tôt que je ne pensais. Nous allons nous approcher de la côte au crépuscule et mettre la main sur cette goélette. Au mieux, elle

nous fournira des renseignements. Au pis, cela fera une unité de plus pour l'escadre, pas vrai ?

Il ne pouvait plus cacher un sourire d'excitation, tout cela le tonifiait.

— Y a-t-il quelqu'un qui ne serait pas d'accord ?

Probyn hochait la tête, encore tout chose du changement d'attitude de Farquhar.

— Je connais la baie où elle est mouillée, reprit Javal en pensant tout haut, à la nuit, nous devrions nous en emparer sans grande difficulté.

Bolitho voyait bien qu'ils attendaient tous ce qu'il allait dire.

— Vous prendrez le commandement, Javal. Je vais signaler à la *Jacinthe* de vous relever jusqu'à ce que cette affaire soit réglée – il regarda Herrick : Je vais passer sur le *Busard* avec quelques-uns de nos hommes, disons une vingtaine de bons marins. Des marins, *pas des fusiliers*. Je ne veux ni godillots ni baïonnettes dans cette aventure – et, souriant à Javal : Je pense que vous serez d'accord sur ce point…

— Oh, que oui ! répondit Javal en souriant de toutes ses dents.

— Et l'escadre, monsieur ? demanda doucement Herrick.

— Je vous remettrai vos ordres.

Il s'était adressé à lui délibérément, excluant volontairement les autres, pour bien montrer à Farquhar et à Probyn en qui il plaçait sa confiance.

— Vous pourrez vous approcher de la côte demain, si vous le jugez raisonnable. Sinon, nous allons mettre au point un rendez-vous qui s'accorde avec le plan d'attaque du commandant Javal.

Il les observa rapidement l'un après l'autre : Farquhar, l'air froid, sans expression, mais qui tapotait la table de ses doigts, dévoilant ainsi ses véritables sentiments ; peut-être se disait-il qu'il aurait mieux accompli la besogne que Javal, que Herrick… Probyn, son visage aux gros traits raviné par le doute, et qui observait Javal comme pour essayer de découvrir quelque chose ; peut-être supputait-il le montant de la part de prise que Javal allait se mettre dans la poche s'il parvenait à s'emparer de

la goélette, ou ce qu'il adviendrait de l'escadre si le *Busard* et le commodore avaient des ennuis.

Et Herrick ? Il n'avait jamais réussi à dissimuler ses doutes lorsqu'il en avait. Son visage trahissait l'inquiétude, ses yeux disparaissaient presque sous ses sourcils. Il examinait la carte, imaginant peut-être toute l'aventure se terminer dans un bain de sang.

Javal, au moins, n'avait pas le moindre doute.

— Je suggère que nous y allions sans tarder, monsieur, fit-il en se frottant les mains, sans quoi l'oiseau risque de quitter son poulailler.

S'il ressent quelque désagrément à l'idée de se faire chaperonner par son commodore, il le cache parfaitement, songea Bolitho.

— Oui, répondit-il, regagnez vos bâtiments. Mon capitaine de pavillon vous fera connaître mes ordres par signaux – il baissa la voix : Je veux qu'une chose soit bien claire. L'escadre doit rester regroupée, je ne veux pas vous voir prendre de risques inconsidérés, mais, si l'occasion se présente, je ne veux pas non plus la moindre hésitation.

Comme ils quittaient la chambre, il ajouta lentement :

— Faites passer la consigne, Thomas, il me faut quelques volontaires et un canot pour rejoindre le *Busard* sans retard. Prenez Allday pour arranger tout cela, si vous voulez.

Herrick avait toujours l'air aussi préoccupé.

— Eh bien ?

— Est-ce bien à vous d'y aller, monsieur ? Laissez-moi prendre la tête de cette expédition.

Bolitho le fixa. Il craignait plus de perdre le contrôle de son escadre que d'affronter les dangers auxquels l'exposait ce raid ou même le risque de se faire tuer.

— Non. Javal est un homme rude et mettre deux capitaines à bord d'un même bâtiment n'est jamais une bonne chose. Calmez-vous, je n'ai nulle intention de me faire tuer ou d'aller moisir dans une prison espagnole. Mais il faut bien commencer par un bout, montrer à nos gens que nous sommes capables de les mener au combat aussi bien que nous les commandons dans la vie de tous les jours.

Il se pencha, lui prit le bras. Herrick était tendu comme une voile étarquée.

— Et vous le savez, tout ceci s'applique aussi à nous deux.

Herrick poussa un grand soupir.

— J'essaie de me convaincre qu'il ne faut jamais se laisser surprendre par vos idées. D'aussi loin que je me rappelle – il hocha la tête. Je vais aller en toucher un mot à Allday.

Il sortit ; sa soudaine détermination le rendait pathétique.

— Mais je serai ravi de vous revoir à bord !

Bolitho sourit et se rendit dans sa chambre à coucher où se trouvait son coffre. Il y conservait une paire de pistolets. En s'agenouillant près de l'ouverture, il sentit le bâtiment s'incliner plus fortement. Le claquement des poulies trahissait également ce qui se passait : le vent forcissait. Il se releva, s'examina dans son petit miroir. La mèche noire au-dessus de l'œil droit : il fit une grimace, passa son doigt sur la blessure à demi cachée sous les cheveux.

Lointain souvenir de ce qui pouvait très bien lui arriver une seconde fois et dans peu de temps. Et sa douleur à l'épaule, le petit pas à franchir entre la vie et la disparition.

Allday pénétra dans la chambre adjacente. La garde de son couteau brillait sous sa vareuse bleue.

— Le détachement est prêt, monsieur – il s'empara du sabre de Bolitho. Tous des sacrés matelots, j'les ai choisis moi-même, conclut-il dans un large sourire.

— Mais ils ne sont pas volontaires ? lui demanda Bolitho tandis qu'Allday terminait de boucler son ceinturon.

Allday sourit plus largement encore :

— Bien sûr que si, monsieur, surtout après que je leur ai expliqué ma façon de voir, si je puis dire…

Bolitho hocha la tête et quitta la chambre sans un regard en arrière.

Dans la chaloupe au bas de la coupée, les hommes sélectionnés attendaient au milieu des armes, parés aux avirons.

Sur la dunette et sur le pont, l'équipage s'activait aux bras, paré à remettre à la voile dès que la chaloupe serait rentrée à bord.

Herrick se tenait à la coupée avec la garde, il avait repris son impassibilité.

Bolitho était sur le point de le rassurer, de lui dire de prendre soin de son bâtiment en son absence. Mais le *Lysandre* était le bâtiment de Herrick, pas le sien. Au lieu de cela, il se contenta d'un :

— Au plaisir de vous revoir, Herrick.

Puis il s'engagea dans l'échelle.

Le temps d'arriver dans la chambre et de reprendre son souffle, la chaloupe avait déjà poussé et s'éloignait au rythme des avirons.

C'est alors seulement que Bolitho aperçut Pascœ, les yeux brillant d'excitation, qui faisait de grands signes à quelqu'un resté à bord.

— Je sais, fit Allday, très ennuyé, je sais bien que vous auriez voulu le laisser à bord, monsieur. Faut jamais mettre tous ses œufs dans le même panier, si vous me permettez – il se cacha pour ne pas être vu des autres. C'est Mr. Gilchrist qui en a donné l'ordre, monsieur.

Bolitho hocha la tête. S'il avait eu encore un doute à propos du second de Herrick, c'était bien terminé. En donnant à Pascœ l'ordre de se joindre au groupe de débarquement, il avait réussi deux choses. Il pourrait d'abord soutenir que Bolitho avait fait preuve de favoritisme en emmenant son neveu et en prendre sa part de gloire si l'affaire réussissait. Et dans le cas contraire ? Il regarda son neveu, tout excité, comme il aurait pu l'être lui-même à dix-huit ans. Si l'affaire échouait, les commentaires d'Allday ne seraient que trop prémonitoires.

Il détourna les yeux, fixa son regard loin de Pascœ sur les mâts de la frégate qui décrivaient des cercles en dansant dans le vent.

— Pardieu, s'exclama Pascœ, j'aimerais tant commander un bâtiment comme le *Busard* ! – il surprit l'expression de Bolitho et ajouta : Enfin, un jour, monsieur…

— Nous allons d'abord nous occuper de ce que nous avons à faire, monsieur Pascœ – et il poursuivit avec un sourire : Mais je comprends très bien ce que vous éprouvez.

Allday les observait tour à tour en passant le doigt sur le fil de son coutelas. A présent, il en avait deux sur qui il lui fallait veiller. Il fronça le sourcil lorsque le patron manqua son accostage. Mais, si quoi que ce soit arrivait à l'un ou à l'autre, il se promit de régler son compte à ce foutu Gilchrist, quoi qu'il pût en résulter de fâcheux pour lui.

Le dernier marin venait tout juste de monter à bord que Javal criait :

— Tout le monde en haut, je veux remettre en route avant la nuit, monsieur Mears. Nous avons un bout de chemin à faire avant le crépuscule !

Il aperçut Bolitho et se découvrit.

— Vous êtes le bienvenu, monsieur, encore que j'aie peur que vous ne trouviez mes appartements un peu exigus.

Bolitho lui rendit son sourire :

— J'ai commandé moi-même trois bâtiments de ce genre, commandant, mais merci de me rappeler ces souvenirs.

Allday baissa les yeux, Pascœ venait de lui envoyer un coup dans les côtes. L'enseigne lui murmura à l'oreille :

— Je pense que mon oncle ne l'a pas loupé, vous ne trouvez pas ?

— Ah çà, pour sûr, monsieur Pascœ !

III

SEULS

Sous focs et huniers, la frégate de trente-deux *Busard* faisait route au près bâbord amures, vergues brassées à bloc au point que, vues du pont, elles semblaient être pratiquement dans Taxe.

Bolitho s'agrippa à un filet de hamac pour essayer de voir quelque chose dans l'obscurité. La lumière s'était estompée d'un seul coup, comme il est naturel dans ces eaux. Il percevait un murmure de voix, le pilote et le second qui examinaient le compas et surveillaient les voiles faseyantes.

Javal faisait confiance et laissait le soin de la navigation à ses subordonnés qui étaient d'ailleurs, tout comme lui, des hommes compétents et bien entraînés. Javal était franc et direct, ses appartements étaient simples et meublés de façon spartiate pour un capitaine qui connaissait tant de beaux succès. Le mobilier consistait pour l'essentiel en gros coffres disposés çà et là à portée de main.

Javal vint le rejoindre, les yeux plissés pour se protéger des embruns qui giclaient par-dessus les filets à chaque lame.

— La côte se trouve à environ un mille sur bâbord avant, monsieur. Si je veux parer la pointe, je vais devoir prendre le large assez vite ou virer de bord et tenter une nouvelle approche. Je réclamais du vent, mais il souffle un peu trop à mon goût – et, sortant un flacon en grès de son manteau : Une goutte, monsieur ? Une bonne goulée de genièvre de Hollande vous fera du bien.

Il ne lui proposa pourtant pas de gobelet pour aller avec et Bolitho se servit directement au goulot. Ce gin vous brûlait la langue comme du feu.

— J'en ai pris quelque bouteilles à bord d'un briseur de blocus, en août dernier dans la Manche, fit nonchalamment Javal, ça vaut toujours mieux que rien – mais, faisant vivement demi-tour, il continua : Surveille donc ta barre, bon sang de bois ! Tu vas nous mettre au plein dans l'heure si tu continues comme ça ! – il se calma aussitôt. Je suggère que nous ouvrions le bal sans trop tarder, monsieur.

Bolitho ne put s'empêcher de sourire. Cet accès de rage inattendu lui montrait un Javal plus humain que ce qu'il avait cru. Il n'était jamais facile de s'approcher de nuit d'une côte mal connue et encore plus difficile lorsqu'on avait un supérieur sur le dos.

— J'en conviens, répondit-il.

— Je vais confier la chose à mon second, la chaloupe et le canot pourraient suffire mais, pour le cas où le vacarme mettrait en alarme une éventuelle garnison espagnole, je suggérerais volontiers de faire débarquer un petit détachement sous la pointe… – il hésita : … Peut-être votre enseigne ?

— Très bien – Bolitho laissa errer son regard sur les lignes de moutons. Mr. Pascœ est encore jeune, mais il a déjà l'expérience du combat.

— Je m'en occupe, fit Javal en le regardant d'un air bizarre.

Il se dirigea vers l'arrière en aboyant des ordres destinés aux marins déjà rassemblés. Les poulies faisaient un bruit d'enfer, les embarcations sortaient de leurs chantiers, guidées apparemment sans effort par les hommes, comme s'il eût fait plein jour.

Bolitho essayait de se fermer les oreilles au cliquetis des armes, à un homme qui hésitait à l'appel de son nom.

Allday émergea de l'ombre :

— Ça va être dur de nager contre le vent, monsieur – on eût dit qu'il se doutait de quelque chose. Puis-je vous aider, monsieur ?

Javal revenait.

— Nous allons mettre en panne, je vous prie, et plus fort ! Monsieur Mears ! paré à affaler les canots !

— Partez avec Mr. Pascœ, fit doucement Bolitho, il prendra le petit canot.

— Mais ma place est avec… répliqua vivement Allday, avant de se radoucir : Non, vous avez raison, monsieur.

Bolitho aperçut alors quelqu'un en pantalon blanc contre le pavois de l'autre bord et entendit Pascœ :

— J'y vais tout de suite, monsieur.

Bolitho s'approcha de lui :

— Faites attention à vous, Adam – il essayait de prendre un ton badin. Votre tante ne me pardonnerait jamais s'il vous arrivait quoi que ce soit.

Pascœ tourna la tête, quelques matelots couraient à l'arrière, dans leurs chemises à carreaux pâles et rêches.

— Il faut vraiment que j'y aille, monsieur.

— Bonne chance.

Quelques instants plus tard, la frégate était dans le lit du vent, les voiles claquaient en désordre. Les trois embarcations déjà mises à l'eau ne tardèrent pas à prendre la direction de la terre.

Javal se frottait les mains :

— Remettez en route et venez plein est, monsieur Ellis. Mettez-moi deux hommes de confiance dans les bossoirs et arrangez-vous pour que nous ne raclions pas la quille au fond !

Il s'approcha de Bolitho et attendit là en silence que le bâtiment eût repris suffisamment d'erre pour répondre à la barre et au vent avant de déclarer :

— C'est toujours le pire moment. L'attente.

Bolitho hocha la tête. Il tendait l'oreille pour essayer de saisir les grincements, les craquements des avirons. Mais ils avaient disparu, avalés par tous les autres bruits de la mer.

— Oui, j'aurais encore préféré y aller avec eux.

Javal se mit à rire.

— Ventrebleu, monsieur ! Pour moi, j'espère faire encore carrière dans la marine pendant quelques années. Et à votre avis, quelles seraient encore mes chances d'y arriver si je laissais mon commodore se faire prendre ?

Cette perspective semblait l'amuser au plus haut point.

— Je dois dire que je vous comprends, fit Bolitho.

Javal se racla la gorge et reprit plus gravement :

— Il faut attendre quatre bonnes heures avant d'espérer savoir quoi que ce soit, monsieur. Mon second est un homme de grande expérience, cela fait dix-huit mois qu'il est avec moi. Il a détruit pas mal de bâtiments dans le même genre et avec très peu de pertes de notre côté.

Bolitho acquiesça.

— Je vais prendre votre chambre, si vous m'y autorisez, un peu de sommeil me permettra d'être plus frais demain.

Il savait bien qu'il mentait. *Dormir* ? Il lui aurait été plus facile de marcher sur les eaux.

Javal le regarda prendre le chemin de la descente en haussant les épaules. Bolitho était probablement inquiet, c'était sa première affaire depuis qu'il avait pris son commandement. Pour sûr, il n'allait tout de même pas se faire de souci pour un ou deux hommes qui risquaient d'y laisser leur peau… Il sortit sa bouteille de grès et la secoua contre l'oreille. Voilà qui allait l'aider à voir passer les heures un peu plus vite.

Bolitho se dirigea vaille que vaille vers le compas éclairé et essaya de lire les indications de la rose qui dansait. Le *Busard* faisait route quasiment plein nordet.

— Vous d'mande pardon, monsieur, lui dit le pilote, mais le vent a refusé d'environ deux quarts. Et on a eu un peu de pluie.

Bolitho fit signe qu'il avait compris et poursuivit vers l'avant. Il était obligé de se pencher pour compenser la gîte et la pression du vent. L'aube n'allait plus tarder, il distinguait déjà les neuf-livres couchés comme de grosses bêtes sous le passavant au vent.

Javal se trouvait près de la lisse de dunette, tête nue et chevelure au vent.

— Rien encore, annonça-t-il sobrement – et lui jetant un bref regard : Avez-vous bien dormi, monsieur ?

Bolitho posa ses mains sur la lisse. La coque tremblait, vibrait comme un être vivant. Il n'avait pas pu rester dans sa chambre un instant de plus, les heures étaient interminables, les appartements de Javal ressemblaient à une prison mouvante et humide.

— Un peu, merci.

— Ohé, du pont, terre par bâbord avant !

— Renvoyez les hommes dans les bossoirs, monsieur Ellis ! cria Javal – puis, plus calmement : Ce doit être la pointe, nous avons fait un cercle pendant la nuit. Avec ce maudit vent qui refuse, j'ai eu peur de me faire drosser à la côte.

— Je vois, fit Bolitho.

Il détourna les yeux pour lui dissimuler ce qu'il ressentait. Que s'était-il passé ? Et le signal ? Aucun signe que le raid fût exécuté.

— Mears aurait dû tirer une fusée ou un coup de feu, suggéra Javal, mal à son aise, mais bon sang, nous sommes trop près de terre !

Bolitho ne releva pas, il essayait d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler ce qui se cachait au-delà de l'ombre vague que la vigie avait reconnue comme étant la côte. Si le lieutenant de vaisseau Mears n'avait pas réussi à s'emparer de la goélette, ou si, pour une raison quelconque, il avait même été incapable de l'accoster, ils auraient dû essayer de rejoindre le *Busard* sans traîner. Avec ce vent, après une nuit entière passée à souquer sur le bois mort, ils avaient certainement besoin d'une aide urgente.

— Sept brasses ! annonça une voix à l'avant.

— Mon Dieu ! fit Javal, follement anxieux.

— Ça remonte vite dans le coin, lâcha le pilote, tout aussi inquiet.

— Figurez-vous que je m'en étais rendu compte ! répliqua Javal en se retournant, occupez-vous donc de votre barre !

— Cinq brasses !

Le chant du sondeur résonnait comme une hymne funèbre.

— Je vais devoir venir sur tribord, monsieur, murmura Javal d'une voix rauque.

Bolitho se tourna vers lui. Dans la triste lumière qui montait, les êtres et les objets tout autour de lui, sur la dunette, avaient repris forme et consistance.

— Faites votre devoir, commandant, répondit-il vivement.

Et il se détourna, aussi désemparé que lui.

— Quatre brasses !

Bolitho croisa les bras dans le dos et se retira à l'arrière. La frégate naviguait dans vingt-quatre pieds d'eau, quelques

minutes encore comme ça et elle serait au plein. Par-dessus son épaule, il voyait la terre s'élever au-dessus du boute-hors, comme pour le narguer.

— Du monde aux bras sous le vent ! – des bruits de pieds sur le pont. La barre dessus !

Dans de grands grincements de poulies, les vergues commencèrent à craquer lourdement ; la roue continuait de tourner, le *Busard* reprit lentement la route de la haute mer.

— Venir plein est, ordonna Javal d'une voix rageuse, essayez de passer à raser la pointe, d'aussi près que vous pourrez.

— Et sept brasses !

Bolitho avait les yeux rivés sur la terre qui commençait à glisser lentement derrière le gaillard d'avant. Quelques taches blanches çà et là au ras de la mer, aux endroits où le vent faisait briser les lames sur des plages ou dans de petites criques.

Javal avala une bonne goulée d'air.

— Mettez en batterie, monsieur Ellis, batterie bâbord ! – puis, se reprenant : Annulez mon ordre !

Son visage s'éclaira soudain d'une lueur rouge : une fusée s'élevait de la côte.

— Parés à réduire la toile ! – et à Bolitho : La goélette, mon Dieu, Mears a pris la goélette !

Même sans lunette, Bolitho distinguait très bien le bâtiment ventru qui sortait de l'avancée de terre. Ses grandes ailes montaient au-dessus des crêtes. Les deux canots du *Busard* traînaient par-derrière à la remorque, une lanterne se balançait en haut du mât de misaine, signal convenu qu'ils avaient réussi. Mears avait peut-être craint que, à cause de son retard ou de l'impossibilité où il avait été de signaler plus tôt, l'accueil ne commençât par des coups de canon et non par des vivats.

— Nous allons mettre en panne, annonça Javal, virez tribord amures et faites route suroît jusqu'à ce que nous ayons un peu plus d'eau.

Puis il demanda à Bolitho qui se tenait près des filets :

— Désirez-vous rejoindre l'escadre, monsieur ?

— Oui.

Bolitho s'éloigna des marins et fusiliers qui cornaient pour obéir au sifflet. C'était terminé et, pour ce qu'il en savait, pas un

coup de feu n'avait été tiré. Il tremblait comme une feuille, comme s'il était parti avec eux.

Lorsque le *Busard* eut pris la gîte à sa nouvelle amure, Bolitho aperçut la goélette fortement inclinée. Le plat-bord était dans l'eau, elle était certainement très lourdement chargée.

— Faites mettre en panne à votre convenance, commandant, et signalez à votre second de venir à portée de voix.

Javal n'avait pas l'air convaincu.

— Bien, monsieur, si vous en jugez ainsi.

Mais il vit l'expression du commodore et n'en dit pas plus.

Bolitho s'approcha des filets, essaya de ne pas entendre les cris et l'agitation du bâtiment qui mettait en panne une fois de plus. Il n'entendait même plus le bruit des poulies de drisses, les signaux montaient l'un après l'autre, claquaient au vent. Non, il regardait les canots qui suivaient à la remorque de cette goélette. Et le petit canot n'en était pas.

Le lieutenant de vaisseau Mears n'avait absolument pas l'intention de raconter ce qu'il savait en s'époumonant du pont de sa goélette. Tandis que le *Busard* roulait lourdement dans une mer courte, il se servit, pour franchir la distance assez brève qui les séparait, de son canot, lequel, dansant comme un dauphin, crocha enfin la frégate.

Dans la chambre, à l'arrière, les bruits de la mer étaient étouffés, comme une vague qui se brise dans une grotte.

Bolitho, les mains dans le dos, la tête un peu penchée pour tenir sous les barrots, écoutait Mears leur raconter son histoire.

— Nous avons rallié sous la pointe comme prévu, monsieur. Puis nous nous sommes séparés. Avec mon canot, je me suis dirigé directement vers la goélette, du côté du large, Mr. Booth est passé de l'autre côté, sous le boute-hors. A n'en pas douter, le patron de la goélette s'attendait à voir le temps s'aggraver et il était venu mouiller pour la nuit. Notre crainte qu'il ait pu voir le *Busard* était fausse.

— Et le petit canot ? demanda Bolitho.

Mears se frotta les yeux.

— Votre enseigne avait reçu l'ordre de passer sur la côte ouest de la pointe et d'atterrir à cet endroit. Si les Espagnols

avaient tenté d'envoyer des renforts par la terre, le détachement de Mr. Pascœ aurait pu ainsi les intercepter.

— Mais enfin, Toby, lâcha Javal, vous avez largement pris votre temps !

L'officier haussa les épaules, découragé.

— Au début, tout s'est bien passé. Ils n'avaient mis qu'un factionnaire pour surveiller le mouillage, ils n'ont même pas eu le temps de pousser un seul cri quand nos gars sont arrivés au milieu d'eux. Pas de filets d'abordage, aucun pierrier, ils étaient quasiment morts de peur… – il hésita, se rendant compte pour la première fois à quel point ses auditeurs étaient tendus. Nous avons attendu que le petit canot nous rejoignît après avoir fait le tour de la pointe. Lorsque je me suis rendu compte qu'il n'arrivait toujours pas, j'ai envoyé Mr. Booth avec le canot.

Il tendit les mains dans un geste d'impuissance.

— On était presque à l'aube, chaque minute qui passait augmentait nos risques de nous faire découvrir, je n'ai pas osé tirer une fusée tant que je n'avais pas signe de vie du détachement de débarquement.

— Voilà qui vous honore, monsieur Mears, nota Javal, d'autres auraient abandonné ce détachement pour sauver l'essentiel.

— Et qu'ont découvert vos gens ? lui demanda Bolitho.

— Il avait plu, monsieur, répondit Mears en regardant vaguement à travers les fenêtres couvertes de sel et d'embruns, tout comme à présent. Booth a retrouvé le petit canot, coque renversée et deux cadavres de marins juste à côté. Un autre corps gisait dans les dunes. Ils avaient tous été tués à l'arme blanche, monsieur.

Il se mit à fouiller dans ses poches.

— Mr. Booth a retrouvé ceci dans le sable. Je n'arrivais pas à comprendre ce que c'était, mais il s'agit certainement d'un sabre d'amiral…

Il se tut brusquement lorsque Bolitho lui arracha des mains la garde dorée et l'approcha de la fenêtre. Un bout de lame tenait encore à la garde ouvragée, grand comme une carotte. Il revoyait la scène comme si c'était hier : le vice-amiral Sir Louis Broughton sur la dunette dévastée de son bâtiment, qui tendait

son sabre de toute beauté à un Adam Pascœ éberlué. Et l'amiral qui déclarait : « N'importe quel foutu aspirant qui s'en prend à l'ennemi avec un poignard le mérite amplement ! Et que dire alors d'un enseigne, hein ? »

Bolitho s'entendit répondre :

— Oui, mais *c'était* le sabre d'un amiral. Il appartient à Mr. Pascœ.

Il effleura une tache sur la garde, du sang et du sable humide.

— Il ne s'en serait pas séparé s'il n'y avait pas été obligé, conclut-il tranquillement.

Les autres le regardèrent.

— Mr. Booth a fait des recherches aussi longtemps qu'il a pu, monsieur, continua Mears. Il y avait de très nombreuses empreintes de sabots sur la plage et elles conduisaient vers l'intérieur des terres. Il a craint que son propre détachement ne pût être mis en difficulté à n'importe quel moment et je lui avais donné l'ordre de rentrer immédiatement si…

— Il n'a donc pas retrouvé Mr. Pascœ ?

— Ni votre maître d'hôtel non plus, répondit Mears.

— Non, Allday ne l'aurait jamais abandonné.

— Monsieur ?

— Et la goélette ? demanda Bolitho en se retournant.

Mears rassemblait ses idées.

— Vous aviez raison, monsieur, elle est bourrée de poudre et de munitions. Et… – il jeta un regard à Javal – … il y a à son bord deux des plus beaux canons que j'aie jamais vus. De l'artillerie de siège, à mon avis, et ils venaient d'être essayés.

— Je vois.

Bolitho essayait de se concentrer sur les conséquences possibles de leur capture. Adam avait disparu, Allday également. Ils étaient sans doute mourants tous deux, à attendre des secours qui ne viendraient jamais.

— J'ai peur que le patron de la goélette ne se soit tué en sautant par-dessus bord, monsieur, reprit Mears. Mais j'ai trouvé des papiers et des cartes dans sa chambre, et ils suffisent à prouver qu'il avait ordre de gagner Toulon.

— Pardi, monsieur, s'écria Javal, là aussi, vous aviez raison ! Les Espagnols s'activent comme de beaux diables pour aider leurs puissants alliés à Toulon ! – et, sortant une bouteille de l'un de ses coffres : Vous vous êtes bien comporté, Toby, prenez un verre pendant que nous décidons de la conduite à tenir.

Et se tournant vers Bolitho :

— Le vent forcit, monsieur, nous ferions bien de remettre en route.

— Oui.

Bolitho sentait déjà le pont s'incliner sous la poussée du vent contre la coque.

— Faites passer une équipe de prise qui conduira directement la goélette à Gibraltar. Faites chercher votre secrétaire et dictez-lui une dépêche pour l'amiral. Il décidera ce qu'il convient de faire de cette artillerie.

— C'est une belle prise, fit timidement Mears, elle vaut bien un penny ou deux.

Javal lui jeta un regard et intervint précipitamment :

— Je suis désolé pour votre enseigne, monsieur. Le connaissiez-vous depuis longtemps ?

— C'est mon neveu.

Les deux officiers se regardèrent, sidérés.

— Bon sang, monsieur, fit Javal, si j'avais su, j'aurais envoyé l'un de mes officiers !

— Vous avez fait ce qui convenait, lui répondit Bolitho, l'air grave. Vous manquez de monde. Mais quoi qu'il en soit, l'honneur et le danger sont des choses que l'on doit partager aussi équitablement que possible.

— Et si je prenais un canot à voile, monsieur ? suggéra Mears.

— Non, répondit Bolitho en regardant dans le vague. De jour, vous n'avez pas la moindre chance – il se retourna. Je vous rends à vos devoirs, commandant. Nous n'avons plus rien à faire ici.

La porte de toile se referma, Bolitho alla s'asseoir lourdement sur le banc sous la fenêtre. Il retourna plusieurs fois entre ses mains le sabre cassé. Il revoyait le jeune homme, son

bonheur lorsqu'il l'avait reçu, sa fierté attendrissante lors de leur première rencontre.

Il se mit debout, halluciné : on aurait pu croire qu'il s'attendait à voir surgir Allday, comme cela se passait toujours dès que le maître d'hôtel sentait qu'il avait besoin de lui. A présent, il n'était même plus là. Il n'y avait personne.

Quelque part derrière la cloison, il entendit un marin qui chantait : une chanson étrange et qu'il ne connaissait pas. L'homme rêvait sans doute à une petite part de prise, ou à quelque fille laissée en Angleterre.

Des claquements de pieds au-dessus de sa tête, une voix qui aboyait :

— Mettez les canots le long du bord et du monde aux palans !

Les canots qu'ils venaient de récupérer tossaient contre la coque ; il lui sembla entendre quelqu'un qui souhaitait bonne mer à la goélette.

Javal ouvrit la porte, la pluie lui avait trempé le visage.

— La goélette va partir, monsieur. Êtes-vous sûr que vous ne voulez pas écrire de dépêche à l'amiral ?

— Non merci. Vous étiez responsable de cette opération, il est normal que ce soit votre nom qui figure sur cette dépêche.

Javal s'humecta les lèvres.

— Bon, eh bien merci, monsieur. Je voulais juste savoir si je pouvais faire quelque chose pour…

Il s'interrompit, des hommes criaient sur le pont, la coque plongeait plus lourdement sous l'effet du vent.

— Il vaut mieux que j'y aille, monsieur, conclut-il, nous allons remettre en route avant d'avoir perdu un espar ou deux.

Il se précipita dehors et Bolitho l'entendit quelques instants plus tard qui donnait ses ordres :

— Établissez la misaine, monsieur Mears, mais j'ai bien peur que nous ne soyons obligés de prendre un ris dans peu de temps. Nous rallions l'escadre.

— Par Dieu, monsieur, je ne serais pas capable d'autant d'abnégation si j'étais à sa place !

— L'abnégation n'a rien à voir là-dedans, Toby, répondit Javal d'une voix triste. Le sens de la responsabilité a tôt fait de la remplacer.

Assis par terre, les épaules calées contre un bloc de rocher, Allday regardait les chevaux attachés à un piquet au pied de la pente. Pascœ était allongé entre ses genoux, très calme, les yeux clos et légèrement plissés, comme s'il était mort. Assis ou étendus çà et là à proximité, six autres marins attendaient comme Allday de voir ce qui allait se passer.

Il tourna les yeux en coin vers le ciel : si seulement il pouvait pleuvoir pour apaiser un peu la soif qui le tourmentait… A voir le soleil, il devait être autour de midi. Le grossier sentier en lacet semblait mener vers l'intérieur des terres : il soupira, il menait donc loin de la mer.

Il sentit Pascœ qui s'agitait contre ses jambes engourdies et posa sa main en bâillon sur sa bouche.

— *Du calme*, monsieur Pascœ !

Les yeux noirs le regardaient, la douleur revenait et avec elle le souvenir de ce qui s'était passé.

— On se repose un peu… – il fit un signe de tête vers les soldats qui se tenaient près des chevaux – … ou du moins, *ils* se reposent un peu.

Comme Pascœ faisait mine de se soulever légèrement, il lui posa la main sur la poitrine : elle était froide, en dépit du soleil. Il chassa une mouche qui tournait autour de la cicatrice livide qu'il avait entre les côtes, séquelle de son duel à Gibraltar.

— Qu'est-ce… qu'est-ce qui s'est passé ?

Pascœ avait l'impression qu'on avait essayé de lui arracher les quatre membres. Comme tous ses compagnons, il n'avait plus ni chaussures ni ceinture et ne portait que son pantalon plus ce qui restait de sa chemise.

— Ces salopards nous ont pris tout ce qu'ils ont pu, lui murmura Allday. Je crois qu'ils ont tué deux de nos gars, sur la route, parce qu'ils étaient blessés et ne pouvaient soutenir l'allure des chevaux.

Il avait encore dans les oreilles les cris des hommes qui suppliaient, qui pleuraient, puis le silence. Dieu soit loué, Pascœ était inconscient et n'avait rien entendu.

— Mais alors, comment ai-je pu ? – les yeux de Pascœ se voilèrent. Vous m'avez porté jusqu'ici ?

Allday essaya de sourire.

— Ces soldats ne sont pas espagnols, ce sont des indigènes, probablement des Maures. Mais même ces salauds-là savent reconnaître un officier.

Il les regardait avec circonspection en se demandant où ils les emmenaient. Et tout s'était passé si vite ! Un bruit de sabots dans le sable mouillé, là où ils avaient tiré leur canot. Une patrouille ? Des soldats qui regagnaient leur campement ? Il ne savait trop.

Les soldats se seraient éloignés d'eux sans se rendre compte de leur présence, trop occupés qu'ils étaient à bavarder, et n'auraient sans doute même pas distingué les formes immobiles allongées sur la plage.

Mais Pascœ avait décidé :

— Ils vont voir le lieutenant de vaisseau Mears et les deux canots, Allday – il n'avait pas montré la moindre hésitation. S'ils préviennent la goélette, nos gens se feront massacrer jusqu'au dernier.

Et au moment même où Mears et ses hommes s'emparaient de la goélette intacte, Pascœ avait pris son parti.

Sabre au clair, il s'était élancé en criant :

— Sus à eux, les gars !

Tout s'était passé très vite, le choc de l'acier, les hommes qui juraient, abattaient leur bras dans l'ombre, tandis que les chevaux surgissaient de partout comme de grands spectres.

Pascœ avait été assommé par un coup de sabre et les marins avaient jeté leurs armes. Les soldats leur avaient ôté tout ce qu'ils avaient et les avaient battus méthodiquement, sans montrer le moindre signe d'émotion ou de plaisir. Puis, à coups de pied et de poing, les hommes hébétés avaient été poussés devant les chevaux, sur la route, loin de la mer.

Pascœ passa la langue sur ses lèvres desséchées et tâta la bosse qu'il avait sur la tête.

— J'ai l'impression qu'on tape à coups de marteau sur une enclume.

— Mmm…

Allday se raidit en entendant le cavalier qui semblait être leur chef crier quelque chose à ses compagnons. Ils étaient une douzaine, tous bien armés. Allday inspecta les marins survivants : ils semblaient abattus, terrorisés.

Le cavalier s'avança lentement vers le petit groupe et baissa les yeux pour regarder Pascœ. Il était grand, très noir et portait un fez assez clair auquel pendait un couvre-nuque destiné à le protéger du soleil. Il montra Pascœ en tendant son fouet :

— *Teniente ! Teniente !*

Il eut un léger sourire, dévoilant quelques dents jaunâtres, et cracha délibérément sur la jambe de Pascœ.

Allday repoussa ce dernier et se mit debout.

— Fais attention à ce que tu fais, ordure, quand tu parles à un officier du roi !

Le noir recula, son sourire s'effaça et il appela ses hommes.

Allday se retrouva avec trois hommes qui lui immobilisèrent les bras et le jetèrent dans le sable, face contre terre, poignets écrasés sous les pieds de ses ravisseurs. Il gardait les yeux rivés sur Pascœ pour essayer de lui dire : Ne faites rien.

Le coup de fouet le brûla comme un fer rouge. Il serra les mâchoires, retint son souffle le plus possible. Le fouet se levait, retombait, et encore un coup.

Il essayait de se concentrer sur deux minuscules insectes qui s'étaient posés sur son visage, de ne pas entendre ces voix au-dessus de lui, d'oublier le sifflement du fouet et cette douleur insupportable sur son dos nu.

Puis les coups cessèrent, on lui donna un grand coup de pied dans les côtes qui l'envoya rouler sur le côté. A moitié aveuglé par la sueur et le sable, il se remit péniblement debout. Il voyait Pascœ, il savait que les soldats cherchaient seulement une raison de tous les tuer.

Mais au lieu de cela, ils remontèrent en selle comme si de rien n'était.

Pascœ lui prit le bras :

— Laissez-moi vous aider.

Il ôta sa chemise et l'étala sur le dos sillonné de blessures d'Allday.

— Tout cela est ma faute !

— Non, non, monsieur Pascœ, ne dites pas ça ! Vous avez agi comme il fallait, vous auriez pu laisser tomber et on serait rentrés à bord sans souci – il serra les dents, la chemise frottait sur ses plaies. Mais y a des gars de chez nous qui l'auraient payé au prix fort.

Les cavaliers les entouraient, un marin poussa un cri de douleur sous le fouet. Ils reprirent la route, leurs pieds nus se déchiraient sur les pierres et les cailloux acérés du chemin, ils avaient la langue collée aux lèvres par la soif.

Allday leva les yeux une seconde pour regarder le chef du détachement qui trottait en tête de cette lamentable procession. Cela lui fit du bien, il avait quelqu'un à haïr, quelqu'un qui découvrirait ce que cela voulait dire si seulement il en avait l'occasion. Il essaya péniblement de se retourner pour voir Pascœ. L'officier marchait devant leur petit groupe, mâchoires serrées, les yeux rivés sur un point imaginaire dans le lointain.

« Mon Dieu, songea-t-il, notre Dick serait fier de lui. Ah, si seulement il était là pour le voir !… »

Dans la chambre du *Lysandre*, l'air était lourd, oppressant. Bolitho lissa la carte du plat de la main et la contempla pendant plusieurs minutes. Il n'était pas rentré à bord depuis une heure et portait encore les mêmes vêtements. Il avait aussi grand besoin d'être rasé.

Par-dessus son épaule, il apercevait par la fenêtre *l'Osiris* dont la coque et la voilure réduite ondulaient à travers les vitres de verre épais. Il suivait consciencieusement le *Lysandre* dans les eaux, avec le troisième deux-ponts derrière.

Herrick était à côté de lui, Farquhar et Probyn étaient assis en face d'eux. Herrick, l'air soucieux, l'observait qui promenait sur la carte la règle et les pointes sèches.

— La goélette prise par Javal il y a deux jours, commença Bolitho, nous a fourni un certain nombre de renseignements intéressants. Elle faisait route vers Toulon, mais nous avons trouvé une lettre destinée au capitaine d'un autre bâtiment, sans doute plus gros. Ce bâtiment doit se trouver *ici* – il indiqua l'endroit d'un coup de pointe le long de la côte : A environ quarante milles dans le sud-ouest de Carthagène. C'est à mon

avis une petite baie fréquentée par les pêcheurs, mais il est probable que les transports espagnols l'utilisent aussi car le mouillage y est sûr.

Les pointes sèches continuaient à courir le long de la côte, jusqu'au golfe du Lion.

— Ici, tout au du long, il doit y avoir des transports de ce genre qui attendent d'acheminer le ravitaillement de l'armée de Bonaparte. Il *doit être en train* de préparer une invasion.

— Et que comptez-vous faire, monsieur ? demanda tranquillement Herrick.

— Si j'avais eu connaissance du contenu de cette lettre, j'aurais retourné la goélette et je l'aurais utilisée contre ses anciens maîtres – il tapotait la carte en cadence de ses pointes sèches. Mais peu importe. Les Espagnols ne savent pas encore qu'elle s'est fait prendre, nous avons un peu de temps.

— Sauf si, fit Probyn de sa voix bourrue, des hommes de notre compagnie de débarquement ont été capturés, monsieur. On a pu les obliger à dire ce qu'ils savaient de nos intentions.

— Comment peut-on proférer une ineptie pareille ? explosa Herrick.

— Non, Thomas, le reprit Bolitho, c'est une possibilité que nous devons considérer.

Malgré tous ses efforts, Herrick ne pouvait empêcher son regard de revenir sans cesse au sabre brisé posé sur le bureau de Bolitho.

— Je trouve ça dur, monsieur.

— Je sais… – il soutint son regard pendant quelques secondes – … je sais qu'il vous est également très cher.

Il se détourna, essayant de maîtriser ses émotions. *Il est, il est, il est*, il ne devait pas se permettre de parler d'Adam au passé.

Il revint à ses autres commandants.

— Il nous faut obtenir d'autres facteurs de surprise, attaquer, sonder, acquérir tous les renseignements possibles sur les points forts de l'ennemi, enfin l'atteindre là où il ne s'y attend pas.

— Oui, fit Farquhar en acquiesçant, si nous attaquons ce trafic, monsieur, puis si nous reprenons la mer dans une tout

autre direction, l'ennemi ne saura jamais ce que nous faisons ou quelle peut être notre véritable mission.

— Exactement, confirma Bolitho, s'il est une chose que j'ai apprise des Français, c'est bien celle-là. Un bâtiment déterminé peut immobiliser une escadre, une escadre peut en faire autant avec une flotte entière.

Ils restaient silencieux, mais Probyn reprit :

— Les Espagnols peuvent envoyer des forces de Carthagène. Nous n'avons pas beaucoup d'eau pour appliquer votre plan.

— Je vais mettre Javal à un endroit où il pourra surveiller nos arrières – et, se tournant vers lui pour guetter une possible objection : Les Espagnols se sont peut-être préparés à une attaque localisée, un coup de main ou quelque chose de ce genre. Personne ne s'attendrait à voir arriver un vaisseau de ligne.

— Du moins, fit Probyn, personne de *sensé !*

— Le *Lysandre*, reprit Bolitho sans relever, exécutera cette attaque – et, se tournant vers Farquhar : Quant à vous, vous resterez au large et agirez en fonction de la situation.

Farquhar haussa imperceptiblement le sourcil :

— C'est donc *moi* qui déciderai, monsieur ?

— Mais que diable, vous n'avez pas encore votre marque en tête de mât ! fit vivement Herrick.

— A vrai dire, répondit Farquhar avec un sourire narquois, cette idée ne m'avait jamais effleuré !

Bolitho desserra un peu sa cravate ; cet échange lui déplaisait visiblement.

— Je vous enverrai directement vos ordres écrits. En attendant, messieurs…

Herrick les poussa dehors et referma la porte derrière eux.

Bolitho s'assit dans son fauteuil et resta là, la tête dans les mains, tout le temps que durèrent les trilles de sifflets qui saluaient les commandants au moment de leur départ. Dehors, la mer était d'un bleu profond, comme de la soie froissée. Le vent les poussait doucement vers l'est, si seulement ils avaient eu ce temps-là lorsque les canots du *Busard* avaient pris la goélette assoupie ! Ils auraient été deux fois plus vite, auraient sauvé des vies…

Herrick revenait :

— J'ai donné l'ordre à l'escadre de reprendre les postes, monsieur. Votre domestique est à votre disposition.

— Merci, Thomas.

— S'il est encore en vie, continua Herrick en regardant le sabre brisé, il y a peut-être moyen d'organiser un échange…

Bolitho se leva brusquement :

— Croyez-vous vraiment que je n'ai pas retourné cent fois dans ma tête ce que nous pouvions faire ou ne pas faire ?

Il se détourna, les yeux embués.

— Envoyez-moi Allday avec…

Il se tut et ils restèrent là un long moment à se regarder, comme des étrangers.

— Je vais m'occuper de régler les détails, fit enfin Herrick d'une voix impersonnelle.

Bolitho ouvrait la bouche pour l'empêcher de partir ainsi, mais il ne put prononcer un mot. Lorsqu'il leva les yeux, Herrick avait disparu.

Ozzard, le garçon, se glissa dans la porte puis en diagonale jusqu'à la couchette, en essayant de regarder ailleurs.

Bolitho s'assit sur le banc et resta là à l'examiner. Il savait peu de chose à son sujet, sinon que c'était un garçon capable et qui avait servi son prédécesseur. On disait qu'il avait été clerc de notaire et qu'il s'était porté volontaire après quelque malversation qu'il avait commise chez son employeur. C'était un homme très placide et il arriva avec une chemise comme s'il glissait sur des patins.

Bolitho remarqua aussitôt que ses mains tremblaient tandis qu'il lui attachait son col.

« Il faut croire que je le terrifie. Il doit craindre que je le punisse uniquement pour passer mes nerfs. »

Cela l'aida à se calmer d'un seul coup, et il eut même honte de lui-même.

— Merci, Ozzard, fit-il calmement, je peux me débrouiller seul.

L'homme le regardait toujours d'un air inquiet.

— Si vous en êtes *sûr*, monsieur…

Il reculait comme s'il s'attendait à ce que Bolitho lui tombât dessus. Arrivé à la porte, il hésita avant de reprendre :

— J'ai de l'instruction, monsieur. Si vous souhaitez que je revienne vous faire la lecture, cela pourrait vous aider à passer le temps. Et vous n'auriez pas besoin de prononcer un mot.

Bolitho se détourna pour qu'il ne puisse voir son visage.

— Non, Ozzard, pas maintenant. Mais je vous remercie de votre proposition.

Il aperçut son reflet dans les vitres inclinées alors qu'il s'en allait en silence.

— Je l'apprécie plus que je ne saurais le dire.

IV

LES CAPTIFS

Appuyé contre la lisse de dunette, Richard Bolitho contemplait le coucher du soleil. Le ciel se peignait de grandes taches couleur rouille et à l'ouest, la ligne d'horizon se découpait nettement. Le *Lysandre* faisait route tranquillement sous misaine et huniers, et sa grosse coque bougeait à peine sous l'effet du vent d'ouest qui les avait accompagnés la plus grande partie de la journée.

Il se retourna pour examiner le pont sur toute la longueur du bâtiment à travers les haubans et les enfléchures. Une épaisse fumée noire sortait de la cuisine. Il devinait tout juste les voiles minces de la *Jacinthe* qui se trouvait devant et dont les vergues brillaient au soleil comme de grandes croix.

Les autres bâtiments avaient disparu dans le sud cet après-midi sous les ordres de Farquhar et devaient à présent faire force de voiles pour accomplir un grand tour avant de venir se poster devant le lieu où le *Lysandre* allait attaquer. Il repassait la carte dans sa tête et rassemblait les bribes de renseignements qui lui avaient permis de mettre au point une vague stratégie. Il voyait presque comme s'il y était la ligne du rivage, les collines derrière la baie, les hauteurs d'eau et les endroits où il n'y avait pas d'eau du tout. D'un autre côté, il avait également en tête la liste de tout ce *qu'il ne savait pas :* ce que l'ennemi faisait là ou s'il était bien raisonnable de risquer ses bâtiments alors qu'il ne savait même pas quel but il se proposait.

Le grand hunier se gonfla puis se mit à claquer violemment, le vent tombait avant de reprendre un peu de force. Le pilote de quart échangeait quelques plaisanteries avec les timoniers. Nonchalamment installé sous le vent, le lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence se réveilla un peu.

Bolitho essayait de ne pas laisser ses pensées s'égarer hors de ce qu'il avait à faire. Mais, quand le bâtiment était si calme, lorsqu'il n'y avait ni questions auxquelles répondre ni problèmes à résoudre, il se sentait incapable de surmonter son anxiété.

Voilà deux jours qu'il était retourné à son bord, deux jours depuis le moment où les hommes de Javal s'étaient emparés de la goélette. Elle devait être à Gibraltar, à présent, que le vent eût été favorable ou pas, à moins qu'elle ne fût tombée aux mains de l'ennemi. Elle allait maintenant être vendue aux enchères par le tribunal de prises ou encore reconvertie au service du roi. Les quelques rescapés de son équipage d'origine pouvaient fort bien se retrouver en prison, à moins qu'ils ne se vissent offrir un autre choix : signer à bord d'un navire de guerre anglais. Après cinq ans de guerre, il n'était pas rare d'entendre une douzaine de langues ou de dialectes différents à bord de n'importe quel vaisseau.

Et Adam ? Il s'approcha lentement des filets pour regarder la mer. La terre était trop loin, hors de vue même de la vigie. Le ciel était déjà si noir qu'il était difficile de distinguer l'horizon, alors que la ligne brillait encore peu de temps auparavant comme du cuivre chauffé.

Un autre officier était monté sur le pont et parlait à voix basse avec Fitz-Clarence. Plus bas, sous le pont, il entendit des trilles de sifflet, des bruits de pas : la bordée de repos s'apprêtait à prendre le quart jusqu'à minuit.

Un petit regain de brise lui apporta une bouffée d'odeurs venues de la cuisine, suffisamment pour lui rappeler qu'il se sentait l'estomac vide. Cela dit, la seule pensée du gruau d'avoine et des morceaux graisseux de viande bouillie, restes du dîner, diminua sensiblement son enthousiasme.

Herrick émergea du panneau et traversa le pont.

— J'ai demandé à Mr. Gilchrist de rassembler les officiers et les officiers-mariniers anciens au carré après huit heures, monsieur – il hésita un peu, ne voyant pas trop bien Bolitho dans l'ombre et incapable de deviner son humeur. Ils ont très envie de vous rencontrer.

— Merci, Thomas.

Il tourna la tête en voyant un bosco qui courait le long du passavant tribord, suivi par les hommes de son équipe de quart.

Un mousse vérifiait la lampe vacillante de l'habitacle, un autre le sablier. Deux fusiliers se mirent au garde-à-vous lorsqu'un caporal passa les inspecter. « Leurs tuniques rouges paraissent complètement noires dans la nuit, se dit Bolitho ; comme leurs pantalons et leurs baudriers se détachent bien sur ce fond sombre ! » C'étaient les factionnaires, un pour les appartements de Herrick, l'autre pour les siens.

Le pilote était en train de houspiller un aspirant qui, courbé en deux, écrivait on ne sait quoi sur son ardoise, et dont la craie faisait un bruit énorme dans le silence ambiant.

L'officier de relève quitta la lisse et salua militairement.

— La relève est là, monsieur Fitz-Clarence.

— Relevez les timoniers, je vous prie, monsieur Kipling, répondit Fitz-Clarence en hochant le menton.

Quelques grognements, des murmures, le timonier de relève annonça enfin :

— En route au nordet, monsieur.

Grubb renifla bruyamment :

— Et y a intérêt ! Je serai revenu avant que le sablier ait fait un tour.

Cela avait l'air d'une menace.

— Je suis prêt, Thomas, annonça Bolitho en frissonnant.

Il entendit la cloche que l'on piquait à l'avant, puis des rires causés par un gabier qui avait failli en renverser un autre en se laissant glisser le long d'un pataras.

Comme ils se dirigeaient vers le panneau, Herrick lui fit remarquer :

— Quand je vois le vent adonner jusqu'à l'ouest, je me dis que Mr. Grubb a raison. Il nous sera plus facile de venir près de la côte que je ne pensais.

Ils croisèrent en bas de l'échelle un matelot qui portait un sac de biscuits de mer et qui se plaqua contre la cloison, apparemment effrayé à l'idée de gêner ou de toucher le commodore ou le commandant.

La lueur d'un fanal dessinait des figures étranges sur les volées des canons les plus proches. Quelques-unes des vingt-

huit pièces de dix-huit-livres, qui semblaient se reposer. On avait peine à les imaginer environnées de poudre et de fumée, reculant violemment dans leurs palans tandis que leurs servants, assommés par le vacarme, hurlants, écouvillonnaient avant la bordée suivante.

Un peu plus loin, la porte du carré faisait un rectangle de lumière dans lequel se découpaient les silhouettes des officiers et des officiers-mariniers les plus anciens qui n'étaient pas retenus par le quart.

Herrick s'arrêta une seconde et dit rêveusement :

— Cela fait si longtemps, l'époque où le carré était *ma* maison…

— Et la mienne, répondit Bolitho en se tournant vers lui. Lorsque j'avais vingt ans, je croyais que la vie devenait facile dès que l'on était commandant. J'ai vite compris ce qu'il en était. A présent, je sais que, chaque fois que l'on grimpe un échelon, on en a les inconvénients autant que les privilèges.

— Et plus des uns que des autres, approuva Herrick en branlant du chef.

Bolitho remit sa veste en place presque instinctivement, mais personne ne le remarqua. Herrick n'avait parlé ni d'Adam ni de cette sanglante affaire depuis son retour à bord. Mais il devinait qu'il y pensait presque tout le temps. Il se souvenait de l'époque où Adam servait comme aspirant à bord de ce petit deux-ponts commandé par Herrick, *l'Impulsif*. Comme cela était étrange, ce vague sentiment qu'il avait alors éprouvé. Jalousie peut-être ? Ou peur que le jeune homme n'allât placer sa confiance en Herrick, au point qu'il en serait devenu plus proche que de lui-même ?

Tout cela resurgissait brusquement, comme un diable qui se serait caché pendant quelque temps.

Et puis cet instant, lorsqu'il était arrivé à Gibraltar, ce qui aurait dû constituer le plus beau jour de sa vie, quand il avait appris ce qu'Adam avait fait pour lui en se battant en duel, ce qui était interdit et lui avait fait courir le risque de tomber en disgrâce ou de se faire estropier.

« Cela doit nous courir dans le sang, c'est peut-être de famille », songea-t-il amèrement. Sans effort particulier et sans

prendre de leçon, la plupart des siens s'étaient toujours révélés particulièrement doués dans le maniement du sabre. Il se rappelait très précisément ce duel contre un officier français à bord d'un corsaire, aux Antilles. Ils étaient face à face, aussi épuisés l'un que l'autre, mais possédés de cette fureur que seul le combat procure. Il avait ressenti pour lui quelque chose qui ressemblait à de la pitié, il aurait voulu qu'il cédât. Il savait, au moment même où il parait sa lame avant de porter le coup final, qu'il ne pourrait s'en empêcher.

— Eh bien, Thomas, fit-il sobrement, allons-y.

Le carré du *Lysandre* était bourré à craquer. Comme Herrick passait devant lui, Bolitho se souvint de ses débuts de jeune enseigne à bord d'un bâtiment de ligne qui ressemblait fort à celui-ci. Il voyait alors l'existence de ceux qui habitaient dans les chambres, au-dessus de ce carré, comme une vie de rêve. Amiral ou commandant, cela faisait alors bien peu de différence pour lui.

Il regarda les visages de tous ces hommes qui l'attendaient et s'écartaient pour le laisser passer. Il en reconnut vaguement quelques-uns, qu'il avait croisés lorsqu'ils étaient de service sur le pont. Il ne connaissait absolument pas les autres.

Les enseignes avaient un air immature qui tranchait sur l'expression générale plus méfiante des officiers-mariniers. Il apercevait la grande carcasse de Grubb à côté de Yeo, le bosco. Un homme à l'air sévère se tenait contre le dix-huit-livres de retraite, sans doute le canonnier, Corbyn.

Les tuniques rouges des fusiliers faisaient une tache dominante devant les huit à neuf aspirants agglutinés. Tout en essayant de se tenir légèrement à l'écart des autres, Edgar Mewse, le commis, et Shacklock, le chirurgien, complétaient l'assistance.

Gilchrist rendit compte :

— Tout le monde est présent, monsieur, à l'exception du quatrième lieutenant, Mr. Kipling, qui est de quart et de Mr. l'aspirant Blenkarne, qui l'assiste.

Herrick s'éclaircit la gorge, posa sa coiffure sur la table.

— Merci.

— Asseyez-vous, messieurs, fit Bolitho, je ferai mon possible pour être bref.

Et il attendit, impassible, qu'ils eussent terminé de s'installer sur des chaises et des coffres. Les sièges les plus confortables étaient réservés aux plus anciens et il ne resta rien aux aspirants, qui durent se résoudre à s'asseoir sur le pont.

— Le capitaine de pavillon vous a sans doute déjà dit ce que nous allions faire. Les principales données de notre plan se résument à ceci : nous allons nous rapprocher de la côte après-demain à la première heure et détruire tous les bâtiments ennemis dont nous ne réussirons pas à nous emparer.

Il aperçut deux aspirants qui se poussaient du coude, l'air réjoui. Il reconnut l'un des deux, Saxby, avec son large sourire qui découvrait ses dents manquantes comme si on lui avait promis un mois de vacances et pleine solde.

— Si le vent tourne contre nous, nous resterons au large et agirons en conséquence – il jeta un regard à Grubb, avec sa figure ravagée : Mais le pilote m'a assuré qu'il obtiendrait pleine et entière coopération d'une autorité beaucoup plus haut placée que la mienne.

Il y eut des éclats de rire et quelques moqueries destinées à Grubb. Le pilote resta impassible, mais Bolitho ne fut pas dupe, sa remarque lui avait fait le plus grand plaisir. Il savait que Herrick le regardait sans cesse et que, seul d'eux tous, il savait percer son masque, les efforts qu'il faisait pour montrer aux officiers rassemblés que leur commodore savait prendre sur lui et surmonter son désespoir.

Bolitho avait perdu de nombreux amis à la mer. Aucune amitié n'est plus forte que celle qui naît dans le sein exigeant d'un bâtiment de guerre. La mer, la maladie, le sabre ou la moisson effectuée par un canon avaient effacé à jamais tant de visages semblables à ceux-ci. Mais il n'était pas difficile de comprendre pourquoi ils supportaient aussi facilement l'absence de Pascœ. Peu d'entre eux avaient vécu ensemble assez longtemps pour ressentir la souffrance que cause une telle perte.

Il se rendit soudain compte de leur silence : lui-même avait dû rester plusieurs secondes sans rien dire. Il reprit d'une voix presque rauque :

— Afin de porter la confusion à son comble, nous mettrons les fusiliers du *Lysandre* à terre sous couvert de l'obscurité.

Il chercha des yeux le major Leroux, qui était assis, bras croisés et très raide, près de son lieutenant. Il avait rencontré Leroux de manière officielle, sans plus, mais l'homme l'avait impressionné. Il était toujours difficile de surmonter un certain mépris pour les fusiliers, les « cabillots », comme on disait à bord, mépris qui était assez commun chez les équipages. L'entraînement, la discipline rigide maintenue même dans les pires situations étaient aux antipodes du comportement plus souple et turbulent du marin moyen. Mais Bolitho, contrairement à beaucoup d'officiers de marine, avait fini par ressentir beaucoup de respect envers leur loyauté, leur efficacité au combat. Il en avait pourtant rarement rencontré qui fussent capables de quelque initiative. Nepean, le lieutenant adjoint, pour prendre un exemple, était typique du genre. Impeccablement vêtu et prêt à répondre quelle que soit l'heure, il avait dans le regard cette vacuité propre à ceux qui préfèrent l'obéissance au commandement.

Mais le major Leroux était totalement différent. Grand, les épaules carrées, il avait l'apparence extérieure d'un professeur, en dépit de son uniforme militaire. Sur la dunette, Bolitho s'était entretenu avec lui de l'entraînement et du recrutement de ses hommes, mais Leroux n'avait jamais fanfaronné ni proposé d'accomplir quelque chose qui dépassât ses moyens.

— Je réglerai les derniers détails avec vous demain matin, major.

— En tenant compte des malades et de ceux qui sont indisponibles, je peux rassembler quatre-vingt-dix fusiliers, monsieur.

— Ce sera suffisant, conclut Bolitho – et, se tournant vers Herrick : Il me faut des pierriers dans les canots, et des grappins au cas où nous devrions escalader les défenses.

Il n'attendit pas sa réponse et compléta :

— Lorsque le commandant Javal a pris la goélette, il fallait agir avec discrétion. Cette fois-ci, je veux que nos forces aient l'air plus importantes qu'elles ne sont en réalité.

L'un des dix-huit-livres qui partageait le carré avec ses occupants glissa légèrement dans ses bragues au moment où le *Lysandre* enfonçait son énorme coque dans un creux. Bolitho entendit des hommes de quart qui criaient sur le pont, le grondement du safran sous le tableau alors que la barre contrait l'embardée.

— Nous avons entière liberté d'agir comme nous l'entendons pour cette mission, reprit-il. Nous ne devons pas perdre une seule occasion de percer les plans de l'adversaire et nous ne pouvons non plus négliger aucune chance d'amoindrir son sentiment de sécurité – il se tourna vers Herrick : Des questions ?

Gilchrist se leva, son front était à moitié caché derrière un barrot.

— Mais il n'y aura pas de *marins* dans la compagnie de débarquement, monsieur ?

— Le minimum ! Bolitho gardait le même ton calme. La baie dans laquelle devra pénétrer puis croiser le *Lysandre* est bien défendue. Il y aura certainement des batteries, même s'il ne s'agit que d'artillerie légère. Le commandant Herrick aura besoin de tous les marins disponibles à la manœuvre et aux pièces, je puis vous l'assurer.

Le pressentiment du combat envahit le carré comme le vent couche les blés mûrs. Mais Gilchrist, sa silhouette décharnée penchée afin de garder l'équilibre, n'en démordait pas.

— Et alors, demanda-t-il, le major Leroux prendra le commandement ?

— Non, monsieur Gilchrist – il sentit Herrick se raidir à côté de lui. Je dirigerai l'opération.

Gilchrist haussa les épaules, ou du moins cela y ressemblait-il.

— C'est certainement un risque, monsieur – il se tourna vers les autres, comme s'il était sûr de trouver chez eux un soutien. Nous avons tous été désolés d'apprendre la, comment dire,

disparition de Mr. Pascœ, mais attirer un nouveau malheur sur votre famille…

Bolitho regardait ses mains. Comment pouvait-il en conserver à ce point le contrôle, alors qu'il mourait d'envie d'empoigner cet homme et de le battre sauvagement ?

— Si le commandant Herrick, répliqua-t-il pourtant d'une voix très maîtrisée, n'a pas d'objection, je *vous* emmènerai à terre avec moi, monsieur Gilchrist. Vous pourrez ainsi vérifier par vous-même ce que c'est vraiment qu'un risque.

Gilchrist le fixa, puis se tourna vers Herrick. Il finit par balbutier :

— Je vous remercie, monsieur, c'est un honneur.

Et il se rassit sans un mot de plus.

— Pas d'autre question ? demanda Herrick.

Le lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence se leva en regardant Bolitho d'un air déterminé.

— On va leur montrer ce qu'on sait faire, monsieur ! Que Dieu m'aide, mais nous allons traiter comme il faut cette vermine.

Il était rouge d'excitation et voyait sans doute déjà Gilchrist mort, lui-même lui succédant comme second.

— Voilà qui est bien dit, monsieur Fitz-Clarence, mais souvenez-vous bien de ceci – il fit le tour du carré : Et cela vaut pour tout le monde. Quoi que vous puissiez penser des Espagnols, ne vous imaginez pas qu'ils soient comme les Français. Au début de la guerre, la marine française était à l'agonie, tant elle manquait d'officiers supérieurs. Nombre d'entre eux avaient été massacrés pendant la Terreur, uniquement pour calmer les émeutiers. Mais tout ceci est du passé. De nouveaux officiers sont arrivés, avec des idées neuves. La poignée de ceux qui ont survécu à la guillotine sont respectés, leur zèle risque même d'être plus grand car ils savent ce que leur coûterait un échec. Des armées peuvent se battre avec courage dans pratiquement n'importe quelles conditions. Mais, sans la maîtrise des routes maritimes, sans le maintien des artères vitales de ravitaillement, elles sont comme des marins perdus, entre la vie et la mort.

Fitz-Clarence était toujours debout, mais il avait perdu un peu de sa belle assurance.

— C'est-à-dire, monsieur, fit-il gauchement, que je suis certain de notre succès.

Herrick attendit qu'il se fût rassis, ses yeux bleus toujours fixés sur Bolitho :

— Peut-être souhaiteriez-vous vous rendre dans ma chambre ?

— Merci – Bolitho ramassa sa coiffure. J'ai la gorge sèche.

Il sortit entre deux haies d'officiers silencieux, sachant très bien que les supputations iraient bon train dès que la porte serait fermée derrière lui.

Lorsqu'ils furent sortis, Herrick lui dit doucement :

— Laissez-moi y aller, monsieur, je vous l'ai déjà demandé. A présent, je vous en supplie.

Ils montèrent l'échelle en silence et se dirigèrent vers la chambre.

Herrick ouvrit la porte de ses appartements et fit signe à son maître d'hôtel de les laisser. Bolitho s'assit à la table, il ouvrit son équipet et en sortit une bouteille de bordeaux.

Bolitho le regardait, il voyait monter toute une argumentation dans la tête de son ami qui s'activait pour trouver des verres. Si c'était un autre soixante-quatorze qui eût porté la marque de commodore, Herrick aurait profité de la grand-chambre. C'était étrange, il avait du mal à l'imaginer dedans.

— Bon, Thomas, fit Bolitho en mirant son verre sous le fanal, je sais ce que vous allez me dire, mais laissez-moi parler le premier.

Il avala délicatement une gorgée de bordeaux. La mer qu'il entendait clapoter contre les œuvres vives éclaboussait d'embruns les sabords fermés.

— Vous croyez sans doute que je ressens si douloureusement la disparition de mon neveu que je suis prêt à risquer ma vie pour la beauté du geste. Il serait inexact de ma part de prétendre que toute mon existence, tout ce que j'ai fait m'interdiraient pareille vanité. Je suis comme vous, Thomas. J'ai vu tant d'hommes généreux, tant de beaux bâtiments et

d'idéaux jetés à tous les vents à cause de l'orgueil d'un seul homme d'autorité ! Je me suis juré de ne jamais laisser mes sentiments faire souffrir les autres et, pour l'essentiel, je crois avoir honoré mon engagement.

Il s'était levé et arpentait lentement la chambre. Herrick vint s'asseoir sur le fût d'un neuf-livres. Ses yeux brillaient à la lueur blafarde de la lanterne et il le regardait s'agiter.

— Lorsque ma femme, Cheney, est morte… – il s'arrêta, prenant conscience pour la première fois de son agitation – … mais assez. Vous avez tout partagé, c'est vous qui m'avez appris sa mort, ce qui est une mission écrasante pour n'importe qui et encore plus pour un ami.

— Je le sais, fit Herrick, l'air pitoyable.

— Je suppose que cette perte m'a rendu Adam encore plus cher. Je me suis dit que, si je mourais au combat et le jour où cela arriverait, il bénéficierait des privilèges de la famille Bolitho, privilèges qui auraient de toute manière dû lui revenir si les circonstances avaient été plus heureuses – il eut un haussement d'épaules désabusé. On ne pense jamais, Thomas, que le sort peut en choisir un et délaisser l'autre.

Herrick faisait rouler son verre entre ses doigts, à la recherche du mot juste.

— Et c'est pour cela que je vous demande d'accompagner les fusiliers.

Mais il se raidit en voyant passer dans les yeux gris de Bolitho un éclair de refus.

— Non. Nous débarquerons après-demain sur une côte ennemie. Pas sur un morceau de caillou, une île ou un comptoir des Indes, non, en Europe. Croyez-vous raisonnable de jeter nos hommes dans pareille aventure sans un commandement ferme et assuré ? – il mit sa main sur son épaule. Allons, Thomas, soyez honnête. Y a-t-il un seul cas où vous auriez supporté de voir l'un de vos supérieurs vous laisser prendre les coups tandis qu'il restait à l'abri du danger ? – il le secoua gentiment. Je vous ai demandé d'être *honnête !*

Herrick hasarda un demi-sourire :

— C'est arrivé.

— *Arrivé*, dites-vous ? – Bolitho le regardait avec un attendrissement soudain. Par le ciel, vous m'avez assez souvent mis au boulot, sans parler du commodore ou de l'amiral !

— C'était différent, concéda Herrick qui avait du mal à ne pas sourire.

— C'est parce que vous êtes ainsi fait, Thomas. Et moi, je suis resté celui que j'étais alors.

— Et Mr. Gilchrist ? demanda Herrick en posant son verre.

— J'ai besoin d'un officier de marine expérimenté – il durcit légèrement le ton : C'est lui qui a envoyé Adam à bord de ce canot, peut-être parce qu'il a l'expérience du combat malgré son jeune âge. Ou peut-être encore pour une autre raison moins avouable.

Herrick baissa les yeux.

— J'ai de la peine à le croire, monsieur – il leva les yeux, de l'air le plus déterminé qu'il eût pris depuis qu'ils avaient quitté Gibraltar. Mais, si je découvre quoi que ce soit de ce genre, il en entendra parler…

Ses yeux étaient différents, comme ceux d'un étranger.

— … Et il le paiera !

Bolitho eut un sourire triste :

— Du calme, j'ai peut-être parlé trop vite.

Il se dirigea vers la porte, on entendit le fusilier de faction claquer les talons.

— Mais nous ferions mieux de nous concentrer sur le futur immédiat. Sans cela, c'est nous qui *le paierons !*

Allday releva les cheveux qui lui tombaient sur l'œil et annonça d'une voix rauque :

— On dirait que nous sommes arrivés, monsieur Pascœ.

Ses lèvres étaient si desséchées par la soif qu'il avait du mal à parler. Sa tête et ses épaules le brûlaient, comme le soleil l'avait fait pendant toute la journée et le jour précédent.

Pascœ fit signe qu'il avait entendu et se cogna sur lui. Derrière eux, les cinq marins essoufflés titubaient comme des ivrognes et regardaient d'un air hagard, au-delà du sentier, l'horizon qui brillait d'une lueur aveuglante. *La mer, enfin la mer.*

Cette marche forcée avait été un cauchemar. Les cavaliers prenaient un malin plaisir à boire leur content tout en s'assurant que leurs prisonniers n'avaient presque rien. Lorsque deux paysannes toutes ridées leur avaient offert un peu d'eau au bord de la route, les cavaliers les avaient menacées, puis chassées, avant de s'esclaffer devant la chute de l'une des deux mordant la poussière comme un paquet informe.

Ils avaient encore perdu l'un des leurs, un marin du nom de Stokes. Au soir du jour précédent, il était assis à regarder les soldats préparer leur campement pour la nuit. Il n'arrivait pas à quitter des yeux une grande outre d'un vin rouge râpeux qu'ils se passaient de main en main. La soif épouvantable, la douleur que lui causaient ses pieds écorchés, tout cela en faisait un véritable condensé de misère et de désespoir.

Après s'être concertés à voix basse, les soldats lui avaient fait signe d'approcher et, au grand étonnement des autres prisonniers, mais aussi à leur grande envie, lui avaient passé l'outre en lui faisant force gestes et sourires pour l'inviter à se servir tant qu'il voulait.

Lorsque ses camarades avaient compris ce qui se passait, il était déjà trop tard. Stokes buvait et buvait tant et plus, le vin ruisselait sur son visage et sur sa poitrine, mais les soldats le poussaient à boire encore, certains le soutenaient tandis que les autres lui enfournaient le goulot dans la bouche.

Mourant de faim, grillé par le soleil et déjà terrifié par le sort qui risquait d'être le sien, Stokes était soudain devenu comme fou. Il faisait des entrechats, titubait, vomissait, tombait, un spectacle à faire pitié. Et lorsqu'il était tombé à moitié mort, ils avaient recommencé.

Au matin, lorsque les prisonniers libérés de leurs liens avaient été regroupés, ils avaient aperçu Stokes là où il était tombé pour la dernière fois dans une grande tache de vin rouge sang, et les mouches couvraient déjà sa figure.

Lorsque Pascœ avait essayé de s'approcher, les soldats l'avaient envoyé rejoindre les autres à grands coups de pied. Aucun ne se donna seulement la peine de vérifier si Stokes respirait encore. On aurait dit qu'ils avaient tiré du gibier et n'avaient plus qu'une envie, rejoindre leur destination.

Allday s'abrita les yeux pour examiner la mer toute bleue au-delà de la colline. L'endroit était désolé : des montagnes dans l'intérieur des terres et ici, une succession de gorges rocailleuses. Ses pieds déchirés lui rappelaient qu'il les avait toutes parcourues.

Un fouet claqua et ils reprirent leur marche. Comme ils peinaient dans la dernière côte, Allday lâcha, essoufflé :

— Mon Dieu, des bateaux !

Pascœ les vit aussi :

— Trois bâtiments ! – il prit Allday par le bras : Et regardez-moi tous ces gens !

Le sentier rejoignait le rivage puis une autre route en meilleur état où ils apercevaient de minuscules silhouettes en mouvement. On eût dit des fourmis qui, à distance, donnent l'impression de se mouvoir sans but et au hasard, mais dont les déplacements ne se révèlent que de plus près obéir à une organisation précise. Çà et là, des soldats en armes et des gardes se tenaient comme des rocs au milieu de cette marée humaine.

— Des prisonniers, dit Pascœ.

— Ou plutôt des esclaves.

Allday distinguait des fouets entre les mains des gardiens et le soin que prenaient les hommes en haillons à contourner du plus loin qu'ils pouvaient ces statues vigilantes.

Il tourna la tête pour observer les navires : deux bricks et un bâtiment plus gros, un transport. Tous trois étaient mouillés près du rivage et l'espace d'eau qui les séparait d'une jetée récemment construite grouillait du va-et-vient incessant de canots et d'allèges. Des rangées de tentes bien alignées étaient plantées au flanc de la colline et, de l'autre côté de la baie, émergeant de l'herbe et des ajoncs d'une pointe, il y avait une batterie, sur laquelle flottaient en ondulant les couleurs d'Espagne.

— Les navires semblent bien chargés, murmura Pascœ.

Mais ils se turent en voyant arriver au trot le chef des cavaliers qui laissait pendre son fouet le long de la jambe et sur la route. Il montra du doigt les marins puis aboya un ordre. Deux soldats descendirent de leur monture et désignèrent à grands moulinets de sabre la direction des tentes. Le fouet siffla,

séparant Pascœ et Allday des autres et leur indiquant à leur tour une autre rangée de tentes, plus modeste celle-là.

Allday aperçut à l'extérieur de l'une d'elles un officier qui les regardait la main en visière. Un cavalier les poussa vers lui. Allday remercia intérieurement le Créateur : cet officier avait beau être espagnol, il serait certainement moins redoutable que leurs ravisseurs.

Le cavalier descendit de cheval et vint faire son rapport à l'officier qui, après avoir marqué une courte hésitation, s'avança vers eux. Très mince, il portait une tunique blanche et une culotte écarlate. Lorsqu'il fut plus près, Allday remarqua que ce bel uniforme et ses bottes de cavalerie étincelantes étaient en fait dans un état très moyen et, comme leur propriétaire, avaient sans doute souffert de leur long séjour dans cet endroit désolé.

Il leur tourna autour très lentement, en ayant Pair de réfléchir profondément, mais sans montrer le moindre signe d'émotion.

Se redressant devant eux, il déclara, dans un anglais appliqué :

— Je suis le *capitan* don Camilo San Martin, des dragons de la garde de Sa Majesté Très Catholique.

Il avait un visage intelligent, gâché par une bouche très mince, pour ne pas dire cruelle.

— Je vous serais obligé de bien vouloir m'indiquer, euh, vos titre et qualité – il leva la main, qu'il avait extrêmement soignée. Mais avant que vous commenciez, je dois vous mettre en garde. Ne me mentez pas. Cet imbécile m'a raconté comment il vous avait trouvés, vous et vos marins, et comment, après une grande bagarre, il avait réussi à vous vaincre et à vous amener jusqu'ici.

Il semblait grandir à vue d'œil :

— Je commande cette… comment dire… cette expédition.

Allday respira lentement et Pascœ répondit :

— Je suis l'enseigne de vaisseau Adam Pascœ, j'appartiens à la marine de Sa Majesté britannique.

L'Espagnol tourna son regard triste vers Allday :

— Et celui-ci ? – il fit une moue de dédain : Quelqu'un de moindre envergure, peut-être ?

— Oui, répondit Pascœ sans changer de ton, c'est un officier-marinier.

Allday trouva même le temps de s'émerveiller en voyant que Pascœ avait encore de la repartie après ce qu'il venait d'endurer. L'Espagnol sembla se satisfaire de son mensonge. S'il devait les séparer maintenant, ils n'auraient aucune chance de s'évader.

— Bien – le capitan San Martin fit un sourire. Vous êtes très jeune, teniente. J'avais donc raison en supposant que vous n'étiez pas seuls ? Vous appartenez à un vaisseau britannique, hein ?

Il leva mollement la main.

— Je sais, vous êtes officier et lié par votre serment. C'est quelque chose que je respecte. En tout cas, ma question a certainement une réponse évidente.

— Capitan, répondit sèchement Pascœ, mes hommes, pourriez-vous ordonner à vos soldats de prendre bien soin d'eux ?

L'Espagnol eut l'air de peser la question.

— Chaque chose en son temps. Mais, pour le moment, j'ai quelques autres sujets à discuter… – il lui indiqua la tente – … à l'abri. Le soleil tape dur aujourd'hui.

Il faisait frais à l'intérieur et Allday, après s'être accoutumé à la pénombre, s'aperçut que le sol était recouvert d'un épais tapis.

Après les rocailles de la route, cela procurait un agréable baume à ses pieds déchirés.

— Je vois à votre dos, fit San Martin, que vous avez été sévèrement traité au cours de votre voyage – il haussa les épaules. Ce ne sont que des sauvages incultes, mais de bons guerriers. Mon grand-père en faisait son gibier quand il allait à la chasse, je crois que cela l'amusait. Mais les temps changent.

Une ordonnance apporta quelques gobelets et se mit à les remplir de vin.

San Martin leur fit un signe de tête :

— Asseyez-vous donc, si vous le souhaitez. Vous êtes désormais *prisonniers de guerre*. Je vous propose de faire le meilleur usage de mon hospitalité – nouveau sourire. J'ai été

prisonnier des Anglais puis échangé l'an passé. J'y ai amélioré ma connaissance de votre peuple et de sa langue.

— Je tiens à insister, monsieur, commença Pascœ…

Il ne put aller plus loin. San Martin leva les yeux au ciel en criant :

— N'insistez pas avec moi, teniente ! – ce soudain accès de colère se traduisit par des gouttes de sueur qui perlèrent sur son visage. Je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire disparaître ! Mais comment trouvez-vous donc ce que vous avez vu, hein ? Tous ces animaux que vous voyez ici, qui travaillent aux routes et aux défenses, ce sont des criminels qui, si la tâche était moins urgente, seraient là où ils doivent être, enchaînés aux bancs d'une galère ou en train de pourrir sur un gibet. Je peux vous expédier chez eux, teniente ! Comment verriez-vous la perspective de passer votre jeune existence enchaîné à une longue rame, assis dans vos excréments, subissant heure après heure le battement d'un tambour, les coups de fouet.

Il était hors de lui.

— Vous n'auriez plus guère de temps pour *insister*, je vous le garantis !

Allday vit le soldat qui portait la bouteille de vin se mettre à trembler de tous ses membres. Il devait être habitué aux soudaines crises de colère de son maître.

— Votre bâtiment, continua-t-il d'une voix redevenue plus calme, ou peut-être vos bâtiments, sont venus dans nos eaux pour nous agresser… – léger sourire – … votre commandant, je le connais peut-être ?

Il sortit de la tente sans attendre la réponse.

— Il n'est pas au courant, pour la goélette, murmura précipitamment Pascœ.

— Qu'elle aille au diable, cette goélette, monsieur Pascœ. Qu'allez-vous lui raconter ?

Mais Adam n'eut pas le temps de répondre, le capitaine espagnol revenait. Il prit avec le plus grand soin un anneau de corde rugueuse posé sur la table et recula un peu pour l'examiner.

— Comme vous pouvez le voir, les deux bouts sont joints. Et l'anneau comporte également deux gros nœuds, ici et ici – il

tapota le dispositif : Un cercle de souffrance. Notre inquisition l'a jugé de quelque utilité pour obtenir des aveux de culpabilité aux Amériques, je crois.

Il fixa Pascœ, le regard dur.

— Si je plaçais cet objet autour de votre tête, les nœuds s'appliqueraient exactement sur vos yeux. Tordre la corde à l'arrière du crâne de plus en plus fort, je vous le garantis, rend vite la douleur intolérable.

Il prit la corde et la lança à son ordonnance.

— Naturellement, les choses deviennent beaucoup plus épouvantables lorsque les globes sortent de leur orbite… – il cria un ordre à l'ordonnance qui se précipita hors de la tente – … comme des grains de raisin.

— Vous n'allez quand même pas laisser ces démons faire ça à nos gars ! s'exclama Allday.

— *Je vous l'ai déjà dit !* Vous êtes prisonniers de guerre, hurla San Martin, le visage défiguré. Vous serez traités comme tels tant que vous serez placés sous ma garde.

Il se laissa tomber sur une chaise, essoufflé.

— A présent, buvez votre vin.

Allday reposait son verre lorsqu'un hurlement épouvantable éclata dehors. Pascœ fit mine de se diriger vers l'entrée de la tente, deux pistolets apparurent comme par magie entre les mains de San Martin.

— Restez ici ! Ce n'est pas l'un de vos débris de marins ! Ce n'est qu'un prisonnier, l'effet sera le même lorsqu'ils auront assisté au spectacle.

San Martin observait fixement Pascœ, dont le visage était rempli d'horreur. Il tenait ses armes d'une main ferme. Les horribles cris continuaient de plus belle, on eût dit qu'ils duraient depuis une heure, et lorsqu'ils cessèrent enfin, l'écho continua de résonner dans la tente comme une clameur de damné.

San Martin replaça ses pistolets dans sa ceinture :

— Les marins sont de grands bavards. Je vais prendre congé, n'essayez pas de quitter la tente, sans quoi je vous ferai abattre – il prit son chapeau, essuya la poussière qui salissait

son panache jaune. Lorsque j'aurai parlé à vos marins, je saurai tout sur vos navires et sans doute plus encore.

La tente parut bien silencieuse après son départ. Pascœ se laissa tomber sur le tapis où il s'allongea tant bien que mal.

— Il a raison.

Allday, impuissant, le regardait qui essayait de surmonter son désespoir, les épaules secouées de tremblements.

Seul un imbécile pourrait rester sans rien dire après avoir vu ce genre de torture.

Comme il l'avait promis, le capitaine espagnol vint les retrouver au bout d'une heure. Il s'assit sur le bord d'un coffre orné de cuivre et leur dit tranquillement :

— L'un de vos hommes a souhaité s'entretenir avec moi – il souriait d'un air triste. Ne soyez pas si désolé, teniente. Mes hommes vendraient leur âme s'ils étaient dans la même situation.

Il reprit son ton plus officiel :

— Vos bâtiments sont dans ces eaux depuis une semaine, non ? Vous êtes ici pour surveiller les Français, nos alliés. Ce sont des choses qui ne me concernent pas. Mes ordres consistent à commander ces chiens pour faire en sorte que la baie soit convenablement défendue.

Il se tapota le menton avec le bord de son gobelet.

— J'ai obtenu des renseignements qui peuvent se révéler utiles à des gens mieux placés que moi pour en tirer parti. Vos bâtiments se sont emparés d'un navire espagnol – il tordit sa bouche en un rictus de colère. Ces imbéciles qui vous ont amenés ici étaient si soûlés par leur *victoire* qu'ils ont laissé voler un bâtiment sous leur nez !

Allday repensait à la corde et à ses nœuds, il avait presque pitié du chef des cavaliers, celui qui avait un fouet.

Comme pour confirmer ses pensées, San Martin lâcha :

— Cela ne se reproduira plus !

Mais, prenant sur lui, il se calma.

— Peu importe. Pour vous, la guerre est terminée. Je vais vous faire emmener dans un endroit, comment dire, plus sûr et vous pourrez y être traités conformément à votre statut – il les

regardait de son air triste. Je vais aller faire chercher un peu de nourriture.

Il ne s'intéressait visiblement pas à tout ce qui touchait aux navires, qu'ils fussent amis ou ennemis, maintenant qu'il avait retrouvé ses prisonniers.

Deux soldats en armes les escortèrent jusqu'à une tente située non loin de là et, un peu plus tard, la même ordonnance leur apporta un panier contenant du pain et des fruits, ainsi qu'une grosse jarre en terre pleine d'un vin âpre.

— C'est donc terminé, Allday, fit amèrement Pascœ, nous ne reverrons pas l'Angleterre avant longtemps… – il détourna les yeux – … si nous la revoyons jamais.

Allday était debout près de la portière, mais prenait garde à ne pas se faire voir de la sentinelle de faction à l'extérieur.

— Rien n'est encore terminé, répondit-il enfin – et, en souriant, il ajouta : Je suis au moins content d'une chose. Ce marin qui a parlé aux Espagnols appartient à l'équipage du commandant Javal, ils faisaient tous partie de notre détachement.

» Un homme du *Lysandre* aurait su que vous étiez le neveu du commodore… – il se rendit compte qu'il avait touché juste – … vous vous imaginez ce que les Espagnols auraient fait d'une information pareille, non ? Ils vous auraient utilisé comme monnaie d'échange contre je ne sais pas qui.

— Je suis désolé, répondit Pascœ, un peu piteux, je n'y avais pas pensé.

— … pas comme notre Dick – il se mit à sourire. Vous d'mande pardon, j'm'oublie.

— Continuez, je vous en prie.

— Ça fait un bout de temps que je navigue avec votre oncle, continua Allday en haussant les épaules et d'une voix devenue rêveuse. J'l'ai vu souffrir à chaque fois qu'un de nos braves gars tombait, j'l'ai vu arpenter le pont comme dans un rêve, pendant que les éclis volaient de partout et que les tireurs d'élite l'alignaient.

Mais il se reprit, il avait l'impression de trahir des confidences longtemps tenues enfouies.

— Il ne risquerait pas ses hommes, même pour vous.

Pascœ se leva et s'approcha de lui.

— Pour *nous*, vous voulez dire.

— Ah merci, c'est gentil de me dire ça. Mais c'est plus facile de trouver un maître d'hôtel que des liens du sang !

— J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour lui, soupira Pascœ.

Ils entendirent un cri inquiet, Allday passa l'œil par la portière.

— C'est un cavalier qui arrive au galop dans le camp comme s'il avait les lutins d'Exmoor aux trousses.

— Laissez-moi regarder, lui demanda Pascœ.

Et, côte à côte, ils aperçurent San Martin qui était sorti de sa tente. Ils ne distinguaient que sa figure bronzée, baissée ; il clignait des yeux pour voir un soldat monté qui, du sentier entre les tentes, criait son message d'une voix essoufflée.

— Il se passe quelque chose d'anormal, murmura Allday.

— Je comprends un peu l'espagnol, fit Pascœ en s'agrippant à son bras.

Le ton de sa voix fit oublier à Allday ce qui se passait près des tentes.

— Un pêcheur a aperçu un bâtiment, traduisit lentement Pascœ, *un gros bâtiment*.

Ils se regardèrent pendant plusieurs secondes. Allday déclara enfin d'une voix découragée :

— Si c'est un navire à eux, nous savons lequel, n'est-ce pas, monsieur Pascœ ?

Ils se tournèrent vers la lumière en entendant San Martin crier une rafale d'ordres qui furent suivis d'une sonnerie de trompette.

Allday songeait à la batterie de la pointe, à cet amer retour de fortune qui avait voulu qu'un pêcheur vienne donner l'alarme.

— Vous disiez que vous aviez envie de faire quelque chose ? – il vit Pascœ hocher lentement la tête, comme s'il commençait à comprendre. C'est donc cela. S'il s'agit du *Lysandre* ou d'un autre vaisseau du roi, qui pointe sa guibre dans la baie, c'est la dernière foutue chose qu'il fera sur cette terre, vous pouvez m'en croire !

La voix de San Martin se rapprocha soudain, Pascœ glissa à la hâte :

— Venez, allons prendre un peu de vin – il mit un godet plein dans la main d'Allday. *Dites quelque chose !*

Allday avala une gorgé et manqua la recracher aussitôt.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, c'était ce bon vieil *Hypérion* et…

San Martin écarta la portière et pénétra dans la pénombre.

— Bien – il regardait le pain, le vin. Bien !

— Cette trompette, monsieur, hasarda Pascœ, cela signifie-t-il qu'il y a du péril ?

San Martin le regarda d'un œil soupçonneux.

— Non, aucune importance. En tout cas pour vous.

Il arpentait la tente comme un animal en cage.

— Je voulais vous faire embarquer à bord d'un bâtiment aujourd'hui même, mais je vais devoir attendre demain. Je vous envoie à Toulon, l'amiral français a plus de temps que moi à consacrer à ce genre d'affaire.

— C'est la guerre, monsieur, répondit Allday.

San Martin resta un bon moment à le regarder.

— Chevaucher une belle monture dans la bataille, c'est la guerre. Mais commander cette misérable racaille, certes non – il s'arrêta près de l'entrée. Je ne vous reverrai probablement pas.

Ils attendirent que ses pas se fussent évanouis et Allday commenta :

— Que le ciel en soit remercié !

Pascœ passa ses doigts dans ses cheveux, il en tomba du sable et des petits grains de gravier.

— Il va garder ses bâtiments ici jusqu'à demain – il réfléchissait tout haut. Donc notre bâtiment ne doit pas être très loin.

Allday observait le côté de la tente que gonflait un vent chaud.

— Si le vent tient comme ça, monsieur Pascœ, le *Lysandre* sera près de la côte incessamment.

— Mais êtes-vous sûr qu'il s'agit du *Lysandre* ? lui demanda le jeune homme en le regardant intensément.

— Pas vous ?

— Si, répondit-il en hochant la tête, j'en suis sûr.

— Dans ce cas, ce sera cette nuit ou demain à l'aube – Allday avala une gorgée de vin. On a intérêt à trouver rapidement le moyen de le prévenir.

Il se souvint de ce que Pascœ lui avait dit plus tôt : *Nous ne reverrons pas l'Angleterre avant longtemps. Si nous la revoyons jamais.* Quoi qu'ils puissent faire pour alerter leur bâtiment et quel que dût être le résultat de leur sacrifice, une chose était certaine : ils allaient tous deux le payer chèrement.

V

LA SEULE ISSUE

Bolitho enfonça fermement sa coiffure sur son front. La grande chaloupe de trente-quatre pieds du *Lysandre* plongeait lourdement dans les lames et arrosait copieusement ses occupants. Il se tourna pour regarder derrière lui, mais le bâtiment avait déjà disparu dans l'ombre. Sur chaque bord, les deux canots dont les pelles soulevaient de grandes gerbes blanches se débrouillaient pour rester à poste. Malgré le soin qu'ils avaient apporté à leurs préparatifs, les manches en chêne des avirons graissés, les armes et les équipements soigneusement saisis faisaient ce qui lui semblait un vacarme invraisemblable.

Il concentra son attention sur l'avant où il distinguait tout juste la silhouette du canot et, de temps à autre, la gerbe soulevée par le brigadier qui jetait sa ligne de sonde.

Ce canot avait pour patron l'adjoint direct du pilote, un dénommé Plowman, que son chef lui avait vivement et personnellement recommandé. Bolitho se disait que, à partir du moment où Grubb ne pouvait pas participer lui-même à l'opération, c'était sans doute là le meilleur choix. De sa voix épaisse et bourrue, Grubb lui avait confié que Plowman avait servi dans ces parages et dans des temps plus heureux. « Enfin, c'est c'qu'i'dit, m'sieur. J'me d'mande tout d'même s'il a pas tâté du trafic au bois d'ébène avec les Arabes ! »

Négrier ou pas, Plowman guidait la petite procession de canots surchargés vers le rivage sans la moindre hésitation.

C'était décidément étrange : plus la tâche était d'importance, plus bas il fallait aller chercher l'homme le plus apte à la mener.

Il sentit une carcasse osseuse bouger à côté de lui, Gilchrist qui, le souffle court, se baissait pour caler son sabre entre ses cuisses.

Bolitho essayait de ne pas penser à l'éventualité d'un désastre, à la possibilité que devant eux, dans l'obscurité, des fusils, des armes blanches fussent déjà prêts à les tailler en pièces. Peut-être Gilchrist songeait-il à la même chose ?

Un nageur perdit la cadence dans l'un des canots, il entendit Steere, cinquième lieutenant, le rabrouer d'une voix anxieuse :

— Du calme là-bas ! *Ensemble !*

Les chaloupes étaient si lourdement chargées, entre les fusiliers et l'armement, qu'il fallait énormément de muscle pour les déhaler. Dans ces conditions, il n'était pas difficile de deviner pourquoi on entendait autant de grognements et de jurons.

— Le canot a viré, monsieur ! prévint le brigadier.

Bolitho se pencha en avant et comprit soudain que les longues traînées blanchâtres ne venaient plus des avirons de Plowman, mais du ressac de la mer contre le rivage.

— Lève-rames ! ordonna le patron courbé sur sa barre, parés !

— Je vois un truc sacrément bizarre ! s'exclama Gilchrist.

Les deux canots sciaient vigoureusement afin de résister au ressac qui les faisait danser dans la nuit.

Les fusiliers se préparaient à débarquer, on entendait des raclements métalliques, des bruits de bottes. Il suffisait qu'un seul d'entre eux fît partir son mousquet ou tombât contre le marin qui tenait le tire-feu du pierrier, et adieu la surprise.

Bolitho retint son souffle en voyant le canot de Plowman surgir de l'ombre et accoster le sien sans presque un choc. Des mains se tendaient pour les retenir ensemble et, quelques secousses plus tard, Plowman arriva dans la chambre. Il riait de toutes ses dents quand il murmura :

— Ça me semble un bon coin pour débarquer, monsieur.

Sa respiration était calme et régulière, comme s'il prenait un réel plaisir à ce qu'il faisait. Il se souvenait peut-être de ce qu'il avait pratiqué avec ses hommes lorsqu'il s'occupait de cargaisons humaines.

— Y a guère de place, mais à voir l'eau, je dirais qu'on est mieux ici qu'dans la baie d'à côté.

— D'accord.

Bolitho essayait de ne pas trop penser au temps qui s'écoulait comme un sablier qu'il aurait eu dans la tête et dont les grains se seraient échappés irréversiblement.

— Je prends la tête, conclut Plowman.

Il reprenait le chemin de l'avant lorsqu'il se figea en entendant Bolitho lui dire :

— Une fois que nous serons à terre, vous resterez ici avec les embarcations. Vous avez été parfait, monsieur Plowman, en nous conduisant jusqu'ici. Je veillerai à ce que l'on ne l'oublie pas.

— Mais, protesta Plowman, je pourrais laisser un de mes gars, monsieur !

— Non. Nous aurons besoin de vous plus tard, je n'ai pas envie de laisser en Espagne le bras droit de Mr. Grubb ! Le pilote ne me le pardonnerait jamais !

Quelques marins se mirent à ricaner et Plowman soupira :

— C'est vrai, ça, monsieur.

Quinze minutes plus tard, le canot puis la grosse chaloupe s'échouaient dans un sable compact. Tandis que les marins, de l'eau jusqu'à la taille, s'activaient autour des embarcations et que armes et avirons s'agitaient dans tous les sens, Bolitho courut sur la plage avec Gilchrist, sabre au clair.

Le moment était décisif. Bolitho fit halte près de quelques rochers épars. Il essayait d'habituer ses yeux à l'obscurité, de percevoir quelque son insolite en dépit des bruits de la mer et du vent.

Mais rien, pas de menace, aucune lumière, pas le moindre murmure dans la masse sombre qui dominait la plage. Chaque minute était précieuse, les hommes sortaient de l'ombre pour gagner les positions qui leur avaient été assignées. Il apercevait de plus en plus de baudriers. Lorsque arrivèrent les dernières chaloupes, qui avaient attendu prudemment un peu plus loin, la plage se remplit progressivement de silhouettes silencieuses.

Le major Leroux gagnait le rivage.

— Tous les hommes sont rassemblés, monsieur.

— Parfait, faites repartir les embarcations. Dites à Mr. Plowman de rester près de la plage pendant une heure puis de retourner à bord comme convenu.

Leroux appela d'un geste son ordonnance. Une heure. C'était assez pour savoir s'ils avaient ou non une chance de réussir.

Les canots et leurs armements désormais sérieusement réduits quittaient la plage, Bolitho sentait d'instinct que les choses devenaient moins claires. Malgré leur statut militaire, les fusiliers marins n'étaient pas exactement des bêtes de terrain. Laissés seuls en territoire ennemi, loin du bâtiment qui représentait leur mode de vie familier, ils devenaient plus hésitants.

— Envoyez vos éclaireurs devant, ordonna-t-il au major Leroux.

— Et nous aurons également besoin d'hommes de confiance pour protéger nos flancs, acquiesça le fusilier.

Il s'éloigna et, un instant plus tard, toute la compagnie de débarquement entamait sa progression.

L'endroit était en tout point conforme à ce que Grubb et Plowman lui avaient décrit, mais le sentier qui suivait la hauteur au-dessus de la plage se révéla plus pénible que prévu. Les hommes juraient, Bolitho entendait de temps en temps Nepean ou l'un de ses sergents exiger le silence d'un ton menaçant.

Au bout d'une heure, Bolitho ordonna une halte et convoqua ses officiers, tandis que les fusiliers s'asseyaient ou s'allongeaient de part et d'autre du sentier.

— Il fera jour dans cinq heures.

En voyant l'aspirant Luce secouer quelques cailloux coincés dans ses chaussures, il repensa à Pascœ. Dans la pénombre, il lui ressemblait vaguement. Ils avaient été, non, *ils étaient* bons amis.

— D'après mes calculs, nous avons un ravin à traverser, après quoi nous atteindrons la baie. Sur la carte, la première pointe est assez basse et érodée par la mer. Je fais donc l'hypothèse qu'une batterie côtière, s'il y en a une, serait plutôt installée de l'autre côté.

— Mais nous n'arriverons jamais à faire à pied tout ce trajet avant l'arrivée du *Lysandre*, grommela Gilchrist.

— Est-ce bien à moi que vous parlez, monsieur Gilchrist ?

Le ton était si calme que Luce se mit debout pour écouter attentivement l'échange.

— Euh, je suis désolé, monsieur – Gilchrist semblait désarçonné. Je donnais juste mon opinion…

— Je suis heureux de la connaître – il se tourna vers les autres. Mais nous devons nous emparer de toutes les pièces susceptibles d'atteindre le *Lysandre* avant le début de l'attaque. Les Espagnols sont peut-être dans l'ignorance de notre petite visite. Cela dit, une fois que le premier coup aura été tiré, la baie deviendra un vrai nid de frelons.

— Je suis d'accord, acquiesça Leroux en ajustant son ceinturon. Plus vite nous aurons atteint la baie, mieux je me porterai.

Bolitho les regarda l'un après l'autre. Il recevait en pleine figure de la poussière et des grains de sable, le vent se levait. Il fallait seulement espérer que la chance souriait à Herrick et qu'il profitait du même régime de vent.

— Allez, fit-il enfin, on repart.

Leroux les précéda et donna quelques ordres à voix basse. Les fusiliers reprirent le sentier, leurs ceinturons faisaient dans la nuit comme un long serpent ondulant.

Autour d'eux, rien ne bougeait, tout était calme. Pas le moindre chien errant, pas de pêcheur en goguette ralliant son bateau pour préparer le départ. Tout se passait comme si ce rivage était abandonné.

Plus étrange encore, Bolitho se rendait compte qu'il était capable de réfléchir sans cesse tout en marchant, d'un pas presque détendu, à côté de la section de fusiliers qui occupait le centre de la colonne. Il revoyait l'époque où il avait navigué le long de cette côte dans un sens ou dans l'autre. A présent, il l'arpentait. Des noms sur la carte ravivaient d'anciens souvenirs : Carthagène, distante de moins de quarante milles, Alicante, Valence, tous ces endroits avaient leur place dans sa mémoire. Et, cinq ans plus tôt, au cours de cette guerre qui durait encore, l'Espagne était l'alliée de l'Angleterre.

Il entendit un commandement murmuré puis relayé tout au long de la colonne, et se hâta de rejoindre Leroux et Nepean qui discutaient avec un caporal.

Leroux n'y alla pas par quatre chemins :

— Le caporal Manners, monsieur. Un fameux tirailleur – il fixait tranquillement Bolitho. C'est lui qui dirige les éclaireurs.

Bolitho essaya de parler d'une voix calme ; il savait pourtant très bien qu'il se passait quelque chose de grave.

— Votre avant-garde a atteint le ravin ?

— Racontez ça au commodore, Manners, répondit Leroux en hochant du chef.

Le fusilier parlait un patois qui fleurait bon le pays.

— La gorge est là où on l'attendait, monsieur, commença Manners. Mais y a dû y avoir une grande falaise, qu'elle s'est écroulée. C'est comme à pic, comme qui dirait le mur d'une abbaye… – il hésita. J'ai été mineur, dans une mine d'étain, avant de m'engager, m'sieur.

— Vous savez donc de quoi vous parlez.

Bolitho détourna le regard, il lui fallait réfléchir à cette nouvelle totalement inattendue.

— Mais, ajouta Manners, je pourrais essayer de descendre avec une ligne et un grappin, m'sieur.

Bolitho hocha négativement la tête :

— Non, dans la nuit, ce serait suicidaire – et, se tournant vers Leroux : Votre avis ?

— Cela nous prendrait des heures, répondit le major. Et, à supposer que nous y arrivions, les hommes sortiraient de là trop épuisés pour se battre.

— Et le *Lysandre* serait déjà entré dans la baie.

Il sentait le désespoir l'envahir. Il avait été aveugle, stupide de bâtir son plan sur cet obstacle qui rendait finalement inutiles tous les autres préparatifs. Un gaspillage de temps, *et de vies humaines*. Il avait fait confiance aux rares informations portées sur la carte et à son envie d'y aller. Et peut-être aussi… – son cerveau se rebellait à cette pensé – … à un certain besoin de vengeance ?

— Nous allons devoir faire le tour de la gorge, reprit Leroux en le regardant, aussi inquiet que lui. Cependant…

— C'est vrai, major, votre *cependant* en dit long.

— Nous pourrions contourner les défenses de la baie, dit le lieutenant Nepean, et prendre les batteries à revers par l'intérieur des terres.

— Faites passer la consigne au sergent Gritton, soupira Leroux : nous allons suivre les éclaireurs – et à voix plus basse : De toute manière, il n'y a rien d'autre à faire.

Cela aurait pu être pris pour un reproche, mais ce n'en était pas un.

La grande silhouette de Gilchrist émergea de l'ombre.

— Je comprends que nous sommes bloqués par une gorge ?

— C'est exact – Bolitho essayait de déchiffrer son attitude. Nous aurons donc droit à notre marche forcée.

Les fusiliers avaient repris leur lente progression, mousquet à la bretelle, la tête penchée et le regard fixé sur les jambes de celui qui les précédait. La plupart d'entre eux ne savaient pas où ils étaient, encore moins ce qu'ils étaient venus y faire. La *confiance*. Le mot surgit dans sa tête comme un cri. C'est tout ce qu'ils avaient, et il avait trahi cette confiance.

— C'est la suite qui me tracasse, continua Gilchrist sur un ton sinistre.

Puis il fit demi-tour pour reprendre sa place dans la file de fusiliers qui arrivait.

— Ce type m'agace prodigieusement, lâcha Leroux.

— Mais le commandant Herrick est content de ses capacités, répondit Bolitho en se tournant vers lui.

Leroux fouetta une touffe d'ajoncs avec sa machette avant de répondre :

— Ce n'est pas mon genre de dire du mal des gens derrière leur dos, monsieur.

— Vous vous souvenez de ce mot que nous utilisions, major ? – Bolitho l'entendit fouetter rageusement une autre pousse d'ajonc : *Cependant ?*

— Je sais que le commandant Herrick a servi dans le temps sous vos ordres, monsieur. Toute l'escadre est au courant. C'est un officier de qualité et un homme honnête. D'après mon expérience, il est dur de se retrouver à bord d'un bâtiment de ligne.

— Je suis d'accord là-dessus, major. Thomas Herrick est mon ami depuis l'époque de la guerre d'indépendance. Et il m'a plus d'une fois sauvé la vie.

— Vous aussi, à ce qu'on raconte – Leroux jeta un rapide coup d'œil à la colonne de ses fusiliers épuisés. Il a une sœur, monsieur, vous le saviez ?

— Oui, et je sais qu'elle lui est très chère. Cette pauvre fille a beaucoup de choses à supporter, je le sais aussi.

— Oui, elle est infirme. Je l'ai rencontrée une fois lorsque j'ai fait une mission pour le commandant, dans le Kent. C'était à l'époque où nous carénions le *Lysandre*. Il y a de quoi briser le cœur d'un homme, quand on voit ce visage si ouvert et ces membres inertes – et il ajouta lentement : Mr. Gilchrist a demandé sa main.

Bolitho serra plus fort la poignée de son sabre et s'obligea à regarder ailleurs dans la nuit, à s'en faire mal aux yeux. Il avait été tellement obnubilé par ses propres soucis qu'il n'avait jamais pris le temps de songer à ceux de Herrick. Herrick, qui avait commencé sa carrière, pauvre, sans le moindre privilège. Si on le comparait à des gens comme Farquhar, ou à lui-même, il était toujours aussi pauvre. Mais, les années passant, il avait tout de même réussi à économiser, à faire fructifier ses modestes parts de prise du début et l'augmentation qui avait suivi sa promotion au grade de capitaine de vaisseau.

— La mère du commandant Herrick est morte juste avant notre appareillage de Spithead, reprit Leroux. Et voilà, sa sœur est de nouveau toute seule.

— Il ne me l'a pas dit – Bolitho revoyait ses premiers moments à bord, lorsqu'il avait rallié le *Lysandre* à Gibraltar. Mais il est bien possible que je ne lui en aie même pas donné l'occasion !

Il se tut et Leroux se hâta d'aller rejoindre ses éclaireurs, le laissant livré à ses pensées.

Herrick aimait tendrement sa sœur, lui trouver un mari était certainement la chose qui lui tenait le plus à cœur, plus même que son dévouement envers lui. Il repensa aussi à l'hostilité de Gilchrist. Pour quelle raison voulait-il épouser une

infirme ? Il ne trouvait d'explication à aucun de ces deux comportements.

Il leva la tête, contempla les étoiles. Elles paraissaient si froides, si indifférentes à leurs misérables efforts sur cette terre !...

Autrefois, il s'était très souvent dit qu'il pourrait faire mieux, lorsque, impatient de commander à son tour, il servait sous les ordres d'officiers supérieurs. Mais ils avaient des flottes à commander, de graves événements à peser, à organiser. On lui avait donné une petite chance de montrer ses propres capacités, de prouver qu'il pouvait désormais rejoindre l'élite de ces hommes dont la marque flottait fièrement au vu et au su de tous ceux qui leur devaient obéissance.

Et ici, dans les bruits de bottes de ces fusiliers qui avançaient avec peine près de lui, il sut qu'il avait échoué.

— Voyez-vous quelque chose ?

Pascœ parlait à voix basse, à peine un murmure, tout en observant la sentinelle qui se tenait de l'autre côté de la portière.

A l'autre bout de la tente, Allday, plié en deux, épiait à travers un petit trou qu'il avait pratiqué avec une lame improvisée à l'aide d'un morceau de verre.

Allday leva la main pour le faire taire. De l'arrière de la tente, il apercevait une partie de la plage en contrebas du camp, les étoiles qui se reflétaient dans une mer légèrement agitée et le feu de l'un des bâtiments. Il n'y avait pas de lune, si bien que la lueur du moindre feu, de la plus faible lanterne brillait d'une lumière inhabituelle, même d'aussi loin que de la pointe.

Pour autant qu'il put en juger, il était minuit passé, mais l'activité dans le camp et tout autour n'avait pratiquement pas cessé, si ce n'est une seule pause ordonnée par une sonnerie de trompette.

Tout était plus calme à présent, mais il apercevait au-dessus de la pointe des fanaux qui se déplaçaient. Il devina que la batterie était toujours en alerte et se préparait pour le lever du jour. Une vague lueur rouge grandit pendant quelques secondes avant de mourir tout aussi subitement. De la sueur perla sur sa nuque et sur sa poitrine : c'était la porte d'un fourneau que l'on

ouvrait et refermait. Ils étaient en train de chauffer des boulets pour accueillir le bâtiment dans un déluge de feu.

Il s'effaça, ils se couchèrent tous les deux côte à côte sur le sol, leurs visages se touchaient presque.

— La batterie est en train de faire chauffer des boulets, murmura Allday, c'est sans doute pour ça qu'ils nous ont mis un indigène comme sentinelle. Tous les Espagnols du camp doivent être des artilleurs, ils en ont besoin pour leurs foutus canons.

Le visage de Pascœ était étrangement pâle dans l'obscurité :

— Qu'allons-nous faire ?

— Il n'y a qu'un seul garde ? fit Allday en lui montrant la portière.

— Oui, ils ont l'air de penser que c'est bien suffisant.

Allday ne put réprimer un sourire, en dépit de la tension qui régnait.

— Et ils ont bien raison, monsieur Pascœ. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire de mal si on sortait d'ici ?

— Je le sais bien.

Il sanglotait presque.

— Du calme, du calme, fit Allday en posant la main sur son épaule encore boursouflée par le soleil. Si nous arrivions à faire tout exploser, comme nous en avons parlé, nous serions peut-être capables d'éloigner le bâtiment.

— Mais, répondit Pascœ avec un signe de tête négatif, comment pourrions-nous donc traverser le camp jusqu'à la pointe ? C'est au moins à un mille d'ici !

— S'il y a plus d'un garde, répliqua Allday en se tournant vers l'arrière de la tente, nous serons morts avant même d'avoir fait un pas. Mais si je m'assure de celui-ci avant qu'il ait eu le temps de crier à l'aide, l'un de nous deux pourrait revêtir son uniforme.

Pascœ rampa sur le ventre jusqu'à la portière.

— Il s'est assis – il recula en se traînant comme un braconnier. Je crois qu'il dort, mais faites bien attention – et, lui saisissant le poignet : Il pourrait y avoir d'autres gardes à proximité.

Allday examina son couteau improvisé et conclut :

— Si je me fais prendre avant d'avoir pu faire quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à rester tranquille, faites semblant de dormir. Ne leur donnez aucun indice qui leur fasse croire que nous étions complices.

— Allez au diable, Allday ! lâcha Pascœ en souriant de toutes ses dents.

— Voilà qui me plaît mieux, monsieur Pascœ, répliqua Allday en lui rendant son sourire.

Pascœ resta près de la portière et se boucha les oreilles pour ne pas entendre le crissement que faisait Allday en découpant la lourde toile. La sentinelle ne bougeait toujours pas, Pascœ était sûr que quelqu'un allait entendre le tintamarre que faisait son cœur en battant contre ses côtes. Quand enfin le bruit de déchirure s'arrêta, il jeta un regard rapide par-dessus son épaule.

— Vous y allez ?

Mais il était seul.

Il s'agenouilla à demi, retenant son souffle tandis que l'ombre d'Allday passait sur le côté de la tente. Ses pieds nus ne faisaient absolument aucun bruit dans le sable ; on eût dit qu'il s'était enveloppé dans un grand manteau qui l'enveloppait en entier. Il resta un instant immobile, dominant de toute sa taille le soldat assoupi. Puis il se baissa, les deux ombres se confondirent, un bruit étouffé puis plus rien.

Il ouvrit la portière pour laisser passer Allday qui se faufila à travers l'entrée plutôt étroite en traînant derrière lui le corps du soldat.

— J'ose pas allumer de lanterne, fit Allday entre ses dents, va falloir vous débrouiller comme vous pourrez pour vous habiller. Ici, prenez sa tunique pendant que je lui ôte son pantalon. Il pue comme un cochon. Ah, tiens, fit-il en défaisant le ceinturon, il a un pistolet, en plus !

Pascœ sentait la peau de l'homme sous ses doigts, chaude et humide, mais il ne bougeait plus.

— Je crois que je lui ai brisé la nuque, à ce salaud, murmura Allday.

Pascœ, qui ne pouvait détacher ses yeux de lui, commença à enlever son pantalon. Il resta nu quelques secondes, hésita, se

résolut enfin à enfiler celui du soldat. Le sien était réduit en lambeaux, certes, mais c'était quelque chose qui le rattachait encore au passé. Il serra les lèvres : mais non, plus rien ne le rattachait à rien.

Et à présent, la tunique puis le ceinturon. Allday avait raison : il n'aurait jamais réussi à introduire sa carcasse dans les vêtements de cet homme.

C'est alors qu'il entendit Allday qui se déplaçait dans la tente, le glouglou de quelqu'un qui versait du vin. Comment pouvait-il boire à un moment pareil ? Il eut un haut-le-corps lorsque Allday posa ses mains dégoulinantes de liquide sur sa figure, son cou, dans le col ouvert de sa tunique.

— Faut que j'vous rende aussi noir que possible, fit Allday en rigolant, comprenez ? Faudra prier le ciel s'ils nous voient à la lumière du jour, 'm'étonnerait bien qu'ils aient déjà vu un soldat à peau blanche !

Il enfonça le fez sur le crâne de Pascœ et noua soigneusement son foulard afin de dissimuler son visage du mieux qu'il pouvait.

Pascœ prit le mousquet, l'examina rapidement : par chance, c'était un modèle récent, probablement de fabrication française.

— Je suis prêt.

Allday tira le cadavre sur le côté et le recouvrit d'un morceau de toile.

— Parfait. Maintenant, vous allez m'entortiller du cordage autour des poignets, mains dans le dos. Il faut que ça fasse propre… – sourire – … mais pas trop serré quand même, attention !

Ils se regardaient en silence.

— S'ils me prennent vivant… commença Pascœ.

— Mais non, répondit Allday, impossible. Ni moi non plus.

Il faisait presque froid dehors, les ombres allongées des tentes et des maisons de pisé rendaient l'ambiance presque irréelle, menaçante.

Allday se demandait ce que les gardes faisaient des prisonniers et des esclaves pendant la nuit. Si tout se passait bien, ils allaient avoir un rude réveil, quel que fût l'endroit où ils se trouvaient.

Tout était si simple. Ils descendirent rapidement la pente qui menait des tentes des officiers jusqu'à un sentier assez sommaire et inachevé. Allday supposa qu'il conduisait à la jetée toute neuve. Les dernières braises d'un feu luisaient faiblement près d'une prolonge d'artillerie, il aperçut plusieurs silhouettes, des soldats qui dormaient entre les roues.

Il entendait le bruit des pas de Pascœ, juste derrière lui, le claquement régulier de son mousquet qu'il portait à l'épaule.

Quelque chose bougea, assez loin, derrière un tas de bois. Il fit à voix basse :

— Poussez-moi, monsieur Pascœ.

Pascœ prit son mousquet et lui enfonça le canon dans les côtes pour le bousculer de façon aussi pressante qu'il osait. La silhouette cria quelque chose, éclata de rire puis disparut dans l'ombre.

— Bien joué, murmura Allday, mais j'espère que vous surveillez votre doigt sur la détente !

Ils continuèrent tout droit leur chemin, en suivant à la lumière des étoiles l'étroite bande sombre qui conduisait à la pointe. Ils ne voyaient plus aucune lanterne, les servants de pièces devaient prendre du repos à côté de leurs canons : ils avaient bien peu de chose à craindre.

Allday s'arrêta soudain, Pascœ en fit autant.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a quelqu'un devant nous, répondit tranquillement Allday, et nous sommes à découvert.

— Compris.

Quelque chose chagrinait Allday chez cette silhouette qui leur barrait le chemin.

— Contentez-vous de rire s'il nous demande quelque chose, j'essaierai de lui sauter sur le râble quand nous le dépasserons.

Mais l'homme ne s'intéressa aucunement à eux et ne se retourna même pas lorsqu'ils passèrent devant lui. Il était lié à un poteau, ses orbites vides faisaient deux grosses taches sombres au-dessus de ses dents découvertes. Allday resta silencieux ; il avait reconnu le chef des cavaliers, celui qui lui avait donné du fouet.

C'est Pascœ qui exprima tout haut ce qu'il pensait :

— S'ils sont capables de faire subir *ce traitement* à l'un des leurs…

Ils continuèrent à avancer pendant quelques minutes, après quoi Allday proposa :

— Nous ferions mieux de nous reposer ici pour prendre nos marques.

Ils étaient quasiment parvenus au bord de la mer. Le sable était chamboulé par les allées et venues de tous ceux qui avaient travaillé au chargement des bâtiments et des allèges.

La silhouette du bâtiment le plus proche, un brick, était plus nette que ce qu'on aurait imaginé, songea Allday : l'aube était plus proche qu'il ne pensait. Comme ce bateau était tentant… Il songea au dernier qu'ils avaient pris et fut envahi d'un grand frisson. Mais n'importe quel bâtiment l'aurait tenté, à présent.

Il concentra son attention sur la pointe, plus bas. Deux excroissances, distantes d'environ une encablure, déformaient une ligne générale rectiligne. Ainsi, c'étaient les deux batteries. Mais il était peu probable qu'il y eût plus d'une soute, le capitaine espagnol leur avait laissé entendre qu'il avait assez à faire à ce stade sans y ajouter des travaux supplémentaires.

— Nous prendrons celle qui est le plus à l'intérieur, si vous êtes d'accord ?

Pascœ acquiesça :

— Celle qui possède un fourneau – nouveau hochement de tête. Il est probable que la soute s'y trouve. Ils ne doivent pas avoir trop envie de traîner quand ils chargent un boulet chauffé dans un canon amorcé !

Allday l'observait, on eût cru entendre le commodore parler.

— Je crois que je vois un chemin. Nous allons le suivre. Si ce n'est pas le bon, nous reviendrons en arrière et essaierons ailleurs – et Pascœ ajouta d'une voix ferme : Au moins, ce sera une mort rapide.

Mais leur choix était le bon : le chemin s'élargissait à la hauteur d'un tournant, en bas de la pointe, et le sol parut plus doux aux pieds pourtant endoloris d'Allday.

Une fois à l'abri de la mer, ils étaient plus au calme. Ils entendirent d'autres bruits : des froissements dans l'herbe grillée par le sel, les hennissements de chevaux entravés, plus

loin, le sifflement persistant de quelque oiseau de nuit en train de chasser.

Ils passèrent un autre virage pour se retrouver plantés devant un grand portail de bois. La porte était grande ouverte, ils aperçurent à la faible lueur d'une lanterne accrochée là quelques marches grossières qui conduisaient plus haut dans la colline, en contrebas sans doute de la première batterie.

— Vous avez votre fouet ? demanda précipitamment Allday.

— Oui, répondit Pascœ en se débattant avec un ceinturon auquel il n'était pas habitué. Mais pourquoi ?…

Il se tut en apercevant deux silhouettes que l'on distinguait à peine à travers la porte.

— Allez, le fouet ! fit vivement Allday, *vite*, sinon nous n'atteindrons jamais cette foutue porte !

Les deux sentinelles étaient armées : Allday voyait leurs baïonnettes briller à la lueur jaunâtre de la lanterne. Elles étaient toutes deux espagnoles, des artilleurs à en juger par l'aspect de leurs bottes et la largeur des pantalons. Il retint sa respiration lorsque le premier coup lui fouetta les épaules.

— Plus fort, pour l'amour du ciel !

Pascœ eut un hoquet, donna un second coup, se souvenant soudain avec une lucidité étonnante de la façon dont le cavalier les avait battus : sans aucune émotion ni signe de pitié.

Les deux sentinelles regardaient le spectacle sans faire preuve de plus de curiosité. Dans cet endroit épouvantable, c'était chose assez banale.

Un mousquet claqua, l'un des deux soldats venait de le lever ; Allday bondit, arracha l'arme des mains de l'homme estomaqué et lui envoya la crosse dans la figure avec une force surprenante.

Pascœ se précipita près de lui, mais l'autre sentinelle montait déjà les marches quatre à quatre en criant comme un dément.

Allday leva son arme, tira, l'homme boula sous le choc de la balle pour tomber hors de vue. Ils entendirent son corps dévaler la pente dans un éboulis de pierraille et de terre.

— On y va !

Pascœ grimpa en courant les marches et manqua heurter de plein fouet une sentinelle qui essayait de rejoindre une autre entrée défendue par une grosse porte cloutée.

Allday surgit, attrapa l'homme par le cou, le fit pivoter avant de le projeter sans trop d'effort tête la première contre la porte.

Le battant s'ouvrit sur un étroit passage. Ils entendaient des cris, des bruits de pas résonnaient au-dessus de leur tête.

— Coincez la porte – il leva un fanal. Ça doit conduire à la sainte-barbe.

— Oui, il fait assez sec pour ça, répondit Allday en poussant deux gros barils contre la porte – il renifla. Ils doivent se demander ce qui leur arrive !

Il leva le second mousquet.

On cognait dans la porte, des coups de bottes, de mousquets, puis tout cessa subitement.

— Et c'est parti ! fit Pascœ en se tournant vers son compagnon.

Le major Leroux tendit à Bolitho une petite lunette de poche :

— Je ne suis pas sûr que vous arriviez à voir grand-chose, monsieur.

Bolitho se mit à genoux. Son dos et tous ses membres lui faisaient mal après la longue marche qu'ils venaient d'effectuer. Il apercevait, éparpillés au milieu des touffes d'ajoncs et d'herbe sèche qui couvraient le flanc de la colline, les ceinturons et les pantalons des fusiliers allongés en groupes pour reprendre leur souffle.

Le ciel était plus pâle, de même que les étoiles. Mais l'horizon et la terre étaient encore confondus, seule la laisse de mer sur le sable blanc donnait quelque idée de leur position. Ils se trouvaient à flanc de coteau, derrière la pointe et à peu près à la même hauteur. Il voyait dans sa modeste lunette de grands trous là où la terre avait été creusée pour constituer des remblais et des palissades. Çà et là, l'éclat de lumière d'une lanterne isolée. Il distingua une paire de gros canons, sans doute des pièces de vingt-quatre.

A demi dressé sur ses coudes, Leroux suçotait tranquillement un petit caillou.

— En bas de cette pente escarpée, près de la palissade, monsieur. Même en imaginant qu'il n'y ait aucune protection sur leurs arrières, on pourrait perdre la moitié des hommes si on montait à l'assaut – il jeta un regard à ses fusiliers épuisés. La vie à bord leur ôte toute leur énergie. Ce ne sont ni des fantassins ni des soldats de ligne.

Un chien aboya dans le lointain avec une vigueur étonnante. On aurait cru le commencement d'un nouveau jour.

— Eh bien, major, trancha Bolitho, il va falloir aujourd'hui qu'ils se comportent comme des soldats. Nous devons attaquer sans attendre que la trompette ait rappelé la garnison aux armes.

Les autres officiers s'approchèrent. Il avait toujours les yeux rivés sur la mer, sur les trois ombres sombres des bâtiments au mouillage. Peut-être pourraient-ils réduire la batterie puis prendre la fuite avec on ne sait quelles embarcations. Et tout cela à cause d'une malheureuse gorge. A cause de son aveuglement.

— Monsieur Steere, finit-il par ordonner, vous allez prendre les marins qu'il nous reste et vous diriger vers la plage. Mr. Luce va vous accompagner – et, se tournant vers le major Leroux : Allons-y, nous ferions mieux de partir tout de suite.

Leroux toucha le bras de son sergent dans l'ombre. L'homme sursauta comme s'il avait été frappé par un boulet.

— Sergent Gritton, fit le major, faites passer la consigne : baïonnette au canon, inspectez soigneusement chacun des hommes. A mon ordre, toute la ligne démarre au pas de course.

Le fusilier rectifia sa coiffure :

— Bien, m'sieur.

On lui aurait demandé de cirer ses bottes qu'il n'aurait pas montré plus d'émotion.

Les hommes commencèrent à se former en ligne à flanc de colline. On entendait le choc de l'acier sur l'acier, les baïonnettes sorties des fourreaux luisaient faiblement dans la pauvre lumière.

Bolitho sortit son sabre et annonça calmement :

— Nous allons faire le plus de bruit possible, c'est aujourd'hui notre meilleure arme.

Il se retourna en entendant un coup de feu dont l'écho roula longuement dans les collines. Il imagina d'abord qu'un avant-poste avait aperçu les fusiliers, ou pis encore, qu'ils s'étaient fait prendre à revers pendant l'approche de la batterie.

— En bas, monsieur ! fit Nepean, j'ai vu un éclair, on dirait que quelqu'un est tombé !

Des cris étouffés – ils aperçurent une lanterne qui bougeait sur le terre-plein ménagé derrière le remblai de terre, comme portée par un fantôme.

— Pardieu, murmura Leroux, ce n'est pas un signal. Quel est l'imbécile qui peut bien faire ça ? – et il ajouta amèrement : Au nom du ciel, regardez-moi cette agitation, adieu l'effet de surprise !

Bolitho n'avait même pas besoin de la lunette du major pour distinguer les silhouettes qui surgissaient en haut du mur. La plupart de ces hommes avaient la peau claire, des gens à moitié vêtus et comme réveillés en sursaut par ce coup de feu mystérieux.

— C'est notre seule chance, major, répondit-il d'une voix rauque – il bondit sur ses pieds, agita son chapeau devant les fusiliers éberlués. Vous venez avec moi ?

Une espèce de rage lui montait à la gorge, comme de la bile, son cœur battait à se rompre contre ses côtes, il semblait vouloir reprendre sa liberté.

Avec des grognements divers, les fusiliers quittèrent leurs positions et pointèrent l'un après l'autre leur mousquet vers la batterie, baïonnette au canon. Et Leroux hurla :

— *Chargez !*

Criant comme de beaux diables, les fusiliers s'engagèrent dans la pente en oubliant bientôt la consigne qu'on leur avait donnée de ne pas forcer l'allure. De plus en plus vite, butant contre une touffe d'herbe ou une pierre, les hommes ne furent bientôt plus qu'une ligne de baïonnettes qui brillaient dans la lueur pâle au-dessus de la pointe.

Çà et là, un homme trébuchait, se relevait aussitôt, récupérait son mousquet et rejoignait la ruée hurlante de ses camarades.

Bolitho entendit des coups de feu sporadiques, mais sans savoir ni qui tirait ni d'où provenait le feu. Il leur était de plus en plus difficile de maintenir l'allure, il comprit bientôt qu'ils remontaient au lieu de descendre.

— Vivement, cria-t-il, aux palissades !

Quelques coups de feu plus forts se firent entendre, ils venaient d'au-dessus, il entendit un homme émettre une espèce de gargouillis et débouler en contrebas.

Pourtant, plusieurs fusiliers étaient restés en arrière et, genou en terre, se préparaient à faire feu par-dessus la tête de l'avant garde. Un boulet passa derrière la tête de Bolitho, il entendit un hurlement de douleur qui venait de la muraille.

— Un chemin ! hurlait Leroux, sergent Gritton, emmenez-les là-haut !

Crac, crac, crac ! Les balles se fichaient dans la palissade, venues des deux côtés. Bolitho entendit dans le lointain la sonnerie d'une trompette qui donnait l'alarme.

Il leur fallait absolument atteindre ce mur, ouvrir une brèche avant l'arrivée des renforts venus du camp. Ils avaient tous entendu des chevaux hennir, la cavalerie pouvait sans peine disperser les fusiliers et les tailler en pièces.

Il manqua presque tomber en heurtant un soldat allongé en travers de la porte, mais un fusilier qui arrivait en hurlant le poussa de côté et entra dans la batterie à la tête de la section de pointe. Il ne pouvait se détacher de ce spectacle, la porte grande ouverte, la sentinelle tuée.

Quelques marches, un tournant étroit, une douzaine d'Espagnols résistaient le dos contre une large porte, se battant qui avec une amie, qui avec ses poings, apparemment insensibles à l'arrivée en trombe des fusiliers.

Un Espagnol prit la fuite, tous les autres suivirent et, quittant la porte, se bousculèrent à qui mieux mieux pour tenter d'escalader un mur en construction.

Hurlant comme des damnés, les fusiliers chargèrent à la baïonnette, étouffant sous leurs vociférations les cris de douleur de leurs adversaires.

— Reprenez-vous, les fusiliers ! leur cria Bolitho – et, s'adressant à Leroux : Arrêtez-les, au nom du ciel, nous devons absolument franchir cette porte !

Des coups de feu éclatèrent, tirés du mur ; plusieurs fusiliers tombèrent mais, tandis que les autres montaient les marches quatre à quatre, il devenait clair qu'ils n'arriveraient jamais à bouger ni à échapper aux tireurs d'élite dissimulés plus haut.

Armé d'une gigantesque hache, le sergent Gritton s'escrimait contre la lourde porte cloutée. Leroux sortit son pistolet, fit feu et le tendit à son ordonnance. Un cadavre passa par-dessus la muraille et vint s'écraser au milieu d'eux.

— Il n'y arrivera jamais à temps !

Il fit feu de son second pistolet et poussa un juron en entendant la balle fuser, inoffensive, vers le ciel.

— Parés, les gars ! – Gritton criait d'une voix suraiguë. Ça y est, elle est ouverte !

Bolitho se précipita au milieu des hommes, la porte pivotait lentement, mais ce n'était pas dû à la hache, ses hommes risquaient d'un moment à l'autre de se faire débiter par la mitraille en chair à pâté.

— *Tirez*, les gars ! hurlait Gritton, sus à cette bande de salauds !

Puis une autre voix, plus grave que celle du sergent :

— Bas les armes, sergent ! Suspendez le feu, nom de Dieu !

Bolitho était entraîné malgré lui dans la ruée, les fusiliers le poussaient dans l'embrasure, jurant, criant, et ils débouchèrent tous dans un passage grossièrement façonné où ils s'éparpillèrent. Deux silhouettes solitaires se tenaient près d'une lanterne.

Le « soldat » jeta son mousquet et eut le temps de s'écrier comme deux fusiliers s'emparaient de lui :

— *Mais c'est moi !*

Bolitho poussa les fusiliers et prit le jeune homme par les épaules :

— Ce n'est pas vrai, je rêve !

— Et nous donc, monsieur ! cria Allday.

Leroux était à côté de lui.

— C'est la soute principale, monsieur ! – il examinait le visage sali de Pascœ : Est-ce bien vous ?… Je veux dire, vous alliez… ?

— Oui, répondit Pascœ d'une voix rauque, nous avions l'intention de faire sauter la soute. Le commandant de la garnison sait qu'il y a un bâtiment dans les parages – il se tourna vers Allday, à bout : Et nous étions sûrs qu'il s'agissait du *Lysandre*.

Allday hochait le chef, tout sourire.

— Mais ce que nous ne savions pas, c'est que nous aurions le plaisir de voir les cabillots en cette belle matinée !

Bolitho essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il était peut-être trop tard pour faire quoi que ce soit, mais les choses lui apparaissaient nettement moins sombres qu'un peu plus tôt.

— Major, prenez quelques hommes avec vous et gagnez la batterie. Dites à vos tireurs d'élite de viser avec soin. Je ne pense pas que vous rencontriez beaucoup de résistance. Ils n'oseront pas tirer en contrebas pour provoquer leur propre destruction – et, se tournant vers Pascœ et Allday : Comme *vous-mêmes* y étiez prêts.

— Juste une chose, monsieur, fit remarquer Allday. Il y a une seconde batterie à l'extérieur de la pointe. Je pense que c'est leur unique soute, mais…

Il fut interrompu par une explosion dans le boyau. Puis ce furent des cris de joie, des tirs sporadiques de mousquet.

— Un canon de l'autre batterie, je pense, fit Bolitho en hochant la tête.

Il courut derrière les fusiliers, et Pascœ s'apprêtait à le suivre, mais lui :

— Non, Adam, vous avez déjà pris plus que votre part de péril. Restez ici avec les blessés, le temps que je décide quoi faire.

Tout en se hâtant dans le passage faiblement éclairé, dépassant de gros tas de boulets, des barils de poudre, de lourds

brancards destinés à manutentionner les projectiles à leur sortie du fourneau, il continuait à ressasser ce qui venait de se passer. Pascœ et Allday étaient vivants. Et en plus, ils étaient là, avec lui, mais il ne comprenait toujours pas comment ils avaient réussi leur coup. S'il avait dû abandonner devant le ravin, ou s'il était arrivé quelques minutes plus tard, ils auraient fait sauter la soute, la batterie et eux avec. Ils avaient accepté d'accomplir le sacrifice suprême, un geste désespéré, sans même attendre de voir un bâtiment pénétrer dans la baie. Mais ils savaient qu'il s'agissait du *Lysandre*, cela leur avait suffi.

Un autre *bang* fit tomber du plafond un nuage de poussière. Bolitho prit cependant le temps d'essuyer son sabre et de se composer un visage. Leroux, tête nue, une tache de sang au-dessus de l'œil, descendit en courant quelques marches et cria :

— Le *Lysandre* en vue, monsieur ! L'autre batterie a ouvert le feu sur lui, mais ce coup-là est tombé chez nous – il poussa un soupir. Ecoutez-moi bien, les gars, leurs *hourras* sont une sacrée récompense.

Bolitho se raidit en entendant une autre explosion résonner dans toute la soute.

— Mettez un canon en batterie et pointez-le sur la seconde batterie. Il y a des boulets chauffés à point, ce me semble.

Leroux prit la tête dans l'escalier, sa tunique rouge se détachant parfaitement sur un pâle rectangle de lumière.

Bolitho sentit soudain de l'air salé lui fouetter le visage, les fusiliers se ruèrent en criant vers les remblais de terre et ouvrirent le feu sur l'autre batterie. Il ne remarqua même pas le hululement des boulets qui passaient derrière lui. Non, il regardait fixement la grande pyramide de toile qui semblait jaillir de la mer.

Le soixante-quatorze avançait lentement dans la baie, sa coque basse encore dans l'ombre. Herrick arrivait, comme il savait qu'il le ferait. Aucune batterie au monde ne l'aurait empêché de mener à bien son plan ni ne l'aurait effrayé au point de le faire renoncer à venir à leur secours.

Une pièce tira depuis l'autre batterie, il serra les dents en voyant une grande gerbe jaillir le long du bâtiment. Trop près.

— Pressez vos hommes, major ! hurla-t-il. Dites-leur bien qu'ils n'ont pas d'autre issue que la mer !

VI

ATTAQUE A L'AUBE

— En route au nordet, annonça le timonier à voix basse.

— Très bien.

Herrick se dirigea vers le bord au vent de la dunette pour observer la terre. En se retournant pour inspecter le pont, il se rendit soudain compte qu'il distinguait les quelques hommes qui s'y trouvaient, alors que tout lui paraissait à première vue aussi sombre qu'avant.

Il revint à l'arrière, où Grubb se tenait près de la roue avec Plowman, son meilleur adjoint.

— Nous aurions déjà dû voir un signal, monsieur Grubb.

Il eût mieux fait de se taire et de garder pour lui son appréhension. Mais cela n'en finissait pas : cette approche lente et précautionneuse du *Lysandre* qui se dirigeait vers la terre encore invisible, la tension nerveuse des hommes à leur poste près de leurs pièces à chaque pont, tandis que d'autres étaient parés aux bras et aux drisses pour le cas où il aurait fallu ordonner un virement de bord en catastrophe.

De temps en temps il entendait, venu d'entre les bossoirs, le chant de l'homme qui annonçait la sonde, le plongeon du plomb qu'il jetait à l'eau.

Ils étaient sûrs de ne pas se tromper : le vent restait stable par le travers bâbord, les sondes étaient conformes à ce qu'annonçait la carte, Grubb avait une excellente connaissance de ces parages, il n'y avait pas l'ombre d'un doute.

Les bras enfoncés dans les replis de son lourd manteau, le pilote ressemblait encore plus à une masse informe.

— Mr. Plowman répète qu'il a vu le corps de débarquement partir sans encombre, monsieur. Il ne s'est rien passé, aucun signe insolite, pas l'ombre d'un espagnol – il hocha la tête et

ajouta d'une voix sombre : J'suis ben d'accord avec vous, monsieur, voilà longtemps qu'on aurait dû avoir un signal.

Herrick se força à regagner le pied du grand mât, d'où Fitz-Clarence, de la lisse, surveillait le pont principal.

— C'est sacrément tranquille, fit Herrick.

Il essayait d'imaginer ce que fabriquaient Bolitho et ses fusiliers : se cachaient-ils, avaient-ils été pris, voire tués ?

Fitz-Clarence se retourna et leva le bras pour désigner la terre :

— Il fait plus clair, monsieur, beaucoup plus clair.

Herrick n'avait pas besoin d'avoir son attention attirée : l'ombre se dissipait, il distinguait même un croissant de sable et les embruns qui explosaient sur quelques rochers épars. Le *Lysandre* se trouvait tout près du rivage, mais il y avait assez d'eau. Dans un autre contexte, il se fût agi d'un atterrissage parfait, mais les circonstances, bien entendu, n'étaient jamais idéales lorsqu'on en avait le plus grand besoin.

— Et dix brasses !

Grubb confirma la sonde d'un grognement :

— La pointe doit être pile par le travers bâbord, monsieur… – quinte de toux grasse. Dans une demi-heure, on pourra cracher dessus !

Il entendit monter de la lisse de dunette un petit rire bref brutalement coupé par un aboiement du chef de pièce intimant à l'homme de faire silence.

L'équipage était resté debout depuis la nuit précédente, lorsqu'on avait lâché les canots que Bolitho avait regardés partir vers la terre. En bas, plus bas encore dans l'entrepont, les marins qui attendaient parlaient probablement à voix basse en se faisant part de leurs doutes ou en se livrant à des blagues sur la pusillanimité de leur commandant. Mais que diraient-ils s'il avait perdu le bâtiment, et eux avec ?

— Quel dommage que nous n'ayons aucun contact avec la *Jacinthe*, monsieur ! laissa tomber Fitz-Clarence.

— Occupez-vous de ce que vous avez à faire, monsieur Fitz-Clarence, le coupa sèchement Herrick.

Il n'avait peut-être lâché ce commentaire que pour dire quelque chose. Ou bien l'officier voulait-il insinuer que, s'il était

trop nerveux pour prendre une décision dans un sens ou dans l'autre, il signalerait à la corvette de passer devant ?

Il remonta de quelques pas sur le pont à la gîte et sentit au passage le regard des servants de neuf-livres qui le suivaient. Toutes les pièces étaient chargées derrière leurs mantelets fermés. Couteaux et haches avaient été passés à la meule sur le pont. Cela lui paraissait fait depuis des heures.

Il aperçut le lieutenant de vaisseau Veitch, chef de la batterie supérieure de dix-huit-livres, qui bavardait près du panneau avec ses deux aspirants. Ils ne se faisaient apparemment aucun souci, il avait été comme eux à leur âge : bien content de laisser les responsabilités aux autres. Lorsque les événements commençaient à aller trop vite pour que l'on pût encore réfléchir, il était de toute manière trop tard. Il croisa les jambes et admira l'aube qui grandissait au-dessus des terres. Il avait participé à Dieu sait combien de batailles navales ; il avait eu la chance d'être épargné, mais il se sentait trop vieux pour ce genre d'aventures.

Loin au-dessus des ponts encore plongés dans l'ombre, il entendait les huniers puis la misaine claquer, se regonfler : une saute de vent. Plus haut encore, les perroquets établis déhalaient bien, il aperçut même l'une des vigies qui balançait ses jambes pour lutter contre l'humidité de l'air.

Il passa de l'autre côté du pont, devenu étrangement spacieux depuis le départ des fusiliers. Il essayait de s'imaginer chacun des officiers sous ses ordres, de Fitz-Clarence, avec ses faux airs de confiance en soi, jusqu'à des gens comme Kipling, au pont inférieur, en passant par Veitch, qui était en apparence si détendu avec ses équipes, bien à l'abri sous les voiles gonflées. Gilchrist à terre, et le lieutenant de vaisseau Steere parti avec lui, il manquait de monde. Et puis ceux qui étaient restés à bord ne formaient pas encore une véritable équipe, et le comportement de leur artillerie au feu restait encore à éprouver.

— Dix-sept brasses !

Il s'entendit ordonner :

— Lofez donc d'un quart, monsieur Grubb.

— Bien, monsieur.

Herrick n'entendait même pas les pieds nus des hommes qui partaient orienter les vergues. Il n'avait encore pris qu'une décision assez mineure, il avait le temps d'en changer.

Il pensait au reste de l'escadre, tout particulièrement à Farquhar. Farquhar qui avait reçu ses consignes : avec l'autre deux-ponts et le *Busard* pour protéger leur flanc, il devait rester paré à lui venir en aide dès qu'il en recevrait l'ordre. Enfin, dès que la lumière du jour permettrait de prendre contact avec la *Jacinthe*… Herrick était proche du désespoir, tout cela prenait du temps, *beaucoup trop de temps*. Bolitho et le corps de débarquement n'avaient pas fait le signal convenu. Faire entrer le *Lysandre* dans la baie sans le moindre soutien ni le moindre renseignement fourni par la terre était pure folie. Bolitho le lui avait assez dit.

— En route nordet quart nord, monsieur !

— Bien.

Herrick repensa à Farquhar, il aurait bien aimé qu'il fût là pour l'aider. Mais en même temps il l'aurait méprisé en le voyant aussi incapable de prendre une décision. Il était capitaine de pavillon, après tout, mais comme ce titre lui était amer !

Il annonça enfin, lentement :

— Nous allons pénétrer dans la baie, monsieur Grubb – il se tourna vers Fitz-Clarence : Mettez bâbord en batterie, je vous prie.

Les sifflets retentissaient de partout à travers les ponts, on ouvrit les sabords, Herrick entendit une ovation à demi étouffée. Couinant comme des gorets qu'on dérange, les canons du *Lysandre* s'ébranlèrent. Il essayait de mettre de l'ordre dans ses idées, il imaginait le visage calme de Bolitho.

— Bâbord en batterie, monsieur, annonça Fitz-Clarence sur un ton timoré.

— Merci. Faites passer aux caronades avant, ouverture du feu uniquement sur mon ordre. Il est toujours difficile de toucher un objectif à terre… – il se tut en voyant l'air perplexe de l'officier – comme vous le découvrirez par vous-même.

Le *Lysandre* dansait rudement sous la traction des voiles, mais Herrick savait d'expérience qu'il fallait être le plus

manœuvrant possible dans ce genre de situation. Jamais un bâtiment n'avait réussi à prendre le dessus sur une batterie côtière : autant essayer de tuer une puce avec une plume.

Il passa au vent, s'accrocha aux filets de branle et observa l'eau blanche qui jaillissait sous des rochers écroulés. La pointe occidentale tombait à pic et, comme le boute-hors du *Lysandre* capturait le premier rayon du soleil à la manière d'une lance, il aperçut la baie et, plus loin, la terre.

— Lofez de deux quarts, monsieur Grubb, ordonna-t-il ; venez au nordet !

Il savait que Grubb allait protester à sa manière derrière son dos, à savoir sans rien dire, mais il se concentra sur son appréciation de la largeur et de la profondeur de la petite baie. Elle était peut-être déserte ; et s'ils s'étaient trompés depuis le début ?

Du monde aux bras, les vergues pivotèrent pour prendre le vent. Il s'approcha du compas sous le regard intéressé des deux timoniers, vérifia le cap puis toutes les voiles une par une.

— En route au nordet, monsieur !

— Bien.

Grubb ajouta :

— On peut pas serrer le vent plus près, monsieur.

Herrick avait les yeux levés vers les voiles principales qui commençaient à trembler et à faseyer. Les vergues étaient brassées au maximum, le bâtiment perdait sur sa route en dépit de la force des voiles. Mais cela lui donnait le temps et la place de manœuvrer.

— Ohé, du pont ! Tirs de mousquet travers bâbord ! – un silence, puis la vigie de misaine : Bâtiments à l'ancre, monsieur, y en a trois !

Et aussitôt, le départ d'un gros canon figea plus d'un homme sur place.

Herrick retint son souffle, comptant les secondes jusqu'au moment où, avec un hululement et dans une grosse gerbe, le boulet toucha l'eau à bonne distance du bord opposé.

— Abattez d'un quart, monsieur Grubb !

Herrick écoutait attentivement le grincement de l'appareil à gouverner et la bruyante réponse des perroquets, tandis que le

boute-hors du *Lysandre* pivotait tout doucement pour pointer sur l'autre cap.

Bang ! Il fut étonné de distinguer à présent une plage toute claire derrière les vaisseaux au mouillage. Et puis des silhouettes qui couraient comme des insectes, tout aussi impersonnelles.

Bang ! Le coup déclencha cette fois une grande clameur quand le boulet tomba juste sous l'étrave, faisant jaillir un grand rideau d'embruns par-dessus le gaillard d'avant.

— Joli coup, laissa tomber Plowman.

— Ça veut dire qu'i'nous attendaient, doivent êt'au courant depuis le début.

— Regardez ! cria Fitz-Clarence. Un des bateaux ! Il essaie de se tirer des flûtes !

Herrick s'épongea le front. Il se sentait plus frustré à chaque coup qui arrivait, dépité de comprendre enfin que tout effet de surprise leur était interdit.

— Un brick, monsieur ! – le jeune Saxby criait comme un fou. Il a coupé son câble !

Herrick vit à son tour l'envol de toile claire. Le brick envoyait misaine et foc, sa silhouette se réduisait à vue d'œil. Libéré de son ancre, il faisait cap sur le large. Ce même vent qui avait poussé le *Lysandre* vers ces gerbes féeriques allait lui permettre de se mettre en sûreté.

Il sortit son sabre et se dirigea d'un pas décidé vers la lisse de dunette. Il était plus que préoccupé : amer, anxieux pour Bolitho, incertain de sa propre compétence.

— Monsieur Veitch ! Dès que vous êtes paré ! Je veux arrêter net ce brick !

L'officier sortit de sa rêverie et cria :

— Chefs de pièce ! Sur la crête !

Il s'accroupit derrière l'un de ses dix-huit-livres, guettant à travers un sabord.

— Feu !

Toute la batterie cracha feu et flammes dans une longue salve rageuse. Tandis que la fumée refluait par les sabords, les canonniers s'activèrent avec les écouvillons et les refouloirs,

Herrick vit de grands cercles d'embruns marquer les alentours du brick.

Les affûts gémirent, on déhala, on poussa à la main vers leurs sabords les dix-huit-livres sur le pont à la gîte. Les chefs de pièce levèrent la main l'un après l'autre et Veitch hurla : « Feu ! »

Ce fut de nouveau le long roulement des départs, les longues flammes rouge-orangé comme crachées par la coque elle-même, les gros boulets qui ricochaient sur l'eau avant de projeter de grandes gerbes au-delà et tout autour du brick. Lorsque la fumée se fut dissipée, Herrick constata que le bâtiment avait perdu son grand mât et semblait dériver. Le pont était dans le plus grand désordre.

— Cessez le feu ! cria-t-il. Monsieur Fitz-Clarence, je veux deux canots parés à affaler d'ici cinq minutes. Vous prendrez le commandement.

Il dut s'essuyer les yeux, la fumée remontait sur la dunette. Il prit l'officier par le bras, le fit se tourner vers les filets :

— Ce bâtiment-là, au milieu, c'est un transport quelconque. Mais il est bien enfoncé. Prenez-le avant qu'ils aient le temps de le saborder. S'ils résistent, retirez-vous, on s'en occupera en passant devant.

Il le poussa vers l'échelle.

— Monsieur Veitch ! Réduisez la toile ! Carguez les perroquets !

Grubb leva les yeux en entendant passer un boulet qui troua la grand-voile comme un poing de fer, y laissant un trou par où un homme aurait passé.

— Seigneur tout-puissant… se contenta-t-il de dire.

Herrick arpentait le pont, envisageait une hypothèse, puis une autre. La gîte diminuait au fur et à mesure qu'ils réduisaient la toile, on releva les filets d'abordage. Les deux canots furent mis à la mer dans un chœur de cris et de hourras, des hommes descendaient à bord, coutelas et mousquets à la main, tandis que l'armement dessaisissait les avirons avant de pousser.

La terre cracha de nouveau, un boulet siffla dans les enfléchures au vent, provoquant au passage la chute d'un

homme qui rebondit dans les filets destinés à protéger les pièces contre les chutes de débris.

La lumière avait envahi la baie à une vitesse étonnante. Herrick se détourna des deux embarcations qui bouchonnaient près du tableau. Il distinguait désormais, surmontée d'un panache de fumée, la batterie sur la colline. Il serait bientôt temps de virer de bord pour retraverser la baie afin de couvrir le corps de débarquement et ses chaloupes.

Bang ! Il se retourna, le boulet qui venait de s'enfoncer dans les œuvres vives fit violemment trembler le pont juste sous ses pieds.

Sous misaine, foc et huniers, le *Lysandre* avançait très, très lentement. Comme cible, on ne faisait pas mieux.

— Nous allons prendre le large bientôt, monsieur Grubb, fit vivement Herrick – il essayait de ne pas entendre un homme qui hurlait. Nous avons fait ce que nous pouvions.

Deux autres boulets passèrent en flèche au-dessus des eaux bleues comme un couple de requins. Le premier fouetta entre les deux canots, manquant de peu les avirons, l'autre atteignit en plein le *Lysandre* sous le coltis.

Il se força à se concentrer sur les deux canots en pleine action. Le premier avait abordé le bâtiment marchand, l'autre échangeait un feu nourri de mousquets avec des silhouettes groupées à l'arrière.

Il lui fallait rappeler ses canots. Toute cette aventure n'avait que trop duré. Il se tournait vers l'aspirant Saxby, qui attendait avec son équipe de timoniers, parés aux signaux, lorsqu'il entendit quelqu'un crier, comme s'il ne croyait pas ce qu'il voyait :

— Monsieur ! Sur l'autre batterie, monsieur !

Les hommes, qu'ils fussent perchés dans les vergues ou à leur poste sur le pont, se mirent à pousser des cris de joie. Herrick ne pouvait détacher ses yeux du mât qui surmontait la batterie espagnole. Au sommet flottait le même pavillon que portait la corne du *Lysandre*.

— Je vois du rouge là-bas, murmura Grubb ! Ces sacrés cabillots ont fini par y arriver !

Les voix furent couvertes par une terrible explosion qui se développa tout autour de la pointe, projetant des rochers et divers débris jusque sur la plage, éparpillant les quelques soldats qui avaient tenté de s'approcher de la batterie.

Herrick essayait de contenir sa joie.

— Mettez en panne, monsieur Veitch ! – il confirma d'un signe de tête. Oui, *vous* ! les promotions vont vite à bord d'un bâtiment de guerre !

Il lui désigna le transport. L'explosion de leur seconde et dernière batterie était venue à bout de toute résistance : il apercevait les hommes de Fitz-Clarence qui grouillaient à son bord, le pavillon d'Espagne qui descendait pour authentifier la capture. Le second brick faisait route et tentait de fuir à toute vitesse pour échapper à la destruction.

Herrick le regardait sans s'émouvoir :

— La *Jacinthe* s'en emparera.

Les voiles se mirent à claquer en tous sens et le *Lysandre* vint dans le vent. Les coups de feu avaient cessé à terre, seuls les morts et les blessés sur la côte étaient là pour délimiter la zone touchée par le bombardement.

— Mettez-moi d'autres canots à l'eau, ordonna Herrick, qui essayait d'estimer sa dérive. Nous serons peut-être obligés de mouiller, mais je veux qu'on aille chercher tous ceux qui sont là-bas.

— Monsieur, cria Saxby, le commodore arrive sur la plage !

Il sautait comme un cabri.

— Et voilà les fusiliers !

Herrick s'agrippa à la lisse avec horreur en voyant la procession irrégulière qui arrivait : l'enseigne de vaisseau Steere debout, dans l'eau jusqu'à la taille, près d'une chaloupe que ses hommes avaient dû découvrir quelque part, les blessés à la démarche hésitante, qu'il fallait porter à bord, les deux canots faisant force de rames pour venir au secours des autres.

— Voilà qui va donner aux Espagnols quelque chose à digérer, monsieur, lâcha Grubb, qui arrivait.

Herrick acquiesça : un bâtiment pris, un plus gros détruit, leurs défenses en ruine… Mais il se raidit soudain :

— Monsieur Saxby, donnez-moi votre lunette !

— Puis-je savoir de quoi il s'agit, monsieur ? lui demanda Grubb.

Herrick lui tendit l'instrument en lui disant :

— Le commodore est là avec son neveu.

— Oh, fit le pilote en sifflant longuement, y a aussi son maître d'hôtel, crédieu ! – il referma la lunette. J'crois pas avoir jamais vu autant de miracles en un seul jour !

Herrick arpentait lentement le passavant, incapable de détacher les yeux des embarcations. Il avait rattrapé les choses de peu, il avait bien failli ne pas prendre la décision qu'il avait finalement arrêtée. Peut-être Grubb avait-il raison, avec ses miracles.

Il chercha des yeux Veitch sur la dunette :

— Parés à accueillir le commodore !

Quelques instants après, Bolitho grimpait à bord. Il souriait de toutes ses dents, mais son visage était noir de fumée, on voyait ses coudes à travers les trous de ses manches. Mais il souriait, il souriait d'une façon que Herrick avait oubliée.

— On peut dire que la synchronisation était parfaite, Thomas.

— J'ai presque suivi vos ordres, monsieur, répondit Herrick, tout heureux, puis je me suis souvenu de ce que vous auriez fait à ma place.

Bolitho rejeta la tête en arrière, prit plusieurs longues inspirations. Il s'en était fallu de peu. Les hommes de Leroux avaient tiré trois boulets chauffés contre l'autre batterie et il avait pensé un moment qu'elle allait se rendre. Mais ses servants avaient été rameutés sans relâche par un mince officier, un vrai fanatique. Allday lui avait expliqué que c'était le commandant du camp. L'Espagnol avait également réussi à maintenir un bombardement efficace avec la pièce dirigée vers la mer et deux de ses boulets, peut-être davantage, avaient atteint le *Lysandre*.

Puis, au moment où le bâtiment semblait sur le point de battre en retraite sous le feu sans pitié des canons, l'un des boulets rouges de Leroux avait touché la soute à poudre de la batterie. Tout s'était terminé ainsi, il avait vu le capitaine espagnol déchiqueté voler en l'air, son épée à la main.

Il se retourna en entendant des vivats, des rires et des cris d'encouragement : Pascœ passait à son tour la coupée, salué par quelques canonniers qui faisaient cercle autour de sa personne en lui tapant sur l'épaule ou se montrant mutuellement son uniforme sali de taches de vin.

— Et quand je pense, monsieur, fit Herrick en hochant la tête, que je doutais que nous y arriverions !

Bolitho le regarda, l'air songeur :

— Avec des hommes comme eux, je crois que je pourrais faire n'importe quoi, Thomas.

Allday passa, essayant d'épargner à ses pieds nus endoloris le moindre boulon ou palan d'affût. Bolitho se débarrassa de son sabre terni et le lui tendit :

— Tenez, Allday, je vais descendre directement.

— Bien, monsieur, répondit Allday, l'œil morne et l'air épuisé.

— Et, ajouta lentement Bolitho, je ne suis pas sûr que je serai ravi si les verres sont encore pleins quand je descendrai – il le dévisageait, l'air chaleureux. Je suis content de vous voir sain et sauf.

Herrick attendit qu'il ait disparu.

— C'est la première fois que je le vois à court de réplique, monsieur.

Bolitho regardait les fusiliers monter à bord, les uns par leurs propres moyens, les autres hissés à grand-peine. On lisait sur les visages l'étonnement, la douleur, le plaisir tout simple d'être sain et sauf. Il sentait l'excitation du combat le quitter lentement, il se demandait ce qu'avaient pu vivre Pascœ et Allday.

Il lui fallait s'abstraire de toutes ces pensées.

— Bien, commandant, faites saisir la drome et signalez à notre prise de lever l'ancre avant de prendre poste sous notre vent – il lui donna une tape sur l'épaule, son sourire était revenu. Nous rallions l'escadre directement.

Bolitho attendait en silence que Herrick en eût fini d'examiner la carte. A travers les fenêtres de poupe, il voyait le transport espagnol capturé qui roulait lourdement dans le

sillage du *Lysandre* et se demandait pour la centième fois s'il avait eu raison de ne pas l'envoyer à Gibraltar.

Herrick se redressa et dit en se tournant vers lui :

— Je suis d'accord, monsieur. D'après nos calculs, nous sommes dans le passage entre l'Espagne et Ibiza. Mr. Grubb m'assure que le cap San Antonio se trouve à environ vingt-cinq milles par le travers bâbord.

Bolitho se pencha à son tour sur la carte pour étudier les relèvements et sondes portés çà et là sur le document le long de la côte espagnole. Deux jours avaient passé depuis que Herrick était venu les secourir dans la baie, avant d'ordonner à Inch et à la *Jacinthe* de prendre en chasse le brick rescapé. Ou bien ce brick était plus rapide qu'il n'y paraissait, ou bien Inch s'était perdu. Solution la plus probable, se disait-il.

Herrick lâcha d'un ton bourru :

— Je ne comprends absolument pas pourquoi nous n'avons pas retrouvé l'escadre, monsieur – son regard ne cilla pas lorsqu'il compléta sa pensée : Le commandant Farquhar savait très bien que nous pouvions avoir besoin de soutien.

Bolitho se dirigea vers les fenêtres. La misaine du bâtiment espagnol se gonflait et se dégonflait dans cette brise irrégulière. C'était une prise bien étrange : bourrée jusqu'au plat-bord de poudre et de munitions, de fourrage pour les chevaux et les mules, des tentes pour abriter une armée. Tout cela restait un mystère. Il s'appelait le *Segara,* et Bolitho avait vu son patron dès qu'ils avaient gagné le large. Un homme assez fruste, fuyant, qui avait été assez surpris quand Bolitho avait produit la lettre prise par Javal à bord de la goélette.

L'Espagnol avait affirmé dans un anglais hésitant qu'il ne connaissait pas sa destination finale. Et, de fait, rien dans sa chambre ne prouvait le contraire. A moins d'imaginer qu'il avait jeté ses ordres par-dessus bord au premier signe de danger, il était tout autant dans le bleu que ses vainqueurs.

L'homme n'avait pas l'air très doué pour le mensonge. Il avait admis qu'on lui avait dit de gagner le golfe de Valence où il devait attendre une escorte et peut-être d'autres bâtiments marchands réquisitionnés pour l'armée. Il avait geint : ce n'était

qu'un pauvre marin qui n'avait absolument aucune envie d'être mêlé à la guerre. Le commandant espagnol responsable du chargement de son navire lui avait donné des ordres qui le mettaient sous commandement français. Le patron avait ajouté que les Français utilisaient de nombreux bâtiments pour ravitailler leurs avant-postes fraîchement établis dans toute la Méditerranée.

Bolitho pouvait-il faire abstraction de cette prise inattendue ? Si ce projet de rendez-vous était réel, il était préférable de reformer l'escadre avant de pénétrer à nouveau dans les eaux ennemies.

Mais voilà, Farquhar n'était pas là. Le vent était très stable, rien apparemment n'avait pu empêcher les autres bâtiments de rallier leur rendez-vous.

— Peut-être, dit-il lentement, peut-être le commandant Farquhar est-il tombé sur l'ennemi ?

— Peut-être bien – Herrick ne semblait guère convaincu. Mais le fait est, monsieur, que la *Jacinthe* n'est pas revenue, avec ou sans prise, et que nous sommes seuls. Désespérément seuls.

— Exact, convint Bolitho. Je pense que nous allons conserver la même route. Farquhar a très bien pu décider, pour des raisons connues de lui seul, de nous rejoindre plus tard, plus près de notre destination finale.

Il laissa courir ses doigts sur la carte, dans la zone indiquée comme étant le *Golfe du Lion*.

— Les Français sont en train de fouiner dans cette fourmilière, Thomas. Ils ont bien autre chose en tête que l'invasion de l'Angleterre, à mon avis – il déplaça sa main jusqu'aux rivages de l'Afrique. Je suis certain que ce sera *ici*.

Il repensait soudain à cet éclair éblouissant au-dessus des remparts, lorsque les hommes de Leroux avaient tiré ce boulet rouge dans la soute à poudre des Espagnols. Dans ce court laps de temps, comme ses hommes avaient changé ! Ils avaient à peine hésité, il avait été tout ému d'être le témoin de leurs efforts alors que l'attaque paraissait sans espoir.

Les nouvelles devaient maintenant être connues des plus hautes autorités, y compris en France. Si l'escadre hésitait sur la

suite de son action, l'ennemi devait aussi se demander quelles étaient ses intentions.

Il retourna à l'arrière pour regarder la prise. Le lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence en assurait le commandement, et il savourait certainement cette promotion inattendue.

— Si la *Jacinthe* n'est pas là d'ici à vingt-quatre heures, reprit Herrick, je crains que nous ne devions la considérer comme perdue – il se frotta le menton. Et cela signifie que nous n'aurons plus d'« yeux ».

Et il ajouta, non sans une pointe d'amertume :

— Que Javal aille au diable ! Je parierais qu'il est en train de pourchasser une prise de bonne taille pour se remplir les poches !

Bolitho le fixa intensément :

— C'est possible. Ou bien peut-être toute l'escadre a-t-elle été détruite ? – il lui prit le bras en souriant. Mais non, Thomas, c'est une blague. Ne croyez pourtant pas que je ne sois pas inquiet, moi aussi.

Il se retourna en entendant quelqu'un frapper. C'était Pascœ, presque méconnaissable dans son uniforme propre.

— Vous m'avez demandé, monsieur ?

— Oui, répondit Bolitho en lui montrant un siège. Avez-vous eu le temps de réfléchir un peu à votre épreuve ?

Les yeux sombres du jeune homme devinrent soudain plus distants, et Bolitho dut insister :

— Cela peut être important, Adam.

— J'ai eu l'impression, répondit-il en étendant ses jambes, que les Espagnols étaient à ce point désireux d'aider leur allié qu'ils feraient tout ce qui est en leur pouvoir, excepté se battre. Ils ont recours à des forçats, à des condamnés, à n'importe qui, du moment que ce qu'ils trouvent est capable de travaux de force pour construire des défenses et préparer de quoi charger toutes sortes de bâtiments.

Bolitho le regardait en souriant.

— Avec les vaisseaux du comte de Saint-Vincent qui surveillent Cadix et le golfe de Gascogne, j'ai peine à croire que tout ceci soit destiné à l'Angleterre – il hocha la tête, l'air décidé. Voici ce que je compte faire : continuer vers Toulon et les petits

ports français de la zone où, avec un peu de chance, nous retrouverons les nôtres. Ensuite, cap au sudet vers la Sicile.

Son sourire s'élargit quand il vit l'air sceptique de Herrick.

— Je sais, Thomas, le royaume des Deux-Siciles est en paix avec la France. Cela ne signifie pas qu'il est en guerre contre nous, non ?

Il était en train de regarder à travers la claire-voie ce qui se passait lorsque la vigie cria :

— Ohé, du pont ! Voile par bâbord avant !

Herrick se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser, monsieur – léger sourire. A mon avis, vous devez enrager de ne pas pouvoir vous ruer sur le pont avec nous !

Bolitho attendit qu'il fût parti pour reprendre :

— Et vous, Adam, comment vont vos plaies et bosses ?

— Je ne me serais jamais douté, répondit Pascœ en riant, qu'une seule carcasse pût afficher autant de bleus !

Des bruits de pieds au-dessus d'eux : Bolitho imaginait les aspirants de quart envoyés à toute vitesse dans les enfléchures avec la plus grosse lunette disponible. La *Jacinthe* était visiblement seule. Une prise de plus leur aurait certes apporté davantage de considération de la part de l'amiral, elle n'aurait pas valu le risque de perdre une corvette.

— Je voudrais vous demander quelque chose, fit doucement Pascœ.

Bolitho se tourna vers lui et le regarda dans les yeux. Le visage du jeune homme exprimait un mélange de détermination et d'inquiétude.

— Vous avez bien gagné le droit de me demander ce que vous voulez.

Pascœ ne lui rendit pas son sourire :

— Cette dame, mon oncle, Catherine Pareja. Celle que vous… – il hésita – … que vous avez connue à Londres…

— Eh bien ? – il attendit. Que voulez-vous savoir à son propos ?

— Je me demandais : l'avez-vous emmenée *à la maison*, je veux dire, à votre maison de Falmouth ?

Bolitho secoua lentement la tête. Il revoyait son visage, sentait cette chaleur, ce besoin intense qu'elle avait de lui.

— Non, Adam, pas à Falmouth.

Adam passa sa langue sur ses lèvres :

— Mais je ne voulais pas être indiscret…

— Ce n'est rien, fit Bolitho qui traversa le pont pour lui mettre la main sur l'épaule. Je vois qu'il s'agit de quelque chose d'important pour vous. Mes sentiments comptent aussi pour moi, vous savez.

Pascœ chassa une mèche.

— Naturellement – un sourire – je comprends… – il hésita un peu. Je l'aimais bien. Et c'est pour cela que j'ai…

— Que vous avez croisé le fer. Pour défendre mon honneur.

— Oui.

Bolitho s'approcha de son bureau et prit le sabre brisé.

— Prenez-le. Il m'a réconforté lorsque tout le monde pensait que vous étiez mort – Adam le prit comme si c'était du fer rouge –, mais gardez-le pour l'ennemi, pas pour ceux qui cherchent à vous blesser avec des mots.

Il se retourna en entendant des pas qui descendaient l'échelle et, quelques secondes plus tard, Luce, qui était apparemment de quart, fit irruption dans la chambre.

— Le commandant vous présente ses respects, monsieur. La *Jacinthe* est en vue, elle sera à portée de signal dans une demi-heure – il jeta un bref coup d'œil à Pascœ. Pas d'autre voile en vue, monsieur.

— Merci, monsieur Luce.

Bolitho ne pouvait s'empêcher de les comparer : Pascœ était plus vieux d'un an que Luce, et encore. Il était heureux de constater qu'ils étaient amis, au milieu de la foule grouillante et souvent sans chaleur qu'héberge un bâtiment de ligne.

— Mes compliments au commandant.

Il lui fallait absolument monter sur le pont, au sommet du mât de misaine si nécessaire, malgré l'horreur qu'il ressentait à l'idée de grimper dans les hauts, voir ce qui n'allait pas avec Inch et sa traînarde de corvette. Il soupira. Cela ne servirait à rien. Avec sa marque au-dessus de sa tête, à ce bord ou à un

autre, il était inamovible et devait garder son énergie pour des choses qui dépassaient de loin la manœuvre.

Tout le monde le regardait, Pascœ demanda :

— Puis-je aller rejoindre Mr. Luce ?

— Naturellement.

Il les regarda grimper, rien n'avait changé.

Il venait tout juste de terminer quelques notes sur leur raid lorsque Herrick descendit le voir, tout souriant.

— La *Jacinthe* a fait un signal, monsieur. Deux voiles dans le noroît. Si j'ai pu penser du mal du commandant Farquhar, je fais amende honorable.

Bolitho s'empressa d'aller voir la carte. Il se souvenait de ce changement de vent, il sentait encore le sable et la poussière sur sa joue lorsqu'il écoutait ce fusilier lui raconter d'un ton impassible cette histoire de ravin infranchissable.

— N'en faites rien, Thomas. Farquhar lui-même n'aurait pu aller si vite et arriver dans notre noroît !

Il attrapa son chapeau.

— Inch a peut-être perdu son brick, mais il nous a rapporté de plus gros poissons !

Herrick le suivit précipitamment, plein de doute et pris d'une soudaine appréhension.

La lumière était éblouissante sur la dunette et le soleil donnait pour ainsi dire à la verticale de la grand-vergue. Bolitho salua d'un signe Veitch, chef de quart, et gagna aussitôt le bord au vent pour essayer de distinguer quelque chose au-delà de l'horizon qui scintillait dans la bruine.

— Signal à la *Jacinthe*, cria Herrick : « Investiguer et rester sous le vent ! »

— La *Jacinthe* a fait l'aperçu, monsieur !

— Je m'y attendais, fit amèrement Herrick. Francis Inch a toujours été trop impulsif – il sourit pour dissimuler son angoisse. Quel imbécile !

Luce s'était installé à mi-hauteur des enfléchures et avait appuyé sa lunette pour se soustraire aux mouvements souples du bâtiment. Juste au-dessous, mains sur les hanches, Pascœ levait la tête, les yeux plissés pour lutter contre cette lumière

aveuglante. Bolitho se dit qu'il se souvenait peut-être encore du temps où il était lui-même aspirant et chargé des signaux.

— Si on devait faire deux prises supplémentaires, marmonna Grubb d'un ton bougon, on aurait du mal à trouver encore du monde capable pour armer c'*bâtiment-ci*.

Mais l'appel soudain de Luce fit taire les bavardages.

— De la *Jacinthe*, monsieur : « Ennemi en vue ! »

Bolitho se dirigea lentement vers le panneau de descente et se pencha sur la lisse. Il les imaginait déjà dans sa tête, il les sentait longer la côte dans leur direction. Il les avait vus bien avant que la corvette lui en fournît confirmation, peut-être même lorsque Luce était descendu dans sa chambre.

— Signalez à Inch, ordonna-t-il, de se rapprocher du *Segura* – il s'interrompit en voyant l'air perplexe des hommes autour de lui. Lorsqu'il se sera rapproché, vous lui ordonnerez de garder la prise sous son vent. Nous essaierons de ne pas la perdre, si c'est possible.

— Et *nous*, monsieur ? demanda nonchalamment Herrick.

Mais Luce les appelait :

— De la *Jacinthe*, monsieur : « Deux bâtiments de ligne ! »

— Nous, Thomas ?

Herrick s'approcha de lui et fit taire les officiers.

— Nous attaquons les deux à la fois ?

— A moins que vous n'ayez autre chose à proposer, Thomas, répondit Bolitho en lui indiquant le vaste horizon.

Gilchrist arrivait, avec son étrange démarche chaloupée. Il s'adressa directement à Herrick :

— Des ordres, monsieur ?

Mais ce fut Bolitho qui répondit :

— Rappelez aux postes de combat. Et je souhaite que le bâtiment soit paré d'ici dix minutes.

Gilchrist s'éloigna en faisant de grands gestes aux jeunes tambours.

— Faites établir les perroquets, Thomas, acheva Bolitho en se tournant vers lui. Je veux que l'ennemi voie à quel point nous sommes déterminés – il le retint une seconde. Et peu importe ce que nous ressentons vraiment, pas vrai ?

Il grimpa l'échelle de poupe. Il entendait derrière lui les battements accélérés des tambours, les bruits de pieds des hommes du *Lysandre* qui se hâtaient de répondre à leurs appels.

Bolitho se pencha par-dessus la lisse de couronnement ; main en visière, il tentait de distinguer la silhouette de la corvette qui changeait rapidement d'inclinaison en venant à sa nouvelle amure dans l'intention de gagner au vent et de se rapprocher du vaisseau amiral. L'ennemi n'allait plus tarder à apparaître.

Bolitho jaugeait ses propres sentiments : c'était son premier combat à la mer depuis l'année précédente. Il observait la brume qui entourait encore les mâts de la *Jacinthe*, il se souvenait de l'ancien temps. Était-ce pour cela qu'il avait ordonné de mettre davantage de toile dessus ? Afin au moins de surmonter, si ce n'est de tirer au clair, sa force, ou ses faiblesses ?

En bas, dans l'entrepont, il entendait le froissement des cloisons de toile que l'on pliait, le claquement des apparaux que l'on dégageait autour des pièces et des panneaux. Depuis qu'il avait douze ans, tout cela avait constitué sa vie, il avait enduré tout ce que cette existence pouvait vous offrir ou les risques auxquels elle vous exposait.

Il se tourna pour observer les hommes qui couraient rejoindre leurs pièces, sur le pont principal, et les fusiliers qui gagnaient au pas cadencé leurs emplacements de chaque bord de la dunette, comme à la parade.

Désormais, toutefois, il était commodore. Il eut un léger sourire : commodore certes, mais sans escadre…

VII
UN ÉQUIPAGE

— Parés aux postes de combat, monsieur – le visage de Gilchrist était impénétrable. Exactement huit minutes.

Bolitho n'entendit même pas la réponse de Herrick et gagna sans se presser le bord au vent. Grand-voile carguée, toutes les pièces visibles armées et parées, le bâtiment offrait un air de tension, de menace.

Herrick s'approcha de lui, salua.

— Mis à part sept malades ou blessés, tout l'équipage est aux postes de combat, monsieur – il attendit une réaction. Dois-je donner ordre de charger et de mettre en batterie ?

— Plus tard.

Bolitho prit une lunette sur son râtelier et pointa l'instrument sur bâbord. La mer brillait de mille feux dans la brume, comme faite d'une multitude de petits miroirs. Plus argentée que bleue, en fait. Il se raidit un peu lorsque le premier bâtiment puis le second se révélèrent dans le champ.

Herrick continuait de l'observer, cherchait une réponse : qu'allait-il leur arriver, était-ce leur destin qui se dessinait ?

— Probablement des soixante-quatorze, annonça enfin Bolitho. Le vent ne va pas leur faciliter la besogne.

Il revint sur le vaisseau de tête qui était en train de virer et exposait toute la longueur de son bordé, les deux lignes de damiers des sabords. Ses voiles faseyaient, croisées dans tous les sens, tandis que son commandant essayait de reprendre le vent pour terminer la manœuvre.

— Il manœuvre fort mal, Thomas.

Il se mordit la lèvre, essayant d'imaginer à quoi ressemblait son propre bâtiment vu par l'ennemi. Il faudrait bien encore une heure avant qu'ils fussent aux prises. S'il voulait conserver

une chance face à deux soixante-quatorze, il devait à tout prix conserver l'avantage du vent, au moins jusqu'à ce qu'il en eût désemparé un, ou bien il lui fallait se faufiler entre les deux.

— Ils sont peut-être restés trop longtemps au mouillage. Ils sont comme nous, ils manquent d'entraînement.

Bolitho observait la *Jacinthe*, dont la coque élancée passait entre les bossoirs en route de collision. Les officiers étaient fortement inclinés sur la dunette, il crut voir Inch qui agitait sa coiffure, mais l'oublia lorsque Luce hissa le signal qui ordonnait à la *Jacinthe* de prendre son nouveau poste. Inch allait rester là en spectateur, au pis, comme le seul survivant en mesure de porter la nouvelle à l'amiral ou à Farquhar.

Il prit le passavant pour inspecter le pont principal. C'était là le plus désagréable. L'attente. Et quelle pitié de penser qu'une seule bordée avait eu le temps d'avaler un morceau avant le poste de combat.

— Avons-nous encore de la bière, Thomas ? demanda-t-il.

— Je crois, répondit Herrick avec un signe de tête. Mais je doute que le commis soit ravi de mettre un fût en perce en ce moment.

— Oui, mais il ne va pas se battre, *lui*.

Cette dernière remarque fit dresser l'oreille à un groupe de canonniers qui se trouvaient là.

— Faites donner les ordres nécessaires, qu'on serve les hommes immédiatement.

Il détourna les yeux : c'était un moyen économique de leur remonter le moral, et il n'avait rien de mieux.

Il retourna à la dunette et s'arrêta, un pied posé sur un neuf-livres. Le chef de pièce le regardait en se grattant le front. Bolitho lui fit un sourire. L'homme était assez âgé, ou du moins paraissait tel. Ses mains rugueuses étaient couvertes de goudron, ses bras portaient tout un entrelacs bleuté de tatouages féroces.

— Et qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

L'homme dévoila une dentition assez hétéroclite.

— Mariot, monsieur – il hésita, n'osant visiblement pas trop prolonger la conversation avec son commodore. Puis il ajouta : J'ai servi avec votre père, sur ce vieux *Scylla*.

Bolitho l'examina avec attention. Il se demandait si Mariot lui en aurait jamais dit autant, au cas où par hasard il serait allé s'appuyer à quelque autre canon.

— Étiez-vous là lorsqu'il a perdu son bras ?

Mariot acquiesça en détournant ses yeux délavés.

— Ouais, monsieur, c'était un monsieur de qualité, qu'j'en ai jamais servi d'meilleur – il eut un sourire timide. Sauf vous, bien entendu, monsieur.

Herrick s'arrêta près d'eux, l'air interrogateur.

— Thomas, fit Bolitho en s'adressant à lui, cet homme a servi avec mon père – il s'abrita une seconde les yeux pour observer l'ennemi. Ce que le monde est petit tout de même, dans une marine !

— Quel âge avez-vous ? demanda Herrick à Mariot.

L'homme hocha la tête :

— J'peux point vraiment vous dire, monsieur – il donna une claque à la volée de sa pièce. Mais j'suis bien assez jeune pour cette petite dame !

Bolitho reprit lentement ses allées et venues d'un bord à l'autre. Il entendit à peine les clameurs d'enthousiasme qui saluèrent l'arrivée de la bière. « Tous ces gens, et un équipage. » Un homme qui avait accompagné son père aux Indes. Allday, son fidèle serviteur devenu un ami et qui lui avait été amené par un détachement de presse. Herrick, d'abord jeune enseigne sous ses ordres, et Adam Pascœ, fils unique de son frère, qui était, qui sait, le lien caché entre eux tous.

— Leurs équipages sont peut-être médiocres, lui disait Herrick, mais nous nous porterions tout de même mieux si nous avions un peu d'aide. Une simple frégate ferait l'affaire, histoire de s'accrocher à leurs foutues basques !

Bolitho s'arrêta près des filets, il était trempé de sueur.

— Lysandre a combattu la flotte athénienne et l'a vaincue près de neuf cents ans avant la naissance de Notre-Seigneur. Il s'est emparé d'Athènes un an après, si j'en crois ce que me racontait mon vieux précepteur – il sourit à Herrick. Pour sûr, il ne va pas nous laisser tomber aujourd'hui ?

Puis il ajouta :

— Détendez-vous, Thomas, les hommes vous regardent. S'ils perçoivent le moindre doute, nous sommes fichus.

Herrick avait les mains dans le dos, le menton rentré.

— Oui monsieur, je suis désolé. C'est bizarre, on ne s'habitue jamais aux choses auxquelles on a été entraîné et qui sont votre métier de chaque jour : la vue d'une voile ennemie, le fracas d'une bordée, s'accrocher tant que l'ennemi n'est pas vaincu ou coulé.

Et il conclut, avec un ton d'amertume qui ne lui était pas coutumier :

— Tous ces gens, en Angleterre, qui écrasent une larme en voyant appareiller un vaisseau du roi n'ont jamais une pensée pour les malheureux qui sont à bord. Qui meurent tous les jours pour défendre leur petit confort et leur sécurité.

Bolitho l'observait, l'air impassible. Il retrouvait le vieux Herrick, avec son franc parler, indifférent à ce que cela pourrait lui valoir de la part de ses supérieurs. Raison pour laquelle, sans doute, il n'était toujours que capitaine de vaisseau.

— Et votre sœur, Thomas, comment va-t-elle ?

La question fit redescendre Herrick sur terre.

— Emily ? – il détourna les yeux. Notre mère lui manque, c'est sûr, encore qu'elle ait pris quelques mesures pour ce qui se passerait après sa fin.

— Et, continua Bolitho, vous avez pris une personne à gages pour s'occuper d'elle pendant que vous êtes à la mer ?

Herrick se tourna vers lui. Ses yeux brillaient au soleil.

— Puis-je vous demander, monsieur, à quoi vous voulez en venir ? A Mr. Gilchrist, peut-être ?

— J'ai entendu dire un certain nombre de choses, Thomas…

Le ton de Herrick l'étonnait un peu : cette vivacité soudaine !

Le regard de Herrick avait presque perdu toute couleur dans la lumière.

— Emily lui a donné sa parole. C'est un officier de confiance, même s'il n'a pas un caractère facile, parfois – il baissa la tête. Et ce qu'il possède, c'est lui qui l'a gagné, monsieur.

— Comme vous, Thomas.

— C'est vrai – Herrick poussa un soupir. Et j'attache la plus grande importance à ce que désire Emily. Dieu sait qu'elle n'a pas grand-chose en ce bas monde !

— Ohé, du pont !

— Qu'y a-t-il ?

Gilchrist arrivait, les mains en porte-voix.

— Que se passe-t-il ?

— Le bâtiment de tête envoie de la toile !

Herrick empoigna une lunette et se précipita à la lisse.

— Qu'ils aillent au diable ! Ils essaient de nous séparer !

Bolitho l'observait : il voyait son cerveau à l'œuvre, occupé à trouver la meilleure façon de se présenter devant l'ennemi, mais encore tout plein de la conversation qu'ils venaient d'avoir.

— Ils ne vont pas approcher trop près, monsieur, fit Gilchrist. Ils vont tenter d'utiliser des boulets à chaîne ou ramés. Cela leur permettra de balayer notre arrière sans prendre trop de risques.

— Signalez à la *Jacinthe*, ordonna Bolitho : « Nous allons changer de cap, venir au sudet ! »

— Est-ce bien sage, monsieur ? demanda Herrick d'un ton âpre. Nous sommes à moins d'une lieue. Si nous continuions comme ça, nous pourrions les prendre de vitesse. Avec le vent pour nous, il faudrait des heures aux Français pour nous rattraper.

Bolitho lui emprunta sa lunette qu'il pointa sur les deux vaisseaux. Ils avançaient sur le *Lysandre*, largement espacés, en direction de leur bâbord avant. Ils devaient souffrir à serrer le vent ainsi et ne pouvaient guère gagner davantage sans risquer de rester définitivement derrière. Ils étaient à moins de trois milles, Herrick avait toujours eu un don pour estimer les distances. Le *Lysandre* allait rejoindre le premier en route pratiquement perpendiculaire, beaupré contre beaupré, puis le second Français agirait ensuite au mieux. Il pouvait venir sur bâbord et envoyer une bordée tandis que le *Lysandre* serait aux prises avec le premier, ou lofer et venir sous leur arrière.

Le plan de Herrick leur donnait, à eux et à leur prise, de bonnes chances de s'échapper. Cela signifiait aussi prendre la fuite, avec une possibilité non négligeable de se faire poursuivre,

jusqu'au moment où ils tomberaient sur une autre force ennemie. Il injuria Farquhar en silence. Avec trois bâtiments pour tenir tête à l'ennemi, ils auraient pu adopter une autre tactique.

Il retourna à l'arrière pour consulter le compas. Grubb l'observait. Nordet quart nord, ce sympathique vent d'ouest les poussait par le travers. Il se retourna vers Grubb et son visage délabré.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? Il va tenir comme ça ?

— Le vent, monsieur ?

Il s'essuya l'œil.

— Oui – hochement de tête pour désigner l'équipe de pièce la plus proche puis le pont. Mais si c'est d'eux qu'il s'agit, j'en suis pas sûr.

Gilchrist qui arrivait s'arrêta de l'autre côté de la roue et le reprit d'une vois aigre :

— Vraiment, monsieur Grubb, si nous nous mettons à pleurnicher avant le combat, il ne nous reste plus aucun espoir !

Grubb leva les yeux vers lui, le visage fermé :

— Z'étiez à ce bord pendant l'affaire de Saint-Vincent, monsieur. Comme moi et quèques autres.

— Oui – Gilchrist avait une manière de parler particulière, il s'adressait à Grubb, mais les mots étaient destinés à Bolitho. Et j'en suis fier !

— C'était un équipage entraîné, reprit Grubb en haussant les épaules. Le cap'taine Dyke avait eu ce bâtiment en bien pire état que j'saurais dire – et, se retournant vers Bolitho : Vous savez bien ça, m'sieur.

Sans regarder Gilchrist, il conclut :

— Mieux que certains, si j'peux placer mon grain de sel.

Bolitho s'avança vers la lisse, tout songeur.

— La *Jacinthe* et la prise ont-elles fait l'aperçu ?

— Oui, monsieur, répondit Gilchrist, qui l'avait suivi.

— Alors, dites-le-moi ! Je ne suis pas magicien – il se calma tout aussi vite. Exécutez le signal.

Et se tournant vers Grubb, qui était tout rouge :

— Venez tribord amures.

Les hommes se précipitèrent aux bras et, dans un ensemble parfait, les fusiliers qu'armaient l'arrière brassèrent les vergues d'artimon. Les voiles, d'abord vidées, s'emplirent de nouveau, et le bâtiment partit sur l'autre amure.

Solidement campé sur le pont incliné, Bolitho leva sa lunette. Il réussit à s'abstraire des ordres criés, des claquements et du tonnerre des voiles au-dessus de sa tête, pour se concentrer sur le minuscule monde silencieux qui occupait l'oculaire.

Il aperçut une ombre qui passait devant la misaine du bâtiment de tête, lequel serra un peu plus le vent.

— En route au sudet, monsieur !

— Et les autres, monsieur Luce, que font-ils ? aboya Gilchrist.

Luce répondit sans se faire prier, conscient de la tension qui régnait entre ses supérieurs.

— La *Jacinthe* et la prise sont à poste sur l'arrière, monsieur.

Bolitho gonfla les lèvres et examina ses deux ennemis. Leur taille augmentait de minute en minute, il distinguait très bien les grands pavillons tricolores frappés à la corne et des éclats de lumière sur des verres de lunettes ou des armes. Ils avaient dû voir de leur côté le grand pennon de commodore. Belle capture en perspective et fin probable de son geste insensé.

Herrick était à côté de lui.

— Ils abattent légèrement tous les deux. Notre changement de route les a aidés, ils pourraient prendre l'avantage du vent si nous parvenons à les distancer.

— Et c'est pourquoi nous devons faire en sorte qu'ils n'y parviennent pas – il lui montra du doigt les deux bâtiments. Je leur ai donné davantage de vent, comme vous le dites, Thomas. Si nous continuons à cette amure, nous serons par le travers du français de tête dans une demi-heure. Sa conserve va peut-être essayer de nous prendre par l'autre bord.

— Et pourtant…

Il aperçut le major Leroux qui souriait finement en se tournant vers lui.

— La seule chose qu'ils ne pourront pas faire, c'est serrer le vent alors que nous sommes si près. Et dans ce cas, ils feraient chapelle.

Mais Herrick était sceptique :

— Je sais. Mais pour le moment, ils n'ont pas besoin de se faire de tracas là-dessus, monsieur.

Bolitho le regarda :

— Consultez le pilote et votre second. Dans dix minutes, je vais virer de bord – il vit Herrick esquisser une protestation qui resta muette et poursuivit : Nous reviendrons à la même amure, cap nordet.

Et il le vit qui comprenait lentement son idée, comme un rayon de soleil apparaît à travers des nuages qui s'estompent.

— Pardieu, fit lentement Herrick, ou bien nous entrons en collision avec l'un des deux ou bien…

— *Ou bien* nous passerons entre les deux. Ils ne peuvent pas virer lof pour lof sans risquer de casser du bois et de déchirer de la toile. S'ils abattent, nous ravagerons leur arrière. S'ils restent comme ils sont, nous les engagerons des deux bords en passant au milieu – il soutenait fermement le regard de Herrick. Après tout, votre hypothèse est aussi bonne que la mienne !

Et il ajouta :

— A présent, aux actes. Je vais aller causer avec les gens.

Il se dirigea vers la lisse de dunette et attendit un instant, le temps que suffisamment de marins eussent les yeux tournés vers lui. Le lieutenant de vaisseau Veitch, bras ballants, tournait le dos à l'ennemi, poignard dégainé. Deux aspirants et un officier-marinier se tenaient à son côté. Tout cela faisait partie de la mise en scène. Un fusilier en tunique rouge à poste près de chaque panneau, paré à arrêter un homme pris de panique qui tenterait de chercher refuge en bas. Et de chaque bord, à moitié dissimulés par le passavant qui joignait la dunette au gaillard d'avant, ceux qui verraient l'ennemi à travers les sabords. Ceux qui garderaient la tête froide. Ou ceux qui tenteraient de descendre.

— Juste à côté, les gars, commença Bolitho, se trouvent deux beaux gentlemen français.

Il vit les plus vieux esquisser un sourire, les autres qui tordaient le cou, comme s'ils s'attendaient à voir l'ennemi à bord.

— Pour la plupart d'entre vous, il s'agit du baptême du feu. Mais, tant que vous servirez votre pays, ce ne sera pas la dernière fois. Vous vous êtes fort bien comportés, il y a quelques jours de cela. Une prise, un autre bâtiment coulé bas par ces dix-huit-livres.

Il s'imaginait les deux autres rangées de marins, un pont plus bas, qui attendaient dans une obscurité presque totale l'ouverture des mantelets puis la mise en batterie des énormes trente-deux. Ils devaient essayer de capter ses paroles, grâce aux mousses ou aux aspirants qui retransmettaient son discours, plus ou moins déformé le long du trajet.

— Mais il ne s'agit plus d'un brick, les gars. Ni d'une batterie côtière toute neuve – soudain, il se rendit compte que ses mots portaient. Deux bâtiments de ligne, et des beaux !

Il entendit Grubb qui murmurait :

— Ça peut être n'importe quand, maintenant, monsieur.

Bolitho balaya du regard le pont fraîchement sablé pour éviter aux hommes de glisser.

— Ils ont pourtant un défaut, et de taille : ils sont armés par des Français, pas par des Anglais !

Il se tourna vers l'arrière, où les hommes poussaient des cris d'enthousiasme. Les aspirants étaient tout sourire, comme s'ils étaient invités à bord du yacht royal. Il ressentit un profond dégoût de ce qu'il était en train de faire. La colère le prenait à l'idée que les choses pussent leur paraître si simples.

— Faites donner l'ordre de charger, ordonna-t-il sèchement. Puis mettez bâbord en batterie – il surprit une réaction de doute. Oui, j'ai bien dit bâbord. Il faut leur laisser croire que nous allons nous accrocher à nos… – sourire – … à nos canons !

Il se dirigea en hâte de l'autre bord.

— Et faites arrêter ces clameurs. Ils vont avoir besoin de leurs forces.

— Je suis ici, monsieur.

Il leva les bras pour laisser Allday boucler son ceinturon et fixer son sabre. Allday n'était pas plus à l'aise, il agissait ainsi

délibérément, pour montrer à tous à quel point ils étaient calmes.

— Nous faisons une sacrée paire, à nous deux, fit-il à voix basse en le regardant.

— Du moins, répliqua Allday avec un petit sourire, faisons-nous de nouveau une belle paire – il examina l'ennemi, très calme. Ça ne va pas être facile – et, se tournant vers le pont, avec un intérêt tout professionnel : Pour l'instant, ils n'ont pas l'air de trop regarder par-là !

— *En batterie !*

Les trilles des sifflets relayèrent l'ordre jusqu'en bas. Comme s'ils hésitaient un peu et tâtaient la qualité de l'air, les canons de la batterie bâbord émergèrent à la lumière telle une rangée de chicots noirâtres.

— Les français mettent eux aussi en batterie, monsieur.

— Bien.

Bolitho sortit sa montre, en souleva le couvercle. Elle était toute chaude d'être restée contre sa cuisse. Il la referma d'un claquement sec. Dans peu de temps, elle risquait fort d'être aussi froide que son propriétaire.

Un *bang* sinistre éclata et, quelques secondes plus tard, une haute gerbe d'embruns s'éleva le long du bord. Les équipes de pièces du *Lysandre* grondaient de colère, mais Bolitho entendit Veitch crier à la cantonade :

— Soyez parés ! Tribord, parés à mettre en batterie !

Puis il jeta un coup d'œil à la dunette et précisa :

— Les deux bords feront feu indépendamment !

Un jeune marin qui faisait partie de l'équipe d'un neuf-livres murmura quelque chose et Mariot, le vieux chef de pièce, lui répondit :

— *Indépendamment*, qu'il a dit, compris ? – et il ajouta en voyant Bolitho sourire, sommes parés à accueillir ces salopards, monsieur.

Il s'éloigna un peu de sa pièce, tendit le tire-feu.

— Et on fera juste comme sur ce bon vieux *Scylla !*

— L'ennemi réduit la toile, cria Pascœ.

Bolitho fit signe qu'il avait entendu. Le français de tête carguait ses huniers, qui semblaient s'évanouir comme par

magie. S'ils continuaient à cette route de collision, l'un des deux capitaines français serait forcément bien placé pour la première bordée.

Il regarda Herrick. Gilchrist se tenait un peu en retrait, porte-voix paré.

— Très bien, fit-il enfin. Commandant, il est temps – et, soutenant son regard : La barre dessus, on fonce dans le tas !

— Aux bras ! cria Gilchrist.

Il passait d'un bord à l'autre, houspillait les hommes :

— Allez, à brasser, *à brasser !*

Bolitho s'agrippa à l'échelle de poupe en sentant le bâtiment qui se mettait à trembler violemment. Haubans et pataras vibraient sous l'effort, les grandes vergues commençaient à pivoter en grinçant. Il entendait les timoniers ahaner sous l'effort, pesant de tout leur poids sur les manetons, obligeant la roue à tourner peu à peu.

La voix de Veitch dominait le fracas des voiles :

— Tribord ! *En batterie !*

Bolitho leva les yeux vers sa marque. Il voulait qu'elle lui indiquât la direction, tandis que, tout autour de lui, fusiliers et matelots s'activaient sous les ordres des officiers et des boscos.

Il baissa les yeux, regarda le français de tête. Était-ce l'effet de l'imagination ? Il retint son souffle : le pont s'inclina du bord opposé, il vit le bâtiment ennemi prendre de l'erre, passer de l'autre côté du boute-hors et du foc qui faseyait, comme s'il était poussé par un courant de marée.

— Tiens bon le cap comme ça ! cria Grubb. Un homme de mieux à la barre, vivement !

Les vergues cessèrent de gémir pour se stabiliser bâbord amures, huniers bien gonflés, le bâtiment reprit son élan et les embruns jaillirent bientôt le long des mantelets de la batterie basse, dont les chefs de pièce hurlaient pour signaler qu'ils étaient parés à ouvrir le feu.

Herrick rattrapa sa coiffure emportée par le vent qui soufflait par-dessus les filets de branle, entraînant entre les pièces des gerbes d'embruns qui séchaient instantanément – comme une averse d'été, songea Bolitho.

— En route au nordet, monsieur !

— Bien, restez comme ça !

Bolitho leva sa lunette et la pointa sur l'ennemi. Le vent soulevait ses basques. Son changement de route imprévu avait pris les deux capitaines français par surprise. Il vit les ornements de poupe du premier défiler sur tribord avant, l'espace qui les séparait grandissait à vue d'œil, il aperçut enfin le boute-hors du second soixante-quatorze passer à gauche de son oculaire.

Une ligne de langues orangées jaillit du premier français, quelques boulets passèrent en hululant au-dessus de leurs têtes, un hauban claqua au passage dans un grand bruit.

VIII

ET ENSUITE

Joshua Moffitt, secrétaire personnel du commodore, attendait en tapotant sa plume entre ses dents. Bolitho se pencha pour attraper sa tasse et avala une gorgée de café. Il laissa la forte mixture descendre dans le fond de son estomac tout en essayant de se concentrer sur ce rapport qu'il était en train de dicter. S'il était jamais envoyé à l'amiral, et s'il était jamais lu.

Il savait pertinemment que Moffitt le regardait, mais il avait fini par s'accoutumer à cet étrange regard opaque.

Dans la chambre à coucher, Ozzard, le domestique, s'occupait de la couchette, on entendait à peine le glissement de ses pieds nus sur le pont. Bolitho se demandait quelles facéties du destin avaient mené ces deux hommes là où ils étaient. Il aurait d'ailleurs mieux valu que leurs rôles fussent inversés. Ozzard, qui s'occupait des petits riens de sa vie quotidienne, de l'eau chaude pour la barbe jusqu'à la préparation d'une chemise propre, avait été clerc d'avoué, à l'en croire. C'était certainement un homme éduqué, bien plus que certains officiers. Moffitt, de son côté, dont les tâches comportaient divers travaux d'écriture pour tous les ordres et dépêches ainsi que la prise en note de tous les signaux et instructions personnelles de Bolitho à ses commandants, était un pur produit des faubourgs. Il avait des cheveux gris crépus et des yeux perçants qui semblaient sortir de son visage parcheminé, semblables à ceux d'un moribond. Et, comme Allday le lui avait fait remarquer méchamment, « j'ai déjà vu des trognes plus sympathiques se balancer au bout d'une corde ».

Du peu qu'il était parvenu à découvrir, Bolitho avait déduit que Moffitt avait fait de la prison et attendait d'être déporté à

Botany Bay. Un officier de marine était arrivé avec un rescrit judiciaire qui permettait d'offrir aux condamnés d'échanger cette peine contre un engagement au service de Sa Majesté. Avec plusieurs autres, c'est ainsi que Moffitt avait entamé une nouvelle existence. Son premier embarquement avait été un deux-ponts de quatre-vingts canons. Dans un bref combat au large de l'Ushant, le secrétaire du commandant avait été tué par une balle de mousquet. Moffitt avait profité de l'occasion et avait une fois de plus commencé une nouvelle vie en assumant les tâches du mort. Transféré à bord du *Lysandre* à Spithead, il s'était offert pour le service du commodore tant que l'on n'avait pas trouvé quelqu'un de plus qualifié. Dans la précipitation du départ et des préparatifs avant l'arrivée de Bolitho à bord, Moffitt s'était glissé dans son nouveau rôle comme dans un gant.

Bolitho contemplait le fond de sa tasse. Il lui aurait été facile d'envoyer Ozzard faire du café. C'était l'une de ses faiblesses. Mais non, il décida de s'en tenir à la règle qu'il s'était imposée et de résister le plus longtemps possible à l'envie qu'il en avait.

Marteaux et scies s'activaient par tout le bord. Il fallait réparer sans relâche. On était le matin, cela faisait quatre jours que le combat avait eu lieu. Le *Lysandre*, de conserve avec la corvette et leur prise, avait repris sa lente progression vers le nordet, l'équipage travaillait tant qu'il y avait encore assez de lumière pour ce faire : il lui fallait rendre le bâtiment apte à combattre en cas de besoin.

Il avait la carte gravée dans la tête, il l'avait encore examinée avant de prendre son maigre déjeuner. Ils s'étaient vus contraints de garder une vitesse très faible : il fallait en effet descendre les voiles trouées à réparer ou mettre en place leurs rechanges. Le boute-hors avait été complètement refait après la collision contre le soixante-quatorze français et il avait ajouté ses propres compliments à ceux de Herrick envers Tuke, le charpentier, pour la qualité de son travail et l'énergie qu'il avait déployée.

Herrick avait écrit un compte rendu parfaitement justifié sur le comportement du lieutenant de vaisseau Veitch. Le troisième lieutenant avait conduit le tir pendant toute la

bataille, mais mieux encore, il avait décidé, sans demander la permission ni la vis de quiconque, de mettre double charge dans quelques-unes de ses pièces afin d'aider le tir des caronades sur l'un de leurs adversaires. Tirer à double charge constituait déjà un risque, même dans des conditions rêvées et avec des hommes parfaitement entraînés. Pourtant, Veitch avait réussi à conserver suffisamment de sang-froid pour choisir des canonniers dont les pièces étaient hors de combat et donner à leur tir l'efficacité maximale. L'aspirant Luce, Yeo, le bosco, le major Leroux, avaient été également signalés par le commandant à l'attention de Bolitho.

Revers de la médaille, le *Lysandre* déplorait la perte de trente hommes, tués au combat ou morts des suites de leurs blessures. Le chirurgien indiquait en outre que cinq personnes de plus pouvaient rendre l'âme d'un instant à l'autre. Il en restait enfin une dizaine qui, avec un peu de chance, pourraient reprendre leurs postes.

L'ennemi avait sans doute subi des pertes bien plus importantes, sans parler de l'humiliation de se faire battre par un seul adversaire. Maigre consolation pour les hommes ! Ils avaient devant eux des semaines et peut-être des mois de navigation sans aucun soutien. Les muscles comptent plus que les membrures de chêne et le chanvre, les hommes pèsent plus lourd que n'importe quoi d'autre. Il essaya de chasser de ses pensées le rapport inachevé, toujours posé sous le coude de Moffitt.

— Nous poursuivons, monsieur ? demanda le secrétaire.

Sa voix lui ressemblait : fluette, un peu rauque. D'après le rôle d'équipage, il avait trente-huit ans. On lui en donnait plutôt soixante.

— Où en étions-nous ?

La plume balaya rapidement les papiers : « Pendant tout le combat, le bâtiment est resté parfaitement manœuvrant, et ce n'est que lorsque nous avons été emmêlés avec le gréement du second français que nous avons été forcés de nous dégager. »

— Monsieur ? fit-il en le regardant de son œil vitreux.

Bolitho se leva, s'approcha de la galerie, les mains dans le dos. Il ne pouvait chasser de ses pensées le souvenir de Herrick

pendant le combat. Au moment où la collision était apparue comme inévitable, voilà, c'était précisément là. Dans le tonnerre des canons, les cris horribles, les taches de sang autour de la roue. Pendant ces quelques minutes vitales, Herrick avait hésité. Pis que cela, au moment où le français avait pris l'initiative et aurait pu les attaquer simultanément des deux bords, il avait pris une mauvaise décision. Il entendait encore sa voix, cette angoisse lorsqu'il avait ordonné à Gilchrist de repousser les assaillants. Et c'était justement là l'ordre à ne pas donner : se replier sur la défensive à ce moment risquait de faire perdre leur moral aux hommes, comme si leur pavillon avait été arraché sous leurs yeux.

Il se força à penser à Herrick comme à son capitaine de pavillon, pas comme à Thomas Herrick, son ami. Dans le temps, il aurait traité impitoyablement quelqu'un qui eût tiré argument de l'amitié pour couvrir faiblesse ou incompétence. Mais à présent il savait que le choix n'était pas si facile ni sans conséquence. Herrick l'avait presque supplié de ne pas quitté la dunette pour aller se battre dans les bossoirs. Était-ce son affection pour lui, le désir de bénéficier de ses conseils, de sa détermination, ou les deux ? Peu importe, cela aurait pu les conduire droit au désastre. Bolitho avait remarqué que le capitaine français était resté à l'arrière pendant que les hommes du *Lysandre* taillaient leur chemin parmi ses marins. Quelle eût été l'issue si le français avait rallié les siens au plus fort du combat, au risque de sa propre vie, alors que son homologue restait à l'écart et dans une sécurité relative ?

Il posa les mains sur la lisse, sous les vitres couvertes de sel. Non, Herrick n'était pas pleutre, il était aussi incapable de faire preuve de déloyauté que de trahir sa sœur.

— Je terminerai plus tard, Moffitt.

Il se retourna et surprit une lueur de curiosité dans son regard.

— Vous pouvez mettre au propre ce que nous avons déjà fait.

Cela occuperait Moffitt et lui permettrait de remettre cette corvée à plus tard.

On frappa à la porte de toile : Herrick.

— J'ai pensé que vous voudriez être prévenu immédiatement, monsieur. La *Jacinthe* a signalé deux voiles dans l'est – ses yeux bleus esquissèrent un mouvement vers Moffitt, toujours assis devant son pupitre. Il s'agit sans doute du reste de l'escadre – et il conclut amèrement : *Cette fois-ci.*

Bolitho surprit le coup d'œil qu'il avait jeté aux pages éparses du rapport et en ressentit quelque chose qui ressemblait à de la culpabilité. Comme si Herrick avait lu dans ses pensées et détecté le doute qui le tourmentait.

— Oui. Quelle est l'estime ?

— A huit heures, répondit Herrick en fronçant le sourcil, nous étions à environ quarante milles dans le nord de Majorque. Nous avançons lentement, les voiles sont en mauvais état, le gouvernail ne vaut guère mieux. Le pilote lui-même ne peut guère être plus précis.

— Vous pouvez disposer, ordonna Bolitho en se tournant vers Moffitt.

Il entendit Ozzard qui quittait la chambre à coucher.

— Quels sont vos ordres, monsieur ?

— Lorsque nous aurons retrouvé les autres, j'ai l'intention de convoquer les capitaines en conférence à bord.

Il s'approcha de la fenêtre. Il voyait l'image de Herrick dans les vitres de verre épais.

— Lorsque j'aurai entendu les explications du commandant Farquhar sur les raisons pour lesquelles il a attendu le second rendez-vous, je déterminerai ce que j'ai l'intention de faire. En tant que capitaine de pavillon, vous vous assurerez que tous les bâtiments, du *Lysandre* à la *Jacinthe*, ont compris exactement mes ordres. Pour moi, l'esprit d'initiative remplace fort bien l'obéissance aveugle. Mais je ne veux pas de chacun pour soi et je ne tolérerai pas la moindre désobéissance.

— Je comprends, monsieur.

Bolitho se retourna et lui fit face.

— Que pensez-vous de tout cela, Thomas ? – il attendit, pour lui laisser le temps de réfléchir. Je veux dire : que pensez-vous *vraiment ?*

Herrick haussa les épaules :

— Je crois que Farquhar est un petit esprit, qu'il ne se préoccupe que de son avancement, et qu'il agira à sa guise chaque fois qu'il le jugera possible.

— Je vois.

Bolitho s'approcha de la cave à vins et l'effleura du bout des doigts. Il la revoyait, il revoyait son sourire, il entendit son rire contagieux lorsqu'elle avait savouré le plaisir qu'il avait pris en découvrant son cadeau. Elle était si chaleureuse, elle faisait don de son amour avec tant d'abandon. Rancunière aussi, capable de sortir ses griffes contre quiconque eût osé critiquer leur brève aventure.

— Est-ce tout, monsieur ?

Herrick l'observait intensément. Son visage respirait la fatigue.

— Non, Thomas.

Il se détourna : il n'aimait pas le voir ainsi, les traits tirés. Depuis la bataille, il n'avait jamais dû réussir à dormir plus de deux heures d'affilée.

— Ce n'est pas tout.

Et il lui indiqua un siège, mais Herrick resta debout, comme il avait deviné qu'il le ferait. Il jura intérieurement : là était le problème, ils se connaissaient trop bien pour imaginer qu'un conflit pût éclater entre eux.

— Je dois terminer mon rapport à l'amiral. Tôt ou tard, je lui enverrai une dépêche pour lui exposer mon analyse de la situation. De cette analyse peut dépendre une stratégie totalement nouvelle et, si j'ai tort, c'est beaucoup plus que ma tête qui sera en jeu. Si Saint-Vincent envoie une grosse flotte en Méditerranée et si nous découvrons trop tard que les Français ont mis le cap à l'ouest et non à l'est, peut-être pour réunir leurs escadres dans le golfe de Gascogne, ce n'est pas une bataille que nous perdrons, c'est l'Angleterre qui sera perdue.

— Je comprends, monsieur. Une bien lourde responsabilité.

— Est-ce volontairement que vous restez aussi évasif ? Vous savez parfaitement ce que je veux dire ! Il s'agit d'une mission importante, qui mérite que l'on prenne tous les risques. Lorsque j'enverrai ma première dépêche à l'amiral, je devrai aussi lui rendre compte de l'état de mon escadre.

Herrick le regardait, l'air fermé.

— Pendant que le reste de l'escadre faisait je ne sais quoi, monsieur, nos gens se sont battus et se sont comportés mieux que je ne l'aurais cru possible. Je l'ai écrit dans mon propre rapport.

— Et vous, Thomas, fit Bolitho en hochant tristement la tête, que dois-je écrire sur votre rôle ?

Il le vit se raidir davantage.

— Je ne parle pas de vos talents de marin, de votre comportement au feu, je ne l'oserais pas.

— J'ai fait de mon mieux, répondit Herrick en regardant ailleurs.

Bolitho hésita une seconde, mais il savait que c'était le moment, qu'il n'y en aurait pas d'autre. Il ajouta d'une voix neutre :

— Votre comportement n'a pas été satisfaisant. Et vous le savez pertinemment.

Loin au-dessus, on entendit la voix affaiblie de la vigie qui hélait le pont :

— Ohé ! Voile sous le vent.

Ainsi, les bâtiments de Farquhar, s'il s'agissait bien d'eux, étaient en vue du *Lysandre*.

— Si c'est là ce que vous pensez, répliqua Herrick, je vous suggère de l'écrire dans votre rapport.

Bolitho le regarda droit dans les yeux.

— Ne soyez pas stupide à ce point ! – il sentait le sang lui monter à la tête, il revoyait la fureur du combat. Vous avez été trop lent, Thomas ! Vous avez attendu trop longtemps avant de prendre vos décisions. Vous savez aussi bien que moi qu'un combat au canon ne laisse pas le temps de réfléchir !

Herrick le voyait se mettre en colère sans perdre son calme, du moins en apparence.

— Croyez-vous que je ne m'en sois pas rendu compte ? – il haussa les épaules, on ne savait trop si ce mouvement trahissait l'impuissance ou la lassitude. Lorsque j'ai perdu l'*Impulsif,* l'an passé, j'ai commencé à me poser des questions. Des questions sur mes nerfs, sur ma résistance, comme vous voudrez.

Il détourna le regard.

— J'ai conduit le *Lysandre* dans la baie parce que je le devais, quelque chose m'y tirait, comme dans le temps, lorsque *je savais* que je devais le faire. Vous n'aviez fait aucun signal, mais je sentais au plus profond de moi-même que vous étiez là, que vous m'attendiez, que vous *espériez* me voir arriver. J'ai peut-être ressenti ce que vous avez éprouvé avec Adam Pascœ. Cela dépassait tout sens logique.

— Et il y a quatre jours ? demanda tranquillement Bolitho.

— J'ai vu ces deux bâtiments, fit Herrick en se tournant vers lui. Heure après heure, je les ai vus qui s'approchaient, j'imaginais leurs hommes aux postes de combat, je les imaginais qui *me* regardaient, à côté de leurs pièces. Et lorsque vous avez décidé de les attaquer, tout seul, et que nous avons eu le second droit dans les bossoirs, je me suis retrouvé presque incapable de parler ou de faire un geste. Je m'entendais donner des ordres, mais j'étais glacé comme une pierre. Comme un mort.

Il s'essuya le front, sa peau luisait de sueur.

— Je n'y peux rien. C'est cette bataille, l'an dernier, qui m'a rendu ainsi.

Bolitho se leva puis se dirigea lentement vers les fenêtres. Il se souvenait de l'excitation de Herrick, à l'Amirauté, lorsqu'il avait été promu capitaine de pavillon. Son plaisir valait bien le sien. Ils ne se posaient pas de questions sur les dangers ou les pièges de leur mission, aucun d'entre eux n'avait jamais douté de sa capacité à la mener à bien.

— Vous êtes fatigué, vous n'êtes pas en état de réfléchir.

— *Je vous en prie*, monsieur – sa voix était rauque : Pas de pitié, s'il vous plaît, épargnez-moi votre compréhension ! Vous savez ce que cela me coûte, épargnez-moi ce surcroît de honte, pour l'amour du ciel !

Des pas dans la coursive. Bolitho décida :

— Laissez-moi, j'ai besoin de réfléchir – il essayait de trouver les mots, il se détestait de lui causer tant de peine. Vous avez trop de valeur à mes yeux pour que je veuille en abuser.

La porte s'entrebâilla, l'aspirant Saxby passa la tête dans la chambre.

— Commandant, monsieur ? – il eut un petit rire nerveux en voyant Bolitho, démasquant ainsi le trou béant de ses dents de

devant. Mr. Gilchrist vous présente ses respects et voudriez-vous monter sur le pont ?

Comme Herrick gardait le silence, Bolitho lui demanda :

— Quelque chose qui ne va pas ?

Saxby avala sa salive :

— Nn… non, monsieur. Le commandant en second souhaite rassembler l'équipage pour assister à une punition.

Herrick sembla sortir de ses pensées et déclara brusquement :

— J'arrive, monsieur Saxby – et, se tournant vers Bolitho : Je suis désolé, monsieur.

Bolitho resta un long moment les yeux fixés sur la porte fermée. On eût dit que Herrick le regardait, dissimulé derrière un masque étrangement fait. Un prisonnier. Et qu'avait-il dit ? *Qu'il se sentait comme mort ?*

Il se retourna en devinant la présence d'Ozzard, qui entrait sans bruit par l'autre porte. Au-dessus de lui, par-delà la cloison, il entendait des bruit de pas cadencé, les hommes de Leroux qui gagnaient leurs places, à l'arrière, les bruits plus étouffés de l'équipage qui se rassemblait pour assister à la séance de punition.

— Puis-je faire quelque chose, monsieur ? demanda aimablement Ozzard.

Bolitho leva les yeux vers la claire-voie, il percevait nettement le bruit lugubre du caillebotis que l'on saisit avant d'y lier celui qui va subir le fouet.

— Oui. *Fermez cette claire-voie* – il fronça le sourcil. Je ne voulais pas me montrer fâché contre vous…

Il gagna le bord opposé. « Que ce Gilchrist aille au diable, avec ses punitions. » Que cherchait-il à prouver, et à qui ?

— Votre secrétaire attend dehors, monsieur, annonça Ozzard d'une voix neutre.

— Allez le chercher.

Moffitt fit son entrée en clignant des yeux, tant le soleil brillait.

— J'ai terminé la première partie, monsieur, je pensais…

— Attendez, répondit Bolitho en haussant le ton, comme pour masquer le bruit du fouet qui s'abattait sur un dos nu : Vous allez écrire une lettre.

Au-dessus de leur tête, le roulement du tambour se tut, les claquements de fouet reprirent.

— Monsieur ?

Tout comme Ozzard, qui tramait dans la chambre à côté, Moffitt semblait parfaitement insensible au rituel lent, solennel, de la punition. Tandis que…

— Adressée au capitaine de vaisseau Charles Farquhar, commandant le vaisseau de Sa Majesté britannique *Osiris*.

Il appuya son front contre la vitre chauffée par le soleil et resta là à contempler l'eau qui tourbillonnait sous la voûte. Comme elle était tentante… fraîche, purifiante !

Il entendait derrière lui la plume de Moffitt qui grinçait sur le papier, sans jamais s'arrêter, pas même au son du tambour, au claquement du fouet.

Farquhar devait avoir une bonne raison pour ne pas se trouver à l'endroit prévu. De cela au moins, il était sûr.

— Monsieur ?

Il serra les poings contre ses cuisses jusqu'à s'en faire mal. Cela l'aida à se calmer.

— « Dès réception de cet ordre, vous prendrez toutes dispositions utiles et passerez à bord du *Lysandre*, bâtiment amiral, ce transfert devant s'effectuer sans délai. »

Il hésita un peu, il lui fallait vaincre sa volonté.

— « Et vous y prendrez les fonctions de capitaine de pavillon. »

Cette fois-ci, la plume trébucha.

Il poursuivit :

— « Votre commandement actuel sera exercé par le capitaine de vaisseau Thomas Herrick. »

Il se dirigea vers sa table et regarda par-dessus l'épaule étroite de Moffitt.

— Faites-moi deux copies immédiatement.

Il se pencha, prit une plume. Il sentait le regard de Moffitt sur cette plume, comme s'il le défiait de s'en servir. Il écrivit, presque rageusement : « Donné de ma main, à bord du

bâtiment de Sa Majesté *Lysandre*. Signé : Richard Bolitho, commodore. »

C'était fini.

Après avoir fait rompre l'équipage qui avait assisté à la punition et après avoir eu confirmation que les bâtiments en vue étaient bien *l'Osiris* et le *Nicator*, Thomas Herrick descendit dans la chambre faire son rapport.

Bolitho alla s'asseoir sous les grandes fenêtres. Il voyait les vergues de *l'Osiris* se balancer joliment. Ses voiles reprenaient le vent tandis que le vaisseau prenait poste dans les eaux du *Lysandre*.

— Je veux voir les capitaines à bord immédiatement, annonça-t-il lentement.

— Bien monsieur – Herrick avait l'air fatigué. J'ai déjà envoyé le signal. Je mettrai en panne dès que les bâtiments auront pris leur poste. *L'Osiris* veut entrer en liaison dès que possible.

Bolitho acquiesça d'un signe. Farquhar devait avoir des nouvelles pour lui. Des nouvelles assez importantes pour expliquer pourquoi il avait manqué le rendez-vous initial. Bolitho évitait de regarder l'enveloppe scellée posée sur sa table. Les *nouvelles* qu'à son tour il allait annoncer à Farquhar devraient retenir son attention, même pour un homme comme lui.

— Je n'ai fait aucune mention dans le livre de bord ni dans mon compte rendu de ce que vous m'avez dit – il vit les épaules de Herrick se voûter. Mais naturellement, je crois ce que vous me dites.

Il entendait des claquements de poulies, le crissement d'un cordage, le bâtiment roulait lourdement sous voilure réduite. Il savait qu'incessamment il allait devoir faire face à tous les autres. Tout recommençait. Il poursuivit :

— Je pourrais transférer ma marque à bord d'un autre vaisseau, Thomas. Mais je me souviens trop bien de ce qui est arrivé lorsque cela fut fait, alors que j'exerçais un commandement semblable. Tout l'équipage l'a pris comme une gifle personnelle, un manque de confiance de l'amiral dans leur

capacité. J'ai trouvé alors que cela était injuste, je le pense toujours.

— Je comprends, répondit Herrick d'une voix altérée. Je ne trouve guère de plaisir dans l'échec ni dans ce que cela suppose. D'un autre côté, je ne protesterai pas contre une mesure que j'ai moi-même suscitée – il haussa les épaules, l'air découragé. Compte tenu de mes sentiments envers la marine, et pour *vous,* je préférerais me tuer plutôt que de risquer des vies humaines et notre succès afin de couvrir mes défaillances.

Bolitho le regardait tristement.

— Je ne vous relève pas de votre commandement.

— Alors, s'exclama Herrick, pourquoi avez-vous accepté que… ?

Bolitho se leva d'un bond.

— Et que vouliez-vous donc que je fasse, hein ? Que je donne votre commandement à Gilchrist avant de vous renvoyer chez vous ? Ou encore que je vous remplace par Javal, alors que nous ne disposons que d'une seule frégate pour remplir notre mission ? – il détourna les yeux. Je vous donne l'*Osiris*. C'est un bon bâtiment, très bien entraîné.

Herrick respirait bruyamment, mais il poursuivit sans l'ombre d'un remords :

— Vous n'aurez plus à vous préoccuper des affaires de l'escadre, pour l'instant, vous vous concentrerez sur votre *commandement*. Quant à ce que vous en ferez, c'est votre affaire. Par-dessus tout, je vous fais confiance et je sais que vous ferez votre devoir.

Il se détourna lentement, choqué de voir que Herrick redevenait comme avant, anormalement calme.

— Farquhar remplira votre fonction actuelle jusqu'à ce que…

— Si ce sont vos ordres, monsieur, fit Herrick.

— *Mes ordres ?* – Bolitho s'avança sur lui. Croyez-vous que j'aie envie de vous voir tous les jours en face d'officiers et de marins que vous avez entraînés et commandés depuis que vous avez pris le *Lysandre ?* Que j'aie envie, à chaque heure qui passe, de voir renaître le doute, la crainte que vous les laissiez tomber d'une manière ou d'une autre ?

Il secoua la tête.

— Non, je ne pourrais m'y résoudre. Et je ne saurais me résoudre non plus à mettre en péril l'escadre à cause de quelque chose qui m'est précieux, non, je ne pourrais me le permettre.

Herrick balaya la chambre du regard.

— Très bien, je vais préparer mon départ.

— Tout ceci ne retombera pas sur vous, Thomas, j'y veillerai. Mais j'aimerais mieux vous voir capitaine de quelque vieux brick à bout de bord que de vous briser le cœur, de vous priver de la vie que vous aimez tant et pour laquelle vous avez sacrifié tant de choses.

Herrick parut d'abord atteint.

— Ce Farquhar, je ne l'ai jamais aimé. Même lorsque j'étais aspirant, je ne l'aimais pas, déjà – il se tourna vers la porte. Mais je n'aurais jamais pensé que les choses finiraient ainsi.

Bolitho s'avança vers lui, tendit la main.

— Ne dites pas : *finiraient*, Thomas !

Herrick resta les bras collés au corps.

— Nous verrons bien, monsieur.

Et il disparut sans un regard en arrière.

Allday entra dans la chambre et, après une brève hésitation, prit le sabre dans son râtelier. Il l'examina, l'air pensif.

Bolitho était retourné s'asseoir sur son banc et le regardait, l'air accablé.

— Alors, le commandant Herrick nous quitte ? demanda Allday, toujours plongé dans la contemplation du sabre.

— Ne faites pas l'idiot avec moi, Allday, répondit-il, mais sans aucune trace d'amertume. J'en ai assez vu pour aujourd'hui. Et même pour des tas de jours.

Allday leva les yeux, des yeux qui brillaient dans le reflet de la lumière.

— Vous avez bien fait, monsieur – il eut un sourire triste. Je ne suis qu'un simple marin qui, sans vous, serait encore en train de travailler là-haut ou de se faire punir pour un motif ou un autre. Mais je suis un homme, j'ai quelques notions sur ceux que je sers et… – il semblait soudain tout perdu – … et je ressens très fortement les choses.

Il souleva délicatement le sabre pour exposer le fil de la lame au soleil, faisant mine d'examiner l'affûtage.

— Le commandant Herrick est un homme de valeur. Il trouvera ses marques à bord d'un autre bâtiment.

Il remit le sabre au fourreau d'un claquement sec.

— Mais sans ça, le pont d'un vaisseau amiral n'est pas un endroit pour lui, monsieur.

Bolitho le regardait toujours. Ce genre de scène s'était déjà souvent produit par le passé, mais il n'avait encore jamais eu besoin d'Allday à ce point. A bord, et même dans toute l'escadre, il n'avait personne d'autre avec qui il pût réellement partager ses craintes, ses doutes. Lorsqu'il était passé du carré à la chambre, puis lorsqu'il avait eu sa propre marque, il avait abandonné définitivement tout luxe de ce genre.

— Lorsque je me suis fait ramasser par la presse pour aller à votre bord, continua tranquillement Allday, je m'étais juré de déserter à la première occasion. Je savais très bien ce que je risquais, mais j'étais vraiment décidé. Puis, aux Saintes, alors qu'on pouvait croire que Dieu nous avait abandonnés et que nous étions sous le feu du canon, j'ai regardé à l'arrière et je vous ai vu. Et là, j'ai compris qu'il y avait des capitaines qui se *souciaient* vraiment des gens comme nous, des pauvres malheureux qu'étaient supposés acclamer leur roi et leur pays en fonçant dans les lignes ennemies.

— Je crois que vous en avez assez dit, répondit doucement Bolitho.

Allday le regardait, il voyait cette tête baissée avec quelque chose qui ressemblait à du désespoir.

— Mais vous, vous vous voyez jamais, monsieur ? Vous vous faites des cheveux pour le commandant Herrick, ou pour les chances qu'on a contre ces ennemis ou je ne sais quoi, mais vous prenez jamais le temps de vous regarder vous-même.

Il se raidit un peu en entendant Ozzard qui passait par l'autre porte, une veste et une coiffure entre les mains.

— Mais, à présent, les choses sont dites et elles sont faites.

Il regarda Bolitho se lever comme un aveugle et tendre les mains pour enfiler sa veste.

— A mon avis, tout se passera bien.

Bolitho sentit le ceinturon autour de sa taille. Allday avait tout compris, bien mieux que n'importe qui. Il avait deviné ses pensées, peut-être même avant que Herrick en eût convenu.

— Je vais monter sur le pont pour accueillir les autres. Et ensuite dire adieu à Herrick. En tout cas, merci pour… – il regardait Allday, ce visage si familier –, merci de me remettre toutes ces choses en mémoire.

Allday le regarda quitter la chambre, puis passa le bras autour des épaules d'Ozzard.

— Par Dieu, je ne voudrais pas être à sa place, même pour une douzaine de jupons et un océan de rhum !

— J'accepterais pas cette offre non plus, répondit Ozzard en faisant une grimace.

Il faisait encore clair sur le pont, la mer était couverte de moutons et soulevée par une longue houle. Les voiles des trois bâtiments de ligne faseyaient dans tous les sens tandis qu'ils mettaient en panne pour envoyer les embarcations à la mer ou les recevoir. Dans d'autres circonstances, ce spectacle aurait réjoui le cœur de Bolitho. Pour l'heure, alors qu'il se tenait à l'arrière et observait les deux canots qui faisaient force de rames vers le *Lysandre*, avec les fusiliers parés à la coupée pour accueillir les deux autres capitaines, il ne ressentait qu'un immense gâchis.

Il aperçut Herrick à la lisse sous le vent, le chapeau enfoncé sur les yeux, et, à côté de lui, son second, Gilchrist, bras croisés, jambes écartées pour résister au roulis. On ne voyait plus guère de traces du combat. Des taches de bois plus claires là où le charpentier et ses aides avaient fait leur travail, de la peinture fraîche pour cacher les blessures et les pièces qu'il avait fallu remplacer. Au-dessus du pont, les voiles avaient été fort proprement raccommodées. Il était difficile de se souvenir de la fumée, du fracas de la guerre.

Il osait à peine imaginer ce qu'éprouvait Herrick en ce moment. Il était sans doute fier du comportement de son équipage au combat et encore par la suite. Quelques mois seulement plus tôt, tous ces marins qui se ruaient à l'attaque n'étaient pour la plupart que des terriens qui travaillaient aux champs ou en ville, qui avaient un métier ou n'en avaient pas,

pour lesquels la vie à bord d'un vaisseau du roi était tout bonnement impensable.

Ces hommes seraient navrés de voir leur capitaine les quitter. Pour les nouveaux embarqués en particulier, Herrick était quelqu'un de familier, presque un débutant, tout comme eux.

S'ils devaient manifester leur mécontentement, cela se retournerait contre le commodore. Et si nécessaire, songea-t-il amèrement, il s'en chargerait lui-même. Le nom même de Herrick était trop précieux pour qu'on le laissât entacher pour ce qu'il avait fait, bien ou mal.

Le premier canot crocha dans les cadènes. C'était Farquhar, naturellement. Il passa la coupée, élégant et tiré à quatre épingles, comme s'il sortait de chez son tailleur londonien. Il mit chapeau bas, se tourna vers la dunette, laissa négligemment traîner son regard sur les fusiliers alignés et qui se balançaient, avec leurs baïonnettes étincelantes. Il avait des cheveux extrêmement blonds, qu'il portait en catogan et qui brillaient au-dessus du col comme de l'or un peu pâli.

Bolitho le regarda serrer la main de Herrick. Comme ils étaient mal assortis ! Et cela avait toujours été. L'oncle de Farquhar, Sir Henry Langford, avait été le premier commandant de Bolitho. A l'âge de douze ans, il avait embarqué à bord du *Manxman*, vaisseau de quatre-vingts. A l'époque, tout le terrifiait, tout l'impressionnait. Quatorze ans après, Langford, promu amiral dans l'intervalle, lui avait remis le commandement d'une frégate à bord de laquelle avait embarqué son neveu, alors aspirant. Et à présent, il retrouvait Farquhar, âgé d'une trentaine d'aimées et devenu capitaine de vaisseau. S'il survivait à cette guerre, il était promis au plus brillant avenir, tant chez lui que dans la marine. Bolitho n'en avait jamais douté depuis le départ, mais Herrick ne l'avait jamais accepté.

Les sifflets d'argent lancèrent de nouveaux trilles et il aperçut George Probyn, du *Nicator*, qui hissait péniblement sa lourde carcasse à bord.

Pascœ se tenait de l'autre côté de la dunette avec Luce et les timoniers. Bolitho se dit qu'il avait dû offrir à peu près le même

spectacle, du temps où lui-même, alors enseigne, assistait aux allées et venues de ces êtres inaccessibles et si haut placés.

Il soupira et se dirigea vers l'échelle.

— Monsieur Probyn, fit Herrick, si vous voulez bien venir dans mes appartements. Le commodore souhaite s'entretenir avec le commandant Farquhar.

Farquhar haussa imperceptiblement le sourcil :

— Par ma foi, monsieur Herrick, voilà qui me paraît bien protocolaire !

— Oui, répondit Herrick en lui jetant un regard glacé.

Bolitho regarda Farquhar se diriger vers sa chambre. On le sentait tendu, sans doute inquiet de savoir comment le commodore allait réagir, percevant un je-ne-sais-quoi d'étrange qui flottait alentour. Mais, quoi qu'il en fût, très sûr de lui.

— J'ai fait mon rapport, monsieur.

— Plus tard, répondit Bolitho en lui montrant un siège. Notre attaque, comme vous l'avez compris, a été couronnée de succès. Nous avons fait une bonne prise et coulé un autre espagnol dans la baie. Voici quatre jours, nous avons rencontré deux vaisseaux de ligne français que nous avons engagés. Nous avons rompu le combat après leur avoir causé de gros dommages, nos pertes ont été faibles. Sachant…

Farquhar, qui souriait doucement, ne semblait plus aussi à son aise.

— J'ai suivi vos instructions, monsieur. Le *Busard* a aperçu un convoi de cinq voiles et nous l'avons pris en chasse. Compte tenu des circonstances…

— Vous avez bien agi – Bolitho l'observait, l'air grave. Et les avez-vous pris ?

— Le commandant Javal a réussi à en endommager deux, mais il n'a pas pu faire mieux qu'en contraindre un à mettre en panne. Malheureusement, je n'ai pu arriver à temps sur les lieux car j'avais perdu mon grand mât de hune dans la tempête. Le *Nicator* a pris le commandement et, à cause de… euh… d'une mauvaise interprétation de signaux, il a tiré une demi-bordée sur le français, qu'il a à moitié coulé.

— Ensuite ?

Farquhar sortit de son élégante vareuse une enveloppe scellée.

— L'officier de chez moi qui s'est rendu à bord a réussi à sauver une enveloppe dans le coffre du patron, avant que le bâtiment ne chavire puis coule. Il s'agit d'un pli adressé à un certain Yves Gorse, qui réside apparemment à Malte. Il lui demande de prendre les dispositions nécessaires pour organiser un ravitaillement en eau.

Il jeta l'enveloppe sur la table.

— Un ravitaillement pour des bâtiments marchands en mission ou quelque chose de ce genre. Je pense qu'il y a une sorte de code dans cette lettre, mais le patron de ce bâtiment est tellement bête que je n'ai rien pu en tirer. Ce petit convoi sortait de Marseille, escorté par une corvette française, non à cause de la menace que nous pouvions représenter, mais pour se prémunir contre les pirates barbaresques et autres qui pullulent dans ces eaux.

Mais il avait gardé le meilleur pour la fin :

— Mon second a cependant réussi à découvrir une chose, monsieur. J'ai plusieurs Français dans mon équipage, des hommes embarqués par la presse. L'un deux a dit au second qu'il avait entendu l'un des survivants déclarer que cette lettre leur avait été confiée sur ordre de l'amiral de Brueys en personne !

Bolitho le regardait toujours. Brueys était peut-être le meilleur amiral de toute la marine française, le plus avisé. Et sans doute de toutes les marines.

— Vous avez fort bien agi, répondit Bolitho en massant ses poings sur ses cuisses. Ce Gorse est peut-être un espion ou un agent de quelque espèce. Et peut-être les Français ont-ils l'intention d'attaquer Malte.

— Ou bien la Sicile ? demanda Farquhar en fronçant le sourcil. On dit que Bonaparte a des vues sur ce royaume. Ils sont en paix, mais il pense probablement, comme je le fais, que la neutralité est un luxe sans prix en temps de guerre.

— C'est possible – Bolitho essayait de ne pas songer à Herrick. Nous allons nous diriger le plus vite possible vers Marseille et Toulon. Avec ce que vous avez découvert, nous

pouvons désormais nous faire une idée de l'état de leurs préparatifs.

— Votre prise, monsieur, demanda Farquhar, que transportait-elle ?

— De la poudre et des munitions. Et du foin.

— Du foin ?

— Oui, et cela me trouble autant que vous. Tous les préparatifs entrepris par les Espagnols et les Français laissent entrevoir une attaque massive. Cela s'assemble assez bien pour constituer une stratégie. Mais le foin ? Cela n'évoque pas une attaque localisée, cela évoque de la cavalerie, de l'artillerie lourde, plus les hommes et les chevaux nécessaires à leur soutien.

Farquhar avait le regard brillant.

— Ce bâtiment transportait lui aussi du foin – il balaya la chambre des yeux. Je suis désolé, monsieur, mais ne devrions-nous pas attendre les autres ? Cela nous ferait gagner du temps.

Bolitho regardait l'enveloppe scellée.

— Ceci est pour vous, commandant.

Il se dirigea vers l'arrière et contempla les autres vaisseaux. Il entendait le bruit que faisait le canif de Farquhar en ouvrant l'enveloppe.

— Vous m'en voyez pantois, monsieur, fit lentement Farquhar.

— Cette décision m'a coûté, répondit Bolitho en se retournant.

— Et le commandant Herrick, monsieur ? Est-il souffrant ?

Son visage était redevenu impassible.

— Non – il abrégea. Prenez immédiatement vos dispositions, je veux que l'escadre ait remis à la voile avant la tombée du jour.

Farquhar ne pouvait le quitter des yeux, la lettre toujours entre les mains.

— Je n'arrive même pas à vous remercier, monsieur.

— Vous pensez naturellement que j'ai fait le bon choix.

Farquhar avait les yeux bleus, mais d'un bleu qui n'était pas exactement celui des yeux de Herrick. Avec cette lumière diffusée par la mer, ils prenaient une teinte glacée.

— Eh bien, oui, puisque vous me le demandez, je crois que oui, monsieur.

— Dans ce cas, faites en sorte que les affaires de l'escadre s'en ressentent – et, le regardant distraitement : Le capitaine de vaisseau Herrick est un bon officier.

— Mais ?… reprit Farquhar en levant les sourcils.

— Il n'y a pas de *mais*, commandant. Je veux qu'il exerce ses talents à bord d'un bâtiment bien entraîné, qu'il ne connaît pas encore. Cela l'occupera amplement, je pense que ce sera bon tant pour lui que pour l'escadre.

— C'est mon second qui va être surpris, fit Farquhar en souriant. Mais il lui fera du bien, lui aussi.

Il n'expliqua pas plus avant ce qu'il entendait par là.

— Le second de ce bâtiment est Mr. Gilchrist. Je vous suggère de faire sa connaissance sans plus tarder.

Il attendit un signe quelconque, mais Farquhar fit seulement remarquer :

— Gilchrist ? Je ne crois pas le connaître – il haussa les épaules. Mais après tout pourquoi faudrait-il se donner la peine de connaître ce genre de personne ?

— Je vous serais reconnaissant de bien vouloir garder pour vous vos éventuels sentiments personnels.

— Naturellement, monsieur, répondit Farquhar en se levant. Vous devriez savoir que je n'ai jamais détesté le commandant Herrick. Cela dit, je suis parfaitement conscient de l'hostilité qu'il manifeste envers moi – et, laissant filtrer un mince sourire : Encore que je ne puisse un seul instant en imaginer les raisons.

Bolitho aperçut Ozzard qui rôdait près de la porte.

— Faites venir les autres capitaines à l'arrière, Ozzard. Et vous nous apporterez aussi un peu de vin.

Il essayait de parler d'une vois légère, comme s'il n'avait pas été atteint par cet entretien.

— Bien, monsieur, fit Ozzard en regardant Farquhar à la dérobée.

Bolitho sortit sur le balcon et resta là à contempler les moutons blancs qui accouraient de l'horizon. Chaque nouvelle, chaque rumeur fragile les faisait s'enfoncer davantage au cœur

de la Méditerranée. Et chaque fois, c'était à lui de prendre une décision. Une lettre interceptée, et il s'était introduit dans une baie où il avait détruit des bâtiments, tué des hommes. A présent, la dernière trouvaille de Farquhar allait les envoyer plus loin dans le nordet, près des bases de la marine française. Mais tous ces éléments ne constituaient que les morceaux d'un puzzle, qu'il fallait harmoniser avec les données de la carte et le flux irréversible du sablier.

La porte s'ouvrit, il vit Herrick et Probyn qui entraient. Il attendit qu'ils fussent assis pour faire signe à Ozzard qui se tenait près de la cave à vins.

Quelqu'un frappa à la porte, Gilchrist passa la tête. Il aperçut Herrick et demanda :

— Je suis désolé de déranger, monsieur, mais je souhaiterais parler au capitaine de pavillon.

La voix de Farquhar le fit se retourner :

— C'est moi qui suis le capitaine de pavillon, monsieur Gilchrist. Je vous saurais gré de ne pas l'oublier !

Il se fit un silence de mort, mais il ajouta :

— Je vous prie à l'avenir de ne pas déranger le commodore dans ses appartements sans avoir obtenu au préalable mon autorisation !

La porte se referma, Farquhar se pencha de côté dans son siège pour admirer la cave. Sa voix était redevenue parfaitement normale :

— Magnifique pièce d'ébénisterie, monsieur. Je connais bien cet artisan.

Bolitho jeta un coup d'œil à Herrick, mais il était déjà ailleurs.

IX

DU VIN ET DU FROMAGE

Le capitaine de vaisseau Charles Farquhar se dirigea vers l'arrière pour saluer Bolitho, qui montait sur le pont. Farquhar ne portait ni veste ni coiffure, mais réussissait tout de même à garder une certaine élégance, et sa chemise amidonnée était aussi nette que si elle venait de sortir de la blanchisserie.

Il annonça de sa voix la plus protocolaire :

— En route au sudet, monsieur.

Bolitho acquiesça puis leva les yeux vers sa marque et les vergues. Le vent avait légèrement tourné pendant la nuit et il paraissait clair qu'il était également en train de faiblir.

Il prit une lunette dans le râtelier et la posa sur les filets sous le vent. A vrai dire, on eût cru que la scène était figée, que les voiles faisaient semblant de mouvoir les bâtiments. Pourtant, trois semaines épuisantes s'étaient écoulées depuis que Herrick était passé sur *l'Osiris,* dont deux passées à patrouiller le long de ce tronçon de côte. La mince bande de terre d'un bleu profond lui était devenue familière. C'était à devenir fou, de savoir qu'un peu plus loin se trouvait Toulon avec son port si animé. Dernière ses remparts, voilà où se trouvait la réponse à ses questions et à ses doutes.

— Pas la moindre voile en vue, qu'ils aillent au diable, laissa tomber Farquhar.

Bolitho rangea la lunette et se tourna vers le pont principal du *Lysandre*. Le quart du matin était en cours, un quart qui en suivait tant d'autres. Partout, sur les ponts, en haut, les hommes étaient au travail, occupés à faire des épissures, à peindre, à goudronner les bas haubans, à examiner mille et une choses qui pouvaient devenir sources d'avaries.

Le golfe du Lion était incroyablement désert, on aurait pu en rire. Les Français devaient savoir qu'une force ennemie était présente dans leurs eaux. Le moindre bateau de pêche les aurait vus et aurait signalé leur présence aux garnisons côtières. Peut-être étaient-ils trop occupés pour s'en soucier, ou bien trouvaient-ils parfait de laisser les Britanniques s'épuiser à briquer sans fin la zone, brûlant leurs vivres et leurs réserves, sans rien à se mettre sous la dent.

— Il nous faut obtenir des renseignements rapidement, sans quoi nous devrons nous rapprocher encore des côtes.

— Ah, si nous avions davantage de frégates, monsieur ! fit remarquer Farquhar.

Bolitho dut se contraindre pour ne pas répliquer vertement. Ce n'était pas la faute de Farquhar. Mais c'était chaque fois la même chose : ils étaient toujours à court de frégates, sans lesquelles les opérations consistaient à rechercher un aveugle dans une pièce obscure.

Il se tourna vers l'arrière. La misaine de *l'Osiris* se remplissait, se vidait au gré d'un vent incertain, comme si le bâtiment avait du mal à respirer. Il se trouvait à environ un mille et il apercevait à peine, un peu plus loin, le bord sous le vent de la prise, le *Segura*. Il se demandait comment Probyn menait sa patrouille dans l'est de Toulon, au large de ces petites îles qui protègent les atterrages. Il avait le *Busard* de Javal avec lui, tandis que le reste de l'escadre devait se contenter de leur unique corvette. Il distinguait à peine les voiles beiges de la *Jacinthe* qui se détachaient sur les côtes de France comme des coquillages. Inch avait certainement conscience de l'importance de son rôle, il fallait seulement espérer qu'il ne se laisserait pas entraîner trop près de terre par son impétuosité. Dans ce genre de situation, il pouvait se voir privé de vent ou tomber pile dans le champ d'une batterie côtière bien située.

Il se détourna pour regarder de nouveau *l'Osiris*. Trois semaines, et il avait pensé à Herrick chaque jour.

Farquhar, qui avait surpris son regard, lâcha :

— Il se comporte bien.

Comme une marque d'intérêt discret. Bolitho avait déjà noté ce trait chez son fringant capitaine de pavillon. Quand il

débarquait d'un bâtiment et quel que fût le temps qu'il avait passé à bord, quelques grands événements qu'il y eût vécus, Farquhar était capable de le chasser définitivement de ses pensées. Il manifestait une absence totale de sentiments, une capacité à ne vivre que dans le présent et dans ce qu'il lui promettait.

Cependant, il était bien obligé d'admettre que Farquhar avait fait la preuve de son efficacité à bord. L'école à feu, les compétitions entre ponts avaient diminué de quelques minutes les temps de chargement et d'ouverture du tir.

Bien qu'il donnât l'impression de consacrer beaucoup de temps à ses loisirs, Farquhar n'était jamais très loin lorsque l'on avait besoin de lui. Et tous ses officiers, de Gilchrist à l'aspirant Saxby, n'avaient guère tardé à s'en rendre compte.

Il avait toujours eu une réputation de dureté. Mais, jusqu'ici, il ne s'était jamais comporté en tyran. Il avait épluché tous les livres du bord dans les quelques heures qui avaient précédé la remise en route de l'escadre, des registres de punitions aux rôles d'équipage en passant par les documents salis de goudron qui enregistraient l'état des stocks de toile ou d'huile.

C'était un autre côté de son caractère. Bolitho, tel qu'il était, n'avait pas pensé une seule seconde que son propre exemple avait fini par porter ses fruits.

Il aperçut le lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence qui arpentait fiévreusement le bord sous le vent de la dunette. Encore une nouveauté. Farquhar avait très rapidement relevé le second lieutenant de la monotonie de la prise à bord du *Segura* et l'y avait remplacé par un maître. Dès que le temps l'avait permis, il avait rappelé celui-ci à bord pour le remplacer par un autre. Les aspirants, les officiers-mariniers, même Gilchrist qui s'en était offusqué, chacun avait eu son tour. La mesure semblait judicieuse, et cela les maintenait à leur place.

Mais Farquhar n'avait jamais sollicité la moindre autorisation : en tant que capitaine de pavillon, il considérait tout ceci comme un droit.

Il avait même réduit le nombre des punitions, non leur sévérité. Il examinait personnellement chaque cas et, si un

matelot malchanceux avait commis une faute vénielle ou si la faute avait été causée par le manque d'attention d'un supérieur, il annulait la sanction. Pour enfoncer encore le clou, il donnait à l'accusateur un surcroît de tâches à effectuer. Mais, si la faute était démontrée, il fixait des punitions beaucoup plus dures que celles que Herrick avait jamais ordonnées. C'était là, apparemment, sa seule faille.

— Nous allons bientôt perdre de vue la *Jacinthe* ou le *Busard,* monsieur, déclara soudain Farquhar.

Mais cela ressemblait plus à une interrogation.

— Oui.

Bolitho se mit à marcher lentement le long du bord au vent. Les coutures du pont lui collaient aux semelles, il sentait la chaleur lui tomber de dessus des pavois. Et il n'était pas neuf heures du matin. Il faisait chaque jour un peu plus chaud, ce qui créait quotidiennement un peu plus de tension chez ceux qui enduraient ce climat. Farquhar avait mis le doigt là où cela faisait mal : il ne pouvait plus attendre, il devait adresser une dépêche à l'amiral, pour lui donner ses propres estimations des préparatifs et des intentions des Français. Une fois qu'il aurait envoyé l'un des bâtiments d'éclairage dont il avait désespérément besoin, il serait engagé : il faudrait en subir les conséquences s'il avait tort, ce qui, en soi, n'avait guère d'importance.

Si seulement Inch avait réussi à capturer ce brick espagnol avant que les deux bâtiments français ne l'eussent contraint à prendre le large ! Il aurait pu l'envoyer à l'amiral.

Il s'arrêta, s'abrita les yeux pour examiner la prise. Elle était trop lente, trop vulnérable. Et il pouvait encore l'utiliser comme leurre. Il songea à sa cargaison. Il pouvait aussi en faire une monnaie d'échange.

On entendait des chocs métalliques. Il s'approcha de la lisse pour observer des aspirants qui n'étaient pas de quart et qui s'entraînaient au sabre et au coutelas.

Farquhar lui jeta un coup d'œil :

— J'ai estimé que les talents de Mr. Pascœ seraient bien utilisés ainsi, monsieur – rien dans le ton ne trahissait la moindre arrière-pensée. Il a en tout cas prouvé son habileté en

une certaine occasion, contre l'un de mes lieutenants… – petit sourire – … et il a bon œil.

Bolitho regardait Pascœ qui marchait derrière les deux aspirants en leur parlant à tour de rôle. Le visage cramoisi sous l'effort, ils savaient visiblement que leur commodore et leur capitaine les observaient.

Cling, clang, les lames s'agitaient à un rythme effréné. Les choses étaient pourtant bien différentes au cours d'un combat réel, songeait Bolitho, lorsque jouaient la fureur, la folie qui s'emparaient de vous pour vous faire abattre un homme avant qu'il vous eût lui-même allongé sur le pont.

Gilchrist apparut sous le passavant bâbord.

— Vous auriez mieux à faire, monsieur Pascœ !

Bolitho sentit Farquhar se raidir puis le commandant cria :

— Mais qu'est-ce qui lui prend, à ce salopard ?

Fitz-Clarence avançait de manière bizarre le long du bord sous le vent pour essayer de prévenir Gilchrist qu'il n'était pas seul.

— Monsieur Fitz-Clarence, cria Farquhar, je vous serais reconnaissant de vous tenir tranquille !

Il se tourna vers Gilchrist qui levait la tête :

— Vous disiez, monsieur Gilchrist ?

— Cet exercice n'est pas exécuté selon les règles, répliqua le second.

Bolitho assistait à ce petit drame en silence. Les aspirants s'étaient figés, le bras en l'air, tenant leurs sabres dans des positions bizarres. Des marins qui travaillaient dans les enfléchures au vent s'étaient arrêtés pour regarder. Leurs corps hâlés luisaient au soleil. Et Pascœ au milieu de tout cela, qui regardait Gilchrist d'un œil sombre. Seule sa respiration saccadée trahissait sa colère.

Et Farquhar. Il lui jeta un coup d'œil et surprit le regard glacé de ces yeux bleus. Farquhar avait maintenu Gilchrist au travail dans la discipline. Maintenant, tout éclatait à découvert. Il se souvint de sa bouffée de colère : *Mais qu'est-ce qui lui prend, à ce salopard ?*

Farquhar fit claquer ses doigts :

— Bosco ! Allez me chercher mon sabre !

Il gagna le passavant sous le vent et se pencha à la lisse, les yeux toujours rivés sur Gilchrist qui se trouvait plus bas, du bord opposé.

— Monsieur Pascœ, arrêtez avec ces garnements !

Il attrapa sans se retourner ce que lui tendait le bosco apeuré qui courait jusqu'à lui.

— Je crois savoir que vous avez perdu votre sabre au cours de quelque affaire aventureuse avec les Espagnols, monsieur Pascœ.

Il sortit le sien de son fourreau pour le mirer au soleil d'un œil critique.

— C'est une lame de qualité. Elle m'a été offerte par feu mon oncle.

Et il se tourna vers Bolitho pour ajouter :

— Je crois savoir que Sir Henry préférait quelque chose d'un peu plus lourd, monsieur… – puis il lâcha brièvement : Avec votre permission, monsieur.

Et, lançant le sabre droit sur Pascœ :

— Attrapez !

Bolitho essaya de ne pas tressaillir en voyant le jeune homme faire un bond pour s'en emparer au vol.

Farquhar avait l'air très détendu.

— Et maintenant, monsieur Gilchrist, voulez-vous être assez bon pour croiser le fer avec notre enseigne ; peut-être les aspirants apprendront-ils quelque chose, n'est-ce pas ?

Les yeux de Gilchrist allaient de Farquhar à Pascœ ; il semblait fou de rage.

— Vous me demandez de me battre en duel, monsieur ?

Il avait du mal à prononcer deux mots.

— Pas en duel, monsieur Gilchrist, répondit Farquhar qui regagnait la dunette. Un entraînement, si vous préférez.

En arrivant près de Bolitho, il ajouta tranquillement :

— N'ayez crainte pour Mr. Pascœ, monsieur.

Gilchrist s'était fait porter son sabre par le garçon du carré et le tenait cramponné devant lui comme s'il ne l'avait jamais vu de sa vie.

— A la première touche, annonça-t-il…

Il regardait les aspirants d'un air désespéré. Luce était presque hilare et, à l'autre bout, Saxby restait planté là, bouche bée, les yeux écarquillés comme des soucoupes.

Gilchrist sembla comprendre soudain l'absurdité de sa situation et ordonna sèchement :

— En garde, monsieur Pascœ !

Les lames glissaient l'une sur l'autre, virevoltaient en projetant des éclairs sur le pont comme des langues d'acier.

Bolitho observait l'assaut, la gorge sèche. Il vit la maigre silhouette de Pascœ tourner autour d'un dix-huit-livres, ses pieds tâtant les planches, jambe droite fendue pour conserver son équilibre. Il mourait d'envie de détourner les yeux et de regarder Farquhar. Que faisait-il ? Essayait-il de démanteler l'arrogance de Gilchrist, ou bien voulait-il utiliser le talent de Pascœ pour rappeler à Bolitho le souvenir de son frère défunt ?

Peut-être Farquhar se remémorait-il en ce moment un événement de leur passé. Ce jour où ils avaient été faits prisonniers par Hugh Bolitho, à bord de son corsaire américain. Il y avait peu de chances qu'il l'eût oublié, pas plus que ne lui échappait comment avait commencé la chute de Hugh : elle remontait au jour où il avait tué un de ses camarades alors qu'il était au service du roi. Dans un duel.

Il entendait Gilchrist respirer bruyamment, véritable concentré de colère et de haine. Il força la garde de Pascœ et l'obligea à reculer de plusieurs pas avant qu'il réussît à se reprendre.

— Regardez comme la colère lui donne du talent au sabre, laissa tomber tranquillement Farquhar, comme s'il se parlait à lui-même. Regardez-le, il pousse son avantage, il utilise sa force.

Il eut un hochement de tête d'approbation :

— Il a une plus grande allonge, il est plus résistant que Mr. Pascœ, mais…

Bolitho vit la garde de Pascœ se dresser, passer sous la lame de son adversaire qu'il rejeta de côté avant de la faire voler de l'autre côté du pont.

Gilchrist recula, les yeux rivés sur la pointe immobile dirigée droit sur sa poitrine.

— C'est bien, fit Farquhar en se dirigeant à petits pas vers la lisse – bien mené.

Et se tournant vers Gilchrist :

— Je vous félicite tous les deux.

Il se tourna vers les aspirants, qui restaient comme tétanisés :

— Je pense que c'est une sacrée leçon, hein ?

Bolitho respira profondément. Une leçon, ça oui ! Pour eux tous.

Le pilote de quart, qui avait suivi le spectacle avec les autres, leva soudain les yeux en mettant ses mains autour de ses oreilles :

— Le bruit du canon, monsieur !

Bolitho fut brutalement arraché à ses pensées.

— A quelle distance ?

Puis il l'entendit, comme le bruit du ressac sur les rochers. Étouffé, mais il n'y avait pas à s'y tromper.

— C'est dans l'est, monsieur, compléta le pilote en indiquant la direction, tribord avant. J'en suis sûr.

Farquhar arrivait.

— C'est bien vu, monsieur Bagley.

Il s'approcha du compas, l'examina pendant plusieurs secondes :

— Je demande l'autorisation d'aller investiguer, monsieur – il regardait Bolitho en esquissant un sourire – avant que le vent nous laisse tomber avec un peu plus de temps à… comment dire ?… à occuper.

Bolitho fit signe que oui.

— Signalez à l'escadre d'envoyer toute la toile. Et la *Jacinthe* aussi, si vous parvenez à attirer l'attention du commandant Inch.

Farquhar s'approcha de la lisse comme Gilchrist apparaissait en haut de l'échelle bâbord.

— Rappelez l'équipage ! – la voix était redevenue tranchante, comme indifférente à la confusion de Gilchrist. Envoyez la grand-voile et les bonnettes également, si besoin est.

Il se tut un instant pour écouter les trilles des sifflets qui appelaient l'équipage dans l'entrepont.

— Nous allons abattre de deux quarts – un coup d'œil au pilote. Et espérons que Mr. Bagley ne s'est pas trompé.

Tandis que les hommes se hâtaient de gagner leurs postes, qui aux bras, qui au pied des mâts, Pascœ arrivait en courant sur la dunette pour superviser les timoniers de Luce. Bolitho l'arrêta au passage :

— Je suis content de ce que vous en ayez encore réchappé, Adam.

La figure du jeune homme se fendit d'un large sourire :

— Ce fut facile, mon oncle.

— Peut-être cette fois-ci, coupa Bolitho. Mais ce n'était pas votre façon de faire habituelle, je le sais très bien.

Le sourire s'évanouit :

— Je suis désolé, euh… monsieur.

— Si vous avez envie de croiser le fer à l'avenir, je vous prie de me demander la permission, Adam.

Pascœ hésita un instant, puis, avec un timide sourire :

— Bien monsieur.

— Allez, vous pouvez disposer. Je n'ai pas envie d'attendre demain pour faire ces signaux.

Farquhar s'approcha de lui près de la lisse :

— Un jeune homme de talent, monsieur.

Leurs regards se croisèrent. Bolitho répondit :

— Et je vous serais obligé, commandant, de m'aider à le maintenir dans cette voie.

Farquhar se contenta de sourire puis alla surveiller les hommes qui grimpaient sur les vergues.

Le major Leroux apparut par l'échelle de poupe et salua.

— Au bruit, on dirait qu'il y a deux bâtiments, monsieur. Sans doute le *Nicator* ou le *Busard* aux prises avec un français.

Bolitho leva les yeux vers la grand-voile qui se gonflait, libérée de sa vergue. Le fracas de la toile masquait le bruit du canon.

— J'espère que vous avez raison, major.

Leroux surveillait ses propres hommes qui s'activaient aux bras d'artimon. Il ajouta sur un ton presque badin :

— Cuttler, l'un de mes caporaux, est un excellent tireur, monsieur. S'il avait exercé ses talents dans les foires, il serait certainement devenu riche et prospère.

Puis il s'éloigna pour aller écouter le lieutenant Nepean qui venait faire son rapport.

Allday arrivait sur le pont.

— C'est un petit rusé, ce major Leroux, monsieur.

— Que voulez-vous dire ? fit Bolitho en le regardant.

Allday se mit à sourire :

— Il avait placé ce caporal, Cuttler, dans la coursive du carré. Avec ce long mousquet dont il est si fier.

— Voulez-vous dire qu'il avait donné l'ordre à Cuttler de se tenir paré à tirer ?

Il regardait son Allday, toujours aussi souriant.

Le bosco hocha négativement la tête.

— Pas exactement, monsieur. Il lui a demandé s'il serait capable d'atteindre un sabre dans la main de quelqu'un, si nécessaire.

— Allday, je ne vous connais plus, fit Bolitho en s'approchant des filets.

Puis il s'aperçut que Leroux l'observait. Son visage ne manifestait rien. Et l'espace d'un court instant il se sentit presque désolé pour Gilchrist.

Bolitho se pencha en arrière pour examiner la pyramide de toile du *Lysandre*. Un vaisseau de ligne, certes, mais que Farquhar menait avec l'impétuosité d'un capitaine de frégate.

Pratiquement vent arrière, le bâtiment marchait bien. Les vergues et les haubans vibraient sous la traction de l'énorme surface des voiles. Même ainsi, l'étrave plongeait lourdement et de grandes gerbes d'embruns arrosaient copieusement le gaillard, dans un grand envol de gouttes argentées.

Bolitho grimpa à mi-pente d'une échelle. Ses cheveux volaient au vent tandis qu'il essayait de mieux distinguer ce qui se passait devant, au-delà du boute-hors qui plongeait et se relevait en cadence. Les coups de canon avaient cessé, il apercevait un nuage de fumée brunâtre qui dérivait lentement

sur l'horizon, ainsi que la vague silhouette d'un gros bâtiment sous voilure réduite.

Il entendit Luce qui appelait du chouque du grand mât :

— C'est le *Nicator*, monsieur !

Farquhar, qui avait envoyé Luce dans les hauts avec une forte lunette, cessa d'arpenter le pont et cria :

— J'aimerais bien que ce soit vrai ! – et, se tournant vers Fitz-Clarence : Mais sur quoi diable peut-il bien tirer ?

Luce appelait de nouveau, tout excité et inconscient de la tension qui régnait sous son perchoir :

— Un autre vaisseau sous son vent, monsieur ! Je crois qu'ils sont à l'abordage !

Farquhar fit subitement demi-tour.

— Monsieur Pascœ, si vous ne trouvez pas indigne d'un enseigne d'escalader les enfléchures comme un vulgaire singe, je vous serais obligé de me fournir un compte rendu plus objectif.

Pascœ fit un sourire, se débarrassa de sa veste et entama son ascension.

Farquhar, voyant que Bolitho le regardait, haussa les épaules.

— Luce appartient à une excellente famille, mais j'ai peur que son art de la description ne soit plus adapté à la poésie qu'aux besoins d'un bâtiment de guerre.

Bolitho leva les yeux. Pascœ se déhalait dans les enfléchures de hunier et atteignit bientôt la hune de perroquet. Comme cela paraissait facile ! Il concentra son attention sur les deux bâtiments visibles dans le lointain, incapable de supporter plus longtemps la torture que lui infligeait son horreur des hauteurs.

— Une lunette, je vous prie.

On lui en passa une et il la pointa à travers le gréement incliné. Oui, on reconnaissait aisément la silhouette trapue du *Nicator* et la couleur jaune sale de sa figure de proue. Un peu plus loin, il aperçut trois mâts, un seul à phares carrés, à première vue.

Il entendit Pascœ crier :

— Un trois-mâts barque, monsieur ! Je distingue son pavillon ! – silencieux, Farquhar regardait le mât qui oscillait à en avoir les larmes aux yeux. Un Yankee, monsieur !

Farquhar se tourna vers Bolitho.

— Comme si nous n'avions pas assez d'ennuis, lâcha-t-il amèrement.

Bolitho essayait de dissimuler sa déception à tous ceux qui attendaient ses réactions. Un navire marchand, américain, qui vaquait à ses affaires. Ils ne pouvaient rien y faire, même en supposant qu'il commerçait avec l'ennemi. Le blocus était une chose, mais déclencher une nouvelle guerre contre les États-Unis tout récemment créés risquait de ne pas susciter trop d'enthousiasme chez le roi ou au Parlement.

— Signalez aux autres de rester dans la zone de patrouille.

Il devinait une pointe de terre, à demi cachée par la brume.

— Nous avons pris suffisamment de risques en restant si près des îles d'Hyères pour ne pas y ajouter celui de mettre toute l'escadre au plein.

— Bosco, appela Farquhar, convoquez-moi Mr. Luce sur le pont !

Quelques minutes plus tard et en réponse aux signaux de Luce, *l'Osiris* et la prise les quittèrent pour entamer leur difficile retour vers la haute mer.

— Signalez au *Nicator* que nous le rallions directement, ordonna Bolitho.

Que pouvait bien fabriquer Probyn ? Il était certes humain d'avoir du ressentiment à la vue d'un pavillon américain, surtout pour des gens qui, comme Probyn, avaient été faits prisonniers au cours de la révolution. Mais tout cela était du passé et appartenait désormais à l'histoire. Si quelque acte stupide devait déclencher une guerre, l'Angleterre se retrouverait dans une situation pire que jamais. Il lui faudrait se battre contre la France et l'Espagne, en y ajoutant une Amérique qui était nettement plus puissante que quinze ans plus tôt.

— Le *Nicator* a fait l'aperçu, monsieur.

Luce était à bout de souffle après sa descente par le pataras.

— Très bien.

Il leur fallut encore une demi-heure avant de pouvoir être assez près pour mettre en panne. A ce moment, le *Nicator* s'était dégagé du bâtiment américain, mais, comme ce dernier

dérivait sous le vent, Bolitho avait discerné à son bord des tuniques rouges, les fusiliers de Probyn.

— Mettez mon canot à l'eau, ordonna-t-il – et, à Farquhar : Je vais essayer de gagner du temps, à défaut d'autre chose.

On hissa le canot, qui passa par-dessus le passavant, et l'armement se laissa tomber dedans avant même qu'il eût touché l'eau. Allday, de sa voix de trompette, houspillait les hommes. Le *Lysandre* avait à peine eu le temps de mettre en panne que Bolitho était à la coupée. Tout était prêt.

— Gardez un œil sur le *Busard*, il devrait bientôt arriver par l'est – et, à Farquhar : Je vais l'envoyer à l'amiral avec des dépêches.

— Je suis désolé, répondit Farquhar avec un haussement d'épaules, j'avais espéré une prise d'une autre valeur.

Mais Bolitho descendait déjà l'échelle de coupée, essayant de ne pas baisser la tête pour voir la mer qui bouillonnait autour de la carène et faisait remonter le canot vers lui.

Il s'arrêta, compta quelques secondes et, au moment où le canot arrivait au sommet, sauta. Il n'avait pas repris son souffle qu'Allday donnait l'ordre de pousser.

Il alla s'asseoir dans la chambre avec toute la dignité dont il était encore capable et fit :

— Vers le *Nicator*, Allday.

Les vergues brassées carré du soixante-quatorze le dominaient, des manœuvres courantes pendouillaient çà et là, molles, comme l'homme qui le commandait, songea-t-il.

Allday donna du tour à la voûte avant de se diriger vers la coupée. Trop occupé à regarder le trois-mâts barque, Bolitho ne se souciait guère de ce que pouvait ressentir Probyn en voyant arriver son commodore.

C'était un bâtiment bien construit, élégant. Son nom, *Santa Paula,* était inscrit en lettres d'or sur une coque complètement peinte en noir.

— Rentrez !

Allday poussa la barre dessous tandis que le brigadier crochait dans les cadènes du *Nicator*.

— Vous allez retourner à bord, Allday, lui ordonna Bolitho – et, le voyant hésiter : Tout va bien cette fois-ci. Après tout, le *Nicator* est encore un bâtiment britannique, que je sache !

Allday salua en lui faisant un grand sourire :

— J'attendrai votre signal, monsieur.

Bolitho se hissa jusqu'à la coupée, remarquant au passage que les marches de bois étaient dans un triste état. Les porte-cadènes étaient souillés par de grandes taches de rouille.

Probyn l'attendait avec la garde, trempé par les embruns.

— Je crains que la garde ne soit un peu maigre, monsieur, mais mes fusiliers sont à bord du yankee.

— Je vois.

Bolitho se dirigea vers l'arrière, pour éviter tous ces visages curieux qui l'observaient près de la coupée.

— A présent, racontez-moi. Que s'est-il passé ?

Probyn avait les yeux rivés sur lui :

— Nous avons pris ce trois-mâts en chasse à midi, monsieur. J'ai pensé que c'était un briseur de blocus qui essayait de passer au milieu de notre patrouille, je lui ai donc signalé de mettre en panne.

Il hocha la tête en devinant l'humeur de Bolitho :

— Je sais bien que nous ne sommes pas supposés nous occuper de la neutralité des Américains, mais…

— Il n'y a aucun *mais* à ce sujet.

Bolitho regardait les deux timoniers qui se tenaient à la barre. On aurait dit qu'ils n'avaient pas changé de vêtements depuis qu'ils avaient été embarqués par la presse. Tous les capitaines connaissaient son sentiment à ce sujet. Il avait même couché ses ordres par écrit, afin de faire en sorte que chacun de ses hommes, volontaire ou embarqué de force, reçût un sac convenable. Cette mesure était économique, mais son importance tellement vitale qu'il restait ahuri de la bêtise de certains capitaines, avares au point qu'ils ne faisaient rien tant que leurs hommes n'étaient pas réduits à l'état d'épaves en haillons. Probyn le savait parfaitement et avait apparemment négligé d'exécuter la consigne. Loin des yeux, loin du cœur. Il allait régler cette question plus tard.

— Quelle était votre véritable raison ? ajouta-t-il.

Probyn le précédait vers ses appartements.

— Je manque tragiquement de monde, monsieur. J'ai dû quitter l'Angleterre sans avoir eu le temps de recruter suffisamment, sans quoi…

Bolitho le regardait droit dans les yeux.

— Et vous avez envoyé un détachement à son bord pour y prendre des hommes de force ?

Probyn le regardait d'un air las.

— Tout le monde sait que, chaque année, des centaines, plusieurs centaines de nos marins désertent pour passer sous pavillon américain.

Bolitho en était bien conscient et il s'agissait là d'un sujet de friction permanente entre les deux rives de l'Atlantique. Le gouvernement britannique avait établi une règle qui stipulait que tout marin, quel qu'il fût, était du bon gibier à prendre, à moins que les capitaines américains ne fussent en mesure de produire des certificats de nationalité américaine pour tous ceux qui pouvaient y prétendre.

De son côté, le président américain n'était pas moins ferme. Il avait exigé que, à partir du moment où un homme avait signé à bord d'un bâtiment américain, cela suffît à prouver qu'il *était* américain. On pouvait toujours détruire ou faire semblant de ne pas voir des documents, mais pas le pavillon américain.

— Et nous avons aussi entendu des coups de canon.

Probyn passa devant le fusilier de faction avant de répondre.

— Le yankee a refusé de mettre en panne, même après un coup de semonce. Je ne supporte ça de personne.

Il hésita un peu, dans la petite antichambre.

— J'ai fait conduire son patron à bord, sous bonne garde, monsieur – il semblait soudain rempli d'appréhension. Mais, maintenant que vous êtes ici, je pense que je ferais mieux de vous le confier ?

Bolitho le regardait d'un air glacial.

— Conduisez-moi à lui.

Ledit patron était assis dans la chambre arrière, où un ancien aspirant de Probyn, lui tenait compagnie. Il se leva avec une surprise non dissimulée en voyant entrer Bolitho.

— Eh bien, il y a donc une autorité supérieure, hein ?

Le ton restait courtois, mais il avait du mal à dissimuler sa colère.

— Je m'appelle Richard Bolitho, je suis le commodore de cette escadre britannique.

Il s'approcha de la fenêtre, ajoutant :

— On m'a parlé de votre refus de mettre en panne.

— En panne, mais allez au diable avec ça ! répondit vertement l'Américain. J'ai assez de peine à gagner ma vie sans en plus me faire tirer dessus par un pourri d'Anglais !

Bolitho s'assit en face de lui. C'était un homme vigoureux qui portait une barbe grisonnante. Le patron de la *Santa Paula* devait avoir à peu près le même âge que lui.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Capitaine John Thurgood – il le fixait toujours. De New Bedford.

— Parfait, capitaine Thurgood… – il lui fit un grand sourire – …de New Bedford, donc. Le manque d'hommes est un souci permanent en temps de guerre pour la marine de Sa Majesté.

Thurgood retourna s'asseoir. Il faisait mine d'ignorer totalement Probyn.

— C'est votre problème, commodore. Je ne suis pas en guerre et mes hommes n'appartiennent pas au roi George – il se détendait un peu. Mon gouvernement élèvera la protestation la plus vive et prendra toutes les mesures qu'il jugera utiles lorsque j'aurai pu déposer ma plainte.

— C'est votre droit, capitaine, lui répondit Bolitho. Mais vous savez fort bien que quelques-uns de vos hommes ne sont pas plus américains que l'abbaye de Westminster – il leva la main. Non, non, je sais ce que vous allez me répondre. Peu importe. Vous êtes visiblement un homme intelligent, et je ne vois pas ce que nous gagnerions à discutailler.

Il se leva.

— Je vais vous faire renvoyer à votre bord, capitaine, avec un petit cadeau, un excellent fromage que j'ai apporté d'Angleterre. J'espère que ce présent adoucira, même s'il ne l'efface pas, le tort que nous avons pu vous causer.

Thurgood bondit sur ses pieds :

— Vous voulez dire que je peux m'en aller ?

Il regardait tour à tour Bolitho, Probyn, tout étonné.

— Bon, eh bien, je vais…

— Et votre cargaison, demanda Bolitho d'un ton badin, puis-je vous demander en quoi elle consiste ?

— Du vin rouge ordinaire, répondit Thurgood. J'en ai une pleine cale. Chez moi, on s'en sert pour faire les peintures !

Et il se mit à rire, ses yeux disparaissaient entre de profondes rides.

— Bon sang, on peut dire que vous savez y faire pour calmer un homme en colère !

— Mais je proteste ! s'exclama Probyn.

— Merci de nous laisser, commandant, lui répondit Bolitho. Et dites à votre aspirant de disposer. Je ne suis pas en grand danger – il sourit à l'Américain : N'est-ce pas ?

Thurgood se détendit après le départ de Probyn.

— Dieu du ciel, commodore, je suis content que vous soyez arrivé. Je crois qu'il aurait bien aimé me voir gigoter au bout de sa grand-vergue.

— Il a été fait prisonnier, pendant la dernière guerre.

— Moi aussi, fit Thurgood en haussant les épaules.

— Encore une chose, capitaine, conclut Bolitho en prenant sa coiffure. Vous venez de Marseille, probablement – il hocha la tête. Ce n'est pas un piège. Mais il est peu vraisemblable que vous ayez pu embarquer ailleurs une cargaison de ce genre. Et quelle est votre destination ?

— Corfou, lui répondit Thurgood, l'air amusé. Puis je rentre directement à New Bedford. Ma femme et mes trois garçons y habitent.

— Je vous envie – Bolitho ne vit pas la chaleur que manifestait soudain son interlocuteur. J'ai une prise espagnole avec moi, continua-t-il en le regardant droit dans les yeux. Nous nous en sommes emparés voici quelque temps. Bon, maintenant, si vous acceptiez d'échanger quelques-uns de vos hommes contre, disons, double dose d'Espagnols ?

Visiblement, Thurgood réfléchissait à toute allure.

— Je me disais que vous pourriez les déposer au passage, pendant votre voyage de retour, une fois que vous aurez livré

votre cargaison ? Je suis sûr que les autorités espagnoles auraient à cœur de vous récompenser.

Thurgood semblait sceptique.

— Je n'en suis pas trop sûr.

— Mais si, insista Bolitho, vous n'auriez même pas besoin de les payer. Vous n'auriez pas non plus à partager vos bénéfices avec un équipage plus important que ce dont vous avez besoin pour rentrer chez vous.

Thurgood lui tendit la main.

— Si jamais vous cherchez du boulot, commodore, et j'insiste, n'importe quand, venez me voir.

Il lui serra vigoureusement la main.

— J'ai quelques brutes qui pourraient faire votre affaire. De bons marins, mais je ne les regretterai pas.

— Je crois pouvoir dire qu'ils vont se sentir chez eux, répondit Bolitho en souriant.

Il faisait une chaleur torride sur le pont, le vent soufflait par rafales, ce qui entraînait les bâtiments dans de fortes embardées, à vous donner la nausée.

Bolitho fit signe à Probyn :

— Envoyez un signal au *Lysandre*, dites-lui que je veux que la prise le *Segura* se rapproche de nous. Après cela, envoyez un officier de confiance à bord de la *Santa Paula* pour accompagner le capitaine Thurgood qui lui expliquera ce qu'il faut faire.

Probyn lui jetait un regard, on aurait dit qu'il allait exploser.

— Si vous l'ordonnez, monsieur !

Bolitho fit un grand sourire à l'Américain.

— Lorsque nous serons prêts, je demanderai à mon domestique de vous porter une bonne ration de ce fromage à point. Cela rendra peut-être votre vin buvable.

Thurgood regardait l'embarcation que l'on sortait de son chantier.

— Il me reste à prendre congé, commodore… – mais ce disant, il le regardait encore avec une certaine curiosité – … Bolitho, hein ? Nous avions un corsaire qui portait ce nom, pendant la guerre.

— C'était mon frère – Bolitho avait détourné les yeux. Mais il est mort.

Thurgood lui tendit une dernière fois la main.

— Bonne chance, quoi que vous envisagiez de faire. Je parlerai de notre rencontre à ma femme et à mes enfants… – il eut un large sourire – … et aussi du fromage.

Un enseigne s'approcha et salua.

— Le canot est paré à la coupée, monsieur.

Thurgood se mit en marche, puis s'arrêta en fronçant le sourcil.

— Je ne veux pas participer à tout ceci ni à une autre guerre. J'en ai eu ma dose – un clin d'œil. Mais si j'étais chargé d'une force aussi réduite que la vôtre, je songerais sérieusement à prendre le large.

Bolitho essayait de cacher son excitation. Et aussi son anxiété.

— C'est vrai.

— On m'a dit, répondit Thurgood dans un sourire, qu'il y avait une flotte à Toulon, plus trois cents transports pour faire bonne mesure.

— Merci, capitaine, conclut Bolitho en l'accompagnant à la lisse, et bon voyage à vous aussi.

Il attendit que Thurgood fût descendu dans le canot pour demander le sien.

Une flotte et trois cents transports ! C'était une véritable armada.

La voix de Probyn le sortit de ses pensées.

— J'élève la protestation la plus vive ! J'ai été humilié devant ce Yankee !

Bolitho pivota sur lui-même, les yeux brillants de colère.

— Humilié, dites-vous ? Et comment croyez-vous que j'aie réagi en voyant un vaisseau de ligne ouvrir le feu sur un navire désarmé ? En découvrant que l'un de mes commandants était prêt à risquer des morts inutiles, à déclencher une guerre si nécessaire, dans le seul dessein de se procurer quelques hommes d'équipage ? – il baissa le ton : Et tout cela parce que vous saviez pertinemment que j'en supporterais entièrement les conséquences, c'est bien cela ?

— C'est trop injuste, monsieur.

Mais ses rodomontades n'étaient plus qu'un souvenir.

— C'est bien mon avis – Bolitho le regardait plus calmement. Mais ne me prenez pas pour un idiot. Voilà ce que moi, je trouve *humiliant*.

Il s'avança jusqu'à la coupée, son canot arrivait.

— Vous aurez vos hommes, commandant. Vous les auriez sans doute obtenus de toute manière, si vous aviez usé de votre bon sens au lieu de lâcher une bordée – il lui montra du menton quelques marins occupés aux palans d'embarcation. Regardez-les, commandant. Vous battriez-vous pour quelqu'un qui vous accorderait autant de soin qu'à un chien ?

Il n'attendit pas la réponse.

— Prenez soin d'eux. Sans cela, ils ne se battront pas pour vous.

Il se pencha à la lisse et mit ses mains en porte-voix :

— Emportez votre chargement sur le trois-mâts, Allday, et revenez me prendre.

Allday fit un grand signe et dégagea le canot du bord.

Une heure plus tard, Bolitho était de retour à son bord. Farquhar avait du mal à dissimuler sa curiosité.

— Signalez à la *Jacinthe* de se rapprocher immédiatement. Je ne peux pas attendre Javal. Le commandant Inch portera mes dépêches à l'amiral.

Il attendit, tandis que Farquhar appelait Luce et que l'on hissait le canot sur son chantier.

— Puis-je vous demander, fit Farquhar qui était revenu, quel est votre plan, monsieur ? – il lui montra le *Segura* qui était presque arrivé près des autres bâtiments : Et que fait-il, celui-là ?

— J'envoie quelques-uns des marins espagnols au capitaine Thurgood, en échange de marins, euh, de marins non américains du trois-mâts.

— Cela va nous laisser sous-armés, remarqua Farquhar.

— Mais cela nous aura permis d'obtenir des renseignements – il ne parvenait plus à cacher son soulagement : les Français ont rassemblé une grande flotte. La *Jacinthe* doit partir à toute vitesse, si possible avant le crépuscule.

— Le commandant Probyn doit être heureux de sa bonne fortune, nota Farquhar.

— Peut-être.

Bolitho revoyait sa tête, il s'était fait un ennemi. Peut-être cela avait-il toujours été le cas. Depuis toutes ces années.

— Demain, si rien n'a changé, nous nous réunirons en conférence.

Il déboucla son ceinturon et tendit son sabre à Allday. Dernière découverte, il avait une faim de loup, c'était bien la première fois que cela lui arrivait depuis longtemps.

Comme il se dirigeait vers l'arrière, il se retourna vers Farquhar.

— Si vous étiez général et français, et si vous ne vouliez pas risquer vos transports avant d'avoir atteint votre objectif principal ? Et si cet objectif se situait en Afrique du Nord et peut-être plus loin, aux Indes ?… – il fixait Farquhar droit dans les yeux – … où iriez-vous préparer l'assaut final ?

Farquhar posa les deux mains sur une bitte à tourner en fronçant le sourcil. Pour éviter une bataille ? Il leva les yeux.

— La Sicile pourrait se révéler trop dangereuse. Un endroit sur la côte africaine qui serait suffisamment éloigné du but pour ne pas éveiller les soupçons représenterait également une traversée trop longue pour que les hommes et les chevaux soient encore en état de se battre à l'arrivée.

Il hocha lentement la tête :

— Je crois que je choisirais une île que je contrôle déjà.

Il se tut.

— Cela vous paraît-il sensé, monsieur ?

— Et connaissez-vous une île répondant à cette description ? lui demanda Bolitho en souriant.

Farquhar parut surpris.

— Oui, monsieur : Corfou.

— Exactement.

Il se dirigea vers les barreurs et fit signe à Grubb. Farquhar s'approcha du pilote.

— Le commodore pense que les Français pourraient se rassembler à Corfou.

Grubb le regardait, l'air méfiant.

— Oui monsieur. Mais si vous me permettez cette liberté, c'est vous qui l'avez suggéré !

Farquhar le regarda fixement d'abord, puis se tourna vers l'arrière.

— Quel diable d'homme – il esquissa un sourire. Voilà qui a été habilement mené !

X

LA DÉCISION

Pendant deux autres semaines harassantes, les bâtiments de Bolitho avaient tiré des bords dans les approches sud-ouest de Toulon, la meilleure zone possible pour eux si l'ennemi se montrait. Alors que la *Jacinthe* gagnait Gibraltar à la plus grande vitesse possible, la charge de patrouiller le long des côtes était revenue à la frégate de Javal. Les soixante-quatorze se traînaient avec leur prise, sous voilure réduite, et ils apercevaient en général les huniers de Javal près de quelque pointe dans le lointain ou en panne à la vue de l'ennemi.

Mais les manœuvres aguichantes de Javal n'avaient aucun effet. Les Français restaient là où ils étaient et ne faisaient rien.

C'est alors que, un après-midi où il faisait une chaleur étouffante et tandis que le *Busard* tâtait la côte pour la quarantième fois, Javal prit sur lui de mettre une chaloupe à l'eau et de la confier à son second, Mr. Mears. Il s'agissait plus de rompre la monotonie que de n'importe quoi d'autre, car les Français n'avaient jamais envoyé la moindre frégate ni même une corvette pour convaincre le *Busard* d'aller voir ailleurs.

Cette nuit-là, un pêcheur français avait eu exactement la même idée. Sans tenir compte des instructions du major général et du commandant de la garnison, il avait mis à l'eau sa frêle embarcation en compagnie de son fils et de son cousin.

Bolitho découvrit tout cela le lendemain matin, lorsque la chaloupe du *Busard* accosta avec à son bord Javal et les trois pêcheurs français.

Le pêcheur, homme âgé, se montra méfiant. Il semblait assez peu soucieux de l'existence et jugeait sans doute que, puisque les Anglais avaient éperonné son petit bateau avant de

le couler, il n'avait plus rien de toute manière qui vaille encore de vivre.

Bolitho entendit le rapport de Javal puis se fit amener les trois Français dans sa chambre, Le vieux, homme à la barbe grisonnante, son cousin, aussi rouge qu'un homard et dont la bedaine avait la taille d'un tonneau de rhum, le fils enfin, tendu, furieux, mais mort de peur.

Bolitho leur expliqua, en utilisant les services d'interprète de Javal, lequel parlait un excellent français, qu'il voulait savoir ce qui se passait à Toulon. Comme il était prévisible, le pêcheur lui répondit tout net qu'il pouvait aller rôtir en enfer. Le fils cria *« Mort aux Anglais ! »* avant de se faire embarquer, ruisselant de larmes, par le sergent Gritton.

Le cousin, quant à lui, avait davantage les pieds sur terre. Il lui expliqua que cette barque était leur seul bien. Leur seul moyen de faire vivre leurs familles et d'augmenter un peu leurs modestes revenus, dans une ville où le meilleur était réservé aux militaires. La chose était en effet vraisemblable.

En dépit de sa large sous-ventrière, de son visage rougeaud et de son air fourbe, ce cousin était visiblement la tête pensante de la famille.

Il commença par suggérer timidement que, si Bolitho leur procurait un autre bateau et, pourquoi pas, un peu d'argent et de nourriture, il était prêt à dire ce qu'il savait.

— Je vais faire fouetter cette vermine, monsieur ! explosa Javal. Je vais te lui en donner, moi, un *bateau !*

— Et ainsi, nous n'apprendrons rien du tout.

Bolitho s'approcha de la fenêtre et contempla quelques nuages bas qui flottaient dans le ciel clair. Peut-être un changement de temps en vue.

— Farquhar, dites-lui qu'il aura peut-être un bateau et des vivres. Signalez au *Segura* d'envoyer un canot – et il ajouta à l'intention de Javal : Ces pêcheurs n'auront pas envie d'aller raconter aux autorités ce qu'ils ont vu. Le fait qu'ils aient désobéi aux ordres et qu'ils rentrent avec un bateau un peu bizarre suffirait à les confondre.

— Vous avez donc l'intention de les relâcher, monsieur ? s'exclama Javal.

— Nous risquons même de recommencer, commandant – Javal allait de surprise en surprise. A la guerre, on ne choisit pas ses amis.

Voilà comment, alors que l'on emmenait le pêcheur et son fils examiner le canot espagnol, le gros cousin entreprit de rapporter ce qu'il avait observé à Toulon.

Le patron de la *Santa Paula* avait fourni à Bolitho une description honnête, mais prudente : une flotte imposante, composée de très nombreux bâtiments de ligne, dont l'un, selon le pêcheur, portait cent vingt pièces ou davantage. C'était sans doute lui qui arborait la marque du vice-amiral de Brueys, tandis que le contre-amiral de Villeneuve avait mis la sienne sur un autre. Bolitho avait entendu parler des deux officiers à mainte reprise et il éprouvait du respect pour eux. Les préparatifs se faisaient sans discontinuer pour ravitailler et entretenir ce grand rassemblement de bâtiments. Les intendants locaux se démenaient pour acheter toute la nourriture possible. C'est la raison pour laquelle ces pêcheurs avaient pris la mer : vendues à la marine, leurs maigres prises auraient pu leur rapporter quelque argent.

Farquhar s'adressa à l'homme en lui parlant lentement et lui posa une question. Bolitho observait ses réactions, les gestes qu'il faisait, mains au-dessus de la tête ou indiquant la mer.

— La flotte n'est pas encore parée à faire voile, expliqua Farquhar. On dit qu'elle attend le bon moment. Et ils attendent aussi le chef de l'expédition – il leva les sourcils. Cela paraît plausible.

Bolitho hocha la tête. Il ne parlait pas trop bien le français, mais il en connaissait suffisamment pour avoir reconnu le nom de Bonaparte.

— Il insiste sur le fait, poursuivit Farquhar, qu'une partie de la flotte est déjà prête à lever l'ancre, monsieur : plusieurs bâtiments marchands et leur escorte – il indiqua d'un air entendu le visage rougeaud de l'homme. Il est trop poltron pour mentir, à mon avis. Il dit que les bâtiments n'appareillent pas à

cause de notre présence ici. Leur cargaison a sans doute une certaine valeur.

— … ainsi que leur destination.

Bolitho avait déjà pris sa décision.

— Renvoyez-les avec leur canot, puis signalez à l'escadre de se rapprocher du *Lysandre*. Nous allons nous mettre plus bas dans le sud.

— Vous croyez qu'ils courraient le risque, monsieur ?

— A leur place, je le ferais – Bolitho se tourna vers Javal : Je rendrai compte du rôle qu'a joué votre second dans cette affaire. Il s'est bien conduit, tout comme vous.

Une dose de risque, la chance, une coïncidence. Tout avait convergé pour lui fournir le premier élément solide d'information. Avec ses trois soixante-quatorze au large et les seules vigies du *Busard* pour surveiller l'éventuelle sortie du port de l'ennemi, Bolitho était désormais dans la meilleure posture possible s'il voulait agir en fonction de la situation.

Et lorsque la *Jacinthe* aurait rallié l'amiral, l'arrivée d'une flotte, non plus d'une simple escadre, ne serait désormais qu'une question de temps. Cette flotte pourrait achever ce qu'ils avaient commencé.

Ce même jour au cours duquel il avait vu les pêcheurs passer la coupée et entamer leur longue traversée jusqu'à la côte, Bolitho donna l'ordre à ses bâtiments de gagner leur nouvelle position, à environ vingt milles dans le suroît de Toulon. Il nota ses instructions par écrit et les fit transmettre à tous les commandants, puis il mit au point les derniers détails avec Farquhar et Grubb ; enfin, lorsque le crépuscule tomba, il descendit dans sa chambre savourer un plantureux repas : porc bouilli tiré du tonneau et le dernier morceau du fromage qu'il avait apporté d'Angleterre.

Comme il était assis à sa table et sirotait son café en écoutant bruire et craquer le gréement, il se mit à songer à Falmouth, à sa grande maison vide. Il repensait aussi à ce capitaine américain, à cette épouse qui l'attendait à New Bedford. Quel accueil émouvant l'attendait là-bas !… Il imaginait très bien la scène. Et lui, combien de temps devrait-il encore patienter avant de revoir Falmouth ? Il était à bord du

Lysandre depuis deux mois, il avait l'impression que cela durait depuis dix fois plus longtemps. A présent que la chance semblait être revenue, le temps passerait peut-être plus vite ?

Et c'est en rêvassant à toutes ces choses qu'il s'allongea sur sa couchette. Quelques minutes plus tard, il s'endormait d'un sommeil profond et sans rêve.

Il sentit que quelqu'un lui posait la main sur l'épaule alors qu'il avait le sentiment d'avoir tout juste posé la tête sur l'oreiller. Il s'éveilla pour de bon, découvrit le visage inquiet d'Allday à la lueur jaunâtre d'un fanal.

— Qu'y a-t-il ?

Il reprit lentement ses esprits, se souleva péniblement et descendit de sa couchette. Il n'y avait plus à poser de question et il s'en voulut d'avoir dormi si profondément. La nuit était pleine de bruit et de fureur, le bâtiment remuait dans tous les sens, il manqua tomber en essayant d'aller jusqu'à son coffre.

— Ça souffle sec, monsieur, annonça Allday. Et ça empire même de minute en minute !

Bolitho enfila son pantalon en vacillant sur le pont et finit par aller s'écraser contre Allday.

— Au nom du ciel, mais pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ?

Allday s'abstint de répondre et se retourna au moment où Ozzard arrivait à la porte, clignant des yeux, tenant au-dessus de sa tête un autre fanal.

— Trouve les affaires du commodore, mon gars !

— Non, coupa Bolitho, seulement ma veste, je dois monter sur le pont !

Avant même d'avoir atteint la dunette, il se rendit compte qu'il ne s'agissait pas d'un banal coup de chien. C'était une grosse tempête. Il aperçut en se courbant sous le pont la barre où l'on avait doublé les timoniers. Les marins devaient s'accrocher au maneton pour résister à la forte gîte du pont.

Il lui fallut un certain temps pour accoutumer ses yeux à l'obscurité et percevoir enfin quelque chose qui dominait les hurlements du vent et les coups de tonnerre de la toile claquant au-dessus de sa tête.

Des silhouettes passaient près de lui, les hommes essayaient de trouver une main courante à quoi se cramponner, des

torrents d'embruns les aspergeaient copieusement avant de s'écouler en gargouillant par les dalots. Haubans et pataras vibraient, ronronnaient ; il trouva même le temps de compatir avec la bordée de repos en bas qui se retrouvait à batailler le long des vergues, se débattant contre la toile à rentrer.

Il aperçut Farquhar, dont la mince silhouette se détachait sur fond de mer et de ciel et qui, les mains en porte-voix, appelait un de ses officiers. Remarquant Bolitho, Farquhar tituba jusqu'à lui. Sa chevelure blonde volait au vent, il ne portait que son pantalon et sa chemise et était pieds nus.

Point n'était besoin de chercher d'autre indice que celui de sa présence : la situation devait être grave.

— Le vent a viré noroît, monsieur ! cria Farquhar, j'ai ordonné de carguer les huniers et de rentrer les voiles d'avant.

Il se retourna en entendant comme un coup de mousquet qui venait de l'avant puis se transforma en un grand bruit de déchirure. La misaine avait explosé en une multitude de fragments.

— C'est toujours ça qui leur sera épargné !

Bolitho se fraya un chemin jusqu'à la lisse et essaya de percer l'ombre au-dessus du pont. D'un bord, la mer était noire comme de la poix. De l'autre, elle était démontée, blanchie par de grands bancs d'écume qui jaillissaient largement au-dessus de la dunette et noyaient les sabords. Il n'y avait plus trace de ses autres bâtiments ; il devina que leurs capitaines devaient être déjà assez préoccupés et que la situation du *Lysandre* était certainement le cadet de leurs soucis.

Il entendit la grosse voix de Grubb qui se transformait en beuglement :

— Doucement, les gars ! Vous allez lui arracher les bordés !

Un homme glissa sous le passavant au vent et tomba en se débattant dans un torrent d'eau avant d'atterrir contre un dix-huit-livres. Bolitho crut même entendre ses côtes craquer.

— Au nom du ciel, commandant, mais pourquoi avez-vous tant tardé ? Toute l'escadre va être chassée sur des milles avec ça !

Une drisse cassée tomba des hauts en se tortillant connue un être vivant sur le pont supérieur. D'autres n'allaient pas

tarder à suivre si Farquhar ne prenait pas immédiatement les mesures adéquates.

Farcjuhar cracha l'eau salée qu'il avait dans la bouche :

— C'est cet imbécile de Gilchrist, il a attendu trop longtemps ! Bon Dieu, mais où est-il, ce gaillard, je vais le…

— Nous n'avons pas le temps, répliqua Bolitho en lui saisissant le bras. Nous devons mettre à la cape et voir ce que cela donne !

— Bien monsieur ! Tout de suite, répondit-il en le regardant fixement.

Il avait l'air désespéré.

Mais Bolitho lui tenait toujours le bras.

— Réduisez la vitesse et venez à la cape dès que nous aurons réduit la toile – il était obligé de hurler pour se faire entendre. Nous prendrons la cape sous huniers seuls.

Il dut se baisser et ferma les yeux du plus fort qu'il put. Un mur d'eau passa par-dessus les filets vides et balaya le pont sans pitié avant de cascader sur celui du dessous.

— Mais conservez la voile d'étai parée et prête à établir au cas où les autres s'envoleraient !

Il entendit la voix de Farquhar faiblir lorsqu'il s'éloigna le long de la lisse, main sur main, puis entr'aperçut des silhouettes troubles : les marins qui couraient aux ordres. Au-dessus de lui, dans la nuit, il distinguait les voiles claquant à tout rompre et que les gabiers s'acharnaient à carguer pour obéir à la dernière consigne. Des voix aussi, au milieu de ce concert tonitruant que faisaient le vent et la mer, les plaintes des manœuvres et des espars.

— Faites passer, cria Grubb : Parés à venir dans le vent ! – il fit un clin d'œil à Bolitho. Je parierais fort que ces maudits Français doivent être pliés en deux, monsieur !

Bolitho ne lui répondit pas. Il avait autre chose à quoi penser : ce coup de vent de noroît était une malédiction pour son escadre. En revanche, pour un amiral français guettant le meilleur moment pour appareiller de Toulon, c'était une aubaine, une chance qu'il ne pouvait décemment laisser passer.

Il aperçut Gilchrist, dont la silhouette filiforme surgissait en haut de l'échelle de dunette, enveloppé dans son grand ciré noir

luisant de façon lugubre. Gilchrist avait sans doute plus redouté son commandant qu'il n'avait été effrayé par les premiers signes de tempête. A moins que, aiguillonné par l'envie de montrer qu'aucune circonstance ne le désarçonnait, il n'eût laissé les choses aller trop loin avant d'être obligé de se rendre à la raison.

Il s'essuya le visage du revers de la manche. Il avait du sel dans les yeux, dans la bouche. Lorsqu'il releva la tête, il put constater que le plus gros des voiles avait disparu. Seul le hunier d'artimon n'était ferlé qu'à une extrémité de la vergue, A l'autre bout, un énorme ballon de toile se gonflait comme si y avait été enfermé quelque gigantesque monstre. Une forme passa en travers des immenses masses de nuages en fuite ; Bolitho courut jusqu'à la lisse, et alors l'objet heurta le gaillard d'avant dans un bruit déchirant.

Une voix rauque cria :

— Descendez cet homme à l'infirmerie !

Sur quoi, le lieutenant de vaisseau Veitch :

— Annulez ! Le chirurgien ne peut plus rien pour lui !

« Pauvre vieux », songea Bolitho. Il s'était battu contre la toile rebelle, sans autre aide que ses pieds pour porter son corps perché sur la grand-vergue en transe. Avec ses camarades de chaque côté, jurant, criant dans la nuit, tassant la grosse toile détrempée à s'arracher les ongles, à se mettre les jointures à vif. Un pied qui avait glissé, une rafale de vent, et il était tombé.

— Du monde aux bras ! Parés sur la dunette !

Grubb grondait :

— Laissez filer la barre quand je donnerai l'ordre ! Traitez-la comme un bébé !

— La barre dessous !

Des silhouettes accouraient dans la pénombre glauque, un aspirant qui saignait de la tête, un matelot qui se tenait le bras, les dents serrées de douleur.

— Les bras sous le vent ! Envoyez !

Le *Lysandre* planta ses dix-sept cents tonnes de chêne et d'artillerie dans un maelström d'embruns qui giclaient de toutes parts. Là-haut, un petit rectangle dur comme l'acier, le hunier cargué, avait l'air de danser sans se soucier de leurs os ni de

leurs muscles. Les mâts grondaient sous les efforts que leur faisaient subir le vent et la mer.

Bolitho voyait tout, entendait son bâtiment et son équipage lutter pour mettre les vergues dans le lit du vent, pour reprendre le contrôle. Si la barre lâchait, si le hunier se réduisait en lambeaux comme la misaine, ils n'auraient peut-être pas le temps d'établir la voile d'étai. Et il pouvait les lâcher comme les autres.

Pourtant, barre toute dessous avec les timoniers qui se battaient sur le pont trempé comme s'ils devaient escalader une colline, le deux-ponts finit par obéir. Bolitho voyait la mer entrer à gros bouillons du passavant au vent jusqu'au coltis, traverser jusqu'au pavois de l'autre bord en balayant hommes et apparaux non saisis sur son passage. La plus grosse partie du liquide achevait son parcours dans la cale. Il fallait se mettre aux pompes dès à présent mais, au milieu de tout ce fracas, il ne les entendait pas. Leurs réserves allaient être perdues et l'eau douce, aussi précieuse que la poudre à canon, polluée et rendue imbuvable.

Il lâcha les filets et laissa le vent le pousser sur le pont en pente jusqu'au compas.

Grubb cria :

— Nous faisons route quasiment plein nord, monsieur ! – il se retourna pour regarder un homme qui gémissait et que l'on emmenait – on devrait pouvoir tenir comme ça !

— On doit ! – Bolitho vit que ses mots faisaient leur effet – si nous restons en fuite, nous n'arriverons jamais à revenir à temps !

Grubb le regarda s'en aller puis dit à son aide :

— Comment dites-vous donc, monsieur Plowman ?

Plowman s'accrocha à l'habitacle. Sa veste luisait comme de la soie mouillée à la faible lueur de la lampe.

— J'ai dit à Mr. Gilchrist de faire monter tout le monde ! – et il ajouta, la voix pleine de colère : Qu'il aille au diable, il aurait pu nous faire tous périr !

— Il est encore temps pour ça, fit Grubb avec une grimace.

Bolitho se frayait un chemin vers la lisse lorsqu'il entendit un cri :

— Baissez-vous, en bas ! Le petit mât de perroquet est en train de tomber !

Sans laisser à quiconque le temps de bouger ou de tenter quoi que ce fût, l'espar bascula brusquement sous le vent, hésita pendant quelques secondes atroces avant de plonger comme un arbre. Étais, haubans et enfléchures suivirent dans un grand méli-mélo de poulies et de manœuvres, avant d'arrêter leur course à tribord avant. Le hunier ferlé restait seul dans l'obscurité comme une énorme dent de cauchemar.

— Il lofe, monsieur ! cria Grubb en jetant tout son poids sur la barre. C'est comme si on avait une ancre devant !

Bolitho aperçut Farquhar qui vacillait le long du passavant au vent, trempé jusqu'aux os, une épaule nue et en sang, probablement quelque objet tombé de là-haut. Il voyait tout avec la plus grande netteté, comme s'il avait été en train d'examiner un schéma et non un bâtiment en train de lutter pour survivre.

Si Herrick avait été là à ce moment, rien de tout cela ne serait arrivé. Aucun officier n'aurait été terrorisé au point de ne pas l'appeler. Herrick n'était peut-être ni un grand stratège ni un bon adjoint au commandant d'une escadre, mais c'était un marin magnifique.

— Envoyez du monde à l'avant, beaucoup de monde ! cria Bolitho.

Il dépassa Farquhar, certain qu'Allday était sur ses talons.

— Nous n'avons pas de temps à perdre !

Des cris aigus jaillissaient de toutes parts, des voix répondirent. Bolitho aperçut des fusiliers ou des marins, certains habillés, d'autres nus, se frayer un chemin dans des torrents d'écume pour rejoindre le lieu où le bosco et une poignée de vétérans, dont le poste était sur le gaillard, s'activaient au milieu du fouillis.

Bolitho sentit le bâtiment plonger lourdement dans un grand creux, entendit plusieurs cris d'alarme. Le mât de perroquet et sa vergue venaient de heurter la coque, il vit que Pascœ était déjà sur place et lui cria :

— Est-ce vous qui dirigez les opérations ?

Pascœ lui fit signe que tel était bien le cas :

— Mr. Yeo est en train de couper une partie du gréement qui est tombé !

Il se baissa comme un chasseur de prise, les bras au-dessus de la tête, au moment où un mur d'eau s'abattait sur les hommes, qui en eurent le souffle coupé.

— Et Mr. Gilchrist conduit le détachement principal à l'extérieur par le bossoir !

— Parfait, fit Bolitho – et, à Allday : Nous allons donner la main ici, nous ne pouvons rien faire de plus à l'arrière.

Il fraya son chemin au milieu des grosses glènes de chanvre goudronné et eut bientôt les mains et les tibias en sang.

— Tudieu, fit une voix, c'est le commodore qui arrive, les gars ! – et une autre murmura : Faut-ti qu'on soit dans une mauvaise passe !

Bolitho se pencha au-dessus du pavois et aperçut le courant écumeux qui passait sous les bossoirs. Le mât brisé se soulevait et venait heurter la carène comme un éperon. Le bois déchiqueté luisait comme pour mieux les narguer et mettre un terme définitif à leurs espoirs.

Il aperçut Gilchrist qui faisait de grands gestes à travers le fouillis, comme un homme capturé par une horrible créature marine.

— Ces haches, monsieur Yeo ! Essayez de sauver la vergue, mais débarrassez-nous le plus vite possible du mât !

Un homme essayait de reculer de son perchoir précaire, sous le bossoir, mais Gilchrist le força à baisser la tête et à regarder l'eau sous l'énorme capon.

— Ou nous sauvons le bâtiment, ou nous partons tous au fond ! Maintenant, prenez-moi un tour sur ce bout ou je m'occuperai de vous demain !

La fureur de Gilchrist, sa référence délibérée à un lendemain possible semblèrent faire leur effet. Grognant, jurant, ils se jetèrent dans la bataille contre les espars. La colère les aidait à vaincre leur peur et à oublier les hurlements du vent.

Bolitho s'activait au milieu de toutes ces silhouettes anonymes et ce travail manuel lui permit de remettre de l'ordre dans ses pensées. Le petit mât de perroquet pouvait être remplacé, Herrick avait pris soin de constituer un bon lot de

rechanges avant son départ d'Angleterre. S'ils parvenaient à sauver la vergue, le bâtiment retrouverait ses pleines capacités de manœuvre en quelques jours, dès qu'ils pourraient bénéficier de conditions un brin favorables. Mais cela allait demander un certain temps, un temps pendant lequel ils auraient dû être en station, à l'endroit qu'il avait si soigneusement choisi pour se tenir à l'affût des transports ennemis.

— Monsieur Pascœ ! cria Gilchrist, prenez quelques hommes avec vous, allez à l'arrière et essayez de capeler cet espar.

— Bien, monsieur !

Pascœ lui fit signe qu'il avait compris et attrapa par le bras ou l'épaule quelques-uns des marins qui se trouvaient près de lui.

Gilchrist se tourna vers lui :

— Si vous ne pouvez pas le sauver, faites au moins en sorte qu'il ne cause pas d'autre dommage à la coque !

Mais il fut interrompu par une douche d'embruns qui passait par-dessus le boute-hors.

Lorsque l'eau se fut transformée en un gros torrent, Bolitho constata que le marin réprimandé par Gilchrist avait disparu. Il était sans doute quelque part dans la nuit, assistant impuissant au spectacle de son bâtiment qui s'éloignait inexorablement, ses cris perdus au milieu des lames. Et plus probablement encore, il avait coulé comme une pierre. Il fallait bien envisager la triste réalité en face : la plupart des marins ne savaient pas nager. Bolitho se surprit à faire une courte prière : pourvu qu'il eût connu une mort rapide et que lui eût été épargnée l'agonie de se retrouver tout seul et perdu !

Les haches taillaient sauvagement dans le gréement, tandis que d'autres marins s'activaient à mettre en place des palans de fortune pour saisir la vergue intacte au pied de l'artimon.

— Ça y est, il s'en va !

L'avertissement se trouva confirmé lorsque, au milieu des claquements d'apparaux et de cordages coupés, le petit mât de perroquet libéré de ses liens plongea définitivement sous le vent. Bolitho voyait les hommes de Pascœ se démener pour parer l'espar encore dangereux. Il retint soudain son souffle en

voyant un filin se casser puis un second se tendre à tout rompre en balayant la lisse de passavant avant de prendre Pascœ par les épaules.

— Coupez ces bouts !

L'aspirant Luce se laissa tomber du passavant, sans se soucier des embruns qui jaillissaient.

— Coupez-le !

Un second filin fouetta, Bolitho sentit son sang se glacer dans ses veines : Pascœ basculait par-dessus la lisse, attiré irrésistiblement vers la mer par le poids du gréement.

Mais Luce était près de lui, maigre silhouette courbée sous les cordages qu'il coupait à grands coups de hache.

Yeo arriva du gaillard. Vingt ans de mer lui avaient fait l'œil et il comprit immédiatement que l'aspirant courait un grand péril.

— Reculez, monsieur Luce !

Mais il était trop tard. Comme la lame affûtée de la hache coupait un bout, un autre se tendit automatiquement et Pascœ tomba en criant dans les bras de deux marins. Luce se retrouva piqué sur le côté, son bras avait encaissé tout le choc. Lorsque le bâtiment fut lentement remonté dans le vent, il cria :

— o mon Dieu, aidez-moi !

Yeo et les autres réussirent à l'atteindre et à couper le bout. Luce tomba sans connaissance à leurs pieds.

— Allday, vite, ordonna Bolitho, emportez-le en bas !

Puis il se précipita sur le passavant pour aider Pascœ à se mettre debout.

— Comment vous sentez-vous ?

Pascœ se tâta la colonne vertébrale et fit la grimace :

— C'est passé tout près – il cherchait quelque chose sur le pont. Mais où est Bill Luce, monsieur ? – il se laissa tomber contre la lisse. Il n'est pas…

— Il a été blessé, lui répondit Bolitho qui sentit au même moment le bâtiment réagir doucement à sa liberté retrouvée, indifférent peut-être au sort de ceux qui avaient payé pour cela. Je l'ai fait porter chez le chirurgien.

— Oh non, s'exclama Pascœ, pas après qu'il m'a sauvé la vie !

Bolitho le sentait souffrir et, malgré l'obscurité, percevait sa détresse.

— Je vais descendre, Adam. Vous, restez ici – il n'avait pas le cœur à poursuivre. Les autres ont besoin de vous.

Il regagna l'arrière, croisa Farquhar près de la lisse de dunette, Comme s'il n'avait pas bougé d'un pouce.

Farquhar laissa échapper malgré lui :

— Merci, monsieur ! Cela a encouragé les hommes de vous voir parmi eux !

Bolitho se tourna vers lui :

— J'en doute. Mais un seul commandant à l'arrière suffit amplement !

Puis il leva les yeux, le hunier arisé était toujours aussi raide, mais tenait bon, en dépit de la pression énorme à laquelle il était soumis.

— Je descends à l'infirmerie.

— Êtes-vous blessé, monsieur ?

— Appelez-moi sans délai s'il y a une évolution – il se dirigea vers la descente. Non, je ne suis pas blessé. Pas physiquement, du moins.

Au fur et à mesure qu'il descendait d'un niveau puis d'un autre encore, les bruits de la mer s'estompaient doucement, remplacés par les craquements des membrures. L'odeur de goudron et de fond de cale était plus forte. Les lanternes qui oscillaient projetaient de longues ombres. Il continua sa descente par la batterie basse puis sous la ligne de flottaison du *Lysandre*, un monde où la lumière du jour ne pénétrait jamais.

Devant l'entrée de la petite infirmerie, il retrouva plusieurs marins qui se reposaient là après avoir été pansés. Certains étaient allongés, cela sentait le sommeil et le rhum. L'air était épais, mélange de ces odeurs de souffrance et de sang.

Shacklock leva les yeux et aperçut Bolitho.

— Monsieur ?

C'était un homme à l'air las, à la chevelure clairsemée. Il avait l'air presque chauve à la lueur des lanternes qui se balançaient, alors qu'il n'avait pas même trente ans. Bolitho le considérait comme un bon médecin, denrée plutôt rare à bord des bâtiments du roi.

— Comment va Luce ?

Les hommes s'étaient écartés et Bolitho s'aperçut que l'aspirant était déjà allongé sur la table. Il était nu, le visage contracté, livide. Shacklock souleva un pansement sommaire posé sur son épaule.

Bolitho put constater que le cordage avait tranché dans la chair et dans les muscles comme un fil à couper le beurre. L'avant-bras se trouvait dans une position anormale, les doigts étaient inertes et desserrés.

Shacklock étendit la main au-dessus de son bras, paume ouverte comme s'il se servait de pointes sèches. Il n'y avait pas six pouces jusqu'à la pointe de l'épaule.

— Il faut enlever ça, monsieur – il gonfla les lèvres. Et même ainsi…

Bolitho baissa les yeux sur le visage tout pâle de Luce. Dix-sept ans. Autant dire rien.

— En êtes-vous certain ?

Quelle question !… Il l'avait entendue si souvent.

— Oui, répondit Shacklock en faisant un signe à ses aides – le plus tôt sera le mieux. Il peut très bien ne pas se réveiller avant que ce soit terminé.

C'est alors que Luce ouvrit les yeux. Il regarda fixement Bolitho, sans bouger et pourtant, il parut avoir compris en quelques secondes tout ce qui s'était passé, et ce qui l'attendait.

Il essaya de bouger, mais Bolitho le maintint solidement en place par son épaule valide. Sa peau était glacée, ses cheveux encore mouillés des embruns qui régnaient dans cet univers hurlant, trois ponts plus haut.

— Vous avez sauvé la vie de Mr. Pascœ, lui dit-il – il essayait de parler d'un ton égal. Adam va venir dès qu'il pourra.

Il aperçut derrière la tête du jeune garçon Shacklock qui sortait deux bistouris d'une mallette. Un court, l'autre long et effilé. Un aide essuyait un instrument non identifié sous une lanterne. Le pont s'inclina, l'homme vacilla un peu. Bolitho vit alors qu'il s'agissait d'une scie.

Luce murmura doucement :

— Mon bras, monsieur ? – il se mit à pleurer : *Je vous en prie,* monsieur !

Bolitho se pencha pour prendre un gobelet de rhum que lui tendait un garçon à la langue pendante.

— Buvez ceci – il lui mit de force le gobelet aux lèvres. Buvez tant que vous pouvez.

Le breuvage lui dégoulinait aux commissures, il sentait son corps trembler, comme pris d'une épouvantable fièvre. C'est tout ce qu'ils avaient. Du rhum, et de l'opium après l'opération en guise de sédatif.

Il entendit des pas qui s'approchaient puis la voix de Pascœ, tendue, à peine reconnaissable.

— Le commandant vous présente ses respects, monsieur. Nous venons d'apercevoir le *Nicator*.

Bolitho se déplia légèrement, tout en gardant sa main posée sur l'épaule de Luce.

— Merci.

Tout autour de lui, des ombres s'approchaient, comme des anges de mort. Les hommes de Shacklock attendaient pour commencer.

— Restez avec lui, Adam.

Il se força à regarder l'aspirant. Lui aussi le regardait, le rhum et les larmes se mêlaient dans sa gorge. Sa bouche seule bougeait, il murmura : « Je vous en prie. »

Il attendit que Pascœ eût la tête toute proche de celle du jeune garçon, puis dit à Shacklock :

— Faites de votre mieux.

Le chirurgien lui adressa un signe de tête :

— J'ai chauffé les lames pour diminuer le choc, monsieur.

Bolitho s'apprêtait à partir lorsqu'il entendit le chirurgien donner un signal. Il entendit Luce crier tandis que les aides lui maintenaient les jambes et la tête sur la table.

Bolitho avait atteint le pont supérieur quand Luce commença à hurler. Ce cri sembla d'abord le poursuivre tout en haut dans le vent, puis il cessa brusquement.

Bolitho posa les deux mains sur la carte, qu'il examina plusieurs secondes durant. La tempête avait fait rage pendant deux longs jours et deux longues nuits, si bien que le soleil qui le

réchauffait et la douce brise qui soufflait dans les voiles lui dormaient l'impression que le navire n'était pas encore apaisé.

Les autres commandants étaient assis autour de la table et l'observaient, chacun plongé dans ses réflexions, épuisés par la bataille qu'ils avaient dû mener contre la tempête et celle qu'il avait fallu remporter pour survivre.

Au sein de l'escadre, dix-sept hommes avaient été tués : tombés du haut des mâts, passés par-dessus bord. Quelques-uns s'étaient évanouis sans laisser de traces, comme s'ils n'avaient jamais existé.

On était au milieu de l'après-midi, et les bâtiments naviguaient en formation serrée. Bolitho avait ordonné à tous ses commandants de se réunir en conférence.

Il regardait le visage sombre de Javal. On s'attendait aux nouvelles qu'il apportait. Pourtant, jusqu'à la dernière minute, il avait espéré. Mais lorsqu'ils avaient aperçu les huniers du *Busard* peu après l'aube, la vigie avait crié le contenu de son signal. Les Français avaient pris la mer. Une douzaine de bâtiments, peut-être davantage, avaient appareillé sous leur nez en profitant du coup de vent de noroît. Javal et ses hommes avaient assisté impuissants à leur passage tout en faisant l'impossible pour conserver l'ennemi en vue. L'amiral français avait même prévu cette éventualité. Deux frégates étaient sorties de la zone de mauvais temps et avaient balancé une bordée dans le gréement du *Busard* avant de rompre pour rejoindre le convoi dans la nuit.

Pour un guerrier comme Javal, cela avait dû être terrible. Son gréement abattu, avec la tempête qui forcissait à chaque minute, il avait vu les Français s'échapper. Il avait bien essayé de prendre contact avec l'escadre en tirant au canon de salut et en lançant une fusée. Mais à ce moment, Gilchrist avait déjà attendu trop longtemps, et les vaisseaux de ligne, qui suivaient confortablement la route fixée, avaient été emportés par la tempête. Tout contact était devenu impossible.

— L'amiral a dû prendre connaissance des dépêches de la *Jacinthe*, reprit lentement Bolitho. Il va s'imaginer que nous sommes en mesure de rester devant Toulon ou de pister tout bâtiment qui essaierait de nous échapper.

On entendit des piétinements sur le pont : les fusiliers de Leroux étaient à l'entraînement. Les tambours et les fifres ajoutèrent leur concert aux coups de marteau des charpentiers qui terminaient les réparations après la tempête.

Bolitho se tourna vers Herrick : qu'en pensait-il ?

Probyn commença de sa voix pâteuse :

— Maintenant que les Français ont évité notre… euh, notre embuscade, cela doit nous rendre prudents. Peut-être avons-nous accordé trop de crédit au qu'en dira-t-on, aux rumeurs ? Qui sait où sont passés ces Français à présent ? – il balaya lentement la table du regard. Sans compter que nous ne pouvons pas faire grand-chose si nous n'avons pas de renseignements.

Bolitho l'observait fixement. Probyn avait pris soin de dire « nous », alors qu'il pensait « vous ».

Javal haussa les épaules et étouffa un bâillement.

— Je pourrais m'éloigner de l'escadre, monsieur ? Je serais peut-être en mesure de retrouver quelques-uns de ces Français, si ce n'est tous. Après tout, la tempête n'a pas dû rendre leur navigation facile non plus.

Bolitho sentait bien qu'ils avaient tous les yeux fixés sur lui. Peut-être même que certains comprenaient, voire vivaient aussi fort que lui, le dilemme auquel il devait faire face.

S'il envoyait le *Busard* à leur poursuite, il allait se retrouver sans « yeux ». Les deux-ponts et la prise verraient leur distance de détection réduite au champ de vision d'un bon veilleur. Dans ce cas, n'ayant qu'une vitesse limitée et peu de souplesse, il devait conserver sa seule et unique frégate.

— Naturellement, ajouta Probyn, nous pourrions rentrer à Gibraltar, monsieur. Il vaudrait mieux apporter nos forces à toute flotte qui serait en mesure de se rassembler là-bas, plutôt que de continuer à errer à l'aveugle et sans but précis.

Herrick, qui s'était tu jusque-là, prit la parole.

— Cela serait un aveu d'échec ! Et à mon avis, ce serait une mauvaise décision – il se tourna vers Bolitho et le regarda intensément : Nous comprenons bien ce que vous devez ressentir, monsieur.

Farquhar fit brusquement :

— C'est un choix impossible !

— Non, le reprit Javal, les choses en ont décidé ainsi – et à Bolitho : C'est pour vous que le choix est délicat, monsieur.

— Oui.

Bolitho laissa ses yeux courir sur la carte de la Méditerranée.

Tous ces milles ! Même s'il avait raison et si ses hypothèses étaient justes, et elles ne l'étaient guère plus que ce qu'en avait dit Probyn, il pouvait encore échouer et ne pas reprendre le contact de l'ennemi. Des bâtiments pouvaient très bien se croiser sans se voir, la nuit, ou à cause du mauvais temps. Des empires s'étaient déjà écroulés à la suite d'un mauvais choix ou d'une décision trop hâtive.

— Voici ce que nous allons faire, déclara-t-il enfin.

L'idée était venue soudain, comme s'il l'avait en tête depuis le commencement.

— Nous sommes actuellement, si notre estime est correcte, à environ soixante milles dans l'ouest des côtes nord de Corse – il pointa l'endroit sur la carte avec ses pointes sèches – le cap Corse. La tempête nous a chassés si loin dans l'est que nous ne pouvons pas attendre un autre passage éventuel.

Ils se penchaient tous autour de la table.

— Nous allons donc continuer ainsi. Une fois passé la pointe nord de la Corse, nous mettrons le cap au sudet – les pointes sèches se déplaçaient de plus en plus loin, le long des côtes italiennes – nous relâcherons à Syracuse pour faire de l'eau et débarquer les blessés les plus graves. Les Siciliens savent peut-être que nous sommes dans les parages. Ils sont en paix avec la France, mais ne les aiment guère.

Il leva brusquement la tête :

— Pendant que nous serons à l'ancre, le *Busard* fera route indépendamment et contournera la côte est de la Sicile en prenant le détroit de Messine. Il rejoindra l'escadre devant Malte. Je vous fournirai plus de-détails, Javal, une fois que nous aurons avancé un peu.

Il les regarda tous, l'un après l'autre. Il était décidé. Et il avait décidé pour chacun d'entre eux, et pour chaque marin de l'escadre.

— Et ensuite, monsieur ? demanda Herrick en s'éclaircissant la gorge.

— *Ensuite*, monsieur Herrick… – il soutint son regard, il voyait bien qu'il s'inquiétait – … nous verrons bien à quoi nous attendre. J'espère.

Probyn posa ses grosses mains sur la table. Elles ressemblaient à des pinces de crabe.

— Si nous échouons encore, monsieur, je n'aimerais pas me retrouver devant l'amiral.

Bolitho le regarda froidement :

— C'est de coopération que j'ai besoin, Probyn, pas de commisération.

Les embruns s'écrasaient sur les vitres. Il ajouta :

— Je crois que vous pouvez regagner vos bords. Le vent fraîchit, à voir ce que je vois dehors.

Ils poussèrent leurs sièges dans des grincements, ils se regardaient tous comme des étrangers. Probyn ajouta en ramassant son sabre et son chapeau :

— J'imagine, fit-il sans le regarder, que vous nous communiquerez nos nouvelles instructions, monsieur ?

— Je n'en vois pas l'utilité, fit vivement Herrick.

— Eh bien, moi si, répliqua Probyn en jouant négligemment avec son ceinturon, et je ne voudrais pas être obligé d'insister.

— Vous les aurez, acquiesça Bolitho.

Farquhar tapa du coude sur la portière de toile et, lorsque le factionnaire se présenta, il lui ordonna :

— Faites rappeler les canots et dites au second de rassembler la garde.

— A propos, lui demanda Probyn, comment votre second se porte-t-il ?

— Fort bien, répondit froidement Farquhar.

— Vous le connaissez donc ? interrogea Bolitho.

— Pas vraiment, monsieur, fit Probyn en toussant, mais j'ai dû le croiser.

Ils prirent tous congé et les canots les ramenèrent à leurs bords respectifs.

Herrick était resté le dernier. Il dit seulement :

— Le petit mât de perroquet, monsieur. Lorsque j'ai appris les problèmes qu'avait connus le *Lysandre* au cours de la tempête, j'ai réfléchi. Peut-être a-t-il reçu un boulet, et alors la rousture aura dissimulé l'avarie. Cela s'est déjà vu.

— Peut-être, sourit Bolitho, mais ce n'est pas votre faute.

Bolitho le voyait qui inspectait le pont du regard et se demanda à quoi il pouvait bien penser. Son bâtiment lui manquait, il était inquiet pour lui, ou était-ce simple curiosité ?

— Et vous, Thomas, tout va bien ?

Herrick se retourna pour regarder son canot qui accostait.

— *Osiris* est un bon bâtiment, monsieur. Je n'ai pas à m'en plaindre. Mais il n'a pas d'âme, pas de cœur.

Bolitho aurait aimé se rapprocher de lui, lui dire qu'ils ressentaient tous deux un certain sentiment de perte. C'était pourtant prématuré et il le savait bien.

— Portez-vous bien, Thomas.

Le fusilier se mit au garde-à-vous, les boscos levèrent leurs sifflets en attendant que Herrick eût passé la porte de coupée. Mais il s'attardait, visiblement ému.

— Si vous emmenez l'escadre jusque sous les forts turcs et au-delà, vous ne *me* verrez jamais traîner derrière – il bégaya, il l'implorait du regard : Je voulais seulement que vous le sachiez. Que vous me *compreniez*.

Bolitho lui tendit la main.

— Je comprends, Thomas – il gardait sa main serrée. Je comprends, à présent.

Il regarda Farquhar et Herrick échanger un salut, puis ils se dirigèrent lentement du bord au vent.

Les voiles claquaient dans tous les sens tandis que le bâtiment restait en panne, en attendant le départ des visiteurs. Au milieu du fracas, Bolitho n'entendit pas les pas de quelqu'un qui s'approchait.

C'était Pascœ, l'œil sombre. Il avait assuré ses tours de quart et vaqué à ses tâches pendant toute la tempête, mais, dès qu'il avait un moment, il descendait en bas tenir compagnie à son ami.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda Bolitho.

Pascœ leva les bras au ciel, les laissa retomber.

— Monsieur, je… – il hocha la tête – … il est passé. Il est mort voici une minute.

Bolitho le voyait souffrir devant lui, partageait sa douleur.

— C'était un bon garçon.

Il lui prit le bras, le fit doucement pivoter afin que les fusiliers qui passaient ne pussent voir son visage.

— Et il est souvent plus difficile d'accepter que des marins donnent leur vie à la mer plutôt qu'au combat.

Pascœ tremblait.

— Il n'a pas eu une plainte, pas une seule fois après cette terrible opération. Et aujourd'hui, je trouvais justement qu'il allait un peu mieux. Et puis…

Il se tut, incapable de poursuivre.

Farquhar arrivait à la lisse et salua.

— Autorisation de remettre l'escadre en route, monsieur ? – il jeta un regard à Pascœ, un regard sans compassion. Le vent va certainement fraîchir.

— Faites, je vous prie. Et signalez au *Busard* de prendre poste en avant et sous le vent de l'escadre. Il sait ce qu'il cherche.

Il avança devant Pascœ :

— Je crois que cet officier devrait être dispensé de son service pour le moment.

— Très bien, fit Farquhar.

— Mais non, coupa Pascœ, je vais très bien à présent, monsieur – il ajusta sa coiffure et se dirigea vers l'échelle –, je souhaite faire ce que j'ai à faire, si vous me permettez.

— Eh bien, voilà qui est réglé, conclut Farquhar dans un sourire.

Bolitho les suivit jusqu'à la lisse. Les marins étaient déjà aux bras et aux drisses, attendant d'exécuter la première phase de ses nouveaux ordres.

Pascœ hésitait, un pied suspendu au-dessus du pont.

— Je me disais, monsieur. Mon sabre. J'aimerais qu'il soit immergé avec lui. Je n'ai rien d'autre.

Bolitho attendit que Pascœ eût rejoint sa division pour retourner à l'échelle de poupe.

— Un jour, monsieur, ça fera un bon officier, çui-ci, lâcha Grubb.

— Oui, approuva Bolitho, il me convient très bien comme il est.

— C'est vrai – Grubb abrita ses yeux rougis et leva la tête pour observer la marque, loin au-dessus du pont. Y en a des tas qui sont bons à donner des ordres, mais qu'apprennent jamais rien. Grâce à Dieu, il est pas comme ça.

Bolitho continua son chemin et s'arrêta près du tableau orné de dorures. Il entendit en bas le timonier annoncer :

— En route plein est, monsieur !

Il observait la frégate qui bondissait gaillardement pour se placer en avant de ses conserves. Cette fois, cependant, il n'enviait guère sa liberté. C'était ici sa place, seule la pertinence de ses décisions déterminerait s'il était fondé à la garder.

Il songeait à Pascœ, à Herrick, à Allday qui s'activait en bas, dans la chambre.

Cette fois-ci, il fallait qu'il eût raison. Au moins pour des hommes tels que ceux-ci.

XI

LA LETTRE

— Sera-ce tout pour l'instant, monsieur ?

Moffitt, son secrétaire, regardait Bolitho, les yeux vagues, sa silhouette malingre inclinée sur le pont.

— Oui, merci – Bolitho se laissa aller dans son siège et défit sa cravate. Dites à Ozzard d'allumer quelques lanternes.

Il se retourna pour admirer le magnifique coucher de soleil qui teintait d'orangé les grandes fenêtres.

Et un jour de plus à se traîner. Cela faisait deux semaines qu'il avait engagé ses bâtiments dans le passage du Sud. Selon toute apparence, la mer était à eux. Jour après jour, ils avaient tiré parti d'un vent faible pour longer la côte sud-est de l'Italie avant d'obliquer vers l'ouest pour suivre les côtes embrumées de Sicile. Ils faisaient de nouveau cap à l'est, en laissant la Sicile environ vingt milles sous le vent. A l'exception d'une embarcation arabe, avec son étrange gréement latin, ils n'avaient pas croisé âme qui vive. Ils avaient bien aperçu quelques voiles, mais elles avaient disparu avant que les lourds soixante-quatorze eussent pu s'approcher pour les inspecter.

Bolitho contemplait le pont vide en se demandant pourquoi il s'ennuyait à dicter à Moffitt un rapport de plus pour narrer cette journée tout aussi vide. Lequel rapport avait peu de chances d'être d'un grand poids, si ce n'est comme élément à charge lorsqu'il passerait en conseil de guerre.

Il se demandait ce que le *Busard* pouvait bien faire et s'il avait réussi à recueillir quelques bribes d'information sur les français qui s'étaient évanouis. Autre possibilité : Javal, une fois qu'il s'était retrouvé loin de son commodore et de ses désirs, rendus assez secondaires par l'éloignement, s'était peut-être mis en chasse pour son propre compte. Il savait qu'il était injuste de

lui prêter de telles visées, tout en sachant qu'elles lui étaient inspirées par son propre désespoir.

Il se leva, se dirigea vers la porte. D'aussi loin qu'il pouvait se rappeler, il avait toujours trouvé la paix, à défaut de réponses, en admirant le coucher du soleil. Il grimpa rapidement l'échelle, puis sur la dunette où il s'arrêta pour jouir de la brise de noroît qui aérait agréablement sa peau sous la chemise et chassait la chaleur, la lassitude du jour. Il gagna le bord au vent, s'accrocha aux filets. Il dominait un vaste panorama, cuivré, doré qui courait sut l'horizon. Le spectacle était superbe, presque effrayant, il constata sans surprise à quel point il en était ému. Il avait vu le soleil se coucher depuis toutes sortes de navires, dans les solitudes glacées de l'Atlantique ou les espaces magnifiques des mers du Sud.

Le petit perroquet du *Nicator* qui suivait dans les eaux et modifiait légèrement sa route se mit à faseyer, avant de reprendre le vent. Les trois vaisseaux devaient offrir un spectacle paisible. Du moins, s'il y avait eu quelqu'un pour les voir passer. Rien ne laissait deviner la vie de fourmilière à l'intérieur de ces grosses coques arrondies et le travail de remise en état qui était toujours en cours, depuis les avaries infligées par la tempête. Relèves de quart, manœuvre et école à feu, repas, sommeil, voilà quel était leur monde. Son monde.

Et cependant, après une journée de ce régime, sans compter la veille et le lendemain, ces hommes-là trouvaient encore le temps de s'évader dans un autre univers. Certains sculptaient des os ou gravaient des scrimshaws, d'autres fabriquaient des objets invraisemblables avec du bout et des morceaux de métal. On avait du mal à imaginer que des objets aussi délicats, aussi minutieux, pouvaient sortir des grosses pattes de marins anglais. Des boîtes de tabac à priser également, très appréciées au carré par les officiers les moins avertis, fabriquées avec des restes de bœuf salé.

Certaines de ces boîtes étaient si dures, si soigneusement polies, qu'on eût cru de l'acajou. Elles dénotaient d'ailleurs chez leurs artisans non seulement des qualités artistiques indéniables mais encore de respectables capacités de digestion.

— Ohé, du pont ! Terre devant sous le vent !

Bolitho gagna le bord opposé et essaya de percer l'horizon, déjà pourpre. Le ciel se colorait comme le soleil, à la manière d'un rideau. C'était sans doute Malte, et plus précisément Gozo.

Il entendit un aide du bosco aboyer sous la lisse de poupe :

— Vous là-bas, quel est votre nom ? Larssen, c'est ça ? – une réponse que l'on marmonnait, puis la même voix reprit : Je vous l'ai dit et répété et *encore redit* ! Regardez le compas et regardez les voiles. Ne restez pas là à bâiller jusqu'à ce que le navire foute le camp ! Crédieu, mais vous ne serez jamais quartier-maître, même au bout de cent ans !

Autre voix cette fois-ci. Bolitho reconnut le ton hautain du lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence :

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar, monsieur Bagley ?

— Rien de grave, répondit le bosco. Juste que ce malheureux bâtiment est plein de jean-foutre et que je suis obligé de répéter sans fin les mêmes choses !

Bolitho reprit ses allées et venues en travers de la dunette déserte. Bagley avait raison, bien sûr. Comme de nombreux vaisseaux du roi, le *Lysandre* comptait bon nombre de marins étrangers dans ses flancs : Suédois et Espagnols, Hanovriens, Danois. Plus onze nègres et un Canadien qui parlait français encore mieux que Farquhar.

Il repensa soudain à ce capitaine américain, John Thurgood. A cette heure, il avait sans doute déchargé sa cargaison et était sur le chemin du retour. Il ne serait certes pas le seul à être content de rentrer. Les marins espagnols que Bolitho avait débarqués du *Segura* et envoyés à son bord le seraient eux aussi. Il imaginait leurs mères, leurs épouses, mêlant le rire aux larmes en les retrouvant sur les rivages de la mère patrie.

Il s'arrêta de nouveau à la lisse et se tourna vers l'arrière. Mais le *Segura* était trop bien caché par les autres bâtiments. Il poussa un soupir. Il avait envoyé une partie de son équipage sur un bâtiment américain, prélevé une de ses chaloupes pour la donner à des pêcheurs français contre quelques renseignements. Renseignements qu'il avait été incapable de transformer en actes. A cause de la tempête ? ou bien à cause de

son incapacité à appréhender totalement la situation ? Ce faisant, peut-être avait-il manqué à son escadre ?

Des bruits de pieds qui claquaient sur une échelle, un aspirant s'approcha timidement.

— Eh bien, monsieur Glasson ?

L'aspirant salua.

— Mr. Fitz-Clarence vous présente ses respects, monsieur. La vigie annonce la terre en vue dans le sudet. Le pilote confirme qu'il s'agit de Malte, monsieur.

— Merci.

Bolitho le regardait, l'air grave. Glasson avait dix-huit ans, il avait remplacé Luce aux signaux après sa mort. Là s'arrêtait leur ressemblance. Glasson avait des traits durs, une langue acérée et un sens de la discipline à nul autre pareil. Il ferait un officier médiocre, s'il vivait jusque-là. Quelle tristesse de voir combien il y avait de Glasson ! Des gens qui n'avaient jamais tiré de leçon de tous ces récits épouvantables de mutineries, lorsque l'autorité de la dunette se réduisait à presque rien en un clin d'œil. Entre les deux guerres, il y avait eu l'affaire de Bligh et de la *Bounty*, qui avait captivé les esprits. Les civils avaient vite fait de décider de ce qui était bon ou mauvais dans des événements qui ne les touchaient pas directement et dont ils ne subissaient aucune conséquence fâcheuse. C'est ensuite qu'avaient éclaté deux grandes révoltes dans la flotte du Nord et à Spithead, mouvements causés par les griefs déjà anciens des marins. Juste avant d'appareiller pour Gibraltar et de mettre sa marque à bord du *Lysandre*, Bolitho avait entendu, atterré, le récit de ce qui arrivait lorsqu'on poussait les gens à bout. La frégate de Sa Majesté *Hermione* avait mis le cap sur le port espagnol de La Guaira et s'était rendue à l'ennemi. Ses officiers avaient été massacrés d'horrible manière, quelques-uns des marins restés loyaux avaient subi le même sort. Les mutins avaient offert leur bâtiment à l'ennemi en échange de la liberté. Bolitho n'en savait guère plus à propos de cette mutinerie, si ce n'est que cette frégate était commandée par un véritable tyran. En examinant Glasson, dont la belle assurance diminuait à vue d'œil sous le regard de son commodore, il s'étonnait encore de voir que la leçon de tout cela n'avait pas été tirée.

— Et quels sont vos projets d'avenir ?

Glasson se redressa.

— Servir mon roi, monsieur, et avoir mon propre commandement.

— Voilà qui est très bien – et Bolitho ajouta amèrement : Avez-vous tiré des enseignements de votre service à bord de la prise ?

L'aspirant se détendit un peu.

— Les Espagnols qui la montent sont des cruches. Ils ne connaissent rien à rien, leur bâtiment est un tas d'ordures.

Bolitho ne l'écoutait pas, il songeait à la lettre, à cet agent français du nom d'Yves Gorse. Il sentait le sang lui monter au cerveau, comme un ruisseau de feu. Et si le Français ne connaissait pas le nom du bâtiment qui devait lui apporter les instructions de Toulon, avec des communications si difficiles, alors que les intentions des Français restaient secrètes, il était probable qu'il n'en saurait guère plus long sur les conditions d'acheminement de ce courrier.

Il se retourna vers Glasson :

— Mes compliments au commandant. Je souhaite qu'il vienne me rejoindre à l'arrière.

Farquhar arriva cinq minutes plus tard et trouva un Bolitho qui arpentait le pont d'un bord à l'autre, les mains dans le dos, comme en transe.

— Vous avez eu une autre idée, monsieur ? tenta Farquhar.

Bolitho s'arrêta et se tourna vers lui.

— Je pense que quelqu'un d'autre me l'a donnée. J'étais trop obnubilé par mes craintes pour voir ce qui aurait dû me sauter aux yeux.

— Monsieur ?

— J'ai entendu Bagley, le bosco, qui réprimandait l'un des timoniers. Parce qu'il ne comprenait pas sur-le-champ ce qu'il avait à faire.

— Il doit s'agir de Larssen, monsieur, grommela Farquhar en fronçant le sourcil. Je peux le faire relever.

— Non, *non* – Bolitho lui fit face. Ce n'est pas cela. Non, c'est ce que vient de me dire à l'instant Glasson, à propos du *Segura*.

— Je vois, monsieur – Farquhar était perplexe. Enfin, je crois que je comprends.

— Le *Segura*, reprit Bolitho en souriant. Nous l'avons gardé sans trop savoir pourquoi. Vanité peut-être ? La preuve tangible que nous n'avions pas échoué sur toute la ligne ? Et puis, le temps passant, nous avons oublié son existence.

Farquhar le regardait sans comprendre, ses yeux brillaient dans le soleil couchant.

— Il est trop lent pour faire de l'éclairage, monsieur. Je pensais que nous étions d'accord sur ce point.

— C'est vrai, acquiesça Bolitho. Choisissez une nouvelle équipe de prise et envoyez les Espagnols qui restent sur les bâtiments de l'escadre. Dites à un officier dont je vous laisse le choix que je veux avoir à son bord un équipage aussi *étranger* que possible !

— Bien, monsieur.

Farquhar n'était même plus surpris. Il se disait sans doute que la tension et le poids des responsabilités l'avaient rendu fou.

— Et je désire que tout ceci soit exécuté *immédiatement*. Signalez à l'escadre de mettre en panne avant que le jour soit complètement tombé.

Farquhar allait disposer, mais…

— Quelle sera la mission de cet officier, monsieur, si je puis me permettre de poser cette question ?

— *Sa mission*, commandant ? – il se détourna pour cacher son excitation : Il conduira le *Segura* à Malte sous un pavillon d'emprunt, américain, je pense. Et arrivé là-bas, il y remettra une lettre de ma part.

— A l'agent français ? s'exclama Farquhar.

— Exactement – il se remit à marcher. Je vous suggère de vous y mettre tout de suite.

Farquhar resta muet un instant.

— C'est un grand risque à courir, monsieur.

— Vous me l'avez déjà dit, et Thomas Herrick avant vous. N'avez-vous jamais pris de risques ?

Farquhar se mit à sourire.

— Les hommes vont sans doute déserter une fois qu'ils seront à Malte. L'officier qui les commandera sera capturé et

probablement pendu. Les chevaliers de Malte sont trop conscients du danger qu'ils encourraient en déplaisant à la France. Ils ont été nos amis par le passé – il haussa les épaules. Mais l'armée et la marine françaises sont plus proches qu'ils n'ont jamais été.

— J'en conviens. C'est pourquoi je ne confierais pas ce rôle à un officier trop jeune.

Farquhar le regardait avec un intérêt nouveau.

— Avez-vous donc l'intention de partir avec le *Segura ?*

— Quoi qu'il arrive, la réponse est oui.

L'aspirant Glasson avait eu raison sur au moins un point, se disait Bolitho. Leur prise, le *Segura*, n'était pas seulement dégoûtante, elle renfermait tant d'odeurs d'intensité et d'âge variés qu'il était difficile de ne pas vomir quand on descendait dans l'entrepont.

Il faisait nuit noire lorsque le nouvel équipage de prise fut transféré en échange des Espagnols qui restaient encore et, avec deux solides marins à la barre, toile réduite au maximum pour la nuit, le *Segura* resta seul livré à son sort.

Bolitho s'assit dans la chambre exiguë et mâchonna un peu de porc salé accompagné de biscuit dur comme du bois qu'il essayait de ramollir en le trempant dans le vin rouge du bord, denrée qui ne manquait pas.

Farquhar avait choisi le lieutenant de vaisseau Matthieu Veitch pour l'accompagner. L'officier avait déjà prouvé qu'il était aussi efficace à bord d'un bâtiment qui ne lui était pas familier qu'à bord du *Lysandre*, lorsqu'il était chargé des pièces de dix-huit, lors du combat contre les deux français. Âgé de vingt-cinq ans environ, Veitch paraissait plus que son âge et plus expérimenté que ce qu'on aurait pu croire. Il venait du nord de l'Angleterre, de Tynemouth, et son accent corsé, ajouté à des traits réguliers, lui donnait un air de maturité que l'on ne s'attend guère à trouver à cet âge. Son visage pouvait aussi s'éclairer d'un large sourire et Bolitho avait noté que ses marins l'aimaient et le respectaient.

Plowman, premier adjoint du pilote, avait été choisi une fois de plus pour prendre part à l'expédition, ainsi que l'aspirant

Arthur Breen, jeune rouquin de seize ans dont la figure était constellée de taches de rousseur. Cette équipe complétait l'état-major du bâtiment.

Ils avaient été si occupés à s'installer à bord que les huniers sombres des trois soixante-quatorze s'étaient déjà évanouis dans l'obscurité avant qu'ils eussent le temps de faire le moindre commentaire.

Bolitho leva les yeux en entendant Veitch entrer dans la chambre.

— Attention à la tête !

Mais il était trop tard. Veitch étouffa un juron quand son crâne heurta durement un barrot.

Bolitho lui désigna un coffre.

— Asseyez-vous donc et prenez soin de votre boîte crânienne – et, lui tendant une bouteille de vin : Tout est en ordre ?

— Oui, monsieur – Veitch renversa la tête et attrapa un gobelet de métal. Je me suis arrangé pour qu'ils soient de quart sans discontinuer, ça les occupe et je suis sûr ainsi que nous ne nous ferons pas surprendre par une patrouille ennemie.

Bolitho écoutait tous ces bruits qui ne lui étaient pas familiers, les raclements du gréement, les grincements tout proches du safran. Le *Segura* avait été bâti selon un plan assez trapu, sans doute aux Pays-Bas, mais à une époque indéterminée. Ses cales étaient spacieuses pour sa taille et remplies à ras bord de poudre à canon et de diverses marchandises. Le plan de voilure était assez rustique et adapté à un équipage restreint. Voilà encore un trait qui renforçait l'hypothèse d'un chantier hollandais. Économique à exploiter, tant à cause de sa taille que de l'équipage réduit dont il avait besoin, il avait sans aucun doute pratiqué la moindre côte, de la Baltique à l'Afrique. Mais il était vieux et ses propriétaires espagnols l'avaient laissé se détériorer. Plowman avait déjà rendu compte du mauvais état des manœuvres dormantes. Selon ses propres termes, « quelques bouts étaient pas plus épais qu'un portefeuille de matelot ».

Mais Plowman était le bras droit de Grubb. Tout comme son patron, il ne supportait pas le travail mal fait.

Bolitho sourit intérieurement. Si Plowman se faisait du souci, les marins choisis pour constituer l'équipage réagissaient de manière exactement opposée. Même à bord du *Lysandre*, lorsqu'il leur avait parlé brièvement avant leur embarquement dans les chaloupes, il avait remarqué les rires, les coups de coude. Ils acceptaient avec enthousiasme le rôle surprise qu'on leur faisait jouer. Il leur permettait d'échapper à la routine et à l'ennui, ils avaient en outre l'impression d'avoir été choisis individuellement. Le fait qu'on les avait choisis surtout parce qu'ils étaient étrangers ne les avait apparemment pas effleurés.

Il entendait justement quelqu'un qui chantait une chanson étrange, très rythmée. Les voix des hommes de quart se joignirent à celle du chanteur. Puis une odeur bizarre commença à se répandre dans les entreponts, autre signe de leur nouvelle identité.

— Ils sont comme chez eux, monsieur, sourit Veitch. C'est ce Larssen qui chante, le cuisinier est danois. Dieu sait ce que nous allons avaler ce soir !

Bolitho se tourna en voyant entrer Plowman.

— J'ai laissé Mr. Breen de quart, monsieur – puis il prit le verre de vin et le contempla avec satisfaction. Eh bien, merci monsieur.

Bolitho les regardait, l'air approbateur. Ils portaient tous, y compris lui-même, une vareuse bleu uni et il eût été difficile de trouver trio plus pittoresque. Il espérait que leur tenue paraîtrait typique de tous ces capitaines au commerce qui naviguaient sous n'importe quel pavillon et transportaient n'importe quelle cargaison, pourvu qu'ils y trouvassent leur profit.

— Demain, nous mettrons le cap sur Malte… commença Bolitho en regardant Plowman bourrer du tabac noir dans une longue pipe en terre. Je suis le capitaine – sourire. Je m'appelle Richard Pascœ. Mr. Veitch sera maître pilote. Mr. Plowman, second. Mon domestique, Allday, remplira le rôle de bosco.

Plowman hésita puis fit passer un grand pot de tabac à travers la table.

— Si vous voulez essayer, monsieur ? Il est, eh bien, il est assez honnête.

Bolitho tira une pipe d'une boîte en bois de santal accrochée au-dessus de la table et en passa une seconde à Veitch.

— Il y a un commencement à tout, monsieur Plowman !

Mais il redevint vite sérieux.

— Je vais descendre à terre avec Allday et l'armement de l'embarcation. Vous ferez semblant de préparer le déchargement, mais soyez parés à couper le câble et à appareiller si les choses tournent mal. Dans ce cas, vous resterez près des côtes pendant deux nuits de mieux. Ici, je l'ai indiqué sur la carte. Si je ne vous envoie toujours pas de signal, vous devrez rallier l'escadre à Syracuse. Le commandant Farquhar agira en conséquence.

La fumée commençait à remplir l'atmosphère, Bolitho continua :

— Faites chercher du vin. Je suis comme les hommes là-haut, je me sens étrangement en paix. Pour ce soir, en tout cas.

Ils entendirent des bruits de pas au-dessus de leurs têtes et Veitch nota en riant :

— Le jeune Mr. Breen est tout seul là-haut. Il doit se prendre pour un capitaine de vaisseau, au bas mot !

Bolitho laissait la béatitude l'envahir. Il repensa à Pascœ, qui l'avait imploré de le laisser venir avec lui. Il passa la main sur le vieux sabre posé sur la table, Peut-être aurait-il dû le laisser à bord du *Lysandre* ? S'il lui arrivait n'importe quoi, son sabre disparaîtrait sans doute pour jamais. Et d'une certaine manière, même si cela était bizarre, il était important que Pascœ en héritât un jour.

Il ne vit pas le clin d'œil lancé à Plowman par Veitch. Plowman se leva :

— Faut qu'j'aille relever Mr. Breen, monsieur.

Veitch renchérit :

— Et moi, il faut que j'aille faire un tour à l'avant pour voir si tout se passe bien.

Il se leva et se cogna la tête pour la seconde fois.

— Au diable ces ladres d'architectes, monsieur ! – il se mit à rire – Un bâtiment de ligne est peut-être surpeuplé, mais on a au moins une chance de conserver sa tête !

De nouveau seul, Bolitho se pencha sur la carte pour l'étudier à la lueur d'une lanterne qui faisait des ronds. Il se débarrassa de sa veste, desserra sa cravate. Il sentait la sueur lui dégouliner le long de l'échine. Il faisait une chaleur étouffante et le vin n'avait pas apaisé sa soif.

Allday entra dans la chambre.

— Je vous apporte quelque chose à manger dans une minute, monsieur, fit-il en se pinçant le nez, ce navire pue, on se croirait au marché d'Exeter !

— Et la chaleur ne va pas nous aider – Bolitho laissa tomber ses pointes sèches. Je vais monter sur le pont prendre une goulée d'air.

— Comme vous voudrez, monsieur, fit Allday en le regardant passer. Je vous ferai prévenir lorsque votre repas sera prêt.

Il fit du regard le tour de la chambre et haussa les épaules : c'était humide, sale, malodorant à souhait. Mais, après la chaleur oppressante de la journée, on y était presque au frais. Il ricana en voyant les bouteilles de vin vidées : la bouffée de chaleur avait sans doute une cause plus interne.

— A carguer la misaine.

Bolitho s'abrita les yeux pour examiner l'ensemble irrégulier de fortifications couleur sable qui protégeaient toutes les entrées du port. Pendant leur lente approche, ils avaient vu le soleil se coucher derrière les défenses délabrées de Malte. Certains des marins avaient du mal à y voir autre chose qu'une forteresse.

— Comme ça.

La pipe coincée entre les dents, Plowman tournait autour des timoniers.

Bolitho savait bien, comme la plupart de ses marins, qu'il était assez difficile de se comporter de façon aussi négligée après avoir connu la discipline d'un vaisseau du roi. Et s'il est une circonstance dans laquelle rien ne compte plus que l'apparence extérieure d'un bâtiment, c'est bien lorsqu'il entre au port.

Bolitho laissa courir son regard sur le pont couvert d'ordures. Des marins étaient négligemment accoudés au pavois, se montrant l'un l'autre un amer, certains avec un intérêt sincère, d'autres en en faisant presque trop.

— J'ai souvent entendu parler de cette île, monsieur, fit l'aspirant Breen. Et je n'aurais jamais pensé que je la verrais un jour.

— Oui, répondit Plowman en riant. La Valette est ainsi nommée en l'honneur du grand maître des chevaliers qui l'a défendue contre les Turcs.

— Vous y étiez ?

Breen fixait le pilote avec un respect non feint.

— Pas vraiment, monsieur Breen. C'était y a plus de deux cents ans ! – il se tourna vers Veitch en hochant la tête : Pour sûr, comment qu'j'y aurais été ?

La forteresse la plus proche défilait par le travers, le haut du rempart grouillait de silhouettes colorées. On l'utilisait apparemment autant comme lieu de passage que comme bastion. Bolitho aperçut au-delà du fort l'eau scintillante qui s'ouvrait devant eux pour accueillir le *Segura*. Le port était très animé : des bâtiments, de petites embarcations à rames qui faisaient des allers et retours incessants entre les vaisseaux et les jetées, comme des araignées d'eau ; il y avait également quelques goélettes, des dhows arabes avec leurs formes trapues décharnées et des felouques plus classiques avec leurs grandes voiles latines. Deux galéasses peintes de couleurs vives et ornées de sculptures dorées, antiques témoignages du passé, stationnaient près d'une volée de marches. Bolitho songeait qu'elles n'auraient pas déparé le paysage à l'époque où les Romains avaient conquis l'Angleterre. Les chevaliers de Malte, qui les avaient utilisées avec succès pendant des siècles pour attaquer les ports des Turcs et leur trafic, avaient fait beaucoup pour limiter leur influence en Occident. Il fallait espérer que c'était pour de bon.

Mais désormais, le rôle de Malte avait changé, une fois de plus. L'île s'était mise à vivre de ses propres ressources, tirant revenus et négoce des bâtiments qui fréquentaient le port ou qui

mouillaient dehors pour se mettre à l'abri des tempêtes et des attaques des corsaires.

— Parés à mouiller !

Bolitho gagna le pied du grand mât pour y guetter une quelconque sommation. En fait, leur arrivée semblait ne guère susciter d'intérêt. Il en déduisit que le *Segura* n'était pas le premier bâtiment sous pavillon américain à relâcher ici.

— Bon sang, lui murmura Allday, Mr. Gilchrist va mettre un an avant de redonner à ces gaillards figure de marins.

Il se mit à rire en voyant un matelot cracher délibérément sur le pont puis sourire d'un air niais à ses camarades. A bord du *Lysandre*, la chose lui eût valu une douzaine de coups de fouet.

— L'équipage à affaler partout ! cria Veitch.

Bolitho s'empara d'une lunette en laiton et la pointa sur la jetée en pierre la plus proche. Des embarcations poussaient déjà, chargées jusqu'au plat-bord de fruits, de paniers et sans doute de femmes pour faire bonne mesure. En dépit des vertus chrétiennes supposées être en vigueur derrière ces hauts murs, la situation s'était depuis longtemps détériorée et l'on murmurait que les chevaliers eux-mêmes aspiraient plus aux plaisirs de ce monde qu'aux joies célestes.

— La barre dessous !

Le *Segura* s'inclina légèrement sur son ombre. Ses voiles rapiécées remuèrent à peine quand il entra dans le lit du vent et son ancre rouillée plongea dans l'eau claire.

— Monsieur Veitch ! Si vous laissez ces embarcations accoster, je vous suggère de faire en sorte que leurs occupants restent dedans. Vous pouvez en laisser quelques-uns à bord, à tour de rôle. Sans cela, la situation deviendra vite impossible.

Veitch eut un léger sourire.

— Bien, monsieur. Cela nous ferait un mélange explosif, pas vrai ? Une pleine cargaison de vin, quelques mathurins britanniques et les saletés que ces gaillards sont tout prêts à nous offrir !

Allday s'employait déjà à réunir une équipe de veille au mouillage, réduite mais de belle allure. Les hommes étaient tous

armés d'un couteau et d'un solide gourdin pour compléter leur équipement.

— Affalez le canot.

Bolitho s'épongea la figure et le cou. Il faisait plus lourd dans le port qu'entre les ponts.

La première embarcation avait déjà accosté, les marchands et l'armement s'étaient mis debout pour montrer ce qu'ils avaient à offrir tout en bavardant dans diverses langues.

Veitch vint le retrouver.

— Tout est paré, monsieur. J'ai deux pierriers chargés à mitraille, et un râtelier de mousquets caché sous le gaillard. J'ai également remarqué que leurs batteries sont tournées vers la mer, si bien que nous sommes tranquilles pour l'instant.

Bolitho approuva :

— Les gens qui construisent des forteresses commettent souvent cette erreur. Ils ne prévoient jamais qu'ils pourraient être attaqués par-derrière.

Il revoyait leur assaut sur le flanc de cette colline, en Espagne, les tirs de mousquet, les fusiliers qui hurlaient comme des déments en chargeant baïonnette au canon.

— Le canot est affalé, monsieur.

Allday se dirigea vers le pavois, près des enfléchures, en voyant un individu plutôt foncé, la tête surmontée d'un turban et qui portait accrochée toute une quincaillerie de chapelets, de bouteilles, de poignards multicolores. L'homme essayait de monter à bord.

— Attends qu'on donne la permission, *Mustapha !*

Allday joignit les mains sous le menton de l'homme et l'envoya valser dans l'eau. Ce qui déclencha un concert de rires et de lazzis chez les compagnons de l'infortuné camelot. Ils avaient l'air de considérer que, si le patron avait le cœur dur, du moins était-il franc du collier.

Veitch suivit Bolitho jusqu'à la lisse.

— Si un officiel vient à bord, monsieur, faut-il que j'essaie de les induire en erreur ?

Bolitho, qui était déjà venu à Malte, se mit à sourire.

— Laissez-vous guider par Mr. Plowman, je le soupçonne d'avoir relâché ici au cours de missions assez peu orthodoxes.

Les officiers du port peuvent décider d'attendre jusqu'à ce que vous manifestiez quelques velléités de décharger. Mais, s'ils viennent à bord et demandent les papiers, racontez-leur ce que je vous ai dit : que nous avons dû les jeter par-dessus bord lorsque nous avons été pris en chasse par un navire inconnu. Vous trouverez dans la chambre une bourse pleine de pièces qui vous permettra de leur graisser la patte.

Plowman ne put réprimer un sourire en voyant l'inquiétude de l'officier.

— Vous m'amusez, monsieur Veitch ! Les officiers de port sont les mêmes partout. Et avec tous ces navires américains qui viennent trafiquer en Méditerranée, ils vont pas risquer de mettre à mal leur petit commerce !

Bolitho passa une jambe par-dessus la lisse :

— Et surveillez bien les hommes, il y a peut-être des espions français au milieu de tous ces vendeurs de camelote. De toute manière, ça ne fera pas de mal si vous en faites courir le bruit !

Tandis que le canot poussait, il aperçut un marchand qui donnait une tape sur une pile de couvertures, puis, par-dessous, il vit émerger un bras qui n'était pas précisément masculin. Le capitaine du *Segura* parti, les affaires sérieuses allaient pouvoir commencer.

— En haut de l'escalier, monsieur, murmura Allday. Deux officiers d'on ne sait pas trop quoi.

Mais les officiers ne leur prêtaient guère attention. Ils les saluèrent de manière fort courtoise, sans cesser d'observer le nouvel arrivant au mouillage. Ils attendaient sans doute le bon moment pour monter à bord.

Bolitho grimpa sur les pierres brûlantes et attendit qu'Allday et un autre se fussent hissés en haut à leur tour. Le marin en question était ce Suédois, Larssen. Il avait l'air sympathique, chaleureux, et il était doté d'une des plus impressionnantes carrures que Bolitho eût jamais vues.

— C'est pour le cas où on aurait un pépin, laissa tomber Allday – il se tut, l'observa attentivement. Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ?

— Mais si, je vais très bien, répondit Bolitho. Fichez-moi la paix.

Et il se détourna.

— Renvoyez le canot, nous devons attirer l'attention le moins possible.

Il entendit Allday donner ses ordres à l'armement et résista à la forte envie qu'il avait d'ouvrir sa chemise. Il dégoulinait de sueur, se sentait pris d'un vague étourdissement. Le vin ? ou la nourriture qu'il avait avalée la veille ? Dans son for intérieur, une autre idée commençait à le tarauder et c'est tout ce qu'il pouvait faire pour maîtriser son anxiété croissante.

Non, c'était trop improbable. Il serra les dents, il avait hâte qu'Allday en eût fini avec le canot et le suivît à l'ombre. *Mais ce n'était tout de même pas impossible.* Neuf années plus tôt, les mers du Sud. La fièvre qui avait manqué le tuer. Il avait eu quelques rechutes depuis lors, mais la dernière remontait à plus d'un an. C'était impossible, pas aujourd'hui précisément.

— Paré, monsieur, annonça Allday.

— Parfait. A présent, trouvons cet endroit et finissons-en – il vacilla, prit Allday par l'épaule. *Peste !*

Il commença de se frayer un chemin parmi un groupe de marchands en grande conversation. Allday l'observait avec inquiétude.

— Le *capitan*, demanda Larssen, il ne va pas bien ?

Allday le prit fermement par le bras :

— Écoute-moi, écoute-moi bien. Si c'est ce que je crois, il va s'écrouler d'ici une heure. Reste à côté de moi et fais exactement comme moi. Compris ?

Le Suédois haussa les épaules :

— Oui monsieur, monsieur Allday !

Par bonheur, l'endroit était proche des marches du port. En fait, la bâtisse blanche était adossée contre l'un des plus petits fortins, comme pour y trouver un appui. Bolitho aperçut sur le grand balcon l'extrémité d'une lunette de bonne taille pointée sur le mouillage comme un canon.

Il tâta les deux pistolets cachés sous sa chemise pour s'assurer qu'ils étaient bien là. Il était en train de prendre un gros risque. Et si l'agent français connaissait déjà le sort du bâtiment auquel avait été confiée cette lettre ? Le convoi que le *Busard* avait pris en chasse et auquel il appartenait était peut-

être passé par Malte avant de gagner sa destination et avait lâché la nouvelle…

Il considérait cet enchaînement comme assez improbable. Une lettre d'une telle importance, si c'était bien le cas, aurait été portée par l'une des frégates françaises de l'escorte puis déposée à terre par un canot, sans doute de nuit.

— Venez, fit-il sèchement, nous devons nous dépêcher.

Le rez-de-chaussée de la maison était plein de tonneaux de vin et de bottes d'une paille destinée à rembourrer les bouteilles. Quelques hommes de peine, des Maltais, roulaient des barriques vides sur un plan incliné qui menait aux caves. Un homme vêtu d'une chemise empesée et d'un pantalon moutarde, l'air désabusé, écrivait dans un livre posé sur une autre futaille.

Il leva sur eux un œil fatigué.

— *Si ?*

On ne pouvait guère deviner sa nationalité, il aurait pu aussi bien être grec que danois.

— Je ne parle guère qu'anglais, répondit Bolitho. Je suis le patron de ce navire américain qui vient tout juste de jeter l'ancre.

L'homme commença par ne pas répondre, mais il était clair qu'il comprenait tout.

Il finit par se décider :

— Américain. Oui, je vois.

Bolitho s'éclaircit la gorge et essaya de conserver une voix ferme.

— Je désire voir *M'sieur*[2]* Gorse.

Et toujours ce regard fuyant mais résolu. Mais il n'appela pas à l'aide, et ses sbires ne se manifestèrent pas davantage.

— Je ne suis pas certain, finit-il par lâcher, je ne suis pas certain de pouvoir arranger cet entretien.

Allday avança d'un pas, visage de marbre.

— Si le capitaine dit qu'il veut le voir, c'est pas pour rire, matelot ! On n'a pas fait toute cette route avec cette lettre pour le plaisir d'attendre !

---

2 L'astérisque (*) signale des mots en français dans le texte.

L'homme esquissa un sourire pincé.

— Je dois rester prudent – et faisant un signe du menton en direction du port : Vous aussi.

Puis il ferma son registre et leur fit signe de le suivre dans un escalier de pierre étroit.

— Restez ici avec Larssen, ordonna Bolitho en se tournant vers Allday.

Il avait la bouche horriblement sèche, son palais le brûlait comme du feu. Il secoua impatiemment la tête.

— Et pas de discussion ! Si les choses tournent mal, je n'aurai pas plus de chances de m'en tirer que si nous sommes trois ! – il essayait de sourire pour le rassurer. J'appellerai si j'ai besoin de vous.

Il fit demi-tour et suivit l'homme dans l'escalier. Ils franchirent une première porte, passèrent dans une pièce tout en longueur qui donnait d'un côté sur le port. La vue, des bâtiments, des navires, avait l'aspect d'une vaste tapisserie.

— Ah, *capitaine** ! – une silhouette blanche arrivait du balcon. J'espérais vaguement que ce serait bien vous.

Yves Gorse était un homme rebondi et de petite taille. Il portait une épaisse barbe noire, destinée sans doute à compenser une calvitie intégrale. Il avait les mains fines, délicates, des mains sans cesse en mouvement.

Bolitho l'observait, impassible.

— Je serais arrivé plus tôt, mais je me suis fait courser par une frégate anglaise, J'ai dû jeter mes papiers par-dessus bord, mais j'ai fini par la semer dans la tempête.

— Je vois – Gorse tendit une main élégante et lui désigna un siège : Asseyez-vous, je vous prie. Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, *capitaine* ?*

— Ça va.

— Admettons.

Gorse s'approcha de la fenêtre et resta là à contempler l'eau.

— Et vous vous appelez ?

— Pascœ. C'est un nom cornouaillais.

— Je le sais, *capitaine** – il se retourna avec une agilité étonnante. Mais je ne connais pas de *capitaine** Pascœ ?

Bolitho eut un haussement d'épaules :

— Dans ce genre de jeu, nous devrions nous faire mutuellement confiance, pas vrai ?

— Un *jeu* ? – Gorse s'approcha. Mais il ne s'est jamais agi d'un jeu. Votre pays est encore trop neuf pour en avoir compris tous les périls.

— Avez-vous donc oublié, répliqua vertement Bolitho, notre révolution ? Je crois me souvenir que nous l'avons faite un paquet d'années avant la vôtre !

— *Touché* !* répondit Gorse avec un sourire qui découvrit une denture parfaite – je ne voulais pas vous offenser. Et maintenant, cette lettre. Puis-je en prendre connaissance ?

Bolitho sortit le pli de sa poche.

— Vous voyez bien, monsieur, je vous fais confiance, *moi*.

Gorse ouvrit la lettre et l'approcha d'un rayon de lumière.

Bolitho essayait de regarder ailleurs, tout en tentant de voir si Gorse s'apercevait que le pli avait été décacheté puis refermé.

Cependant, Gorse avait l'air satisfait. Ou plutôt, soulagé, oui, le mot convenait mieux.

— Bien, fit-il enfin. A présent, vous accepteriez peut-être un peu de vin. Il sera sûrement meilleur que le cambusard que vous emportez à… Euh, à propos, quelle est votre destination ?

Bolitho serrait les poings au fond de ses poches pour empêcher ses membres de trembler. Ils remuaient à un point tel que Gorse ne pouvait pas ne pas s'en apercevoir. L'instant était critique. S'il essayait de jouer au plus fin avec lui, ou de le mener en bateau, l'homme s'en rendrait compte sur-le-champ. Gorse était un agent ennemi confirmé. Il avait patiemment bâti sa couverture de négociant en vins, depuis des années. Cela signifiait qu'il n'avait sans doute aucun désir de rentrer en France, pays devenu fort différent de celui qu'il avait quitté depuis si longtemps. Nombre de ses congénères avaient rendu le dernier souffle la tête au-dessus d'un panier ensanglanté, attendant que la lame tombât.

Malte représentait toujours une sentinelle impressionnante à l'orée du passage entre la Méditerranée occidentale et la Méditerranée orientale. Le rôle qu'il jouait pour collecter des renseignements allait prendre une importance croissante,

surtout lorsque la flotte aurait appareillé de Toulon, comme elle allait sûrement le faire.

— Corfou, naturellement, répondit-il d'un ton badin. Je ne change rien. Je pensais que mon ami John Thurgood avait mouillé ici avec sa *Santa-Paula*. Il se rend au même endroit, mais je suis sûr que vous êtes au courant.

— Je sais beaucoup de choses, répondit Gorse avec un sourire modeste.

Bolitho essayait de se détendre, de trouver quelque réconfort dans le fait que son mensonge passait. Mais il se sentait de plus en plus mal, sa respiration s'accélérait. Il commençait à avoir des visions en forme de cauchemar, les plages claires et les palmes qui se balançaient doucement au vent, Tahiti, d'autres îles. Les hommes qui mouraient de la fièvre dans des douleurs atroces, tandis que les autres sombraient dans la terreur et le désespoir.

Il s'entendit prononcer :

— Et cette lettre, de bonnes nouvelles ?

— De bonnes nouvelles, *capitaine**. Encore que les habitants de Malte risquent d'en juger autrement, le moment venu – mais il semblait soucieux. Vraiment, j'insiste, vous devriez vous reposer. Vous ne me semblez pas bien du tout.

— La fièvre, répondit Bolitho. Une vieille fièvre et qui revient – il n'arrivait pas à articuler autre chose que des phrases brèves. Mais je suis prêt à reprendre la mer.

— Rien ne vous presse. Vous pouvez prendre un peu de repos – un nuage d'inquiétude assombrit son visage. Sauf si cela mettait un tiers en péril…

Bolitho se leva, mais dut s'appuyer contre le dossier de sa chaise.

— Non. Faites appeler mes hommes. Je me sentirai mieux à bord.

— Comme vous voudrez.

Et il claqua dans ses doigts pour appeler quelqu'un qui se trouvait dehors.

En dépit de sa faiblesse, Bolitho avait encore assez de lucidité pour comprendre que Gorse avait pris ses dispositions en vue de son assassinat. Il avait, pour ce faire, dissimulé à

l'extérieur des gens à lui, prêts à intervenir s'il n'avait pas réussi à le convaincre.

Il réussit pourtant à reprendre :

— Avez-vous des lettres à me confier pour Corfou, *M'sieur* ?*

— Non – Gorse le fixait, l'air ennuyé. Mes prochains courriers emprunteront des voies plus directes.

Allday apparut, le Suédois sur les talons.

— Votre capitaine est souffrant, fit sèchement Gorse.

Bolitho sentit qu'Allday lui prenait le bras.

— Ça va aller, monsieur, nous vous aurons bientôt conduit en sûreté !

Ils descendirent l'escalier abrupt, se retrouvèrent sous un soleil inexorable. Ils le portaient plus qu'ils ne le soutenaient, il se rendit vaguement compte que des Maltais se moquaient au passage de ces trois marins sortis d'une taverne dans un état aussi avancé.

Allday aboya :

— Allez devant, Larssen et rappelez le canot ! – et il ajouta d'un ton rogue – si vous n'êtes pas sur la jetée lorsque nous arrivons, je vous rattraperai, dussé-je y passer la vie entière !

Bolitho sentit qu'on le tirait à l'ombre. Son corps ruisselait de sueur, mais, contrairement à ce qui s'était passé lors de ses crises précédentes, il se sentait glacé et ne pouvait s'empêcher de frissonner.

Il essaya d'articuler :

— Il… faut… continuer.

Mais cela ne servait à rien, ses forces l'abandonnaient.

— Il faut… dire… à… l'escadre.

Puis il s'effondra.

Quatre marins conduits par Larssen arrivèrent du port en courant. Ils regardaient Allday, l'air ébahi.

— Vivement, cria Allday, transportez-le dans le canot ! – il ôta son manteau et en enveloppa Bolitho. Et ne vous arrêtez sous aucun prétexte !

On eût dit qu'il y avait une immense étendue d'eau de la jetée jusqu'à bord. Allday soutint Bolitho tout au long du trajet,

les yeux rivés sur les voiles vaguement ferlées du *Segura*, priant de tout son cœur qu'elles se rapprochassent.

Pour ce qu'il en avait à faire, de l'escadre, des Français et de tout le reste, ce foutu monde pouvait bien vivre sa vie. Mais s'il arrivait quoi que ce fût à Bolitho, rien d'autre ne compterait plus.

XII

L'ÉCARTÈLEMENT

Presque identiques dans une brume de chaleur persistante, les trois vaisseaux de ligne se trouvaient paisiblement à l'ancre, à une encablure de la terre.

Le capitaine de vaisseau Thomas Herrick gagna le bord sous le vent de la dunette de *l'Osiris* et resta là à contempler ces collines qui lui étaient inconnues, l'herbe gorgée de sève et les à-pics hostiles qui marquaient les endroits où la pointe s'était effondrée dans la mer, en contrebas. Syracuse, était un site à ce point isolé, si peu amical même, que leur présence, qui détonnait au milieu de ce petit trafic purement côtier, faisait une impression encore plus forte sur l'esprit de Herrick.

Il se mordit la lèvre, caressa un instant l'idée de redescendre. Mais la grand-chambre avait l'air d'attendre, comme une espèce de piège. Elle portait la marque de Farquhar. Il tourna son regard en direction du *Lysandre* et sentit renaître ce vieux sentiment de désespoir qui augmentait encore une anxiété lancinante chez lui.

Cela faisait deux semaines qu'ils étaient au mouillage. Le commandant de la garnison de Syracuse était venue plusieurs fois à bord du *Lysandre*, accompagné chaque fois par un gros Anglais à l'air désabusé, un certain John Manning. Pour ce qu'il en savait, Herrick avait compris qu'il était l'un des derniers représentants officiels de Sa Majesté britannique dans l'île. Car, si la Sicile n'aidait pas trop la France, elle prenait également grand soin de ne pas manifester une amitié excessive pour le roi George.

Herrick arpentait inlassablement le pont, à peine conscient de la chaleur qui lui tombait sur les épaules dès qu'il quittait l'ombre des tauds.

Lorsqu'il avait entendu parler pour la première fois des intentions de Bolitho et de sa décision de prendre contact avec un agent français à Malte, il était déjà trop tard pour protester. Le *Segura* avait été englouti dans l'ombre. De ce moment, Herrick n'avait cessé de ressentir les pires craintes. Cela faisait maintenant trois semaines que le *Segura* leur avait faussé compagnie. Il n'y avait pas signe de la prise, pas un mot du représentant britannique à Syracuse indiquant qu'il était arrivé à La Valette ou l'avait quittée.

John Manning était plus préoccupé par les raisons pour lesquelles trois soixante-quatorze s'obstinaient à rester dans un port neutre. Les réparations, les pleins de vivres et d'eau douce, on avait usé de toutes les raisons habituelles. Et toujours pas un seul indice.

Bolitho avait sans doute été fait prisonnier par les autorités maltaises. Elles étaient plus effarouchées par les Français que ne l'étaient les Siciliens, si la moitié seulement de ce que Herrick avait entendu dire était vrai. Ou bien encore, l'agent ennemi l'avait pris avant de le tuer. Herrick se tourna vers le large, à s'en remplir les yeux de larmes. La place de Bolitho était *ici*, dans un univers qu'il comprenait, où la plupart des hommes de la flotte le connaissaient par son nom, sinon personnellement.

Il repensa soudain à Javal et se dit qu'il le haïssait. Il n'avait pas du tout rallié Syracuse. Après avoir franchi seul et de son propre chef le détroit de Messine, il avait reçu l'ordre de rejoindre l'escadre au large de Malte. S'il ne le pouvait pas, et Bolitho leur laissait toujours une grande liberté, il devait venir mouiller ici même et attendre de voir venir. Peut-être avait-il été pris lui aussi à partie par une force ennemie ?

Mais si seulement il pouvait arriver ! Farquhar n'aurait plus le choix, il serait obligé d'envoyer le *Busard* à la recherche du *Segura* et de son maigre équipage.

Sans y avoir été invité, Herrick s'était rendu plusieurs fois à bord du *Lysandre*, pour essayer de découvrir les intentions de Farquhar. Comme d'habitude, il s'était heurté à un mur : ses manières, son attitude ne manquaient jamais de lui brouiller le

sens. Farquhar se montrait imperturbable et, s'il était inquiet de l'absence de Bolitho, il n'en laissait rien paraître.

Ses visites à bord de son ancien bâtiment avaient été rendues plus pénibles encore par le plaisir évident de tous ses hommes, qui se précipitaient pour l'accueillir : Leroux et le vieux Grubb, et Yeo, le bosco. C'est Gilchrist qui avait le plus changé. Depuis que Farquhar avait pris son commandement, il était sur le fil du rasoir et n'avait que rarement le temps de souffler. C'était devenu presque un étranger.

Ce n'était pas le cas de son second, sur *l'Osiris,* songea-t-il amèrement. Le lieutenant de vaisseau Cecil Outhwaite, jeune homme débonnaire d'environ vingt-cinq ans, ressemblait à une grenouille. Le front bas, une grosse bouche, des yeux très sombres mais transparents. Affligé d'un léger bégaiement, il vaquait à ses tâches comme si ses fonctions l'ennuyaient. Outhwaite, tout comme Farquhar, appartenait à une grande famille et Herrick se demandait encore par quel miracle il était devenu officier de marine.

Les deux bâtiments différaient du tout au tout. Lorsqu'ils n'étaient pas de quart, les hommes du *Lysandre* chantaient comme des pinsons et trouvaient le temps de plaisanter sur leur sort, sauf dans les circonstances les plus dures. A son bord, rien de semblable. Comme Outhwaite, les matelots prenaient leur service sans bruit et, une fois en bas, gardaient un silence de moines.

Herrick avait tenté de chasser cette tension exaspérante, mais, comme avec son prédécesseur sur *l'Osiris,* il s'était heurté à un mur infranchissable. Farquhar avait mené son bâtiment à son plus haut niveau d'efficacité, de propreté. Mais il n'autorisait rien aux hommes qui lui avaient permis d'en arriver là.

Et quelques-uns pourtant, comme Outhwaite, éprouvaient pour lui beaucoup de respect.

— Il ne supporte pas les imbéciles, vous voyez – cette face de grenouille le regardait, amusé. Et il se met vite en rogne quand il a affaire à une canaille !

— Un bâtiment passe la pointe ! annonça l'officier de quart – il aperçut Herrick et ajouta rudement : Prenez le nom de la vigie qui ne l'a pas annoncé plus tôt !

Herrick attrapa une lunette et se précipita vers les filets. Pendant un certain temps encore, les huniers du nouvel arrivant flottèrent inanimés au-dessus d'un rideau de brume, puis le bouteliors et le coltis émergèrent et Herrick reconnut la *Jacinthe*.

Il tapa du poing dans la paume, les yeux plissés d'inquiétude. *Enfin*. Son commandant, Francis Inch, lui au moins allait faire quelque chose pour Bolitho. Et sa modeste corvette était encore mieux adaptée à cette mission de recherche.

— Ah, monsieur, je vois que vous l'avez aperçue.

Outhwaite vint le rejoindre à la lisse, le chapeau penché de guingois sur les yeux.

C'est un drôle de canard, songea Herrick. Il portait ses tristes cheveux châtains en catogan, ils étaient si longs que l'extrémité touchait son ceinturon. Alors que la plupart des officiers avaient adopté la nouvelle coiffure à la mode dans l'armée et portaient les cheveux plutôt courts, Outhwaite cherchait apparemment à conserver les vieilles mœurs du passé, Herrick constata un brusque regain d'activité à bord du *Lysandre*, des signaux s'envolaient par rafales en bout de vergue. Farquhar voulait savoir immédiatement ce qui se passait ailleurs, juste le temps qu'il faudrait à Inch pour venir à son bord.

— La *Jacinthe* a jeté l'ancre, monsieur – Outhwaite ne manifestait qu'un intérêt très mitigé. Elle est rentrée trop tôt de sa mission pour avoir eu le temps d'aller en Angleterre. Si bien que nous ne connaîtrons même pas les dernières nouveautés de Londres, non ?

Herrick n'avait aucune idée de ce que pouvaient être les *nouveautés* de Londres, et il n'en avait d'ailleurs rien à faire.

— Je descends, monsieur Outhwaite. Appelez-moi lorsque le *Lysandre* signalera que les commandants se réunissent à son bord.

— Bien monsieur.

Outhwaite le salua en souriant. Il ressentait une admiration inhabituelle pour le capitaine de vaisseau Herrick, un peu comme son père pouvait en avoir pour un garde-chasse ou un valet de chambre. *Un homme de confiance mais pittoresque.* Cette façon qu'il avait de se faire tant de souci après la disparition du commodore, par exemple, Outhwaite ne pouvait imaginer quelles expériences et quels dangers ils avaient partagés dans le temps pour que cela tissât pareil lien entre eux. Et un lien que la récente décision de Bolitho à son égard n'avait pas desserré.

Il vit un canot se détacher de la *Jacinthe* pour se diriger vers le vaisseau amiral. On apercevait un chapeau galonné d'or dans la chambre : Inch. En voilà un qui n'était pas comme Farquhar et qui considérait que ce que quelqu'un perdait était toujours ça de gagné pour lui. *Comme de bien entendu.*

Le plus clair de l'après-midi passa. Herrick faisait les cent pas dans la chambre de Farquhar, allait s'asseoir, recommençait. Rien ne vint, pas un signal, rien ne filtra des nouvelles apportées à Syracuse par la *Jacinthe.*

Du balcon arrière, il avait examiné plusieurs fois la corvette à la lunette. On distinguait nettement les grandes cicatrices du bois mis à nu là où la mer l'avait blessée, les voiles rapiécées, sommairement carguées. Tout ceci démontrait assez qu'Inch n'avait pas perdu de temps pour porter ses dépêches.

Il regardait par la claire-voie lorsqu'il entendit un bruit de pas. *Que ce salopard de Farquhar aille au diable !* C'est un moment qu'il n'avait aucune envie de partager avec les autres commandants.

Quelqu'un gratta à la porte, un aspirant entra.

— 'Vous demande pardon, monsieur, mais Mr. Outhwaite vous présente ses respects et…

Herrick se leva.

— Le bâtiment amiral a enfin fait un signal qui me serait destiné ?

Il ne se donnait même pas la peine de dissimuler le sarcasme sous-jacent.

— Nn… non, monsieur – l'aspirant avait l'air tout penaud. Le capitaine de vaisseau Farquhar *vient à bord.*

— J'arrive, fit Herrick en attrapant son chapeau.

Il essayait d'imaginer ce qui pouvait bien se passer. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Farquhar à agir enfin aussi vivement ?

Un peu plus tard, au milieu des sifflets et tandis que les fusiliers se mettaient au présentez-armes, Herrick essayait de deviner ce qui se cachait derrière le beau visage de Farquhar. Mais il était impénétrable et esquissait seulement un léger sourire du coin des lèvres.

— La chambre, fit-il sèchement.

Et il suivit Herrick sans jeter même un regard aux fusiliers de la garde, Arrivé en bas, il se campa face à Herrick.

— La *Jacinthe* a apporté des dépêches de Gibraltar – il jeta un rapide coup d'œil sur la chambre. Du vin serait bienvenu.

— Il n'y a donc aucune nouvelle du commodore, demanda Herrick ?

Farquhar se tourna vers lui.

— Ai-je dit qu'il y en avait ? – il haussa les épaules. Vraiment, Thomas, vous êtes le plus borné des hommes !

— Je pensais que la *Jacinthe* avait peut-être vu…

— Le commandant Inch apporte des nouvelles d'une tout autre importance – l'interruption de Herrick l'avait visiblement irrité. L'amiral Lord de Saint-Vincent a été informé dans le détail. Il faut croire que ces grosses pièces d'artillerie que nous avons capturées l'auront convaincu. Il a désigné le contre-amiral Nelson pour prendre le commandement d'une flotte puissante qui se prépare à entrer en Méditerranée et à pourchasser les Français, *définitivement cette fois*.

Herrick regardait ailleurs. Bien sûr, c'étaient là de bonnes nouvelles, ou elles auraient dû l'être. Bolitho avait fini par obtenir la confiance nécessaire pour que l'on donnât corps à son plan. Mais, maintenant que l'idée devenait réalité, il n'était plus là pour recueillir la récompense qu'il méritait.

Farquhar l'observait d'un œil froid.

— J'ai rédigé une dépêche pour l'amiral. La *Jacinthe* appareillera dès qu'elle aura fait aiguade.

Herrick le regarda, il n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais vous n'allez tout de même pas réexpédier la corvette sans l'envoyer d'abord à Malte ?

— Vous vous trompez.

— Mais… mais…

— Lorsque vous étiez capitaine de pavillon, fit Farquhar en le coupant sèchement, vous avez eu toutes les occasions de mettre vos idées en application. Il est trop tard pour douter. Ne me blâmez pas, Herrick. Si quelqu'un a manqué au commodore, c'est bien *vous*…

Herrick baissa la tête, regarda le pont, la cloison, mais il ne voyait plus rien. Ce que disait Farquhar était vrai. Tout était vrai.

— L'escadre, ajouta doucement Farquhar, l'escadre restera ici en attendant que nous recevions d'autres ordres. J'ai convaincu Mr. Manning que des « réparations » supplémentaires étaient vitales.

Herrick l'entendait bien lui parler, mais mit plusieurs secondes à comprendre ce qu'il disait. Il s'exclama enfin :

— Mais vous ne pouvez pas faire comme si le commodore n'avait rien découvert ! Et les prises qu'il a faites et les renseignements que nous avons rassemblés. Tout, absolument tout, converge vers Corfou.

Il s'entendait prendre un ton presque suppliant, il s'en moquait.

— Vous ne pouvez pas vous contenter de rester planté ici à ne rien faire !

— Rumeurs que tout cela ! répondit Farquhar en haussant les épaules. Je ne peux pas me permettre de déplacer l'escadre au hasard des pointes sèches. Lorsque les premiers bâtiments arriveront, j'ai l'intention de…

Herrick ne le quittait pas des yeux, dégoûté.

— Vous serez paré à les accueillir. A rendre visite à Nelson en personne. C'est bien cela ?

— De grâce, n'exagérez pas ! répliqua Farquhar en haussant le sourcil. Je ne suis venu vous voir que pour une seule et unique raison : j'ai l'intention de vous restituer le *Lysandre*.

Herrick regardait cette chambre magnifique, plus conforme au statut de vaisseau amiral que ne le serait jamais celle du *Lysandre*.

— Et, ajouta Farquhar, la *Jacinthe* a apporté d'autres nouvelles moins réjouissantes : mon père, Sir Edward, est mort deux jours après mon départ d'Angleterre.

Herrick ne pouvait rien faire d'autre que le regarder, tout ce qui lui traversait l'esprit ne faisait qu'aviver sa souffrance. Désormais, il ne manquait rien à Farquhar. Son expression ne trahissait aucun remords, aucun regret de ce qu'il avait perdu.

Il possédait enfin le titre et toutes les terres et les biens qui y étaient attachés. Et, lorsque Nelson arriverait en Méditerranée, il désignerait un nouveau commodore : Sir Charles Farquhar.

— Avez-vous déjà prévenu le commandant Probyn ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Chaque chose en son temps – Farquhar était déjà ailleurs, ses yeux voyaient bien au-delà de la Sicile. Probyn se comporte comme si la bêtise était une vertu. Vous devriez le savoir.

Il s'approcha des fenêtres de poupe.

— J'ai donné l'ordre à mon domestique de faire porter mes affaires avant le crépuscule. Vous pouvez passer à bord du *Lysandre* dès que vous aurez reçu mes ordres écrits. Cela vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

— Je n'ai guère le cœur à trouver du plaisir en ce moment, *sir* Charles.

Il s'attendait à une réaction, mais, quelques heures seulement après avoir appris la nouvelle, Farquhar s'était déjà habitué à son nouveau titre. Il détourna les yeux, de crainte que Farquhar ne pût voir l'anxiété qui le prenait soudain.

— J'ai une faveur à vous demander. Et il ne m'est pas facile de vous la demander.

— Eh bien ?

— Je crois que le commodore avait raison.

— C'est possible. Nous le saurons plus tard.

— Vous pourriez détacher un bâtiment, insista Herrick. Si vous restez ici sous la protection de la Sicile, un bâtiment de moins pourrait vous aider à donner le change.

— Poursuivez – Farquhar l'observait : calmement. Et puis-je vous demander quelle serait la destination de *ce* bâtiment ?

— Vous le savez bien, sir Charles, Corfou. Pour découvrir ce que les Français font là-bas.

— Je vois.

Farquhar s'approcha de la table et se pencha avec un certain dégoût sur la carte couverte de calculs griffonnés.

— Je vous en prie, implora Herrick, je ne vous ai jamais rien demandé jusqu'à présent. Maintenant, je vous demande ceci.

— Très bien. Mais vos ordres indiqueront clairement que vous agissez *de votre propre initiative*.

— Merci.

— Vous me remerciez ? fit Farquhar en levant les sourcils. Mais c'est votre propre perte que vous me réclamez là. Corfou n'a pas d'importance, la vraie bataille se déroulera devant Toulon ou sur les rivages d'Egypte.

Il hocha tristement la tête.

— Lorsque j'étais aspirant à bord de la *Phalarope* et que vous en êtes *finalement* devenu le second, j'avais pris l'habitude d'écouter ce que les gens disaient de vous. Ils disaient que vous preniez facilement leur défense – il se détourna. J'espère qu'il y aura quelqu'un pour plaider en votre faveur lorsque le moment sera venu. Mais j'en doute.

Il s'impatienta soudain et frappa à la porte :

— Factionnaire ! Faites appeler l'officier en second !

Puis il se tourna une dernière fois vers Herrick :

— Retournez à bord de votre cher *Lysandre*, avant que j'aie changé d'avis. Je vous ferai porter vos ordres sur-le-champ.

Herrick fit signe qu'il avait compris et ajouta :

— Si vous avez une possibilité, monsieur…

— Oui, j'essaierai de voir ce qui est arrivé au commodore, encore que…

Il laissa la phrase inachevée.

Outhwaite apparut à la porte :

— Monsieur ?

— Le commandant Herrick va regagner son bâtiment.

Sa tête de grenouille restait impassible :

— Et sur ordre de qui, monsieur ?

— Sur ordre de *moi*.

Et comme Herrick s'en allait, il ajouta :

— Une chose encore : j'ai besoin d'un officier compétent pour les signaux. Je vais garder avec moi votre sixième lieutenant.

— Bien, monsieur.

Herrick poussa un soupir : du moins Pascœ serait-il épargné. Encore qu'il suspectât Farquhar de ne pas manifester ainsi une marque particulière de confiance. Non, il voulait montrer qu'il faisait preuve d'humanité en épargnant à Pascœ une mort inutile.

Il s'avança sous la poupe et sortit en plein soleil. La nouvelle de son débarquement s'était déjà répandue à bord. Les visages étaient maussades, il sentit tous ces regards fixés sur lui tandis qu'il se dirigeait vers la coupée. Après tout, peut-être allait-il leur manquer un peu ?

Outhwaite vint le rejoindre.

— J'ai fait transborder toutes vos affaires, monsieur. Votre domestique est déjà dans le canot – il lui tendit la main. Je ne pense pas que nous nous revoyions un jour, monsieur, mais je vous regretterai.

Herrick se tourna vers lui. Il se sentait soudain très calme :

— Moi aussi. Tout ceci m'a enseigné énormément de choses. Et c'est ce qui était prévu.

— Vraiment, monsieur ?

Outhwaite avait l'air étonné.

— Oui, j'ai appris beaucoup de choses sur les hommes. Essentiellement sur moi-même, à vrai dire.

Il salua rapidement et se dirigea vers la coupée.

Outhwaite resta sur place jusqu'à ce que le canot eût poussé, puis ordonna :

— Remettez l'équipage au travail, monsieur Guthrie. Je ne tolérerai pas de laisser-aller.

Il revoyait le visage de Herrick, son expression au moment des adieux. Il s'attendait un peu à le voir montrer une certaine humilité et il n'avait vu qu'une espèce de pitié. A son égard peut-être ? Lorsqu'il se retourna vers la dunette, son regard

était étrangement trouble : l'endroit n'était plus exactement le même.

Herrick se tenait immobile près des fenêtres grandes ouvertes et contemplait l'eau qui tourbillonnait sous la voûte. Les étoiles se reflétaient sur la mer et, en se penchant un peu par-dessus bord, il arrivait à voir un fanal solitaire accroché près de lui et la ligne brillante des fenêtres du carré, sous ses pieds. Le bâtiment était étrangement calme, comme s'il retenait son souffle. Une seule chose avait un peu bouleversé sa tranquillité, son retour à bord, deux heures plus tôt.

Cela avait commencé avec une voix, une voix inconnue puis, comme au signal et, malgré Gilchrist, qui cachait mal son énervement, le vaisseau s'était soudain animé. Des cris de joie, des appels, les tambours des fusiliers. Même le vieux Grubb, plus rouge que jamais, qui agitait son chapeau dans tous les sens.

— Hourra, les gars, le commandant est de retour !

Il s'éloigna de la fenêtre et vint se camper devant le râtelier des armes blanches fixé à la cloison. Bolitho n'avait pas voulu prendre son sabre, Ozzard le lui avait dit. Peut-être avait-il eu un pressentiment ? Était-ce un avertissement ?

Il soupira. Farquhar avait tenu parole, les ordres écrits du *Lysandre* disaient expressément que tous les torts retomberaient sur Herrick s'il commettait la moindre erreur. Herrick trouvait que Farquhar avait raison, il en aurait fait autant à sa place. Mais le doute subsistait.

Quelqu'un frappa timidement à la porte, C'était Pascœ, coiffure sous le bras. La lanterne ne jetait guère de lumière, mais Herrick n'en devina pas moins les traces de fatigue sur son visage, ses yeux qui brillaient.

— Oui ?

— Mr. Manning arrive à bord, monsieur. Il y a une dame avec lui. Ils sont venus faire leurs adieux au capitaine de vaisseau Farquhar : ils rejoignent Gibraltar à bord de la *Jacinthe* dès que le vent se sera levé.

Herrick fit un signe de tête : il faisait un calme plat, ce qui ajoutait encore à son désespoir.

— Dites à Ozzard d'apporter des lampes, puis introduisez les visiteurs. Je leur expliquerai, pour le commandant Farquhar.

Il revoyait ses ordres écrits. Signés : « Le commodore par intérim ».

— Monsieur, je voudrais rester à bord du *Lysandre*, fit Pascœ.

— Je le sais – il se tourna vers lui : Mais vous devez passer à bord de *l'Osiris* demain, à la première heure. C'est probablement mieux ainsi. J'aimerais au moins que vous soyez là si…

— Partez-vous pour Corfou, lui demanda Pascœ, pour montrer que vous croyez à sa thèse, monsieur ?

— Oui, je ne peux rien faire d'autre pour l'instant.

Et, s'approchant de lui :

— Prenez soin de vous, Adam. Beaucoup de choses reposent dorénavant sur vos épaules.

— Mais, fit Pascœ, les yeux écarquillés, vous parlez de lui comme s'il était mort !

— Je n'en suis pas sûr, je n'en suis plus sûr – il balaya du regard cette chambre, si calme. Mais je suis sûr d'une chose : ceux qui, en Angleterre, ne savent pas ce que nous savons essaieront de salir son nom. C'est le sort habituel que l'on réserve chez nous aux héros, et votre oncle en est un, ne l'oubliez jamais !

Sa voix était sourde, mais il ne pouvait plus garder tout ceci pour lui.

— J'ai connu son père, le saviez-vous ? Votre grand-père. Un homme remarquable, héritier d'une noble tradition. Vous avez encore la vie devant vous, beaucoup de gens tenteront de vous atteindre, l'envie, la haine, vous connaîtrez tout cela. Souvenez-vous de ce jour, Adam, conservez-le précieusement en vous.

Il se tut.

— Et maintenant, amenez-moi ces fichus visiteurs.

Il entendit Pascœ s'éloigner, son cœur battait la chamade.

La lumière revint, Ozzard apportait des lampes. Il sursauta en voyant que Manning se tenait à la porte, accompagné d'une dame en manteau de mer et capuche.

— Je regrette de vous déranger, monsieur, fit Manning d'une voix pincée. Il me semble que j'ai utilisé en pure perte mon temps et ma peine, et que je vais devoir reprendre un canot pour me rendre à bord de *l'Osiris*.

Herrick essaya de sourire, mais son visage restait figé.

— Je suis désolé, monsieur Manning – voilà qui ressemblait bien à Farquhar. Je pensais que l'on vous avait mis au courant de nos nouvelles dispositions ce matin.

— Non, répondit sèchement Manning en le scrutant du regard, j'aurais bien aimé qu'il en eût été ainsi – et, se tournant vers la jeune femme qui se taisait : Nous allons nous rendre immédiatement à bord de *l'Osiris*. Je dois discuter un certain nombre de choses avec le capitaine de vaisseau Farquhar avant votre départ.

— Le vent ne se lèvera pas avant l'aube, fit Herrick. Vous pouvez en être sûr.

— Je vois – Manning semblait irrité. A propos, voici ma sœur, Mrs. Boswell.

Elle rejeta sa capuche en arrière et lui fit un sourire furtif.

— Il vaut mieux que nous partions, continua Manning.

— Je prends la mer avec la *Jacinthe*, commandant, fit tout à coup la jeune femme, mais mon frère reste en Sicile pour l'instant – elle fit un triste sourire à Manning. Et comment ce malheureux va s'en sortir tout seul, voilà ce que je ne puis imaginer.

Il lui jeta un regard impatient :

— Venez-vous, Dulcie ?

— Non.

Elle franchit dans un grand froufrou la porte de la chambre.

— Je vais avoir assez d'appartements exigus et de canots en tout genre d'ici à mon arrivée en Angleterre. Et, de toute manière, j'ai assez vu le commandant Farquhar – elle lança un sourire à Herrick. Je souhaite demeurer ici le temps que vous régliez vos affaires, John… Si le commandant n'y voit pas d'objection.

— Mais non, madame, ce sera avec plaisir.

C'était une jeune femme séduisante, avec les joues fraîches et les yeux brillants de quelqu'un qui a été élevé à la campagne.

Il se demandait ce qu'elle faisait dans ces parages. Peut-être son mari était-il, tout comme Manning, un agent clandestin qui servait le roi ?

Manning pesta, rouspéta et finit par annoncer :

— Bon, très bien, je serai de retour dans une heure.

Le silence retomba, Herrick avait l'impression d'être trop grand pour la taille de la chambre.

Elle le regarda attentivement puis défit son manteau avant de s'asseoir avec beaucoup de grâce sur l'une des chaises.

— Ainsi, c'est vous, le capitaine de vaisseau Herrick ! J'ai entendu parler de vous. L'un de vos hommes m'a dit que vous étiez sur le point d'appareiller. J'espère que vous ferez bon voyage.

Herrick la regardait, il avait envie d'être seul, il avait en même temps envie de la voir rester.

— Oui, madame ; vous savez, on bavarde beaucoup à bord – et, changeant de sujet : J'imagine que vous rentrez en Angleterre ?

— Oui, nous habitons dans… – elle baissa les yeux. C'est-à-dire, mon mari est mort voici deux ans. Je rentre donc à Canterbury et je redoute énormément ce retour. J'en suis partie pour vivre avec John. Il ne s'est jamais marié, le pauvre chou. Mais il a insisté, il juge que la guerre se rapproche de jour en jour. Elle poussa un soupir. Je dois donc rentrer à la maison.

Herrick vint s'asseoir en face d'elle.

— Mais, madame, je viens moi aussi du Kent, j'habite Rochester – et, souriant timidement : Mais ma maison n'est certainement pas aussi belle que la vôtre.

Elle le regardait, sa peau prenait des teintes pâles à la lueur de la lampe.

— Ce jeune officier qui nous a conduits ici, fit-elle en baissant les yeux, je ne puis m'empêcher de songer à ce que vous lui avez dit.

Herrick rougit violemment.

— Veuillez accepter mes excuses, madame.

Il se souvenait de sa pointe de colère. *Amenez-moi ces fichus visiteurs.*

— Ah ! si j'avais su !

— Non, commandant, juste avant. Vous aviez l'air excédé, tout comme ce jeune homme de belle allure, lui aussi.

— C'est le neveu du commodore, lui répondit Herrick en hochant la tête. Un jeune homme de valeur.

— J'ai entendu parler de votre commodore, ajouta-t-elle doucement. Cela m'a fait beaucoup de peine, j'ai cru comprendre qu'il était très aimé.

— Oui madame, je ne connais pas homme meilleur, ni qui soit plus brave.

— N'y a-t-il aucun espoir ?

— Il n'y en a guère. Depuis le temps, votre frère en aurait entendu parler.

— Et parlez-moi de *vous,* commandant. Avez-vous laissé une famille en Angleterre ?

C'est ainsi que tout commença. Herrick lui fit part de ses réflexions, il revivait ses souvenirs à voix haute et elle l'écoutait tranquillement.

On entendit quelqu'un crier, une sommation, un canot accosta le long du bord. Herrick ne parvenait pas à croire que l'heure eût passé si vite. Il se leva, un peu gêné.

— Si je vous ai ennuyé, madame…

Elle posa la main sur son bras en souriant.

— J'aimerais faire signe à votre sœur si vous le permettez, commandant. Cela créera un lien entre nous jusqu'à ce que… – elle boutonna son manteau – … jusqu'au jour où vous regagnerez le Kent.

Et elle le regarda droit dans les yeux, sans ciller :

— J'espère que vous ne nous oublierez pas.

Herrick serra sa main, elle était petite et ferme, il ne s'en sentait que plus gauche.

— Je n'oublierai jamais votre bonté à mon égard, madame – il entendait la voix de Manning qui se rapprochait. J'aime à penser que nous pourrions nous revoir, mais…

— Pas de mais, commandant – elle s'éloigna un peu. Je comprends maintenant pourquoi l'absence de votre commodore est si durement ressentie. Avec des amis tels que vous, ce doit être un homme remarquable.

Herrick l'accompagna jusqu'à la dunette, où son frère était en conversation avec le major Leroux.

— Canot paré, monsieur ! lui annonça Pascœ.

— Accompagnez cette dame dans son canot, monsieur Pascœ, répondit rudement Herrick. Présentez mes compliments au commandant Inch et dites-lui d'entourer de tous ses soins sa passagère.

Elle lui prit le bras :

— Inch ? Un autre de vos amis ?

— Oui, répondit Herrick en la guidant au milieu des affûts et des anneaux de pont… Vous serez en bonnes mains.

Elle dégagea doucement son coude de sa main :

— Pas en meilleures mains qu'ici, j'imagine.

Le cauchemar atteignait son paroxysme. Des formes rouge sombre jaillissaient de tout côté, entrecoupées de silhouettes plus frustes, parfois humaines, parfois plus indéfinissables, mais toujours effrayantes.

Bolitho voulait se mettre sur ses jambes, il avait envie de pleurer, d'échapper à ce tournoiement vertigineux. A un moment, il aperçut devant les volutes de flammes une femme, aussi livide qu'une morte, ses bras l'appelaient, ses lèvres murmuraient des mots inaudibles. Il essaya de la rejoindre et comprit soudain qu'il n'avait plus de jambes. Un chirurgien de marine riait aux éclats de sa terreur.

La vision s'évanouit d'un seul coup. Un grand silence, une obscurité trop irréelle pour y croire, Bolitho essaya d'étirer ses muscles, ses membres pour échapper au retour de cet horrible cauchemar.

Puis il comprit soudain qu'il sentait ses jambes, ses bras, la sueur qui ruisselait sur son cou et ses cuisses. Lentement, avec infiniment de précautions, comme un homme qui revient de la mort, il essaya de rassembler ses pensées, de faire le tri entre la réalité et ce qu'il endurait depuis… il se souleva sur les coudes, les yeux grands ouverts dans l'ombre. *Depuis quand ?*

Au fur et à mesure qu'il reprenait conscience, ils remarqua un mouvement lent sous lui, les vibrations et les embardées d'un navire en route. Les poulies et le gréement craquaient, il

ressentit une sensation nouvelle, un sentiment de crainte. Le souvenir de la fièvre lui revint en mémoire, il en avait reconnu les signes tout en refusant de les admettre, Le visage soucieux d'Allday juste au-dessus de lui, ses mains qui le portaient, l'obscurité qui l'enveloppait.

Il porta ses mains à ses yeux et cligna de la paupière lorsque ses doigts les touchèrent. Il était totalement aveugle.

Une faiblesse terrible s'empara de ses membres et il retomba épuisé sur sa couchette. *Mieux eût valu en mourir*. Mieux eût valu s'enfoncer plus profond dans ces cauchemars afin d'en finir une fois pour toutes. Il revoyait cette femme nue, Catherine Pareja, qui essayait de le soutenir comme elle l'avait fait alors qu'il était presque mourant.

Dans un hoquet d'agonie, il essaya à grand-peine de s'asseoir. Une fine ligne jaune découpait l'obscurité comme un fil tendu. La lueur grandit, il aperçut un visage inconnu à la lueur d'une lanterne dans la coursive au-delà de la porte.

Le visage disparut, il entendit crier :

— Il s'est réveillé ! Il revient à lui !

Les quelques minutes qui suivirent furent les pires. Allday le serrait contre lui pour le protéger des mouvements du bâtiment, le lieutenant de vaisseau Veitch scrutait anxieusement son visage en arborant un sourire comme il ne lui en avait jamais vu. Les cheveux carotte de l'aspirant Breen dansaient une espèce de gigue, des gens s'attroupaient dans la petite chambre et discutaient dans une douzaine de langues différentes.

— Sortez d'ici, les gars ! ordonna enfin Veitch.

Allday aida Bolitho à s'allonger.

— Quel plaisir de vous voir de retour parmi nous, monsieur ! Pardieu, vous avez passé un sale moment, ça c'est sûr.

Bolitho voulait parler, mais il avait l'impression que sa langue occupait deux fois son volume normal. Il réussit à articuler :

— C… combien de temps ?

Il surprit Allday et Veitch qui échangeaient un coup d'œil et insista :

— Je veux savoir !

— Presque trois semaines, monsieur, fit vivement Veitch, depuis que…

Bolitho essaya de repousser Allday, mais il n'avait aucune force. Pas étonnant qu'il se sentît aussi faible, comme vidé. *Trois semaines.*

— Que s'est-il passé depuis ? lâcha-t-il dans un souffle.

— Après vous avoir ramené à bord, répondit Veitch, nous avons pensé qu'il valait mieux rester au mouillage à La Valette. L'endroit semblait suffisamment sûr, et j'hésitais beaucoup ; je craignais même de vous faire reprendre la mer dans cet état.

Allday se releva lentement, la tête courbée entre les barrots.

— Je ne vous avais jamais vu aussi mal, monsieur – il semblait épuisé. Nous ne savions plus quoi faire.

Le regard de Bolitho allait de l'un à l'autre, son anxiété disparaissait lentement pour laisser place à la gratitude, Pendant trois semaines, alors qu'il était enfermé dans ses cauchemars, impuissant, les autres s'étaient arrangés de leur mieux. Ils l'avaient soigné, sans songer à eux ni à ce que ce retard pourrait leur coûter. Comme ses yeux s'accoutumaient à la lumière, il distingua de larges cernes sur les joues d'Allday et une barbe de trois jours sur son menton. Veitch semblait également épuisé, comme un prisonnier au sortir des pontons.

— Et dire que je ne pensais qu'à moi ! – il se pencha. Donnez-moi la main. Oui, tous les deux.

Allday souriait de toutes ses dents.

— Béni soit-il, monsieur Veitch, il doit se sentir nettement mieux.

Mais il détourna le regard, incapable de trouver ses mots.

— Racontez-moi encore, reprit Bolitho. J'essaierai d'être patient et de ne pas vous interrompre.

Veitch et Allday se lancèrent alors tour à tour dans un étrange récit, d'autant plus étrange qu'il couvrait une période de sa vie qu'il avait perdue, de manière irrémédiable.

Le jour de son retour, un officier était venu le long du bord et leur avait ordonné de rester au mouillage jusqu'à ce que tout risque de fièvre fût écarté. Veitch en avait été fort marri, à cause de l'état de Bolitho mais, d'un autre côté, deux de ses hommes avaient déjà déserté. Simple coïncidence ? Il n'en était pas sûr.

Pourtant, à compter de ce moment, il avait commencé à monter divers plans pour quitter le port avant qu'on ne les empêchât définitivement de le faire. Pendant plusieurs jours, le *Segura* était resté ainsi, apparemment à l'abandon, pavillon jaune à bloc en tête de mât. Le moral de l'équipage et le niveau des vivres baissaient à proportion.

En écoutant leur histoire, Bolitho se demandait si cet agent français, Yves Gorse, avait été informé de quelque manière du fait que le *Segura* était un imposteur. En s'arrangeant pour les garder à l'ancre, il aurait pu par ailleurs faire en sorte d'informer quelqu'un, le prévenir que les ennemis de la France n'étaient plus à Gibraltar ni au large de Toulon, mais dans Malte. Après tout, il ne pouvait guère faire plus sans risquer de révéler son rôle d'espion au service de l'étranger.

Allday poursuivit son récit :

— Deux factionnaires sont ensuite montés à bord. Mr. Plowman était d'avis que le moment de s'en aller était venu. Ceux qui nous surveillaient à terre allaient sans doute relâcher leur attention, une fois qu'ils se sentiraient moins responsables.

Bolitho réussit à sourire : Plowman, s'il avait été négrier, devait en connaître un rayon sur le sujet.

— Une nuit, nous avons eu un grain, un beau grain et pas trop l'écartèlement favorable. Mais c'était alors ou jamais, comme a dit Mr. Plowman. Nous avons coupé les câbles et mis à la voile.

— Et les factionnaires ?

— Nous avons rencontré un bâtiment génois deux jours plus tard, répondit Allday en riant, nous les avons fait passer à son bord – et, redevenant sérieux : Ça nous a été utile. En bavardant avec les Génois, nous avons appris qu'un vaisseau de guerre français se trouvait dans les parages. Une corvette, à en croire leur description. Était-elle à notre recherche, attendait-elle un contact avec leur agent à Malte ? Je n'en sais rien.

Il frappa la couchette défaite et ajouta tranquillement :

— Nous avions plus important à faire.

Bolitho passa ses doigts dans ses cheveux.

— Apportez-moi d'autres lampes, il faut que je me lève. Mais pourquoi trois semaines ?

— Nous sommes allés mouiller dans une petite baie dans le sud de la Sicile. La tempête nous poursuivait depuis notre départ de Malte, et c'était une grosse. Elle s'est calmée brusquement – Veitch ne put s'empêcher de bâiller. Nous avons alors mouillé et on a fait ce qu'on a pu. Je crois que vous avez frôlé la mort, monsieur.

Breen arriva avec une autre lampe. Contrairement aux autres, il n'arrivait pas à entrer sans se courber.

Bolitho posa ses pieds sur le pont et laissa Allday le conduire à un miroir cassé accroché à la cloison. Il se regarda : les joues creuses, les yeux fiévreux, les taches qui souillaient sa chemise.

— Je n'ai pas l'intention de vous dire ce que vous auriez dû faire.

— Nous ne savions pas ce qui s'était passé entre le Français et vous, monsieur, répondit Veitch en haussant les épaules – et il ajouta en souriant : De toute manière, votre survie passait avant tout le reste.

— Soyez-en remercié, dit seulement Bolitho en regardant l'image de Veitch dans la glace.

— Nous avons aperçu deux fois la corvette, reprit Allday, mais elle ne s'est jamais approchée de notre mouillage.

Il ne pouvait détacher les yeux du visage défait de Bolitho.

— A cette heure, monsieur, nous avons repris notre route et nous faisons cap sur le nord de Syracuse. Mr. Veitch dit que, avec tous les calmes que nous subissons, il vaut mieux naviguer de nuit. Cette vieille baille ne fait pas le poids en face d'une corvette française !

— Je vois.

Il se frotta le menton et s'en voulut de l'idée qui lui traversait l'esprit. Un bain, une séance de rasage, voilà de quoi il avait besoin avant toute chose.

— C'était hier matin, continua Allday. J'étais en train de vous faire avaler un peu de brandy et vous m'avez parlé. Je crois qu'à ce moment nous savions déjà que nous devions quitter la baie. Un bon chirurgien, voilà ce dont vous avez besoin.

Bolitho tordit la bouche.

— L'escadre aura repris la mer depuis longtemps. Même sans disposer des renseignements que j'ai recueillis, Farquhar a sans doute déjà levé l'ancre.

— Alors, monsieur, vous aviez donc raison ? lui demanda Veitch.

— Je crois que nous l'avions tous deviné, monsieur Veitch.

Il se souvenait de ce vin rafraîchi, de cette soudaine suée dans le dos qui l'avait fait passer d'une sensation de chaleur brûlante à un froid glacé.

— Gorse a deviné que les Français allaient s'emparer de Malte sur le chemin de l'Egypte.

— Cela ne me surprend pas, monsieur – Veitch avait soudain l'air abattu. De ce que j'ai pu voir de Malte, ils ont laissé le plus gros des défenses tomber en ruine.

— Après avoir pris Malte, et disposant à profusion d'armes et de ravitaillement pour utiliser Corfou comme base de départ de leur invasion, les Français n'ont plus rien devant eux qui puisse les arrêter – il sourit, d'un sourire fatigué. Nous devons donc prévenir l'amiral. Et en utilisant cette épave, si nécessaire.

Veitch se dirigea vers la porte.

— Le jour se lève dans une heure, monsieur. Avec un peu de chance et en supposant que ce souffle de vent ne nous laisse pas tomber, nous serons à Syracuse pendant le quart de l'après-midi – et, s'arrêtant dans l'embrasure : Il faut que j'aille relever Mr. Plowman, monsieur.

Allday attendit que la porte fût refermée, puis :

— Il a toutes les vertus qui font un bon officier, monsieur.

— Vous croyez ?

— Oui – Allday s'installa dans une chaise. Il est plus posé que certains.

Bolitho le regardait en silence, heureux de rester là où il était malgré l'urgence de ce qu'il avait à régler. Il lui suffisait de regarder Allday pour se faire une idée de ce que tous ces jours et ces semaines lui avaient coûté, il n'avait jamais dû dormir plus de quelques minutes d'affilée.

— J'ai retrouvé la chemise d'un Espagnol, annonça fièrement Allday, je l'ai lavée et Larssen a nettoyé votre pantalon – il se tourna vers la lampe, un rasoir à la main. Eh

bien, monsieur, nous allons vous rendre un peu plus présentable, n'est-ce pas ?

Un peu plus tard, alors qu'une lueur rosée s'infiltrait par la claire-voie dans la chambre encore en désordre, Bolitho, vêtu de sa chemise espagnole, se leva pour aller se regarder dans la glace.

Allday essuyait le rasoir sur un morceau de pavillon.

— Vous, monsieur, vous savez, et je sais aussi, mais les gars croient que vous êtes toujours dans le même état.

Il interrompit son geste et le rasoir resta suspendu en l'air : une voix appelait.

— Ohé, du pont ! Voile au vent, sur l'avant !

Allday s'approcha et lui prit le bras.

— Allez-y doucement, monsieur ! Mr. Veitch est tout à fait capable de s'en tirer tout seul !

Bolitho le regarda, l'air sérieux :

— Mr. Veitch « s'en est tiré » pendant trop longtemps. Et vous aussi – il essaya d'oublier ce bourdonnement qui lui vrillait les oreilles. Aidez-moi à monter sur le pont !

Pour un bâtiment de taille aussi modeste, la distance qui le séparait de la poupe lui parut énorme.

La mer semblait très calme, le lever du soleil donnait à la surface une étrange teinte rose. Au-delà, les ondulations de la terre paraissaient ternes. Bolitho s'accrocha à la lisse et avala une grande goulée d'air. Après l'atmosphère confinée de la chambre, c'était comme boire du vin. Il leva les yeux, les voiles pendaient mollement, il y avait tout juste assez de vent pour leur permettre de gouverner. Il salua Veitch et Plowman, sans aller jusqu'à oser parler. Lorsque le soleil serait complètement levé, ils verraient plus nettement la ligne de côte par bâbord et pourraient déterminer précisément leur position.

Il se raidit soudain en voyant une touche rosée, loin par bâbord : un petit carré de toile. La lumière encore timide le faisait paraître assez éloigné, mais la distance allait bientôt se réduire comme par magie.

Il se tourna vers Veitch :

— L'un des nôtres, peut-être ?

— Non monsieur, répondit Veitch en refermant sèchement sa lunette. Toujours cette fichue corvette qui revient !

Bolitho le sentait amer, presque désespéré. Après tout ce que lui et les autres avaient accompli, la corvette était encore là, plantée devant eux comme une pique entre un canardeau et l'abri des roseaux.

Il songea à l'armement dont disposait le *Segura* et chassa immédiatement cette pensée : deux ou trois pierriers, les mousquets des hommes ? Cela ne rendait la comparaison que plus cruelle.

— A quelle distance sommes-nous de la terre ? cria-t-il, d'une voix dont la force le surprit lui-même.

— Deux lieues, monsieur, pas plus, d'après mon estime.

Plowman le regardait, l'air sceptique :

— Il y a beaucoup d'eau dans les parages et je voulais me rapprocher davantage de la côte, mais y a pas moyen avec ce foutu vent, si vous voulez bien me passer l'expression, monsieur !

Il aurait bien aimé pouvoir faire les cent pas pour rassembler ses idées, mais il avait trop peur de voir ses forces l'abandonner.

Six milles. Autant dire six cents.

Il entendit Breen qui disait d'une voix saccadée :

— Avec toute cette poudre que nous avons sous les pieds, nous serons réduits en miettes au premier coup !

— Voilà qui est bien dit, monsieur Breen, fit Bolitho en se tournant vers lui – et, se retenant à la roue : Allday, faites affaler le canot.

— C'est déjà fait, monsieur – Allday l'observait, l'air anxieux. Il est à la remorque sous le tableau.

— Parfait, parfait – il fallait qu'il continue à parler pour empêcher cette faiblesse de le reprendre, Gréez-le, un mât et des voiles, et faites-le passer sous le vent pour que le Français ne le voie pas.

— Mais nous ne pourrons jamais battre une corvette, monsieur ! s'exclama Veitch.

— Et je n'en ai pas l'intention – il montra ses dents, pour faire semblant de sourire, Fabriquez-moi une mèche longue et mettez le bout dans la sainte-barbe.

Veitch le regardait, incrédule, mais il continua pourtant :

— Nous laisserons la corvette nous aborder et nous nous enfuirons avec le canot.

Plowman se gratta la gorge :

— Mais supposez que les Français ne nous mettent pas le grappin dessus, monsieur ? Ils pourraient se contenter d'envoyer un détachement de prise.

Et il lança un coup d'œil entendu à Veitch, coup d'œil qui voulait dire que Bolitho était sans doute encore sous l'emprise de la fièvre.

Bolitho lui prit sa lunette et la posa sur la lisse. La corvette était plus nette désormais. Elle avait l'avantage du vent, elle était en train d'établir ses perroquets pour en tirer le meilleur parti.

Il rendit la lunette et annonça lentement :

— Attendons et nous verrons bien, monsieur Plowman. Maintenant, allez me chercher cette mèche et veillez à ce que ce soit bien fait.

Comme Allday partait, il lui prit le bras et lui demanda :

— Quand je délirais, pendant ma fièvre, ai-je appelé quelqu'un ?

— Oui monsieur – Allday regardait le soleil se lever. Vous avez demandé Cheney, monsieur. Votre femme.

— Merci, fit seulement Bolitho.

L'aspirant Breen courut rejoindre Allday et lui murmura d'une voix inquiète :

— Mais la femme du commodore n'est-elle pas morte ?

— Si fait.

Il s'arrêta au-dessus du canot qui bouchonnait le long du bord et, se tournant vers Bolitho qui se tenait toujours près de la roue :

— Oui, quel malheur !

XIII

POURSUITE

Bolitho s'accroupit près du panneau de descente écaillé du *Segura* et commença à griffonner sur un bout de papier. La lumière se levait, l'air devenait légèrement tiède après la fraîcheur de l'aube ; il se força à se concentrer. Il lui fallait sans cesse faire une pause pour rassembler ses forces, tant était grande sa crainte que la fièvre ne revînt.

Il se releva pour jeter un coup d'œil par-dessus le pavois bâbord. La corvette française était là, il distinguait les vergues, les voiles bien gonflées, le boute-hors effilé. Tout indiquait qu'elle avait simplement l'intention de venir en route de collision pour effectuer une inspection. Un mille à peine séparait désormais l'élégant bâtiment de guerre de cette vieille épave de *Segura*.

Bolitho plia soigneusement son bout de papier et s'approcha de Veitch.

— Prenez ça – il glissa le papier dans la poche de l'officier. J'y ai écrit ce que je sais.

Ce que je suspecte eût été plus exact.

— Comme cela, si je tombe, vous transmettrez ce billet à l'autorité supérieure, faites de votre mieux.

— Le français réduit sa toile, monsieur, annonça Plowman d'une voix rauque.

Veitch lui fit signe qu'il avait entendu.

— Il ne va pas tarder à être sur nous.

Bolitho laissa ses yeux courir sur la longueur du pont. Ils avaient moins de gîte désormais, il n'y avait même plus assez d'air pour gonfler les voiles, son plan était donc arrêté. Encore eût-il fallu, pour faire autrement, qu'il eût le choix, songea-t-il amèrement.

Allday revenait.

— Mèche en place et parée, monsieur. Ça devrait nous laisser un quart d'heure.

— Trop long, répondit Bolitho qui observait la corvette à la lunette. Coupez-en encore autant que vous pouvez. Cinq minutes.

Il les entendit hoqueter de surprise, mais lui voyait toujours ce français qui se rapprochait, voiles brassées carré pour prendre le maximum de vent. Il distinguait sa carène, brillante au soleil, tandis que la corvette reprenait de l'erre à sa nouvelle allure.

— Regardez donc son doublage, leur fit remarquer Plowman, ça ne fait pas longtemps qu'elle a quitté le port !

Bolitho ressentait une sorte de frémissement d'excitation. L'un des bâtiments de Brueys peut-être ? Qui pouvait appartenir à une longue ligne d'éclairage disposée en avant de la puissante flotte de l'amiral, au large puis jusqu'en Egypte. Il repassait dans sa tête tous les éléments d'information dont il disposait, ceux qui étaient sûrs, les on-dit. Ce bâtiment représentait bien plus que ce qu'il était supposé être, une corvette isolée qui leur barrait la route et mettait leur sûreté en péril. Comme un colosse, la flotte de Brueys, transports et bâtiments de ligne, allait se ruer sur Malte, l'utiliser comme tremplin avant de gagner les côtes égyptiennes. Et de là, elle allait continuer vers les Indes, toutes ces possessions que l'Angleterre avait manqué perdre au cours d'une autre guerre.

— Faites embarquer l'équipage dans le canot, je vous prie.

Et il attendit une remarque de Veitch ou de Plowman. Mais le lieutenant de vaisseau se contenta de dire :

— Je ne quitterai pas ce bâtiment sans vous, monsieur. Et c'est mon dernier mot.

— Vous désobéiriez à votre commodore, monsieur Veitch ? répondit Bolitho en souriant. En temps de guerre, voilà qui peut vous valoir la corde !

Ils éclatèrent de rire et Veitch répliqua :

— C'est un risque que je prends, monsieur.

Les marins se bousculaient pour passer par-dessus bord, Bolitho espérait que personne, à bord du français, n'avait

remarqué quelque chose d'anormal. Après tout, il était dérisoire d'espérer venir à bout d'un bâtiment aussi manœuvrant qu'une corvette. Quant à essayer de s'échapper dans une embarcation, avec la Méditerranée et pas une seule terre devant soi, c'était pure folie.

Allday revenait, le souffle court.

— Mèche parée, monsieur.

Il lui désigna du regard l'autre bâtiment. Trois pièces étaient en batterie, de petits six-livres, mais suffisants pour venir à bout du vieux *Segura*, même s'il n'avait pas eu en cale sa dangereuse cargaison.

— Il n'y a plus que nous, ajouta-t-il – et, lui montrant la roue : Plus ce fou de Suédois.

Larssen leur fit un grand sourire, la peur semblait lui être aussi inconnue qu'à un enfant.

— Oui, je suis là, monsieur !

Ils entendirent un bruit déchirant et virent en se retournant un nuage de fumée sur le flanc de la corvette. Le boulet unique passa dans le gréement de misaine avant de soulever une mince gerbe, loin sur leur tribord.

Bolitho se contenta de sourire.

— Signalez que nous avons reçu et compris – il fit signe à Allday : Criez des ordres à notre équipage fantôme.

Il savait que le capitaine français observait sûrement le *Segura* et probablement lui en particulier. Il jeta un rapide coup d'œil au canot qu'il voyait dériver rapidement sous le vent, bourré à craquer d'hommes, d'avirons et d'un fatras de mâts et de voiles que Veitch se tenait paré à gréer.

Bolitho prit la barre et ordonna à Larssen :

— Hissez le pavillon.

Le Suédois lui fit un grand sourire, et quelques instants plus tard, les couleurs américaines flottaient à la corne.

La réponse ne se fit pas attendre : nouvelle explosion, le boulet toucha cette fois la coque du *Segura* qu'il secoua violemment, comme un gros marteau.

Bolitho ne s'attendait pas à leurrer la corvette. Mais tout cela prenait du temps, il aperçut du coin de l'œil Veitch qui agitait son chapeau pur lui indiquer qu'il était paré.

Un bruit sourd à l'avant : il vit Allday s'écarter avec sa hache alors que le foc marron foncé tombait en masse autour de lui. Le français parut s'en satisfaire, car son commandant lofa immédiatement pour venir en route parallèle et en gardant le *Segura* sous son vent, tandis que ses hommes réduisaient la toile, parés à accoster. Des marins étaient perchés dans les enfléchures avec des grappins, le détachement de prise courait vers les gaillards dans un cliquetis de métal pour assurer le premier contact.

Bolitho sentit la roue tressaillir dans ses mains. Privé de foc, le *Segura* partit en embardée, toutes voiles faseyantes.

— Allumez la mèche !

Il entendit Allday rendre la barre à Larssen avant de se précipiter en bas. Il aperçut un marin, perché tout en haut du grand mât de la corvette, qui, à grand renfort de gestes, montrait quelque chose. Il devina qu'il avait aperçu le canot et essayait de transmettre l'information à l'arrière, au milieu du fracas que faisaient voiles et poulies, sans compter les cris des hommes, pressés de se battre, même sans véritable adversaire.

Bolitho se forçait à rester près de la roue. S'il prenait trop vite la poudre d'escampette, le français aurait encore le temps de s'éloigner. Il pensait à cette mèche qui brûlait dans l'entrepont, espérant qu'Allday n'avait pas, sous le coup de la fatigue, mésestimé sa longueur.

— Mèche allumée !

Allday était couvert de foin, comme s'il sortait d'un grenier de ferme. Il avait sans doute soigneusement évité de faire passer la mèche dans l'autre cale pour éviter une explosion prématurée.

— Paré à la bosse !

Il attendit qu'Allday eût atteint le pavois, toujours avec sa hache.

— Et vous, Larssen, dépêchez-vous aussi !

Apercevant une ombre près de ses pieds, il leva les yeux vers le pavillon américain. Faisant la grimace, il leur cria :

— J'ai suffisamment souillé ce pavillon pour aujourd'hui, je vais couper sa drisse !

Mais tâtant son côté pour tirer son sabre, il s'aperçut que dans sa hâte, avec cette fièvre qui lui avait fait perdre la mémoire, il avait oublié de le monter sur le pont.

Un coup de mousquet de l'autre côté, il entendit la balle se ficher dans le pavois de l'autre bord. Les Français du détachement d'abordage poussaient des hurlements, aboyaient comme une vraie meute à la vue de l'ennemi qui essayait de leur échapper.

Allday, surprenant la scène, tendit sa hache au matelot et lui dit :

— Tiens ça, je descends chercher son sabre !

— Laissez tomber ! lui cria Bolitho.

Une nouvelle balle passa en sifflant derrière lui, signal d'une véritable fusillade. Des éclats de bois arrachés au pont volaient dans tous les sens.

Bolitho entendit Larssen pousser un cri. L'homme tomba à genoux, les yeux fermés. Il essayait d'arrêter le sang qui jaillissait de sa cuisse.

Bolitho, s'empêchant de penser, essayait d'oublier la mèche. *Cinq minutes*. Elle devait déjà avoir brûlé tout ce temps.

Il tira le marin contre le pavois et entendit Allday qui soufflait à perdre haleine sur le pont pour venir les rejoindre. Il lui cria :

— Prenez-le ! Nous allons sauter ensemble !

Ils grimpèrent sur le pavois dont le bois était encore humide de la rosée nocturne. Allday trancha la bosse, ils tombèrent dans l'eau comme trois paquets, le bout coupé enroulé autour d'eux.

Ils s'enfonçaient encore et encore ; la lumière du soleil n'était plus qu'un brouillard rose : Bolitho se dit qu'il devait s'agir du sang de Larssen, il sentait ce bout rugueux qui les tirait comme un lacet, il devina que les hommes de Veitch tiraient sur leurs avirons comme des forcenés. En dépit des circonstances, il trouva encore le temps de songer à ces deux marins qui avaient déserté à Malte, qui ne sauraient jamais à quel point leur crime leur avait porté chance. S'ils étaient restés à bord, ils n'auraient sans doute pas trouvé place dans le canot ni pu se mettre aux avirons.

L'eau était brillante au-dessus de lui. Lorsqu'il creva la surface en s'ébrouant pour reprendre sa respiration, il aperçut le canot, voile hissée, et plusieurs silhouettes qui faisaient de grands signes, qui l'acclamaient peut-être.

Larssen s'était évanoui, Allday et lui ne pouvaient faire mieux que de lui maintenir la tête hors de l'eau tout en s'accrochant à la bosse que les hommes du canot déhalaient main sur main, malgré la traction des avirons et de la voile et en dépit du freinage de l'eau.

— Bon Dieu, cria Allday, je ne voudrais pas faire ça trop souvent !

Bolitho tournait la tête pour lui répondre lorsqu'il entendit une explosion assourdissante déchirer l'air du matin. Il sentit l'onde de choc lui frapper de plein fouet la poitrine et les jambes, ce qui lui vida les poumons. Ils se retrouvèrent entortillés dans leur bout comme des marionnettes impuissantes.

Des morceaux de bois et des bouts de cordages, des paquets de foin jaunis volaient autour d'eux. Un élément de charpente entier plongea tout près d'Allday, rebondit comme un bélier, le manquant de quelques pouces à peine.

— Bon sang, cria Allday, çui-ci n'est pas passé loin !

Bolitho réussit à se retourner, à se maintenir à la verticale en attendant la fin du déluge qui leur tombait dessus. Il jeta ensuite un coup d'œil aux deux vaisseaux. En fait, il n'y en avait plus qu'un seul. Le *Segura* avait totalement disparu, laissant un grand cercle d'écume et de bulles, de bois d'épave et d'un foin qui ne nourrirait jamais la cavalerie française.

On aurait dit que le *Segura* se vidait de son sang en plongeant dans les abysses : l'écume qui flottait toujours se teintait de rouge ; les tonneaux de vin avaient dû exploser en même temps que la poudre.

La corvette était en mauvais état. A première vue, il avait cru qu'elle avait réussi à réchapper à l'explosion, mais il la vit s'incliner sur l'eau et distingua bientôt au soleil un trou béant dans la coque. Le doublage de cuivre s'était ouvert comme le ventre d'un requin. Gréement et voiles étaient en pièces, oscillaient comme une vis sans fin, la coque s'inclina davantage.

La brèche disparut et l'eau s'y engouffra. Qu'elle n'eût pas pris feu tenait du miracle, mais Bolitho savait bien que son commandant aurait du mal à sauver son équipage, sans parler d'éviter à son bâtiment le sort du *Segura*.

Une ombre se penchait au-dessus de lui, il sentit des mains qui le saisissaient sous les aisselles, d'autres se penchaient pour hisser le Suédois toujours inanimé.

Veitch souriait en le regardant remonter avec aussi peu de cérémonie en compagnie d'Allday.

— Vous voyez, monsieur, je vous ai attendu !

Bolitho, allongé sur le dos, regardait le ciel.

— C'est passé tout près.

Allday tordait sa chemise par-dessus le plat-bord.

— J'avais réglé la mèche à dix minutes, monsieur. Sans quoi…

Bolitho se tourna vers lui. Respirer lui faisait mal. Il remarqua les grandes traces sur le dos d'Allday, séquelles des coups de fouet du soldat. Elles étaient encore rouges et ne disparaîtraient jamais complètement. Il en ressentait une tristesse étrange. Allday avait servi dans la marine pendant la plus grande partie de sa vie et avait toujours échappé au fouet, ce qui n'était pas chose courante. Et maintenant, à cause de son courage, de sa loyauté sans faille, il allait garder ces traces pour le reste de ses jours.

Il tendit impulsivement le bras et lui toucha l'épaule.

— Vous avez bien fait. Et je suis désolé pour tout ça.

Allday se retourna sur le banc de nage.

— C'est pas encore demain la veille qu'on réussira à vous avoir, monsieur ! – il souriait, la fatigue s'estompait. Faut dire que vous avez plus de cicatrices qu'un chat n'a de vies !

Bolitho lui rendit son sourire :

— Mais, cher ami, il n'y en a pas de plus honorables.

— Et où allons-nous maintenant, monsieur ? demanda Veitch en se raclant la gorge.

Bolitho se dressa contre le plat-bord. La voile pendait, il se retourna pour observer la corvette. Quelqu'un tira un coup de feu, un marin se leva pour se moquer.

— Doucement, les gars ! fit Bolitho. Je comprends ce que vous ressentez, Mais ce coup ne nous était pas destiné, les hommes se battent là-bas pour monter dans les canots.

Veitch commençait à saisir : guère d'officiers, un équipage terrifié. Bolitho avait connu cela, ce ne serait peut-être jamais le cas de Veitch, s'il avait de la chance.

— Il coule !

La petite corvette commençait à chavirer, le pont s'inclina vers les spectateurs silencieux. Des plumetis blancs marquaient çà et là l'endroit où des fragments de l'explosion tombaient de la mâture. Une pièce de six-livres se détacha du bord le plus élevé et dévala dans le pavois en entraînant une poignée de silhouettes qui se débattaient.

Ils entendaient de faibles cris, des pleurs, le flot rugissant de l'eau qui s'engouffrait. Les mâts touchèrent presque simultanément la mer, s'abattirent au milieu des nageurs et coupèrent en deux la seule chaloupe mise à l'eau.

— On ne peut rien faire pour eux, monsieur, fit Plowman de sa voix rude.

Bolitho se tut. Le pilote avait raison, bien sûr. Leur chaloupe coulerait bas, ou au mieux, ils seraient débordés et faits prisonniers par les survivants français. Le savoir était une chose, l'admettre en était une autre.

L'aspirant Breen se mit à renifler bruyamment et, lorsque Bolitho se retourna, il le vit assis sur un tonneau, le grand Suédois, Larssen, blotti sur les genoux.

Plowman se fraya un passage et lui demanda :

— Que se passe-t-il ?

— Il est mort, monsieur, répondit le jeune garçon à Bolitho.

— Pauvre vieux, fit Allday. Les gars, passez-le par-dessus bord.

Mais Breen se cramponnait au corps, les yeux rivés sur Bolitho.

— M… mais, monsieur, ne pourrions-nous pas dire quelque chose pour lui ?

Le visage constellé de taches de rousseur ruisselait de pleurs, il semblait être le seul à ne pas voir ce bâtiment qui

coulait près d'eux. Non, il ne pensait qu'à cet homme qui venait de mourir à côté de lui.

— Oui, monsieur Breen, acquiesça Bolitho, faites-le.

Il se tourna vers Veitch tandis que Breen commençait à dire de sa voix haut perchée une prière qu'il avait probablement apprise avec sa mère. Un peu plus loin, l'un des marins, un chef de pièce, homme rude et d'expérience, avait détaché son mouchoir pour se protéger la nuque du soleil.

— C'est une dure leçon, dit-il à Veitch.

— Oui – le lieutenant lui prit doucement le bras, comme pour ne pas troubler la prière de Breen. Ça y est, il coule !

La corvette glissait dans les eaux, quelques survivants nageaient déjà vers la chaloupe du *Segura*.

Il y eut un plouf ; Bolitho aperçut le visage de Larssen, tout pâle et brouillé sous la surface, tandis que son corps s'éloignait lentement.

— Sortez !

A l'avant, un homme cria :

— Qu'ils aillent au diable ! En voilà encore un autre !

Un petit rectangle de toile claire émergeait dans le soleil à l'ombre de la terre et encore caché par la brume du matin. Quelques-uns des Français, accrochés à des morceaux de bois ou à des espars, poussèrent des cris de joie, tandis que se faisait à bord de la chaloupe un silence pesant.

Bolitho attrapa la lunette rangée dans le fond et la pointa sur le bâtiment. Il allait peut-être venir ramasser les survivants, mais le vent pouvait encore les sauver, s'il voulait bien se lever. Il se sentait la bouche sèche.

— Rassurez-vous, les gars ! C'est la *Jacinthe !*

Le souffle de vent qui subsistait gonflait fermement ses voiles. Inch venait droit sur eux, canots parés à affaler.

La corvette avait pratiquement disparu, on ne voyait plus que l'arrière et son pavillon tricolore.

Bolitho vit la *Jacinthe* venir dans le vent, mettre ses embarcations à la mer. Elle s'immobilisa enfin tout près d'un groupe d'hommes qui nageaient. Un canot faisait force de rames dans leur direction, un jeune lieutenant de vaisseau se leva pour les héler, le visage rouge de colère.

— Que Dieu vous damne, *M'sieur*,* vous n'êtes qu'un poltron ! Laisser vos hommes se noyer, alors que vous avez une chaloupe !

Le canot s'approcha et Allday mit les mains en porte-voix, incapable de réprimer un rire :

— C'est comme ça que vous souhaitez la bienvenue à votre commodore ? Mettez-vous plutôt au garde-à-vous !

Des mains se tendaient pour rapprocher les deux embarcations.

Bolitho passa de l'autre côté et rejoignit l'officier rouge de confusion.

— Il n'y a pas si longtemps, j'avais *moi aussi* un bâtiment, monsieur MacLean – et, lui prenant le bras : Mais je comprends que vous vous soyez trompé.

Le temps de rejoindre la corvette, Bolitho mesura l'enthousiasme que suscitait son retour. Le lieutenant de vaisseau MacLean, très gêné, lui avait déjà expliqué que la *Jacinthe* était en route pour Gibraltar avec des dépêches destinées à l'amiral. Apparemment, le commandant Inch avait fait un détour non prévu, juste pour essayer de retrouver le *Segura*. MacLean ne laissa pourtant aucune illusion à Bolitho : il s'agissait uniquement d'un beau geste, car ils avaient abandonné depuis longtemps tout espoir de le revoir.

Bolitho se hissa tout seul à bord, où Inch l'accueillit, fou de joie. Sa voix était couverte par les clameurs des marins. Il prit la main de Bolitho pour l'aider. Son grand visage chevalin rayonnait de bonheur et de soulagement, tout le monde se pressait pour toucher le commodore.

— Le commodore a failli mourir d'une fièvre ! fit sèchement Veitch. J'ai peur qu'il ne meure étouffé si vous continuez comme ça !

Inch conduisit Bolitho à l'arrière, incapable de dominer son excitation. Bolitho y découvrit avec surprise qu'il y avait une femme dans la chambre minuscule. Elle avait l'air aussi bouleversée qu'Inch.

— Voici Mrs. Boswell, monsieur, lui dit Inch. Elle rentre en Angleterre. Je l'emmène à Gibraltar.

Bolitho s'inclina.

— Pardonnez-moi, madame – il jeta à Inch un coup d'œil entendu. Nous retournons à Syracuse le plus vite possible.

— Mais naturellement, je comprends, répondit-elle en se tamponnant les yeux.

— Alors, Inch, racontez-moi tout. L'escadre est-elle encore au mouillage ?

Inch perdit son air joyeux.

— Oui, monsieur, à l'exception du *Lysandre* et du *Busard*. Javal est parti seul, mais on m'a dit que le *Lysandre* avait appareillé pour Corfou.

Bolitho s'assit et décolla de sa peau sa chemise espagnole.

— Ainsi, le commandant Farquhar joue son propre jeu, c'est cela ?

Inch semblait de plus en plus mal à son aise, malheureux même.

— Non monsieur, le commandant Herrick a repris le *Lysandre*. Sir Charles Farquhar, puisque c'est son nouveau titre, commande l'escadre de Syracuse. Il a l'intention d'attendre sur place… – il cilla sous le regard insistant de Bolitho – … d'attendre la flotte qui arrive sous les ordres de Sir Horatio Nelson.

Bolitho se leva, obligé de rester courbé sous les barrots, et s'approcha des fenêtres de poupe grandes ouvertes.

Herrick était parti. Seul. Le reste était clair comme de l'eau de roche.

Il entendit la femme commenter :

— C'est un homme bon, je l'ai rencontré avant son appareillage.

— C'est vrai, madame, fit Bolitho en se retournant.

— Lorsque nous avons entendu l'explosion, reprit Inch, nous avons pensé qu'il s'agissait d'un grand bâtiment.

— La cargaison du *Segura*. Il fallait que nous rejoignions l'escadre, cette corvette en avait jugé autrement.

Il revoyait le visage de l'aspirant, ce Suédois qui exécutait si naïvement les ordres qu'on lui donnait et qu'il lui arrivait de ne pas comprendre. Et le dos balafré d'Allday.

— Et donc, nous allons la rejoindre, ajouta-t-il durement, aussi vite que vous pouvez !

Le second de la *Jacinthe* apparut dans l'embrasure. Il annonça, en évitant le regard de Bolitho :

— Nous avons recueilli trente Français, monsieur. Le commandant ne fait pas partie du lot.

Il se tut avant d'ajouter :

— Le pilote pense que le vent a légèrement forci et qu'il vire lentement au suroît.

Inch, le visage renfrogné, répondit d'un simple signe de tête.

— Je crois, dit-il à Bolitho, que vous avez déjà rencontré Mr. MacLean, mon second ?

— Oui, répondit Bolitho en souriant, je l'avais déjà aperçu à bord du *Lysandre* lorsqu'il était venu à bord avec vous. On dirait qu'il n'y a rien de changé dans la marine. Les lieutenants de vaisseau sont incapables de reconnaître leur commodore, alors que les Commodores se souviennent très bien d'eux !

— Rappelez l'équipage, ordonna Inch à son second, et remettez en route. Ce sera dur, mais je veux que la *Jacinthe* soit au mouillage au milieu de l'après-midi !

Bolitho alla s'asseoir, il se sentait les jambes en coton.

— Je vais monter sur le pont, si vous le permettez, lui dit Inch – il hésita. Je suis vraiment heureux d'être celui qui vous a retrouvé, monsieur. Le commandant Herrick aurait été ravi que ce fût lui.

Et il quitta précipitamment la chambre.

— Nous avons eu une longue conversation, fit doucement la jeune femme. J'ai trouvé l'histoire du commandant Herrick, le récit de sa vie, très fascinants.

Bolitho la regarda pour la première fois. Elle était jolie, la trentaine sans doute. Elle avait une peau ravissante et des yeux marron qui se mariaient très bien avec la couleur de ses cheveux. Il suffisait de l'entendre parler de Herrick : un amour perdu peut-être, et un amour à offrir ?

— J'ai bien l'intention de le retrouver, madame, lui répondit-il. Dès que je me serai entretenu avec le commandant Farquhar, j'espère que j'en apprendrai plus que ce que je sais pour l'heure !

Sa voix s'était faite dure, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

— Je crois que le capitaine de vaisseau Farquhar est un homme dévoré d'ambition.

Il lui sourit, ravi de voir qu'elle comprenait vite les choses.

— Une ambition démesurée ne signifie pas nécessairement que celui qui la possède offre également des compétences inhabituelles, madame. J'aurais dû le comprendre plus tôt. Et je prie le ciel de ne pas l'avoir compris trop tard !

— Pour le commandant Herrick ? demanda-t-elle en se passant la main dans le cou.

— Pour Thomas, madame, et pour beaucoup d'autres.

Allday passa la tête dans la porte.

— Pourriez-vous le laisser se reposer, madame ? Il en a fait autant qu'un régiment pour aujourd'hui.

— Bien sûr – et, quand Allday fut parti : C'est l'un de vos homologues ?

Bolitho se laissa aller dans son siège en secouant négativement la tête. Ses forces l'abandonnaient.

— Non. C'est mon domestique, et c'est un ami. S'il était mon homologue, je crois qu'il deviendrait rapidement mon supérieur. Et cela ferait trop.

Elle le vit fermer les yeux, sa tête commençait à dodeliner au gré des mouvements du bâtiment.

Bolitho n'était pas exactement tel qu'elle l'avait perçu à travers la description de Herrick. Il paraissait plus jeune, pour quelqu'un qui avait tant vécu, qui en avait tant supporté. Un homme sensible, qualité qu'il regardait sans doute comme une faiblesse et qu'il tentait de dissimuler derrière une certaine raideur.

Elle se mit à sourire. Non, elle avait tort. Il était exactement tel que Herrick le lui avait décrit.

Farquhar se tenait immobile près de la porte de toile et observait Bolitho occupé à lire attentivement les dépêches de l'amiral.

Bolitho alla s'asseoir sur le banc. Il se pencha sur les papiers éparpillés par tout le pont entre ses pieds, les coudes posés sur les genoux. On avait posé à côté de lui un morceau de pain frais et une motte de beurre que Manning lui avait fait porter à bord

pendant la matinée. Bolitho avait englouti presque toute une miche, tartinant allègrement le pain de beurre. Le tout arrosé, selon les comptes de Farquhar, par sept bonnes tasses de café.

Bolitho leva les yeux, visiblement intrigué.

— Et vous alliez rester planté ici, c'est cela ? – il tapa de la main sur les papiers. Mais vous ne comprenez donc pas ce qu'il y a là-dedans ?

Farquhar le regardait dans les yeux, très calme.

— Si mon évaluation de la situation est différente de la vôtre, monsieur, alors…

Bolitho se mit debout, ses yeux jetaient des éclairs.

— Ne vous lancez pas dans des discours de ce genre, *pas avec moi*, commandant ! Vous avez lu ces dépêches, vous y avez appris que nous avions pris de l'artillerie et malgré tout cela, *vous n'avez rien vu !*

Il se redressa, ramassa deux feuilles de papier qu'il jeta sur la table.

— Lisez-les ! Ces canons, ce sont des quarante-cinq-livres. Les militaires en ont essayé un, alors que ce n'était pas vraiment nécessaire.

Il tapait sur la table en cadence avec ce qu'il disait :

— Une pièce de quarante-cinq tire à *cinq mille yards*. Si ce chiffre vous semble sans importance, c'est que vous êtes un imbécile ! Quelle est la portée du plus gros canon de marine ?

Il gagna la fenêtre et continua d'une voix amère :

— Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire. Un trente-deux-livres porte à trois mille yards. Et encore, avec de la chance et un bon chef de pièce.

— Je ne vois aucun rapport avec nos affaires, monsieur, répliqua Farquhar, excédé.

— C'est pourtant évident – il se tourna vers lui : Le peuple français espère obtenir une grande victoire, Après le bain de sang de la Révolution, il pourrait même *exiger* une grande victoire. Pour s'emparer de l'Egypte, puis des Indes, leur marine doit tout d'abord obtenir la maîtrise des mers. Une fois placée sous la protection de pièces du calibre dont nous parlons, les Français pourraient faire mouiller une armada, que dis-je,

plusieurs armadas. Tout vaisseau britannique serait réduit à l'état de planchettes avant même d'avoir pu s'approcher d'eux !

— Des batteries côtières, fit Farquhar en se mordant la lèvre.

— Enfin, commandant ! répondit froidement Bolitho, vous commencez à distinguer les ingrédients.

Quelqu'un frappa à la porte, le factionnaire aboya :

— L'officier de quart, monsieur !

— Faites-le entrer.

Il était sans doute soulagé de cette interruption.

Le lieutenant de vaisseau resta dans la porte :

— Nous avons le *Busard* à la vue, monsieur. Il arrive par le nord.

— Merci, monsieur Guthrie.

Bolitho retourna s'asseoir et se frotta les yeux.

— Allez chercher mon secrétaire. Je vais lui dicter une dépêche qu'Inch portera à Gibraltar – il avait du mal à dissimuler sa colère. Une dépêche sensiblement différente de la vôtre.

— Je vais faire chercher mon secrétaire, monsieur, répondit Farquhar, impassible. Je crains que le vôtre ne soit toujours à bord du *Lysandre*.

— Ce sera bien assez pour le moment – et, se dirigeant vers la porte : Je reprendrai le mien lorsque j'aurai récupéré mon navire amiral.

— Mais j'ai fait hisser votre marque sur *l'Osiris,* monsieur ! s'exclama Farquhar en le regardant sortir.

— Je vois donc ce qu'il en est – il se mit à sourire. Votre marque ou la mienne ? Étiez-vous sûr à ce point que j'étais mort ?

Et il se dirigea vers la descente sans attendre la réponse.

Il trouva Mrs. Boswell qui bavardait avec Pascœ. De voir son neveu lui avait montré à quel point il voulait retrouver Herrick, à quel point ils se manquaient mutuellement.

S'il comprenait trop bien Herrick, c'était entièrement sa faute, sans doute bien plus que celle de Herrick. Il avait cherché avec Farquhar quelque chose de différent, quand les qualités de

Herrick crevaient tellement les yeux que personne ne les avait reconnues.

La jeune femme se retourna et lui fit un sourire timide.

— Je suis venu avec le canot pour vous dire au revoir, monsieur – elle passa sa main sous le bras de Pascœ. *Nous* nous sommes très bien entendus.

— J'en suis certain – et, devinant ce qui se cachait derrière ses paroles : Dès que le *Busard* sera arrivé, j'ordonnerai à l'escadre, ou du moins à ce qu'il en reste, de lever l'ancre.

Elle avait compris et se dirigea en sa compagnie vers l'échelle.

— Je dois vous laisser, je suis heureuse de voir que vous êtes remis. J'ai quelques notions de médecine, car c'est la fièvre qui a emporté feu mon mari. Sous ces climats, il fait toujours plus chaud à bord qu'à terre. Il a fait très froid en Sicile jusqu'à ces dernières semaines.

Elle le regardait toujours, l'air triste.

— Si vos hommes vous avaient abandonné à Malte ou, pis encore, s'ils vous avaient fait porter à terre, je crains que vous n'eussiez péri.

Un canot attendait à la coupée, et Bolitho aperçut le second de *l'Osiris* qui jetait des coups d'œil impatients par la porte.

Il reprit :

— J'ai un seul conseil à vous donner, madame Boswell.

Il la guida sur le pont chauffé par le soleil sans voir les regards fixés sur lui et son aspect étrange.

— Si vous ressentez quoi que ce soit pour Thomas Herrick, je vous supplie de lui en parler.

Il la sentit se raidir, elle tenta de dégager sa main. Elle demanda pourtant :

— Est-ce donc *si* évident ?

— Ce n'est pas un reproche – il détourna le regard pour contempler les pentes verdoyantes de la côte. Mes propres amours ont été trop brèves et je regrette chacune des secondes que j'ai pu en gaspiller. En outre… – il eut un sourire forcé – … je sais que, si vous ne dites rien, Thomas restera aussi muet qu'une nonne dans une pièce remplie de matelots !

— Je m'en souviendrai – et, se tournant vers Pascœ : Faites attention à vous. J'ai le sentiment étrange que quelque chose de grand va vous arriver – elle fut prise d'un frisson. Et je ne suis pas sûre que j'aime cette perspective.

Bolitho la regarda descendre par la chaise avant de retourner à l'arrière pour observer les huniers du *Busard* qui émergeaient lentement, péniblement, derrière la pointe.

— Cette jeune femme est charmante, lui dit Pascœ, elle me rappelle un peu tante Nancy.

— Oui, c'est vrai.

Bolitho revoyait sa sœur à Falmouth et son fanfaron de mari. Il avait toujours été proche de Nancy, qui, en retour et bien qu'elle fût plus jeune, l'avait toujours protégé comme une mère.

— On dit, continua Pascœ, que Nelson arrive en Méditerranée, monsieur ?

— Je suis content de voir que quelqu'un prend enfin au sérieux les menaces qui se précisent ici. La bataille, car bataille il y aura, sera décisive. C'est pourquoi nous avons énormément de choses à faire avant la tombée du jour.

Il sourit en voyant la tête que faisait Pascœ.

— Qu'y a-t-il, Adam ? Vous n'avez pas envie de voir Nelson débarquer ? C'est le meilleur dont nous disposions, et le plus jeune. Cela seul devrait suffire à vous plaire, à vous !

— L'un des gabiers m'a fait une réflexion, répondit Pascœ en baissant la tête. Il m'a dit que nous avions déjà « notre Nelson à nous ».

— Je n'ai jamais entendu pareille absurdité ! fit Bolitho en prenant le chemin de la descente. Vous devenez aussi bête qu'un domestique de ma connaissance !

Le soir, assis dans la chambre de l'*Osiris,* endroit auquel il se sentait décidément étranger, Bolitho rédigeait son rapport et ses conclusions. Il écoutait les craquements, les bruits divers que faisait la coque. Le vent forcissait légèrement et avait déjà commencé de venir au noroît. La *Jacinthe*, qui avait appareillé juste avant la nuit, allait avoir du mal et serait obligée de tirer des bords sans avancer pour autant, ou si peu.

Il revoyait le visage de marbre de Javal lorsqu'il était venu à bord, surpris de voir la marque frappée à bord de *l'Osiris,* mais également soulagé d'apprendre que Farquhar n'était pas encore commodore en titre.

Il avait expliqué sans nuances que, après n'avoir trouvé personne au point de rendez-vous convenu, il avait appris d'un pêcheur que tout le monde était au mouillage à Syracuse. Il avait alors entrepris une seconde patrouille dans le détroit de Messine. Le vent refusant, il était reparti dans le nord pour tenter d'avoir des nouvelles.

— Je ne vous demande pas de m'en excuser, monsieur, avait-il expliqué ; j'aime bien mon indépendance, mais je n'en abuse pas. Je suis passé à Naples et j'y ai rencontré le ministre britannique. Il fallait bien que je rentre avec *un petit quelque chose.*

Il s'était un peu détendu en ajoutant :

— Si j'avais su que vous meniez votre propre… euh… votre propre *expédition*, j'aurais mis le cap directement sur La Valette et je vous aurais sorti de là, chevaliers ou pas !

Javal connaissait trop bien le défaut de la cuirasse. En tant qu'ancien capitaine d'une frégate, Bolitho s'était conduit comme une cervelle brûlée en allant voir Yves Gorse, tout en gardant ses vieux réflexes. Peut-être Javal y avait-il fait allusion pour édulcorer sa propre culpabilité.

Javal avait poursuivi :

— Sir William Hamilton est peut-être âgé, monsieur, il n'en a pas moins une connaissance précise des affaires et il maîtrise magistralement ses sources d'information.

Bolitho signa son rapport, puis regarda la cloison qui lui faisait face. Son vieux sabre jurait avec le panneau sculpté.

Javal ne lui avait fourni qu'une seule nouvelle, Pour être plus précis, il lui avait donné un nom.

Sir William avait été informé, par le truchement de ses associés et de ses espions, que l'homme qui allait faire des semaines et des mois à venir une période décisive était en route pour Toulon. Et cet homme-là n'aimait pas gaspiller son temps à des broutilles.

Il s'appelait Bonaparte.

XIV

DROIT SUR LA TERRE

Ils durent abandonner tout espoir de rallier rapidement Corfou ou de voir les vigies de Javal trouver le *Lysandre*, loin en avant de l'escadre privée d'une partie de ses forces, dans les jours qui suivirent l'appareillage. Le vent était passé brusquement au nord et, tandis que les marins s'activaient fiévreusement à réduire la toile, le pilote de *l'Osiris* lui-même se montra surpris de la violence de ce changement de temps. Déboulant tout droit de l'Adriatique, le vent avait transformé la houle longue et bleutée en un hachis de crêtes et de lames sauvages. Au-dessus des têtes de mâts qui dansaient dans tous les sens, le ciel était devenu uniformément nuageux.

Jour après jour, les deux vaisseaux de ligne avaient utilisé leur masse et leur puissance pour sortir de la tempête. Derrière les mantelets fermés, les équipages se débattaient contre des mouvements violents à donner la nausée, en attendant l'appel : « Tout le monde en haut ! Tout le monde à prendre un ris dans les huniers ! »

Il leur fallait alors entamer une lutte périlleuse contre le vent, grimper jusqu'aux vergues qui se balançaient dans tous les sens pour aller se battre contre chaque pied carré de toile.

Le *Busard*, incapable de soutenir cette allure, avait fui devant la tempête, si bien que les autres avaient l'impression de se retrouver confinés dans un univers restreint fait de bruits et de trombes diluviennes. La visibilité était tombée en quelques heures, il devenait difficile de distinguer la pluie des embruns ou de savoir de quel côté viendrait le prochain assaut du vent.

Quant à Bolitho, ces journées qui n'en finissaient pas éloignaient ses pensées du sort immédiat de *l'Osiris*. Il ne reconnaissait pas les visages des hommes qu'il croisait sur le

pont, leurs cris ne signifiaient rien pour lui. Il voyait Farquhar sous un jour différent. Il s'était laissé aller plusieurs fois à des accès de colère qui avaient réussi à surprendre même le calme Outhwaite. Il avait réprimandé un jour un bosco pour ne pas avoir frappé avec assez de vigueur un gabier qui refusait de monter dans les hauts au plus fort d'un coup de vent. Le bosco avait tenté de lui expliquer que l'homme n'était pas un vrai marin, mais l'aide du tonnelier. Tant de matelots avaient été blessés au cours de la tempête que, tout comme les officiers, ce bosco avait seulement essayé de trouver des muscles là où il pouvait.

— Et ne discutez pas ! avait crié Farquhar. Vous avez eu à fouetter des hommes ? Vous saurez ce que cela fait si vous me résistez une fois de plus !

On avait forcé l'homme à monter. Il était tombé sans un cri après avoir lâché sa prise sur une gambe de revers.

Bolitho se demandait si Herrick avait réussi à échapper à la tempête et à quel endroit il pouvait bien se trouver.

— Sans ce satané mauvais temps, lui avait dit Farquhar, j'aurais rattrapé le *Lysandre* depuis longtemps !

— J'en doute, avait répondu Bolitho d'un ton sans réplique. Le *Lysandre* est plus rapide, et il est bien commandé.

C'était injuste envers Farquhar, mais il avait fait preuve d'une telle indifférence au sort de Herrick qu'il avait eu du mal à ne pas faire de commentaire plus cinglant. La petite voix de sa conscience lui répétait sans cesse : « C'est toi qui en as décidé ainsi. C'est ta faute. »

Et puis, une semaine après leur départ de Syracuse, le coup de vent s'était affaibli et le vent était passé au noroît. Bolitho savait pourtant que, malgré le ciel clair et une mer redevenue bleue, il leur faudrait plusieurs jours pour compenser le retard qu'ils avaient pris et récupérer le temps comme la route qu'ils avaient dû abandonner à la tempête.

Chaque fois qu'il montait sur le pont, il remarquait que les officiers de quart évitaient son regard et prenaient bien soin de s'écarter de son chemin lors de ses promenades solitaires. Cette solitude délibérée lui donnait le loisir de réfléchir, encore que,

sans nouvelles fraîches, il eût l'impression de repasser la charrue dans un champ déjà labouré, sans avoir rien à semer.

L'après-midi du neuvième jour, il se trouvait dans sa chambre à étudier la carte en savourant un verre de bière, breuvage dont Farquhar avait fait provision pour son usage personnel.

Farquhar allait se tordre de rire s'ils ne trouvaient à Corfou rien qui vînt renforcer ses théories. Il s'en cacherait, bien entendu, mais cela ne vaudrait pas mieux. Cela ne démontrerait pas seulement que Farquhar avait eu raison d'agir comme il l'avait fait, mais également qu'il méritait de recevoir ce commandement ou un autre.

Sir Charles Farquhar. Il s'étonnait lui-même de voir à quel point ce titre l'agaçait. Peut-être devenait-il comme Herrick. Non, c'était quelque chose de plus profond. Cela venait de ce que Farquhar ne l'avait pas gagné lui-même et qu'il n'aurait désormais plus envie de rien. Il suffisait de consulter la liste navale pour deviner comment se faisaient les promotions. Il se souvint de ce qu'avait dit Pascœ, et cela le fit sourire. Les Nelsons de son monde à lui gagnaient leurs récompenses et parfois leurs titres sur les champs de bataille ou dans le feu des bordées. Leur avancement précaire était souvent admiré, mais rarement envié par ceux, plus gâtés par le destin, qui restaient à terre.

Bolitho commença à faire le tour de sa chambre. Il entendait les marins qui travaillaient sur le pont et dans la mâture. Des épissures à refaire, des vergues neuves à mettre en place. Après une tempête, chaque tâche devenait deux fois plus essentielle. Il sourit encore : *ceux, plus gâtés par le destin, qui restaient à terre*. Au fond de lui-même, il savait qu'il lutterait de toutes ses forces pour échapper à un poste à l'Amirauté ou dans un port.

Il revint à la carte et l'étudia une fois de plus. Corfou était une île allongée comme une épingle qui semblait sur le point de se coincer contre la Grèce continentale. Les approches étaient étroites lorsque l'on arrivait du sud, à peine dix milles pour un bâtiment sous voiles. Au nord, c'était encore pire. C'était la destruction assurée si les Français avaient mis à terre des

batteries sur les hauteurs. Encore que l'île fût séparée du continent par une mer refermée, presque privée, vingt milles sur dix. Les deux gros dangers étaient représentés par les chenaux d'accès nord et sud. Le seul bon mouillage se trouvait sur la côte est et il était donc impossible de faire jouer l'effet de surprise. Herrick devait savoir tout cela. Il était entêté, déterminé, mais ce n'était pas un imbécile et il ne l'avait jamais été.

Il repensa soudain à cette jeune veuve, Mrs. Boswell. Chose étrange, il ne s'était jamais imaginé que Herrick pût se marier. Elle n'allait pas en laisser d'autres tirer profit de cette bonne nature. Elle ne l'aurait jamais laissé admettre qu'il ne pouvait prétendre au poste de capitaine de pavillon.

Bolitho s'étira, s'émerveillant d'être encore capable de se livrer à des pensées pareilles. Il disposait de deux vaisseaux, il risquait de ne jamais revoir le *Lysandre*. Mais, quoi qu'il advînt, il était sur le point de pénétrer les défenses ennemies dans une mer qu'il ne connaissait pour ainsi dire pas, si ce n'est sur la carte et grâce à ce que lui faisait deviner son expérience de marin.

On frappa à la porte, le factionnaire fit prudemment :

— L'aspirant de quart, monsieur !

C'était ce rouquin de Breen.

— Eh bien, monsieur Breen ? fit Bolitho en souriant.

C'était la première fois qu'il lui parlait depuis qu'ils avaient été récupérés par la *Jacinthe*.

— Le commandant vous présente ses respects, monsieur. La vigie a vu une voile dans le noroît. Elle est trop loin pour qu'il puisse l'identifier.

— Je vois.

Bolitho jeta un coup d'œil à la carte. Même en tenant compte de la dérive et du temps perdu pendant la tempête, l'estime ne pouvait être fausse à ce point. *L'Osiris* faisait en gros route cap au nordet et, avec un peu de chance, ils devraient apercevoir les collines méridionales de Corfou avant la tombée de la nuit. Le *Busard* avait fui devant le mauvais temps et, bien que Javal ne dût pas tarder à rallier l'escadre, même si ce n'était

pas pour aujourd'hui, il allait arriver du sud et non par le noroît, là où apparaissait le nouveau venu.

— Alors, lui demanda-t-il, êtes-vous satisfait d'avoir été affecté à la batterie ?

Le jeune garçon se tourna vers la grande silhouette du *Nicator,* trois encablures sur leur arrière.

— Nn… non, enfin pas trop, monsieur. On me traite fort bien, mais…

Bolitho le regarda attentivement. Comme les officiers, la plupart des aspirants du bord étaient de bonne famille. Farquhar avait à l'évidence choisi son carré et ses aspirants avec le plus grand soin. Il était courant pour un commandant d'embarquer un jeune garçon comme aspirant : le fils d'un vieil ami, quelque faveur particulière. Farquhar semblait bien avoir suivi cette coutume à son bord.

Breen avait l'air de penser qu'on attendait plus de détails de sa part.

— Je ne peux m'empêcher de penser à ce marin, monsieur, Larssen. Mais ça va, maintenant. Je… je suis désolé de la manière dont je me suis comporté.

Bolitho se demandait pourquoi il essayait d'épargner à Breen l'inévitable. Cela leur arrivait à tous, tôt ou tard. Il se souvenait de ce qu'il avait lui-même éprouvé après un combat, alors qu'il était jeune enseigne. Les pièces faisaient un tel vacarme, la bataille était si féroce qu'ils n'avaient même pas le temps de s'occuper des morts, ni même des blessés, de manière décente. Ils avaient passé les cadavres par-dessus bord, amis ou ennemis, et les blessés avaient ajouté leurs cris au tintamarre de la bataille, Lorsque le feu avait cessé et que les navires s'étaient séparés, trop endommagés pour prétendre à la victoire ou accepter leur défaite, la mer était couverte de cadavres à la dérive. Comme le vent était tombé pendant le combat, assommé par tant de sauvagerie, ils étaient restés avec eux pendant deux jours entiers. C'était une chose à laquelle il repensait souvent et qu'il ne pourrait jamais oublier.

— Prenez donc un peu de bière.

Pauvre Breen, avec ses grosses mains récurées et sa chemise crasseuse, il ressemblait plus à un écolier qu'à un officier du roi !

Mais, dans son village, qui connaissait Malte, qui avait participé à une bataille sur mer ? Et qui connaîtrait jamais ce que représentaient la puissance d'une flotte, les hommes et les pièces de charpente dont elle était faite ?

Farquhar apparut dans l'embrasure et jeta un regard glacial au jeune garçon qui avait la bière à la main.

— Cette voile a disparu, monsieur, fit-il en s'adressant à Bolitho.

— Ce n'est donc pas le *Lysandre ?*

— Trop petit – il fit un bref signe de tête à Breen qui sortait. Un brick, à en croire la vigie du grand mât. Un homme fiable, il se trompe rarement.

Farquhar semblait s'être ressaisi, maintenant que la tempête était passée. Il se mettait peut-être en situation d'attente, il se tenait en retrait en attendant de voir ce que Bolitho allait faire.

Bolitho gagna les fenêtres de poupe qu'il avait ouvertes et se pencha pour regarder la houache autour du safran. Le ciel était clair, l'horizon derrière la grosse coque joufflue du *Nicator*, vide et nettement dessiné. Le brick en avait certainement plus vu d'eux qu'ils n'avaient vu de lui.

— Dites aux vigies de redoubler d'attention. Et faites porter des lunettes là-haut.

— Pensez-vous que ce brick était français, monsieur ? – Farquhar semblait curieux. Il ne peut pas nous faire beaucoup de mal.

— Possible. A Falmouth, le mari de ma sœur possède un beau domaine et une ferme – il regardait Farquhar, l'air impassible. Il possède également un chien. Lorsqu'un homme, chemineau ou vagabond, s'approche de ses terres, ce chien le suit à la trace, mais ne l'attaque jamais, n'aboie même pas – un sourire. Tant que l'étranger ne s'approche pas d'un fusil de chasse !

Farquhar se pencha sur la carte, comme s'il s'attendait à y découvrir on ne sait quoi.

— Il nous suivait, monsieur ?

— C'est bien possible. Les Français ont beaucoup d'amis dans les parages. Ils seraient sûrement ravis de recueillir des renseignements susceptibles de leur faciliter la tâche une fois que le pavillon tricolore aura étendu son « domaine ».

— Mais, répondit Farquhar, assez mal à son aise, s'il en est ainsi, les Français ne connaissent pas l'importance exacte de nos forces.

— Ils verront que nous n'avons aucune frégate. Si j'étais à la place de l'amiral français, je trouverais cette information digne d'intérêt.

Il s'approcha de la porte : une idée lui venait à l'esprit.

— Faites venir votre maître voilier, je vous prie.

Sur la dunette, plusieurs marins s'arrêtèrent pour le regarder avant de reprendre leur travail avec une vigueur redoublée. Ils pensaient sans doute que sa fièvre lui avait dérangé l'esprit. Bolitho laissa le vent le rafraîchir et se mit à sourire tout seul. Il portait toujours sa chemise espagnole, il avait refusé les habits de rechange de Farquhar. Les siens étaient à bord du *Lysandre*, il les récupérerait lorsqu'il aurait retrouvé Herrick. *Et pour sûr, il allait le retrouver*.

— Monsieur ?

Le voilier était là à le regarder, partagé entre méfiance et curiosité.

— De combien de toile de rechange disposez-vous ? Je veux dire, la toile inutilisable pour fabriquer des voiles neuves ?

L'homme jeta un coup d'œil inquiet à Farquhar qui lui ordonna sèchement :

— Mais répondez, Parker !

Le maître voilier se lança dans une longue énumération de stocks, bouts et morceaux de toutes sortes, rien n'y manquait. Bolitho était ahuri de voir qu'il avait tout cela en tête.

— Merci, euh, Parker.

Il se dirigea vers le passavant tribord et s'arrêta pour contempler le gaillard.

— Il me faut une longue bande de toile tréfilée sur les filets de passavant, une de chaque bord. Des housses de hamac, des

bouts que vous auriez conservés pour réparer les tauds ou les manches à air. Vous pourriez faire cela ?

— Oui, enfin, monsieur, je crois que j'arriverais à… si…

Il jeta un regard désespéré à son commandant pour quêter son aide.

— Et pour quoi faire, monsieur ? demanda Farquhar. Je pense que, si ce brave homme savait ce que vous voulez, et moi aussi d'ailleurs, sa tâche n'en serait que grandement facilitée.

Bolitho leur fit un grand sourire.

— Si nous joignons le gaillard à la dunette, puis que nous peignions la toile comme la coque, avec des carrés noirs à intervalles réguliers… – il se pencha par-dessus la lisse pour leur montrer les mantelets de sabord des dix-huit-livres – … nous transformons *l'Osiris* en trois-ponts, non ?

Farquhar hocha lentement la tête.

— Bon sang, monsieur, mais c'est sûr, cela donnerait le change. A une certaine distance, nous aurions l'air d'un vaisseau de premier rang, pas d'erreur possible. Les Grenouilles commenceront à se demander sérieusement combien nous sommes.

Bolitho acquiesça.

— Près de terre, nous avons une chance. Mais nous ne pouvons nous permettre de livrer bataille au large tant que nous ne connaissons pas exactement les forces de l'ennemi. Je doute que les Français aient beaucoup de bâtiments de ligne dans les parages. Brueys doit les garder pour le gros de la flotte et pour protéger ses transports. En tout cas, il faut que je le sache.

— Ohé, du pont ! Voile sous le vent, par le travers !

— Revoilà coucou c'est-moi, fit Bolitho. Dès que l'obscurité sera tombée, nous pourrons commencer à nous déguiser. Nous virerons de bord pendant la nuit, nous pouvons espérer échapper à notre ami qui se montre un peu trop curieux.

Un nouvel appel leur fit lever les yeux :

— Ohé, du pont ! Voile sous le vent !

— Tiens, de la compagnie ?

Bolitho donna une bourrade au maître voilier.

— Allez mettre vos gars au travail, Parker. Vous serez le premier homme de l'histoire à avoir construit un bâtiment du roi avec des bouts de toile !

Il vit Pascœ se ruer dans les enfléchures au vent pour aller rejoindre la vigie qui avait fait le dernier compte rendu. Tout alourdi qu'il était par une grosse lunette qu'il portait sur l'épaule, il n'en grimpait pas moins comme un singe, Quelques instants plus tard, il leur cria :

— C'est le *Busard*, monsieur !

— Il serait temps, murmura Farquhar.

— Faites signal au *Busard*, ordonna Bolitho. Dites-lui de prendre poste devant l'escadre.

— Il ne pourra pas le voir avant un bon moment, monsieur, fit Farquhar. Il doit gagner chaque pouce contre le vent.

— Lui ne le verra pas, commandant, mais l'autre, si. Son capitaine saura qu'il y a un autre bâtiment, peut-être plusieurs, à proximité. Cela lui donnera un os à ronger.

Bolitho, mains dans le dos, se mit à observer les boscos qui préparaient la peinture, tandis que d'autres tiraient la toile sur le pont.

Il commença ses allées et vernies du bord au vent. Il mourait d'envie de voir les huniers du *Busard* apparaître au-dessus de l'horizon. Trois bâtiments au lieu de deux. Il rendit grâce au Seigneur de la pugnacité dont avait fait preuve Javal pour le retrouver. Ils étaient peut-être encore faibles, ils n'étaient plus aveugles.

Tandis que *l'Osiris* et sa conserve continuaient à cette allure d'escargot, cap au nordet, et que Javal tirait des bords pour les rejoindre, la petite tache de toile qui trahissait la présence de leur gardien disparut rarement à leur vue.

Le voilier et ses aides travaillèrent tout l'après-midi, assis jambes croisées sur le pont, tête penchée et paumelle à la main. Bolitho venait de temps à autre faire un tour à l'arrière ou allait passer quelques instants dans sa chambre, dans un état proche de l'épuisement.

Lorsque la vigie annonça la terre, pendant le dernier quart du soir, il se dit que le brick allait se contenter de savoir enfin

que l'escadre, petite ou grande, faisait réellement route sur Corfou.

Bolitho examina à travers le gréement et les enfléchures l'ombre rouge que faisait la terre. Le commandant du brick avait appliqué ses ordres trop à la lettre. A présent, avec la nuit qui tombait rapidement, il allait devoir ronger son frein et garder ses précieux renseignements pour lui. S'il avait été à sa place, Bolitho aurait pris le risque d'encourir le déplaisir de l'amiral en rompant plus tôt. Il lui aurait été plus utile d'aller le rejoindre que de passer une longue nuit de plus devant cette côte dangereuse. La curiosité du brick s'était transformée en point faible. C'était peu, cela pouvait devenir vital.

Il retourna dans sa chambre et y trouva Farquhar qui l'attendait en compagnie de Veitch et de Plowman.

— Je crois que vous vouliez les voir tous les deux, monsieur, commença Farquhar.

Il y avait un peu de mépris dans le ton de sa voix.

Bolitho attendit qu'un garçon eût accroché une lampe supplémentaire au-dessus de la carte.

— Allons-y, monsieur Plowman. Il me faut un volontaire pour aller voir ce qui se passe à terre pour mon compte.

Le pilote commença par étudier la carte et les indications portées à la limite de la côte, emplacement des falaises, valeurs des sondes.

— C'est bon, monsieur, décida-t-il enfin avec un large sourire. Je suis votre homme !

— Parce que vous comptez envoyer des gens à terre *de nuit,* monsieur ? demanda sèchement Farquhar.

Bolitho ne répondit pas immédiatement. Il se tourna vers Plowman et lui demanda seulement :

— Pourrez-vous y arriver ? Si ce n'était pas aussi important, je ne vous le demanderais pas.

— J'ai vu pire. Une fois, c'était en Afrique de l'Ouest… – il soupira – … mais ceci est une autre histoire, monsieur.

— Parfait.

Bolitho l'observait, l'air grave. Il lui en demandait sans doute trop, il était en train d'envoyer Plowman et les autres à la mort. Il caressa un instant l'idée d'y aller lui-même, mais il

savait bien que c'était insensé. Vanité, désespoir, anxiété, non, rien qui pût le justifier. On allait avoir besoin de lui *ici même*, et dans peu de temps.

— Il leur faudra un canot, annonça-t-il enfin à Farquhar, et un armement costaud – puis, à Veitch : Je vous confie le commandement du détachement de débarquement. Choisissez soigneusement ceux que vous emmenez. Il vous faut des hommes habitués à battre la campagne et qui ne se casseront pas la figure dans une falaise.

La gravité dont avait fait preuve jusqu'ici l'officier laissa place à autre chose : une certaine satisfaction, la fierté peut-être d'avoir été choisi pour assumer la pleine responsabilité d'une mission difficile. Si Bolitho avait des doutes, il les gardait pour lui. Veitch avait déjà fait la preuve de sa valeur et de ses compétences.

Plowman continuait d'étudier la carte.

— L'endroit paraît agréable – il posa un gros doigt sur la table – et il y aura une belle lune cette nuit. Nous pourrons faire voile très près de la côte, puis nous terminerons à l'aviron.

— Vous avez toute la nuit devant vous, fit Bolitho. Mais essayez de trouver ce qui se passe pendant la journée de demain. A l'endroit que vous avez choisi, monsieur Plowman, l'île fait environ cinq milles de large. Les collines s'élèvent à mille pieds et plus. De là-haut, vous devriez avoir un bon point de vue.

— Il sera peut-être difficile de camoufler le canot, monsieur, lui fit remarquer Veitch.

— Faites ce que vous pouvez – et, les regardant l'un après l'autre : Sinon, coulez-le au point de débarquement. J'en enverrai un autre vous récupérer plus tard.

— Il y a un fait dont il faut tenir compte, fit Farquhar en toussotant. Tout le détachement risque d'être fait prisonnier dès qu'il sera à terre.

Bolitho acquiesça en souriant. Ainsi, Farquhar lui-même admettait la réalité de leur situation : l'ennemi était bien réel, il ne s'agissait pas d'une armée de fantômes.

— *Nous* attaquerons par le sud après-demain à l'aube. Si Mr. Veitch parvient à découvrir où sont situées les batteries

côtières et leur importance, cela nous facilitera les choses – il se mit à sourire de les voir si tendus. Même si je crains que notre arrivée ne soit pas exactement bienvenue…

Veitch expira bruyamment.

— Nous ferons de notre mieux, monsieur. Espérons seulement que les Français n'ont pas installé sur la côte quelques-unes de leurs nouvelles pièces.

— Je doute qu'ils l'aient fait.

Bolitho imaginait trop bien le gros canon écrasant sa petite escadre avant qu'ils eussent seulement le temps d'arriver au contact.

— Ils doivent être en réserve pour quelque chose qui importe autrement plus à Bonaparte.

Veitch et Plowman quittèrent la chambre pour rassembler hommes et armement.

— Je souhaite voir mon officier des signaux, fit Bolitho. Demain, nous virerons à l'est avec notre nouveau déguisement, mais le *Busard* restera loin au vent. Javal a peut-être une chance de s'emparer de ce brick ou de quelque autre navire espion, s'il est au bon endroit. Ramener un bâtiment de plus sous notre pavillon ne serait pas une mauvaise chose.

Il se revit soudain à Spithead, attendant le canot qui devait le conduire à bord de la frégate. Puis Gibraltar, le *Lysandre*, ces heures sans fin et tous les milles parcourus depuis. *Pour aboutir ici*, une petite croix sur la carte. Il frissonna malgré la lourdeur ambiante. Cela relevait presque du symbole, c'est pour cela qu'il avait tant besoin de Herrick, de sa fidélité, de son dévouement. Il se demanda ce que Farquhar en pensait, réellement. Considérait-il la situation comme une occasion d'ajouter la célébrité à son nouveau titre ? ou bien estimait-il que cela marquait la fin de ses espérances ?

Ils allaient prendre un risque, mais il l'avait toujours fait jusqu'ici. Il exigeait pourtant trop d'un seul homme, beaucoup trop. Lorsque venait l'heure du combat, les grandes causes, les idéaux comptaient bien peu. Ce qui comptait, c'était la vitesse à laquelle vous étiez capable de tirer et de recharger, la force morale qui vous permettait de fermer les yeux sur un spectacle d'horreur et les oreilles aux cris.

Il se secoua : il ne devait pas se laisser aller à cet état de découragement.

— Bien, commandant – il avait l'impression de le voir sortir de ses propres pensées. Nous ferons ceci ensemble. Si l'un d'entre nous tombe, l'autre continuera. Mais, d'une manière ou d'une autre, *il faut que cela se fasse*.

— Oui – Farquhar détourna les yeux –, je le vois bien, à présent.

Quelques heures après le lever du jour, les huniers du brick refirent leur apparition, juste au-dessus de l'horizon, mais il prenait bien garde de rester loin au vent. Ou bien son commandant avait réussi à faire porter un message à terre pendant la nuit par un canot, ou il voulait en savoir plus sur les bâtiments de Bolitho.

Ce dernier avait tout mis en œuvre pour que leur espion eût quelque chose à quoi s'intéresser. Les timoniers de Pascœ envoyaient des palanquées de pavillons sans signification aucune, auxquels le *Nicator* et le *Busard* répondaient par des volées d'aperçus tout aussi dérisoires. Plus tard, Bolitho joua son autre carte. Il fit envoyer un signal, bien réel cette fois, qui convoquait les commandants à bord pour discuter de leur position. Voiles faseyantes, *l'Osiris* vint bout au vent, exposant ainsi tout son flanc et son impressionnante hauteur à la vue du brick qui se tenait au loin.

Lorsque Taval arriva dans son canot, il s'exclama, plein d'admiration :

— J'ai cru que j'avais des visions, monsieur. Ou encore que Saint-Vincent était arrivé à bord de son navire amiral. D'en bas, de mon canot, on aurait juré un vaisseau de premier rang !

Probyn se montra moins enthousiaste :

— Une idée originale, j'en conviens. Mais on ne peut pas tirer avec de la toile peinte !

Une fois de plus, Bolitho observa ses commandants réunis dans la grand-chambre. Javal avait l'air éreinté, après son combat contre la mer et le vent, mais, ceci mis à part, il ne se montrait guère soucieux ; Farquhar, pâle, les lèvres pincées, n'avait pas un bouton doré, pas un cheveu qui ne fussent à leur

place ; Probyn, débraillé et sombre comme à l'accoutumée : il avait l'œil lourd, les joues d'une rougeur que n'expliquait pas le seul vent. C'était bizarre, Bolitho avait oublié que Probyn buvait déjà lorsqu'ils étaient tous les deux lieutenants de vaisseau. A plusieurs reprises, il avait dû assurer le quart ou le service à sa place, lorsque l'officier avait taquiné la bouteille plus que de raison. « Prenez sa place, Dick, lui disait alors le second, ce pauvre vieux George est dans les choux. »

Il attendit que chacun eût en main un verre du bordeaux de Farquhar avant de commencer.

— Demain, messieurs, nous allons entrer en scène. J'espère pouvoir récupérer Mr. Veitch et ses hommes cette nuit. Ce qu'il m'apprendra dictera peut-être notre tactique, mais ne m'amènera en aucun cas à remettre l'attaque.

Probyn gardait les yeux baissés.

— Et s'il ne revient pas ?

— Cela nous laissera dans la mélasse.

Il pensait à Veitch, abandonné à Corfou. Les villageois, s'il tombait dessus, pouvaient très bien les prendre pour des Français. Il ne savait trop si ce cas était favorable ou non. Veitch avait abondamment montré qu'il était un homme intelligent et à l'esprit vif. Bolitho s'assurerait qu'on ne l'oublierait pas pour une promotion rapide s'il survivait à une nuit de plus dans l'île. L'idée de lui en parler avant son départ l'avait effleuré, mais il avait finalement décidé de n'en rien faire. De telles promesses pouvaient rendre quelqu'un trop prudent et ôter tout ressort à un homme plein d'allant.

— Nous avons affiché que nous nous préparions à attaquer. L'ennemi ne connaît toujours pas la mesure exacte de nos forces, mais, comme il croit désormais que nous avons le soutien d'un trois-ponts, il doit décider de son propre plan de défense. Ou de son plan d'attaque.

Probyn reposa bruyamment son verre vide sur la table et lança un regard sans équivoque au garçon.

— Et pourquoi ne pas attendre, monsieur ? demanda-t-il. Nous pourrions continuer à observer jusqu'à l'arrivée de renforts – il regarda Farquhar du coin de l'œil. Si le *Lysandre* avait été ici, j'aurais peut-être raisonné autrement.

Bolitho le regarda vider un nouveau verre de bordeaux.

— Nous n'en savons pas assez pour attendre. L'ennemi peut essayer à n'importe quel moment de sortir de Corfou et, si les Français sont aussi nombreux que je le crois, nous n'avons aucun espoir de les retenir.

Probyn n'était visiblement pas convaincu.

— En outre, continua-t-il, la flotte française est peut-être en route pour cet endroit avant d'escorter ses précieux ravitailleurs ailleurs – il donna un coup de sa lunette sur la carte. Pris au vent de la côte, ou pis, coincés sur la côte est de l'île, quelle chance nous resterait-il ?

Il regardait fixement Probyn. Il voulait le voir accepter la validité de son raisonnement, à défaut de le partager entièrement. Car le rôle du capitaine de vaisseau George Probyn allait être d'une importance capitale. Demain, pas d'ici à quelques jours. Et le *Nicator* risquait d'être le seul survivant.

— *L'Osiris,* poursuivit-il tranquillement, forcera le chenal sud à l'aube. Les ravitailleurs seront mouillés je ne sais où, sur quinze ou vingt milles le long de la côte. Une fois que nous serons au milieu, il y aura de la besogne en vue.

Il vit le rude visage de Javal s'éclairer d'un sourire.

— A mon avis, fit Bolitho, les Français sont persuadés qu'ils occupent une position solide. Ils sauront que nous arrivons et ils déplaceront tous les canons qu'ils ont à terre, s'ils en ont, pour battre notre route d'approche.

— Oui monsieur, approuva Javal, cela semble assez vraisemblable. Un trois-ponts représente une réelle menace.

Bolitho pensait à Grubb, il aurait bien aimé qu'il fût là. Le pilote de *l'Osiris* semblait capable, mais l'expérience et le flan de Grubb quand il s'agissait du temps allaient lui manquer. Il avait navigué sur un bâtiment de la Compagnie des Indes avant d'embarquer sur un vaisseau du roi. Au début de sa carrière, il avait appris à négocier la route la plus rapide pour ne pas risquer de perdre des marchandises à cause d'une navigation mal menée.

Beaucoup de choses allaient dépendre demain de ses bâtiments, mais le vent allait également jouer un rôle presque aussi important.

Il garda ces réflexions pour lui et dit à Probyn :

— Vous nous quitterez au crépuscule et vous ferez cap au nord. A l'heure dite, vous pénétrerez dans le chenal d'en haut, sans rencontrer d'opposition, du moins je l'espère. Les défenseurs vont penser que la vraie menace vient de nous, dans le sud. Si dame Fortune… – il hésita, il revoyait les yeux bleus de Herrick ciller quand il utilisait son expression fétiche – … est avec nous, si le vent ne nous abandonne pas, nous allons frapper durement l'ennemi et cela fera le plus grand bien à notre cause.

Ils se levèrent tous, c'était terminé.

— Dieu soit avec vous, conclut Bolitho.

Ils sortirent en silence et Bolitho entendit Farquhar qui ordonnait de rappeler les canots.

Allday entra dans la chambre par l'autre porte.

— Ne devrais-je pas vous trouver une veste d'uniforme, monsieur ? lui demanda-t-il.

Il paraissait plus inquiet de l'aspect extérieur de Bolitho que de l'imminence de la bataille.

Bolitho s'approcha des fenêtres de flanc et vit le canot de Probyn qui souquait durement. Il pensait à ce bâtiment, *l'Osiris,* aux hommes qui allaient le conduire dans le chenal, combattre et si besoin, mourir. Ce vaisseau n'avait pas de chance. Il fronça le sourcil : Nicator. *Le Juge des Morts*. Cette pensée soudaine le glaça.

— Cela n'a aucune importance, répondit-il à Allday. Demain, ils auront les yeux tournés vers l'arrière, vous m'avez expliqué qu'il en était toujours ainsi au combat.

Allday approuva d'un signe.

— Je veux qu'ils me voient bien, mais plus comme l'un des leurs que comme le porteur d'un uniforme qui les opprime. Ce vaisseau manque de *chaleur*. Il y règne la discipline, l'efficacité et pourtant…

Il haussa les épaules.

— Ils vont bien se battre, monsieur, vous verrez.

Mais Bolitho ne pouvait effacer ce sentiment de malaise.

— Si quelque chose m'arrivait… – il restait tourné vers la fenêtre, mais sentait Allday se raidir – … j'ai pris des

dispositions pour vous à Falmouth. Vous aurez toujours un foyer là-bas et vous ne serez jamais dans le besoin.

Allday n'y put tenir. Il s'avança vers la galerie en s'exclamant :

— Je ne veux pas en entendre davantage, monsieur ! Rien ne vous arrivera, rien ne peut vous arriver !

— Vous l'empêcherez ? lui demanda Bolitho en se retournant.

— Si je le peux, répondit Allday sans sourciller.

— Je le sais – il soupira. Peut-être suis-je comme Thomas Herrick, il est trop tôt.

— Monsieur, insista Allday, le chirurgien avait raison. Vous n'êtes pas remis de votre blessure, votre santé s'est altérée avec la fièvre – et il ajouta sur le ton de la confidence : Le chirurgien du commandant Farquhar n'est pas un boucher. C'est un *vrai* docteur. Le commandant Farquhar y a veillé !

Bolitho se laissa aller à sourire : *voilà qui était sûr*.

— Demandez à Mr. Pascœ de venir, j'ai des signaux à préparer.

De nouveau seul, il s'assit à sa table et regarda sa carte sans la voir. Il songeait à Catherine Pareja. Que faisait-elle en ce moment, à Londres ?

Elle était deux fois veuve et renfermait pourtant en elle bien plus de vie que beaucoup de jeunes filles tout juste sorties des jupons de leur mère. Elle n'avait jamais parlé mariage, pas la moindre allusion. Elle semblait laisser ce sujet à l'écart, comme par un agrément tacite.

Il déboutonna sa chemise et se pencha sur le médaillon qu'il portait autour du cou. Kate ne lui en avait jamais fait la plus petite remarque. Il l'ouvrit délicatement et resta à contempler la petite boucle de cheveux châtains. Le soleil qui passait par la fenêtre lui donnait des reflets moirés, les cheveux brillaient autant que lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois. Une future épouse d'amiral, Cheney Seton, la jeune fille qu'il avait conquise puis épousée. Il ferma le médaillon et reboutonna sa chemise. Cela ne changerait jamais, il crierait sans cesse son nom.

Pascœ entra dans la chambre, la coiffure sous le bras et le livre des signaux à la main.

Bolitho se tourna vers lui et essaya de cacher du mieux qu'il put le désespoir qui l'envahissait.

— Et maintenant, Adam, essayons de trouver d'autres idées à inventer. On y va ?

— En route nordet-quart-est, monsieur !

Bolitho entendait le pilote parler à voix basse avec ses timoniers. Il se hâta de gagner les filets, maintenant remplis de branles soigneusement serrés qui prenaient une teinte très pâle sous la clarté de la lune.

Farquhar vint le rejoindre pour lui faire son rapport.

— Le vent est stable, monsieur. Nous sommes à environ trente milles dans le sud-ouest de l'île, le *Busard* se tient à poste au vent, on voit tout juste son hunier sous la lune.

— Pas de canot en vue ?

— Aucun. J'ai envoyé un autre canot à la voile il y a trois heures. Si Veitch l'a aperçu, il n'a fait aucun signal, ni au fanal ni au pistolet.

— Très bien. Combien de temps le pilote compte-t-il continuer à cette allure ?

— Pas plus d'une heure, monsieur. Je devrai alors rappeler mon canot et je serai prêt à virer de bord. Sinon, je serai trop près pour mettre à la cape, et si nous continuons en cercle, nous nous retrouverons trop loin du chenal sud lorsque l'aube poindra.

— Je suis d'accord – et Bolitho ajouta avec réticence : Alors, va pour une heure.

— Êtes-vous certain, monsieur, que vous avez eu raison d'envoyer le *Nicator* dans le chenal nord ? lui demanda Farquhar. Si Probyn n'engage pas le combat à temps, ce sera un désastre.

— Ce chenal est étroit, je sais, mais avec des vents favorables, le *Nicator* devrait y arriver.

— Je ne faisais allusion ni au chenal ni au danger, monsieur.

Le visage de Farquhar était dans le cône d'ombre de la lune, ses épaulettes brillaient sur son manteau.

— Je dois vous dire que je n'ai aucune confiance dans le capitaine du *Nicator*.

— Lorsqu'il comprendra à quel point nous dépendons de son soutien, Farquhar, il fera son devoir.

Il revoyait le visage rougeaud de Probyn, son air fuyant, cette méfiance. Mais que pouvait-il y faire ? Si les choses se passaient comme il l'avait prévu, *l'Osiris* supporterait le gros du choc, et c'est de lui qu'il attendait le plus de ténacité. Il ne pouvait pas demander à Javal de jeter son frêle bâtiment dans l'enfer du bombardement, et ce qui l'attendait n'était déjà pas réjouissant. Sans le soutien du *Lysandre*, l'effet de surprise allait revenir au *Nicator*. Il n'avait pas d'autre possibilité. Il se demanda si Farquhar ne s'en voulait pas d'avoir laissé Herrick partir ainsi, livré à lui-même, en ayant manqué à faire ce qu'il aurait dû : conduire son escadre contre l'ennemi, alors qu'il se croyait déjà investi de la plénitude du commandement.

— Ohé, du pont ! Un feu devant, sous le vent !

Bolitho courut au passavant bâbord et essaya de distinguer quelque chose au-dessus de la toile peinte.

Il entendit Farquhar ordonner d'un ton sec :

— Le signal, mon Dieu ! Monsieur Outhwaite ! Mettez en panne, je vous prie et préparez-vous à ramasser le canot !

Le bâtiment s'anima, les marins arrivaient en courant comme des fantômes dans la lumière blafarde de la lune pour rallier sans hésiter leurs postes aux drisses et aux bras.

Quelqu'un se mit à pousser des cris de joie lorsque le premier canot puis le second cognèrent le long du bord. Quelques hommes descendirent à bord pour donner la main.

Bolitho songeait avec compassion à ce que ce retour à l'aviron et à la voile avait dû leur coûter de peine.

Il attendit près de la lisse de dunette, mains convulsivement serrées dans le dos pour maîtriser son impatience. Il avait tellement envie de descendre à la porte de coupée avec les autres !

Il aperçut une silhouette robuste qui arrivait en boitant et l'identifia immédiatement.

— Monsieur Plowman ! Montez me voir !

Le pilote s'appuya contre les filets de branle pour essayer de reprendre son souffle.

— Content d'être ici, monsieur.

Il tendit le bras pour lui montrer la terre que l'on ne discernait pas, et Bolitho vit alors que sa main était enveloppée dans un bandage taché dont suintait un sang noir comme du pétrole.

— On a dû rester planqués, même quand l'autre canot s'est approché du rivage. Il y avait des piquets partout. On est tombés sur un, l'a fallu s'battre un peu – il regarda son pansement. Mais on les a massacrés.

— Et Mr. Veitch ?

Il s'attendait au pire, Au lieu de cela, Plowman répondit :

— Il va bien, monsieur. Je l'ai laissé à terre, c'est lui qui m'a ordonné de venir vous faire un rapport.

Les lampes de la chambre semblaient trop brillantes lorsque l'on arrivait du pont éclairé par l'étrange clarté de la lune. Bolitho découvrit un Plowman sale de la tête aux pieds. Son visage, ses bras portaient des égratignures faites par des cailloux ou des ajoncs.

— Vous allez boire quelque chose.

Farquhar et son second arrivaient, Pascœ se tenait un peu en retrait.

— Prenez ce que vous voulez.

Plowman poussa un soupir satisfait.

— Je prendrais bien une rasade de brandy, si vous me permettez, monsieur.

— Mais vous en méritez un plein tonneau, répondit Bolitho en souriant.

Puis il attendit en silence que Plowman eût fini d'avaler un gobelet du brandy de Farquhar.

— A présent, racontez-moi tout.

Plowman s'essuya la bouche d'un revers de main.

— C'est pas trop bon, monsieur – il hocha la tête. On a fait comme vous avez dit et Mr. Veitch a été ébahi par ce qu'on a vu. C'était juste comme vous avez dit et encore mieux.

— Des bâtiments ? demanda sèchement Farquhar.

— Oui monsieur. Trente et plus. Des bien chargés, en plus. Et il y a un bâtiment de ligne à l'ancre un peu plus loin. *Un soixante-quatorze*. Y a aussi deux ou trois bâtiments plus petits : une frégate et une paire de corvettes, comme les français qu'on a battus avec le *Segura*.

— Quelle découverte, fit doucement Farquhar. C'est une petite armada, pas moins !

Plowman fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Mais c'est pas tout, monsieur. Z'ont déhalé une paire de ces nouveaux canons jusqu'à la pointe.

Il se pencha sur la carte et, de son gros pouce, leur indiqua un point.

— C'est ici. Nous avons cru un moment qu'ils déchargeaient tous les navires, mais i's'contentaient de mettre ces deux jolies filles à terre. A l'aube, nous avons rencontré un berger. Un de nos gars a réussi à l'amadouer, vu qu'i'parle un peu la langue. Les gens de l'endroit aiment pas trop les Grenouilles, vu qu'elles ont saigné le pays à blanc. Et les femmes aussi, à ce qu'il a raconté.

Mais ils nous a dit que les bâtiments se préparaient à partir. Qu'i'z-allaient en Crète ou ailleurs, pour y attendre d'autres bâtiments.

— Brueys, fit seulement Bolitho en le regardant, l'air grave. Mais pourquoi le lieutenant de vaisseau Veitch est-il resté là-bas ?

Il avait déjà trouvé la réponse.

— Mr. Veitch m'a dit qu'à son avis vous allez attaquer, monsieur. M'a dit que vous laisseriez pas le *Nicator* y aller tout seul – il se rembrunit. Sans mon poing dans un sale état, j's'rais resté avec lui.

— Votre retour est très important pour moi, lui dit Bolitho. Et je vous en remercie.

Veitch avait tout compris depuis le début. Compris que, sans assez de bâtiments, ils ne pouvaient garder le contact avec le *Nicator*, ni le rejoindre avant l'aube et le début de l'attaque.

Tandis que Bolitho remplissait son verre, Plowman ajouta d'un ton las :

— Mr. Veitch a dit qu'il allait essayer de vous aider, monsieur. Il a gardé trois volontaires avec lui – et, souriant tristement : Des gars aussi fous que lui, si vous me passez l'expression, monsieur, et j'peux pas vous en dire davantage.

Sa tête dodelinait de fatigue, Bolitho ordonna :

— Dites à Allday de l'accompagner à l'infirmerie pour que l'on panse sa main. Et veillez à ce que les armements des deux canots soient récompensés convenablement.

Il les observait : Farquhar, le visage soucieux ; Outhwaite, qui le regardait de ses yeux délavés, l'air fasciné ; Pascœ, une mèche noire sur l'œil, comme si lui aussi avait une cicatrice à cacher.

— Eh bien, commandant, demanda Bolitho à Farquhar, qu'en pensez-vous ?

— Si la sécurité du *Nicator* n'était pas en jeu, monsieur, je vous conseillerais de vous retirer. On ne peut pas mettre en balance son honneur et le sort d'une escadre. Nous avions fait le pari que les Français laisseraient leur précieuse artillerie dans leurs cales et feraient confiance à des armes plus conventionnelles.

Il jeta un regard à Plowman qui, effondré sur la table, avait sombré dans le sommeil.

— Cela dit, si des gaillards comme Plowman et le lieutenant de vaisseau Veitch, là-bas, sont prêts à se jeter par les écubiers, je crois que je ferai comme eux !

Il se tourna vers son second.

— Voici les ordres du commodore, monsieur Outhwaite : un repas et le double de rhum pour tout l'équipage. Après cela, vous ferez éteindre les feux et vous rappellerez aux postes de combat. Cette nuit, les hommes dormiront près de leurs pièces – et, à Bolitho : S'ils arrivent à dormir. Maintenant, conclut-il en saluant d'un bref signe de tête, si vous voulez bien m'excuser, monsieur. J'ai quelques lettres à écrire.

— Adam, dit Bolitho à Pascœ, j'aurais tant aimé que vous soyez n'importe où, mais pas à bord.

— Je suis heureux d'être ici, répondit Pascœ en le regardant intensément.

Bolitho s'approcha de la fenêtre et resta à contempler la lueur qui se reflétait sur l'eau. La mer ressemblait à de la soie froissée, les moirures changeaient sans cesse. Il songea à Farquhar parti écrire ses lettres. A sa mère ? A l'Amirauté ?

— Dans le réduit de mon maître d'hôtel, à Falmouth, Adam, il y a une lettre. Pour vous.

Il sentit Pascœ qui s'approchait puis aperçut son visage dans la vitre épaisse. Avec cette lumière étrange, ils avaient l'air de deux frères.

— Ne dites rien, fit-il en lui passant le bras autour des épaules. La lettre vous indiquera tout ce que vous devrez faire. Pour le reste, vous en déciderez par vous-même.

— Mais, mon oncle… – la voix de Pascœ tremblait – … il ne faut pas parler ainsi !

— J'avais le devoir de vous le dire – il se retourna et lui sourit : Comme on me l'a dit à moi, un jour. Et maintenant… – il essayait d'oublier cette douleur – … allons en bas aider Mr. Plowman.

Mais, lorsqu'ils quittèrent la fenêtre, Plowman avait disparu.

XV

DÉSASTRE

— Venez au nord quart-nordet !

Farquhar, qui se tenait près de la barre, se tourna vers Bolitho :

— Nous allons passer à raser la pointe, aussi près que possible – il jeta un regard à son pilote. Avez-vous *compris*, monsieur Bevan ?

— Oui, monsieur, répondit le pilote en évitant son regard. C'est une entrée dangereuse, avec des récifs sous la pointe et d'autres plus au large. Et la carte n'est pas très précise.

— Toujours aucun signe de vie, monsieur, fit Farquhar en se dirigeant vers la lisse de dunette.

Bolitho prit une lunette et balaya lentement le sommet irrégulier de la pointe, à environ un mille sur bâbord avant. La terre était toujours plongée dans l'obscurité, seul le ciel pâle donnait une indication sur son altitude et sa forme. Il distinguait pourtant des tourbillons au pied du point le plus proche, la laisse de mer, une plage escarpée faite de galets et des récifs aux arêtes vives. Il surprit l'échange assez vif entre Farquhar et le pilote. Si le ton montait, c'était sans doute pour diminuer la tension plus que pour autre chose. Mais il avait tort de passer ses nerfs sur lui. Bevan, le pilote, ancien quartier-maître de la Compagnie des Indes, avait besoin de toutes ses ressources et de la confiance absolue de ses trois timoniers, sans que son commandant jetât son fiel à tout venant.

— Je n'en attends aucun, répondit Bolitho.

Il se raidit en voyant quelque chose passer au-dessus de la colline la plus proche. Il crut d'abord que c'était de la fumée, mais ce n'était qu'un nuage isolé qui se déplaçait en diagonale vers la mer en venant de la pointe, toujours plongée dans une

semi-obscurité. La proue du nuage était toute dorée, elle captait les rayons du soleil encore caché aux deux équipages.

Il s'approcha des filets et grimpa sur un neuf-livres pour voir ce qui se passait. Le *Busard* était exactement à son poste, deux encablures sur l'arrière, grand-voile et perroquets cargués, misaine brassée carré et bien gonflée par la légère brise de suroît. Elle paraissait élancée, frêle dans la pénombre. Il s'imaginait Javal et ses officiers, observant la même terre en promontoire, impatients de voir le temps s'accélérer pour en finir au plus vite.

Pourtant, songea-t-il, il allait falloir encore attendre. Les Français allaient prendre leur temps, pour ne pas risquer en tirant trop tôt de voir l'ennemi s'échapper.

Il faillit tomber en descendant de son canon. Malgré le sablage généreusement appliqué au pont, les planches étaient humides de rosée et glissaient dangereusement. Un marin le retint par le coude en riant.

— Doucement, monsieur ! On va pas les laisser raconter qu'c'est un'd'nos pièces qu'aura fait tomber le commodore !

Bolitho lui sourit. Comme partout à bord, toutes les pièces étaient armées et parées. Il ne restait plus qu'à ouvrir les sabords et à mettre en batterie. Mais s'il y avait un guetteur à terre, rien ne pouvait lui permettre de savoir que la batterie haute de *l'Osiris* était faite de carrés noirs peints sur de la toile.

— Ni que j'étais trop rond pour tenir debout tout seul, hein ?

Ils se mirent à rire, comme il savait qu'ils le feraient. Autour des pièces et même avec ce vent froid, l'atmosphère sentait le rhum : il en déduisit que la distribution avait largement dépassé la double, ou que certains marins avaient fait cadeau de leur ration pour éponger de vieilles dettes ou acheter autre chose de mieux. Plus probablement encore, d'autres avaient perdu leur rhum à la suite d'un pari. Et des paris sur quoi ? Sur qui allait mourir et qui survivrait ? Sur les parts de prise qu'ils allaient recevoir ? Sur l'officier qui garderait le plus longtemps son sang-froid ? La seule chose dont il était sûr, c'est que les paris avaient été nombreux et variés.

Il s'approcha de la lisse et resta là à observer le pont supérieur encore dans l'ombre. Des silhouettes s'agitaient

fébrilement autour des volées noires. Comme des esclaves, ils revérifiaient chaque palan, le moindre des apparaux. Les chefs de pièce avaient fait leur propre travail, vérifié que les premiers boulets à tirer avaient la taille et le poids convenables, que les charges étaient exactement mesurées. Après l'ouverture du feu, on était en général trop assourdi et trop choqué pour s'arrêter à pareilles finesses.

Il leva les yeux. Des fusiliers tireurs d'élite étaient dans les hauts, tandis que d'autres avaient pris position sur le gaillard, nonchalamment appuyés sur leurs longs mousquets ou occupés à causer avec l'équipe de la caronade.

Bolitho entendit Allday qui l'appelait :

— Je vous ai apporté votre sabre, monsieur.

Il se débarrassa du ciré qu'il portait depuis trois heures et laissa Allday boucler son ceinturon.

— Vous ressemblez plus à un boucanier qu'à un commodore, monsieur, laissa tomber Allday. Je ne sais pas ce qu'on en dirait à Falmouth !

C'était dit d'un ton calme, mais avec une touche de désapprobation manifeste.

— Allday, lui répondit Bolitho en riant, l'un de mes ancêtres était *pirate*.

Il resserra son ceinturon, il avait perdu du poids pendant sa maladie.

— Mais cela se passait à une époque où il s'agissait d'un métier honorable, bien entendu.

Il se retourna en voyant Farquhar qui passait d'un pas pressé.

— Avez-vous pensé à mettre du monde aux pompes et aux seaux ?

— Oui, monsieur, répondit Farquhar en passant un doigt dans sa cravate. S'ils tirent à boulets rouges, je suis aussi prêt qu'on peut l'être.

Il resta là pour observer les filets que l'on tendait au-dessus du pont. Ceux qui se situaient le plus en bas étaient maintenus lâches le long des enfléchures, afin d'empêcher l'irruption soudaine d'assaillants lors d'un abordage. Il y avait également un factionnaire devant chaque panneau et chaque descente, et

un groupe de boscos attendait, paré à dégager à la hache les espars tombés ou à déblayer les cadavres encombrant le trajet d'une pièce désemparée.

Bolitho inspectait tout du regard, guettant la moindre faille, la moindre faiblesse à son bord. Sous leurs pieds, un étage au-dessous du pont supérieur rempli de monde, les batteries basses composées de pièces de trente-deux étaient parées et attendaient. Et encore plus bas, piqués comme des vampires dans un cercle de lanternes, le chirurgien et ses aides regardaient une table vide, les scalpels rutilants, les scies. Bolitho revoyait encore le visage très pâle de Luce, ses supplications, ce cri inhumain qu'il avait poussé. Il se tourna vers Pascœ, qui se tenait en face de lui sur l'autre bord, sous le vent, en grande discussion avec un aspirant et un officier-marinier. Et lui, se demanda-t-il, pense-t-il aussi à Luce ?

A l'arrière, sur la poupe, le gros des fusiliers attendait près des filets, alignés sur trois rangs. En effet, si *l'Osiris* devait engager le combat de sa batterie bâbord, ils devraient tirer rangée après rangée, comme dans un carré.

Bolitho essaya de s'arrêter sur les visages qu'il connaissait, mais n'en trouva quasiment aucun. Des têtes anonymes et pourtant familières, typiques mais inconnues. Des fusiliers et des marins, des officiers et des aspirants. Il les avait tous vus à bord de dizaines de bâtiments, dans des dizaines d'escadres.

L'épaulette argentée d'un lieutenant des fusiliers se mit soudain à briller, comme éclairée d'une lumière intérieure. Tournant la tête vers tribord, Bolitho vit alors le soleil se lever à l'horizon. Les premiers rayons se dirigeaient droit sur lui, comme une coulée de métal en fusion.

— Nous allons avoir une bien belle journée, remarqua Allday.

Le lieutenant de vaisseau Outhwaite se tenait près de la descente principale. Il regardait lui aussi le soleil levant et ses yeux brillaient comme des pierres. Imitant en cela son commandant, il était vêtu de manière impeccable, sa coiffure était exactement à sa place, sa longue natte toute droite le long de la colonne vertébrale.

Farquhar était tête nue, mais un aspirant qui se tenait à ses côtés portait un chapeau, ainsi que son sabre, comme un acteur qui se prépare pour son rôle le plus difficile. En fait, ses lèvres remuaient. Se parlait-il à lui-même ou bien répétait-il une proclamation à ses hommes ? Bolitho n'en savait rien.

Ses cheveux étaient plus blonds que jamais, il les portait tirés en arrière et réunis par une barrette noire, Quoi qu'il advînt dans les prochaines heures, Farquhar était paré.

Le regard insistant de Bolitho le gênait sans doute, car il se tourna vers lui et lui fit un léger sourire.

— Un nouvel uniforme, monsieur. Je me suis souvenu de ce que vous faisiez vous-même avant tout combat d'importance… – il secoua la tête – … et, comme votre tailleur est empêché, j'ai pensé que je devais donner l'exemple.

— C'est une pensée délicate, lui répondit Bolitho.

Il tourna ses yeux de nouveau vers le pont. La terre grossissait et venait sur leur boute-hors, comme s'ils étaient sur le point de la toucher.

— L'ennemi n'ouvrira pas le feu tant que nous n'offrirons pas une cible sûre. Ses canonniers auront le soleil dans les yeux mais, dès que nous serons le long de la côte est, cela ne nous aidera plus guère. Il y a une pente derrière la baie, je l'ai bien en tête. Un bon endroit pour mettre en batterie des pièces à longue portée.

Il essaya de voir ce qui se passait devant en entendant une voix crier :

— Des remous ! Sur bâbord avant !

— Ça doit être ce fichu récif, monsieur, dit seulement le pilote.

— Abattez d'un rhumb, monsieur Bevan. Venez en route nordet quart-nord – Farquhar se tourna vers son second : Avez-vous mis quelqu'un de solide à sonder devant ?

— Oui, monsieur – la face de grenouille le regardait d'un air inquiet. J'ai bien prévu l'importance de cette tâche ce matin.

Bolitho ne put s'empêcher de sourire, malgré la gravité de l'instant et le poids de l'incertitude. Farquhar et Outhwaite étaient parfaitement assortis. Et Farquhar n'avait peut-être pas si tort que cela, avec ses méthodes de sélection. Après tout, on

disait bien des bâtiments de la côte ouest qu'ils n'étaient compris que des Cornouaillais et des hommes du Devon qui les armaient. Les coutumes de Saint-James ou de Mayfair étaient tout aussi difficiles à comprendre.

La lumière inondait les petites plages, faisait se lever des ombres sur les collines et dans les anses. La mer était plus claire, les moutons se propageaient lentement à tribord pour se fondre dans l'horizon coloré par le soleil.

Peut-être le vrai Lysandre avait-il contemplé une mer semblable à celle-ci, songeait Bolitho. Lorsque les flottes de trirèmes et de galéasses s'étaient heurtées de front, lorsque les flèches et les dards enflammés obscurcissaient le ciel.

Il entendit sur leur arrière un grondement et des grincements. Des pièces que l'on mettait en batterie, Javal était paré.

— Lofez de trois rhumbs, ordonna Farquhar. Venez en route au nord.

Il se haussa par-dessus les filets pour surveiller un banc de sable ou un récif dont on distinguai ! le contour par le travers. Quelques mouettes s'envolèrent en criant de leur îlot qui se détachait en blanc sur le fond sombre de la chute de terre et se mirent à voler en piaillant autour des mâts, dans l'espoir de quelque pitance.

Bolitho leva les yeux vers sa marque au moment où une mouette plongeait dessus en poussant un cri de colère. Elle claquait moins fort maintenant qu'ils avaient passé la terre, ce qui masquait partiellement le vent. Et Probyn : il espérait qu'il avait gagné assez tôt son poste pour tenir compte des vents contraires qu'il allait rencontrer dans ce détroit rempli de pièges.

Il tira sa montre de sa poche et l'examina soigneusement. On distinguait tous les détails à présent, la gravure du couvercle : *Mudge & Dutton à Londres*. Il fit claquer le couvercle. L'aspirant Breen arrivait près de lui, visiblement inquiet.

— Très bien, lui dit-il. Nous avons doublé la pointe.

Outhwaite mit son porte-voix à ses lèvres :

— Monsieur Guthrie ! Faites passer ! En batterie !

Les mantelets commencèrent à se relever en grinçant, un court silence. Dans la batterie basse, les marins, à moitié nus, allaient apercevoir la terre pour la première fois. Un trille de sifflet et, dans un énorme grondement, *l'Osiris* mit en batterie son artillerie.

— A rentrer la misaine !

Farquhar regardait la grande voile que les hommes ramassaient et ferlaient sur sa vergue. Il claqua des doigts : l'aspirant lui tendit son sabre puis sa coiffure. Il l'ajusta soigneusement puis se dirigea vers le passavant au vent.

La misaine avait mis la dernière touche au décor. La scène était disposée, les acteurs en place.

Bolitho tira son sabre qu'il posa à plat sur la lisse. L'acier était froid sous la paume.

— Les couleurs à bloc !

Il entendit la poulie de drisse grincer et l'ombre du grand pavillon commença à balayer doucement le passavant et la vague d'étrave.

— Et maintenant, les gars, soyez parés ! Et chaque boulet compte !

Il jeta un rapide coup d'œil à l'équipe de pièce la plus proche. Ces hommes n'appartenaient à aucune époque. Un marin, debout près d'un dix-huit-livres en batterie juste sous la dunette, se tenait appuyé sur son refouloir, son foulard noué autour des oreilles pour assourdir le tonnerre. Des hommes comme lui avaient navigué avec Drake à bord du *Revenge*, avaient poussé des hurlements de joie lorsque la Grande Armada avait connu ce désastre dans la Manche. Cette fois-ci, pourtant, pas de cris de joie, pas un seul. Les hommes avaient l'air sinistre, ils regardaient à travers les sabords ou se tenaient tout près de leurs camarades, comme pour rechercher un réconfort. Farquhar ouvrait et refermait les doigts sur la poignée de son sabre, la tête droite et les yeux rivés sur la côte d'où allaient venir les premiers coups.

Il y eut un éclair en haut de la colline la plus proche, mais il ne se renouvela pas. Peut-être une bouteille brisée qui réfléchissait les premiers rayons du soleil levant ? La fenêtre de quelque demeure isolée ? Bolitho frissonna. Ou bien encore, le

reflet de la lumière sur la lentille d'une lunette ? Il imaginait le signal d'alerte relayé de proche en proche sur la colline, jusqu'aux artilleurs. *Les Anglais arrivent*. Comme prévu, comme ils s'y attendaient. Il fronça le sourcil : peu importait ce qui allait se passer, il leur fallait attirer l'attention de l'ennemi, le temps que Probyn descendît le chenal nord jusqu'aux bâtiments à l'ancre, Quelques bonnes grosses bordées au milieu de ce mouillage encombré et les choses pouvaient considérablement changer.

Il se souvint soudain de ce que son père lui avait dit un jour : « Il n'y a rien de tel qu'une attaque par surprise. La surprise n'intervient que lorsque l'un des deux commandants s'est totalement trompé dans son appréciation de la situation depuis le commencement. »

Il fit un petit sourire à Pascœ. A présent, il comprenait parfaitement ce que son père avait voulu dire.

Bolitho traversa une fois de plus la dunette et pointa sa lunette sur un épaulement de terrain qui formait une proéminence. Quelques petites maisons étaient visibles en bas d'une pente, nichées entre des broussailles et la plage la plus proche. Des maisons de pêcheurs. Mais les bateaux gisaient abandonnés sur des chantiers assez grossiers, il n'y avait près de l'eau qu'un chien qui aboyait furieusement en voyant les bâtiments passer.

Il entendit Farquhar noter :

— La prochaine baie sera la bonne.

Outhwaite fit demi-tour et cria :

— Parés ! N'ouvrez le feu que sur ordre et tirez sur la crête !

— *La crête*, marmonna Allday. Tant que nous serons sous le vent de cette pointe et si nous avons du vent ensuite, il n'y aura pas de crête !

— Ohé, du pont ! la voix de la vigie semblait anormalement forte – bâtiments à l'ancre autour de la pointe !

Bolitho se força à respirer calmement.

— Passez le message au *Busard !*

Le signal d'aperçu monta à la vergue de la frégate en quelques secondes. Javal était dans le même état qu'eux : tendu comme une corde.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Le *Nicator* devait être profondément engagé dans l'autre chenal à cette heure. Il fallait qu'il envoie davantage de toile pour la phase vitale qui allait suivre. En supposant que les piquets français l'eussent aperçu, il était trop tard pour déplacer l'artillerie à l'autre extrémité des défenses.

Le bang, lorsqu'il éclata, ressemblait à un coup de tonnerre brusquement interrompu. Bolitho ne vit ni fumée ni flamme, mais il distinguait parfaitement les ricochets du boulet sur l'eau agitée de remous par le courant. Le coup avait dû être tiré d'une position assez basse, car il apercevait une ligne faite de vaguelettes, comme causées par un vent artificiel ou les bonds d'un requin en chasse.

Le boulet vint s'écraser contre la coque à l'avant, déclenchant un concert de cris et de hurlements. Bolitho vit le second qui se précipitait de pièce en pièce comme pour rassurer les hommes.

— Regardez donc par là-bas, monsieur, fit Allday en lui montrant quelque chose de la pointe du couteau. Des soldats !

Bolitho vit à son tour de minuscules silhouettes vêtues de bleu qui jaillissaient des arbres et couraient vers la pointe. Peut-être ces hommes avaient-ils cru qu'une seconde vague de bâtiments tenterait un débarquement, et ils se tenaient prêts à les repousser. Bolitho serra les lèvres : si seulement il y avait eu une seconde vague !... Il ordonna :

— Serrez donc le vent d'un quart de mieux, commandant. Nous allons donner une cible à la batterie haute.

— Des dix-huit-livres contre de l'infanterie ? lui demanda Farquhar.

— Ils auront un os à ronger. Cela peut aussi leur confirmer qu'ils ont raison : souvenez-vous qu'ils s'attendent à voir arriver une escadre !

Il ferma les yeux, un second bang roula en écho sur l'eau et il entendit le boulet passer en sifflant au-dessus de leurs têtes.

— Batterie bâbord, parés ! ordonna Outhwaite en désignant les soldats qui couraient – et, levant son porte-voix : Feu !

La longue rangée de pièces recula dans les palans, la fumée montait en tourbillons au-dessus des filets remplis de branles. Bolitho leva sa lunette pour observer le résultat à terre. Il voyait les boulets fouetter les arbres et les buissons, projetant en tous sens pierres et jets de terre. Les soldats avaient d'évidence eu la même idée que Farquhar, car nombreux furent ceux qui se firent cueillir en terrain découvert. Bolitho aperçut au milieu de tous les fragments des corps et des mousquets.

Ce n'était pas grand-chose, mais cela avait au moins donné du cœur à l'ouvrage aux équipes de pièces. Il entendit quelques vivats, les moqueries de la batterie basse qui n'avait pas reçu ordre de tirer.

Outhwaite se laissait gagner par l'excitation ambiante.

— Allez les gars, vivement ! Chargez ! Monsieur Guthrie, une guinée pour la première pièce en batterie !

Bolitho voyait du coin de l'œil la pointe défiler sur l'arrière et le premier groupe de bâtiments au mouillage, luisant vaguement dans l'aube commençante. Les voiles étaient ferlées, leur immobilité presque exagérée laissait penser que chaque navire était amarré au suivant pour constituer une barrière infranchissable. Il s'attendait à voir les Français prendre cette disposition. Cette tactique leur était familière depuis bien avant la Révolution.

C'est alors qu'il vit un éclair, dans un creux vert entre deux collines. Les canonniers n'avaient tiré leurs premiers coups que pour régler la distance.

Le boulet toucha *l'Osiris* au beau milieu de la coque, tout près de la ligne de flottaison. Bolitho sentit les planches du pont rebondir sous ses pieds, comme si le boulet n'était arrivé qu'à quelques pas et non trois ponts plus bas. Il remarqua l'air subitement inquiet de Farquhar, le bosco jaillit d'un panneau avec ses marins, des tourbillons de fumée noire sortaient des filets comme pour mieux attester la précision du tir.

Il entendit ensuite sur leur arrière la bordée régulière de Javal qui suivait leur exemple et balayait la colline la plus proche dans l'espoir d'y trouver une cible.

— Ohé, du pont ! Un bâtiment de ligne français à l'ancre au-delà des transports !

Bolitho s'empara vivement de la lunette, passa devant les visages troublés par les lentilles d'hommes sur la dunette et arriva enfin sur le soixante-quatorze français. Il était au mouillage, tout comme l'amas de transports, mais ses voiles étaient tout juste carguées et il voyait le câble remonter. Il se préparait à lever l'ancre. Au-delà, dérivant doucement sous le vent, une frégate qui établissait sa misaine et qui jeta un éclair brillant lorsqu'un rayon de soleil effleura sa coque. Plowman lui avait rapporté la présence de deux autres bâtiments d'escorte plus petits, deux corvettes, cachées quelque part. Ce n'était guère surprenant, car la flotte de transports apparaissait comme une forêt indescriptible de mâts et de vergues. Il observait le spectacle dans sa lunette, l'air sombre. Chargés jusqu'au plat-bord. De l'artillerie, de la poudre et des munitions, des tentes, des armes et du ravitaillement pour une armée.

Il sentit le pont trembler, un nouveau coup tout près du bord.

La seule façon de ne pas se faire détruire lentement par les pièces dissimulées consistait à faire plus de voile, à attaquer pour se rapprocher du mouillage et rendre tout pointage précis impossible.

Il entendit Farquhar demander d'une voix pressante :

— Mais où est le *Nicator* ? Au nom du ciel, mais il devrait être à la vue !

— Le soixante-quatorze a levé l'ancre, monsieur !

Bolitho se tourna vers Farquhar, mais il n'avait visiblement pas entendu. Il répondit à sa place :

— Merci, dites aux pièces tribord de se tenir parées, monsieur Outhwaite.

Puis il se tourna vers le bosco qui sortait de dessous la dunette et attendit qu'il vînt le retrouver.

— Des trous à deux endroits, monsieur, mais pas d'avaries sous la flottaison. C'est encore solide, si la situation n'empire pas.

— Oui, répondit Farquhar d'un ton abrupt.

— Faites établir la misaine, commandant, lui ordonna Bolitho. Et signalez au *Busard* : « Je me prépare à passer dans la ligne ennemie. »

— Nous risquons de rester coincés dans leurs mouillages, fit Farquhar qui ouvrait des yeux ronds. Je recommanderais…

Ils durent se baisser en entendant un nouveau boulet passer au-dessus d'eux, Bolitho sentit le souffle sur ses épaules, comme le sifflement d'un coup de couteau.

— Le *Nicator* devrait être en vue, reprit Bolitho, au moins du haut du mât. Probyn a dû rencontrer de l'opposition. Si aucun de nous deux ne parvient au contact, nous nous serons fait massacrer pour rien !

Il passa sous le vent pour regarder une trombe d'eau s'élever par le travers. Les Français étaient très bons, leurs nouvelles pièces également. A cette distance, ils pouvaient difficilement les manquer. Et malgré cela, ils prenaient leur temps, ils gardaient des réserves pour le reste de l'escadre ou attendaient de voir quelle tactique allaient décider les Anglais.

Mais non, il avait tort, aucun officier d'artillerie ne serait sûr de lui à ce point.

Il entendit la roue tourner, le fracas des voiles qui faseyaient tandis que l'on établissait la misaine, que les hommes aux bras faisaient pivoter la vergue. Cela faisait une différence certaine : il voyait les neuf-livres de la dunette haler plus fort sur leurs palans, le pont s'incliner davantage sous le vent. Cet ajout de toile allait permettre aux canonniers français de montrer leur talent.

Il rebroussa chemin aussi lentement qu'il le put vers l'autre bord et essaya de deviner le deux-ponts français en dépit du pont encombré. Il se trouvait à environ deux milles, portant un minimum de toile. Là aussi, il commettait une erreur. Son commandant avait en charge le bâtiment le plus puissant : son devoir consistait d'abord à protéger les transports et les ravitailleurs, quoi qu'il lui en coûtât.

Encore un demi-mille à parcourir. Il voyait dans sa lunette de petites silhouettes, les marins qui couraient sur les ponts des transports les plus proches. Ils en étaient sans doute encore à

prendre *l'Osiris* pour un trois-ponts et s'attendaient en conséquence à subir une première bordée dévastatrice.

— Lofez d'un rhumb, commandant.

— Bien monsieur, en route noroît.

— Toujours rien du *Nicator* ? demanda Bolitho à Pascœ.

— Rien, monsieur – Pascœ lui indiqua la masse des bâtiments. Il manque un objectif prometteur !

Mais Bolitho le connaissait assez pour savoir ce que cachait cette remarque tranquille. Il aperçut l'aspirant Breen, assistant Pascœ, qui se tournait vers lui comme pour trouver confirmation que tout allait bien.

Les transports les plus proches, ancrés en tête de deux lignes nettement séparées, ouvrirent le feu de leurs pièces de chasse. Les boulets sifflèrent au-dessus d'eux, l'un d'eux découpant un trou très net dans le grand hunier.

— Sous le vent, monsieur, droit devant, cria le pilote ! Ça ressemble à des récifs !

— Ils sont parés, répondit Farquhar avec brusquerie, et que voulez-vous que j'y fasse ? Que je m'envole ?

L'espace de quelques secondes, Bolitho n'entendit plus rien, comme s'il était dans un rêve qui lui rappelait sa fièvre. Il vit le pavois bâbord voler en morceaux, le plancher se tordre et éjecter des éclis qui partirent dans tous les sens. L'affût et la volée d'un neuf-livres allaient pendant ce temps s'écraser de l'autre bord. Le canon amorcé explosa, le boulet désempara une autre pièce qui vint écraser ses servants, dont les hurlements se perdirent dans le fracas de l'explosion.

Lorsque Bolitho se retourna vers l'arrière, il vit que le gros boulet, sans doute tiré à double charge, avait réduit la roue double en miettes. Deux timoniers gisaient à côté d'elle, morts ou assommés, un troisième avait été réduit en bouillie. Des corps et des débris humains étaient éparpillés sur toute la dunette, des hommes essayaient de fuir les lieux. Bevan, le pilote, s'était fait couper en deux dans l'explosion du neuf-livres, son sang s'étalait lentement sur le pont, il avait encore la main crispée sur ses entrailles ouvertes, comme pour se cramponner à la vie.

Plowman émergea de la fumée.

— Je prends la suite, monsieur.

Il tira sans ménagement un marin terrifié de derrière des hamacs éparpillés.

— Debout ! Viens à l'arrière et on va établir un palan sur la tête du safran !

Un autre grand craquement, dans le bordé de poupe cette fois-ci. Plusieurs fusiliers dévalèrent une échelle, Bolitho entendit les gros boulets s'écraser dans la chambre avant de ravager le pont supérieur rempli de monde.

— Réduisez la toile, commandant ! cria-t-il – et, levant son sabre comme une baguette : L'artillerie française a pointé juste.

Il ne ressentait ni peur, ni amertume, Seulement un peu de colère. *L'Osiris,* privé d'appareil à gouverner, tombait rapidement sous le vent. Bevan, feu leur pilote, avait vu le danger sans comprendre ce qu'il signifiait. Et maintenant, il était trop tard : la pression du vent dans les voiles et sur la coque conduisait *l'Osiris* droit sur le bord d'un banc de sable.

L'ennemi avait fait usage de ses premiers tirs comme on rassemble un troupeau à coups d'aiguillon. Un petit coup par-ci, un petit coup par-là, pour envoyer un animal sans défense dans un piège soigneusement préparé.

Les deux pièces dissimulées reprirent le tir avec une nouvelle vigueur. Les boulets s'enfonçaient dans la coque ou tombaient dangereusement près du *Busard,* qui se dirigeait toujours, seul dorénavant, vers les bâtiments au mouillage.

— La frégate ennemie envoie de la toile, monsieur ! cria Pascœ. Et je vois l'une des corvettes qui quitte le mouillage !

Bolitho orienta sa lunette dans cette direction dans la fumée. La frégate d'abord, longue, élancée, trente-huit pièces contre trente-deux à Javal. En supposant qu'il évite l'artillerie lourde, il avait encore une bonne chance. S'il parvenait toutefois à écarter la corvette, *Si, si, si…* Il avait l'impression de se gausser intérieurement de lui-même.

Quelque chose qui ressemblait à une fissure apparut au bord du champ de vision et il tourna légèrement sa lunette pour la garder pointée sur le soixante-quatorze français. Il portait toujours le minimum de toile et avançait doucement vers *l'Osiris* en route de collision, pièces en batterie mais cachées

dans l'ombre. Il s'arrêta à cet élément : *dans l'ombre*. Ainsi, son commandant n'avait pas l'intention de conserver l'avantage du vent. Il faisait route à tribord avant de *l'Osiris,* ses huniers arisés bien gonflés, le gaillard et le coltis couverts d'une foule de marins et d'armes qui étincelaient. Il parvint même à lire son nom : *Immortalité*.

— Où en sommes-nous avec la barre, monsieur Outhwaite ? cria Farquhar d'une voix rauque. Ont-ils mis en place les palans de fortune ?

Bolitho voyait l'eau onduler sur le banc de sable toujours invisible. Cinquante yards. Non, moins que cela. Même s'ils mouillaient maintenant, ils seraient incapables de se dégager et encore moins de causer le moindre dommage aux transports.

Il regarda le deux-ponts, dont le pavillon tricolore resplendissait au soleil. Il se raidit en découvrant soudain un autre pavillon au grand mât : un pennon.

— Un commodore, monsieur, dit Pascœ en le regardant – il essayait de sourire. Un amiral plein *nous* aurait fait davantage honneur !

Un boulet s'engouffra en hurlant dans un sabord ouvert, Bolitho entendit le chœur habituel de hurlements et de cris, on appelait les aides du chirurgien au secours.

Il revint sur le français. Pascœ se trompait. C'était Probyn qui aurait dû être là, à envoyer ses bordées dans les transports laissés sans défense après que le deux-ponts et ses conserves auraient appareillé pour aller livrer bataille. Le *Nicator* n'aurait rencontré aucune opposition ! Il sentait la colère le submerger.

Le pont se mit à trembler lentement et, dans un bruit semblable à un coup de pistolet, le petit mât de hune commença à plonger et passa par-dessus bord, entraînant dans sa chute un fouillis de manœuvres qui le suivaient comme de noirs serpents.

Farquhar le regardait, l'air égaré :

— Échoués !

Il s'écarta, il pataugeait dans le sang.

— Par l'enfer !

Il se protégea le visage avec le bras, un boulet s'écrasait contre le pavois une fois de plus, désemparant une nouvelle

pièce et abattant deux hommes qui tiraient l'un de leurs camarades blessé loin du sabord.

— Quel sont vos ordres, monsieur ? demanda Parquhar d'une voix neutre.

Bolitho observait toujours les transports, il avait l'impression qu'ils se mettaient en mouvement et ne formaient plus qu'une masse compacte sur leur avant. Mais cela résultait seulement de ce que *l'Osiris* se balançait doucement sous la poussée du vent, tandis que l'étrave et tout Pavant restaient fermement ancrés dans le sable dur.

— Je crois que nous serons bientôt en mesure de faire usage de la batterie tribord, lâcha-t-il lentement.

Farquhar acquiesça. Sa figure était salie par les cendres. Les explosions redoublaient, les embruns jaillissaient au-dessus des filets. La toile peinte qui leur avait servi de leurre avait disparu depuis belle lurette, déchirée par le vent des pièces. Bolitho prit Farquhar par le bras d'une main ferme, essayant de ne plus penser à tous les ravages qu'il voyait autour de lui et à tout ce qui les menaçait encore.

— Vous voyez ce Français, commandant ? *A présent*, il envoie de la toile.

— Dieu de Dieu ! s'exclama Farquhar, les yeux écarquillés.

Lentement, inexorablement, tandis que l'étrave faisait pivot sur le banc, *l'Osiris* s'éloignait de la terre. Il n'était plus besoin de se demander pourquoi le capitaine français avait retenu sa main : dans une demi-heure, lorsqu'il passerait sous le vent du banc et du vaisseau immobilisé, il ne verrait plus que la poupe de *l'Osiris*. Aucun commandant ne pouvait rêver cible plus facile ni plus immobile, une seule bordée suffirait à ravager le pont d'un bout à l'autre.

— Nous sommes faits, dit enfin Farquhar.

— Faites passer la consigne, répliqua Bolitho en partant. Ouvrez le feu de toutes les pièces qui portent. Avec un peu de chance, nous en coulerons une demi-douzaine.

Il entendit l'ordre que l'on faisait passer, les grincements des affûts, les chefs de pièce faisant déplacer un maximum de canons pour les pointer sur les ravit ailleurs.

Ils n'allaient plus voir que l'ennemi et, même s'ils avaient compris leur situation, il était peu probable qu'ils eussent saisi ce qu'elle signifiait exactement pour eux.

— Feu !

La longue ligne de trente-deux-livres lâcha une bordée rageuse. A la hausse maximale, Bolitho savait que la plupart des coups allaient faire but.

— Feu !

Les dix-huit-livres cette fois-ci reculèrent avec un bel ensemble, les servants s'activaient comme des fous pour écouvillonner et recharger.

Bolitho jeta un coup d'œil au commandant. On lisait sur son visage l'impression que lui faisait chaque départ. Le recul combiné de tant de pièces suffisait à planter un peu plus *l'Osiris* dans le sable. Chaque coup lui enfonçait dans le crâne l'idée que son bâtiment était un peu plus perdu, mais que Bolitho n'en avait cure et continuait d'attaquer.

— On dirait que la colline est en feu, monsieur, annonça Allday d'une voix rauque.

Bolitho s'essuya les yeux d'un revers de manche pour observer ce qui se passait à bâbord. *L'Osiris* avait complètement pivoté, il distinguait comme un épais mm de fumée, des langues de flammes qui dévalaient vers la mer, ajoutant encore au spectacle de chaos et de dévastation.

— Ce doit être Mr. Veitch, dit Allday à sa place. Il aura mis le feu à la colline, C'est sans doute comme de l'amadou, là-haut – il soupira. En voilà un brave ! Une de leurs pièces va être aveuglée par la fumée, et ils vont pas remercier Mr. Veitch du cadeau.

Une violente explosion résonna sur l'eau et Bolitho réussit à distinguer une grosse boule rougeâtre dans la fumée.

— Nous avons touché l'un des transports, monsieur, fit Pascœ dans une quinte de toux. Il devait transporter de la poudre !

Des fragments retombaient majestueusement dans l'eau avant de rebondir et de flotter tout autour. Derrière le rideau de fumée, Bolitho entendait le son du canon, un bruit plus aigu. Il

devina que Javal était là-bas, sans doute aux prises avec deux adversaires à la fois.

La vigie cria en dominant le vacarme :

— Quelques-uns des français appareillent !

— Ils coupent leurs câbles, commenta Bolitho.

Et il ne pouvait les en blâmer. L'un d'eux ou plus étaient en feu ou durement avariés sous les bordées de *l'Osiris,* ils n'avaient rien à gagner à rester là où ils étaient. Il sentait toujours le pont sous lui, mais un pont inanimé, sauf lorsque les départs des pièces le faisaient trembler. *Et plus personne ne pouvait les arrêter.*

Quelque chose vola près de lui, s'écrasa contre un neuf-livres dans une volée d'éclis. Des hommes tombaient, se débattaient, hoquetaient, Bolitho sentit du sang qui aspergeait son pantalon comme un jet de peinture.

En se retournant, il trouva Farquhar tombé en arrière contre la lisse de dunette, les yeux rivés sur les basses vergues. Il se tenait convulsivement la poitrine à deux mains.

— Du monde, venez m'aider ! cria Bolitho en se précipitant vers lui.

Farquhar tourna les yeux dans sa direction. Serrant les dents pour résister à la douleur, il essayait de parler.

— Non. Laissez-moi ! Je dois rester. Je le dois.

Il avait fait un bouchon du devant de sa vareuse toute neuve, un bouchon déjà imbibé de sang.

— Je vais le porter en bas, décida Allday.

Le bâtiment trembla une nouvelle fois. La batterie basse passait sa rage sur le mouillage. Plusieurs mâts étaient tombés, les deux bâtiments de tête donnaient de la bande et s'inclinaient l'un vers l'autre. L'un deux était pratiquement sous l'eau, l'autre n'était plus qu'une épave noirâtre après cette terrible explosion.

Farquhar essaya de faire non de la tête.

— Ne me touchez pas ! – il tomba contre Bolitho. Monsieur Outhwaite !

Mais le second était assis contre une pièce hors de combat. Sa tête ballottait doucement, le pont à ses pieds était couvert de sang.

Bolitho se tourna vers Allday :

— Allez chercher Mr. Gilchrist ! Dites-lui que je veux que l'on emporte tous les blessés dans l'entrepont, à bâbord, et rondement !

La fumée de la colline se mêlait à celle des pièces. Du moins le courage de Veitch laissait-il aux blessés une chance de s'en tirer. Sans cet écran de fumée, toute tentative pour amener les canots le long du bord leur aurait été interdite par les deux pièces de siège. Pour le moment, les français continuaient à tirer en aveugle et les gros boulets ajoutaient leur étrange concert aux cris des mourants et des blessés.

Un homme de petite taille surgit de la fumée : Bolitho reconnut le chirurgien.

En dépit des protestations de Farquhar, il déchira largement la vareuse galonnée. Un coup passant au-dessus du pont fit voleter ses cheveux. Il mit en place un pansement provisoire sur la grande tache de sang.

— Descendez, Andrew ! réussit à articuler Farquhar entre deux hoquets. Allez voir nos gens !

Le chirurgien regardait Bolitho, ne sachant que faire.

— Je fais remonter les blessés, monsieur.

Il observait, totalement ahuri, les pavois démolis, les cadavres éparpillés un peu partout. Même après ce qu'il était obligé de faire en bas, le spectacle devait lui paraître encore plus horrible.

— Allez-vous vous rendre, monsieur ?

Farquhar l'entendit et hoqueta :

— Me rendre ? Redescendez, espèce d'imbécile ! Vous serez depuis longtemps en enfer avant que j'aie amené *mes* couleurs !

Bolitho fit signe à Pascœ :

— Occupez-vous du commandant. Allday, restez aussi avec lui.

Sans se préoccuper de leurs inquiétudes, il courut à la lisse et fouilla des yeux la fumée jusqu'à ce qu'il fût parvenu à trouver le bosco. Il ne savait plus son nom, il cria comme un fou, et enfin un homme leva les yeux. Il avait le visage aussi foncé que celui d'un nègre : la fumée de la poudre, les incendies…

— Faites venir les chaloupes à bâbord ! Et un radeau également, si vous y arrivez !

Il se retourna en entendant Pascœ qui l'appelait et aperçut un pâle carré de toile qui grandissait dans la fumée. Le bâtiment qui se trouvait en dessous était toujours invisible.

Il laissa tomber les bras, son sabre heurta le pont. L'heure était venue, le français était là. Il se dirigeait sur leur arrière avec la précision du chasseur qui s'approche d'un animal blessé.

Il aperçut également la grande marque de son adversaire qui ondulait doucement dans la brise et se demanda vaguement s'il avait vu la sienne, qui dominait ce spectacle de ruine et de carnage.

Une risée dissipa légèrement la fumée, mais les langues rouge-orangé qui en sortaient laissaient à penser à Bolitho que ce vent avait une cause humaine.

Un pont après l'autre, deux pièces par deux pièces, l'artillerie du soixante-quatorze martelait l'arrière de *l'Osiris*.

Cela avait l'air de devoir durer toujours. Les hommes qui se traînaient et rampaient autour de lui perdaient toute forme humaine, ne ressemblaient plus à rien. Plus de visages, des masques d'êtres terrorisés, souffrants, avec des trous noirs en guise de bouches et qui couraient aveuglément pour échapper au massacre.

Bolitho comprit soudain qu'il était à genoux. L'ouïe lui revenait lentement. Il ramassa son sabre et, l'utilisant comme une béquille, se remit lentement sur pied.

Il osait à peine respirer. Il s'approcha en tanguant de la lisse ou de ce qu'il en restait. Pascœ et Allday étaient là comme il les avait laissés. Prostré, le commandant s'appuyait sur eux deux. Allday avait une sale blessure au bras, Pascœ une grosse ecchymose au front, séquelle d'un coup reçu d'un morceau de bois. Bolitho n'arrivait pas à parler, il réussit à s'accrocher à eux et leur fit des signes de tête muets.

Plus loin, sur l'avant de la dunette, plus un seul mât n'était debout. Tout le pont principal, la dunette, les passavants, étaient ensevelis sous un amas d'espars brisés, de manœuvres. De gros tourbillons de fumée montaient de partout. Sous cet amoncellement de ruines, plus bas, il entendait des voix, des appels au secours, des hommes qui se hélaient l'un l'autre ou criaient des injures comme des fous furieux.

Allday réussit à hoqueter :

— L'artimon va tomber d'un instant à l'autre, monsieur ! – il semblait épuisé. Y a plus qu'les enfléchures qui le tiennent, si vous voulez mon avis !

Bolitho entendait des clameurs, faibles encore, par-dessus le vacarme ambiant et les craquements du bois qui éclatait. Sans doute les Français qui fêtaient leur victoire.

Farquhar repoussa Pascœ et essaya de se traîner vers le filet de branle à moitié défait. Son uniforme était déchiré, plusieurs éclis de bois étaient restés plantés dans ses épaules comme des flèches. Du sang coulait sans discontinuer sur sa poitrine puis sur son côté. Lorsque Bolitho le prit dans ses bras, il avait les yeux fermés.

— Nous sommes-nous rendus, monsieur ? fit-il dans un hoquet.

Bolitho le retint d'une main ferme, tandis que Pascœ se précipitait vers eux pour lui porter assistance. Le mât et sa marque, les drisses dont celle où flottait le pavillon, tout cela avait été mis à bas par les bordées ennemies.

— Non, nous ne nous sommes pas rendus.

Farquhar ouvrit les yeux tout grands et se tourna vers lui.

— C'est bien comme ça, monsieur. J… je suis désolé pour… – il ferma les yeux pour résister à la souffrance qui revenait. J'espère que Probyn ira rôtir en enfer. Il nous a tous tués aujourd'hui.

Bolitho le maintenait contre lui, Pascœ avait les yeux rivés sur son visage, comme s'il attendait une réponse à quelque chose.

— Laissez-moi, monsieur, dit lentement Farquhar. Ça va aller, maintenant. Emmenez cet idiot d'Outhwaite à…

Une dernière lueur dans les yeux, il se figea.

Le second lieutenant arrivait en titubant dans la fumée. Il s'arrêta en entendant Bolitho :

— Prenez votre commandant, monsieur Guthrie – il se tourna vers les quelques rescapés qui émergeaient de dessous la poupe. Sir Charles Farquhar est mort.

XVI

LE RAPPORT DU COMMANDANT

— Les blessés uniquement dans les canots !

Bolitho avait la voix enrouée d'avoir tant crié par-dessus le fracas des canons. Plusieurs transports tiraient toujours à travers la fumée, et il savait qu'une partie des coups devaient toucher leurs conserves. Le mouillage, déjà fort encombré, mais organisé pour une défense soigneusement préparée, s'était transformé en un chaos indescriptible où régnait la plus grande panique. Trois bâtiments flambaient et, câbles consumés ou brûlés, dérivaient parmi les autres.

Bolitho était incapable de dire combien de pièces de *l'Osiris* tiraient toujours. Seules quelques canons de la batterie basse étaient encore servis, et il était impossible de faire le tri entre le recul des trente-deux-livres et le choc des boulets ennemis qui frappaient la coque.

Il se pencha à la coupée. Les canots se trouvaient juste au-dessous, déjà bourrés à craquer de blessés, tandis que d'autres survivants s'accrochaient aux sabords ou dérivaient un peu plus loin, incapables de nager ou sans les forces nécessaires. D'autres encore essayaient de se glisser le long du rentré de muraille, fusiliers ou marins, tonneliers et voiliers, tandis que çà et là on apercevait l'uniforme bleu et blanc d'un officier qui tentait de ramener l'ordre.

Pascœ courut à lui :

— Que va-t-il se passer maintenant, monsieur ?

Bolitho ne répondit pas immédiatement.

— Nous sommes par terre, Adam. Voilà ce qu'est une défaite. C'est à cela que ressemble une défaite, c'est cette odeur que cela sent – il détourna les yeux. Faites passer l'ordre : cessez

le feu. Ce bâtiment peut s'enflammer d'un instant à l'autre, lorsque l'une de ces épaves nous arrivera dessus.

On entendait des craquements de plus en plus violents. Libéré de ses dernières enfléchures, le mât d'artimon plongea le long du bord et resta planté dans l'eau comme un grand piquet.

Bolitho fit quelques pas sur le pont. Il se prenait les pieds dans les éclats de bois et la tranchée en diagonale, là où les canonniers français avaient taillé en pièces la barre et tout ce qui se trouvait alentour.

Quelques hommes passèrent près de lui en courant sans même lui jeter un regard. Où allaient-ils, et quoi faire ? Ils n'en savaient probablement rien.

La fumée avait maintenant envahi tout l'intérieur de la coque et sortait en tourbillons par les ouvertures du pont. On avait l'impression d'être en enfer. Il y avait des morts partout, des armes, de maigres sacs laissés là où on les avait abandonnés ou perdus dans la bataille. Un fusilier était étendu, ses yeux fixaient le ciel, la tête et les épaules dans le giron d'un camarade, Peut-être son meilleur ami. Mais lui aussi était mort, tué par un éclat de métal en regardant son ami mourir.

Il n'y avait pas trace de Farquhar et il se disait qu'on l'avait transporté à l'arrière, jusqu'à la chambre dévastée qui avait contenu de si beaux meubles et qu'il avait si bien décorée.

Une maigre silhouette émergea de dessous la poupe. Il reconnut l'aspirant Breen.

— Allez avec Mr. Pascœ ! – le jeune garçon le regardait fixement sans avoir l'air de le reconnaître, Et faites bien attention !

Breen fit signe qu'il avait compris avant d'éclater en sanglots :

— Je me suis enfui, monsieur ! *Je me suis enfui !*

Bolitho le prit par l'épaule :

— Beaucoup *d'hommes* se sont enfuis aujourd'hui, monsieur Breen. Ils n'ont rien pu faire de plus.

Pascœ arriva avec le second lieutenant. Ce dernier était tout pâle, il semblait au bord de l'épuisement.

— Les canots sont pleins, monsieur.

Il se recroquevilla lorsqu'un boulet passa près de lui pour aller s'enfoncer plus loin sous la fumée dans quelque chose de massif. L'écran était alors si épais qu'ils ne voyaient plus l'autre bâtiment.

— Très bien.

Bolitho balaya lentement du regard les ponts déserts. Mais il devait encore y avoir des hommes piégés dans ce fouillis, des hommes qui guettaient ce qui se passait ou qui appelaient au secours.

— Faites passer l'ordre : nous allons abandonner le bâtiment et conduire les blessés à terre – il se tourna vers Pascœ : Je suis désolé pour vous, Adam, deux fois fait prisonnier de guerre dans un aussi court laps de temps…

Pascœ haussa les épaules :

— Au moins, cette fois, mon oncle, nous sommes ensemble.

Allday, qui était allé faire soigner son bras blessé, se releva de la lisse où il s'appuyait :

— Écoutez !

Ils le regardèrent tous et Bolitho mit son bras autour de ses épaules. Il craignait soudain de ne pas avoir songé à aider Allday, occupé qu'il était par son propre désespoir.

Breen s'essuya les yeux avec ses poings et se tourna vers Allday :

— Je l'entends ! – il prit la main d'Allday. Mais oui ! Je l'entends !

Bolitho essayait de distinguer quelque chose au-dessus des planches cassées, il écoutait les cris de joie qui lui arrivaient par vagues. Mais non : il entendait seulement le bruit du canon qui redoublait, suivi immédiatement par une bordée encore plus violente que les autres. Puis les vivats reprirent, plus forts, plus féroces, comme une seule voix énorme.

— Ça, fit Allday d'une voix rauque, ce ne sont pas des vivats de Français !

— *Huzza ! Huzza !*

Et de nouveau, la fumée balaya *l'Osiris* échoué sur son banc, puis les volutes furent balayées par une nouvelle bordée.

— Le *Busard*, fit Pascœ.

Allday se pencha vers lui en regardant Bolitho.

— Dieu le bénisse, monsieur, entendez-vous cela ?

— Oui – Bolitho essuyait son sabre sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Il n'y a pourtant pas tant de monde à bord d'une frégate…

Le second lieutenant, de découragement, laissa tomber sa tête.

— C'est ce satané *Nicator*. Il arrive enfin, mais trop tard pour sauver notre bâtiment et tous nos hommes.

Le soleil perçait à travers la fumée, Bolitho voyait les flammes lécher le navire, entendait la charpente craquer en brûlant. Un ponton démâté, en flammes, abandonné, se trouvait à moins de cinquante yards.

Mais lorsque la fumée se dissipa pour de bon, il vit qu'il s'agissait bel et bien d'un bâtiment qui tirait bordée sur bordée contre un adversaire invisible situé sous son vent.

Pas d'erreur possible : le *Lysandre* passait le long des transports éparpillés un peu partout, faisait feu sur les bâtiments à portée, ou envoyait une demi-bordée sur ceux qui étaient isolés ou qui étaient restés apparemment indemnes. Il était évident que, de l'autre bord, il se battait avec le soixante-quatorze, ce qui expliquait les vivats et les violents tirs qu'ils avaient tout d'abord entendus.

Bolitho comprit tout cela en un éclair, mais sans y voir plus clair pour autant.

Une seule chose comptait : le *Lysandre*. Thomas Herrick était venu les retrouver, par une incroyable succession de hasards tenant plutôt du miracle. Après avoir embouqué le chenal nord, il avait transformé le mouillage en un véritable cimetière marin.

— Monsieur, je crois que voilà le *Busard* ! annonça Pascœ.

Il avait les yeux hagards, n'arrivait plus, sous le coup de l'émotion, à reprendre sa respiration.

— Oui, c'est bien lui ! Ses voiles sont tellement percées qu'il a du mal à naviguer !

Bolitho se frotta les yeux, aperçut une corvette qui serrait de près le *Lysandre* sur l'arrière. Elle donnait de la bande, mais ses voiles étaient moins endommagées que la frégate victorieuse de

Javal. Et en outre, au-dessus du pavillon tricolore flottait l'Union Jack.

Bolitho ne put s'empêcher de détourner le regard.

— Ils ont mis leurs canots à la mer, dites aux hommes que les secours arrivent.

Il se tourna vers le ponton qui dérivait toujours, priant le ciel qu'il ne s'agît point d'un transport de munitions.

Une nouvelle rafale balaya la surface de l'eau, et il vit que plusieurs des transports avaient coulé. S'ils étaient lestés de ces énormes canons, voilà qui n'était guère surprenant.

Des embarcations arrivaient sous *l'Osiris,* il entendait des voix, des cris d'encouragement, et les nouveaux venus découvraient avec consternation l'épave percée, dévastée qu'était devenue le bâtiment autrefois commandé par Farquhar.

Plowman, en clopinant, apportait la montre du bâtiment. Il essaya de sourire en voyant Bolitho :

— Ce serait pitié de laisser ça dans le naufrage, monsieur, elle peut encore nous être utile ! – et il courut vers le pavois en ajoutant : Dieu soit loué, monsieur, vous êtes sain et sauf !

Bolitho voyait de plus en plus d'embarcations, certaines armées d'un pierrier et avec des fusiliers en armes, d'autres plutôt destinées aux opérations de sauvetage.

Il se rendit compte d'autre chose en se penchant pour regarder par-dessus la lisse : certains canots étaient peints en rouge sombre et appartenaient donc au *Nicator*. Ainsi, quelque part, au-delà des transports et des épaves en flammes, le bâtiment de Probyn était arrivé pour constater l'étendue du désastre.

Un enseigne monta sur le pont et salua Pascœ.

— Il n'y a pas d'autre survivant ?

— J'ai survécu, fit Bolitho.

L'enseigne découvrit soudain sa présence et balbutia :

— Je vous demande pardon, monsieur ! Je ne vous avais pas reconnu et…

— Peu importe, répondit Bolitho d'une voix lasse, cela devient une habitude.

L'officier cilla.

— Je suis du *Nicator*, monsieur. Nous ne pensions pas retrouver un seul survivant – il eut un geste d'impuissance pour lui montrer le pont : Tout cela…

Guthrie, second lieutenant de *l'Osiris,* arriva en courant de l'arrière et se précipita sur l'officier qu'il empoigna par le col.

— Espèce de salopard, misérable poltron ! Vous n'êtes qu'un immonde crapaud, une ordure ! Regardez, mais regardez ce que vous avez fait !

Pascœ les sépara, l'enseigne n'y comprenait rien. Guthrie s'écroula, secoué de sanglots.

— Le *Nicator* s'est échoué, expliqua l'enseigne. Mais, lorsque le *Lysandre* est arrivé, nous avons réussi à nous dégager sans dommages. Si le commandant Herrick n'était pas arrivé, je crois que nous aurions été encore plus en retard.

Bolitho le regardait intensément, il comprenait trop bien son désespoir, la honte qu'il devait éprouver après la sortie de Guthrie.

— Voilà au moins une chose dont je suis bien sûr – et, prenant le chemin de la coupée : A présent, nous pouvons évacuer le bâtiment.

Il s'arrêta au-dessus du canot le plus proche, les yeux rivés sur la silhouette de son navire. Sans mâts ni voiles, ne renfermant plus que des morts et quelques rescapés pris au piège ou devenus fous, *l'Osiris* n'était plus qu'une épave. Il sentit la coque trembler, ce ponton en feu avait dérivé contre eux de l'autre bord. Il entendait le crépitement des flammes, ce ronflement jubilatoire des flammes qui léchaient les manœuvres imprégnées de goudron et lovées en glènes prêtes à s'enflammer à leur tour.

Les Français ou d'autres allaient pouvoir récupérer quelques-unes de ses soixante-quatorze pièces et peut-être la cloche en guise de souvenir. Mais la quille et les membrures resteraient posées sur le sable lorsque les dernières flammes se seraient éteintes, le temps que la mer eût mis la dernière touche à sa victoire.

— Poussez !

Il s'assit sur le plat-bord au milieu des hommes qui gardaient le silence. Certains étaient blessés, d'autres

simplement hébétés après ce qu'ils venaient de voir et ce qu'ils avaient enduré.

— Avant partout !

Bolitho se tourna vers les autres canots. Ils étaient tous bourrés de rescapés. Pourtant, de l'équipage d'origine de *l'Osiris,* soit environ six cents hommes, ne demeurait guère que la moitié. Il serra les dents, sa vue se brouillait. Quel prix exorbitant à payer ! Il restait à espérer que quelqu'un serait capable d'apprécier leur sacrifice à sa juste valeur.

Il entendit une voix qui les hélait : Allday, qui grognait.

— Mon Dieu, mais regardez moi ce canot-là !

C'était le lieutenant de vaisseau Veitch, noirci de la tête aux pieds, presque nu. Il leur faisait de grands signes en riant jusqu'aux oreilles.

— Il avait dit qu'il le ferait, murmura Plowman entre ses dents ! Voilà ce qu'il avait dit. Et il l'a fait, le bougre !

Bolitho avait perdu toute notion de temps ou de distance. Les canots étaient enveloppés par la fumée qui passait au-dessus d'eux en gros tourbillons. Il fut donc particulièrement surpris de découvrir soudain le *Lysandre* qui les dominait comme une immense falaise. Les hommes se pressaient aux portes de coupée pour les accueillir, la coupée elle-même était pleine de marins et de fusiliers.

Il saisit la marche la plus proche et se hissa hors du canot. Il avait l'impression que ses bras ne pouvaient plus bouger et que les articulations allaient lâcher.

Des mains se tendaient pour l'attraper, Herrick le prit par le bras pour le conduire à l'arrière.

— Dieu soit loué ! dit-il d'une voix émue – il se retournait pour le regarder. Dieu soit loué !

Bolitho s'arrêta net en voyant une grande colonne de flammes jaillir de *l'Osiris* au-dessus de la fumée.

— Soignez bien ces hommes, Thomas, ils se sont bien battus, mieux que je n'aurais osé l'espérer – il haussa les épaules, l'air las. Sans vous, tous ces efforts auraient été vains, nous aurions perdu bien plus que ce que nous avons gagné.

Il lui fit un signe en voyant Pascœ qui passait :

— Lui aussi est sain et sauf.

— Et le commandant ? demanda Herrick, qui essayait de voir quelque chose à travers la fumée.

— Il est mort au combat, répondit Bolitho en contemplant les flammes – il se tourna vers Herrick : Il est mort comme un brave.

Les cris de joie, les vivats redoublaient, couvraient même le fracas des canons. Une voix cria :

— Le français se rend, monsieur !

— Le soixante-quatorze ? demanda Bolitho à Herrick.

— Oui. Nous avons démoli son appareil à gouverner et réussi à balayer le pont deux fois de suite avant qu'il parvienne à s'éloigner un peu. Je crois que son commandant était si occupé à assister à la fin de *l'Osiris* qu'il ne nous a pas vus arriver – il tendit le bras, un geste timide : Ainsi, vous avez un nouveau bâtiment pour remplacer celui qui a été perdu.

Le lieutenant de vaisseau Kipling, qui arrivait à l'arrière, vint les saluer.

— Le détachement de prise est paré, monsieur. Mr. Gilchrist vient de nous indiquer : le commodore français et la plupart de ses officiers supérieurs sont blessés.

— Très bien, répondit Herrick. Dites à Mr. Gilchrist d'organiser un échange avec l'ennemi : leurs officiers et marins contre tous ceux de *l'Osiris* qui auront réussi à nager jusqu'au rivage. Et bien entendu, *nous* gardons leur bâtiment.

Bolitho le regardait parler. Quel changement… Herrick n'avait pas hésité une seconde, il ne lui avait rien demandé.

Herrick se tourna vers lui :

— Je souhaiterais mouiller, monsieur. Je crois que les Français ne vont pas poursuivre leur bombardement pour le moment. Javal a jeté leur frégate sur les récifs, elle y est pour un bout de temps. Il s'est emparé d'une jolie corvette très rapide et je crois que l'autre s'est enfuie vers le sud aussi vite qu'elle a pu.

— C'est d'accord, mais cela relève de vos fonctions, vous êtes capitaine de pavillon.

Herrick leva les yeux, il souriait tristement.

— Comme pour le capitaine de vaisseau Farquhar, monsieur.

— Tout est fini pour lui, Thomas. Il est mort parce qu'il mettait les faits avant les idées, parce qu'il accordait trop d'importance à son propre avenir. Mais, lorsque son heure est arrivée, il est mort courageusement.

— Je n'ai jamais douté qu'il en serait ainsi, soupira Herrick.

Une silhouette arrivait en courant de dessous la dunette.

— Vous voilà enfin de retour, monsieur, et sain et sauf !

C'était Ozzard, tout sourire, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Venez à l'arrière, je vous prie, monsieur.

— Non merci, répondit Bolitho en secouant la tête, je veux voir ce qui se passe.

Les bâtiments étaient en train de mouiller, les canots accostaient l'un après l'autre avec leur plein de rescapés. Le *Busard*, ses voiles trouées par les canons français, à côté de sa prise. L'autre bâtiment français, sa marque amenée, les couleurs anglaises à chaque mât. *Immortalité*. Voilà un nom qui lui allait bien : il avait survécu et avec un peu de chance ferait un complément appréciable à sa petite escadre.

Il entendit une énorme explosion, des fragments volaient en éclats de tous côtés. La sainte-barbe de *l'Osiris* ou une soute avait dû prendre feu. Les sabords grands ouverts étaient éclairés comme une rangée d'yeux rougeoyants, le feu consumait le bâtiment de l'intérieur, pont après pont, vergue après vergue.

La souffrance était trop vive, il avait envie d'être seul, de se cacher au tréfonds de la coque, loin des hommes, des voix, de la mer.

Il resta pourtant à sa place près des filets pour assister aux préparatifs du *Lysandre*. Les hommes s'activaient de partout, il reconnaissait des visages familiers. Le vieux Grubb, qui hochait du chef et lui disait une phrase où il était question d'honneur. Le major Leroux, qui arrivait à grandes enjambées pour venir lui parler, mais qui avait fait demi-tour au dernier moment en voyant sa tête.

Et Fitz-Clarence et Kipling, Saxby, le petit aspirant avec ses dents qui lui manquaient, et Mariot, ce chef de pièce qui avait servi sous son père.

Il entendit Herrick crier :

— Dites-leur de se dépêcher, monsieur Steere ! Le vent est favorable et j'aimerais avoir levé l'ancre avant midi !

Avant midi ? Il s'était écoulé si peu de temps depuis l'aube ? Bolitho ne pouvait s'empêcher de revenir sans cesse à la surface de l'eau couverte de débris, de cadavres, de pièces de charpente à demi calcinées. Quelques heures seulement depuis l'aube. Voilà, c'était tout, rien de plus. Nombreux étaient ceux qui avaient péri dans cet intervalle, et d'autres les suivraient.

Il s'agrippa fermement aux filets, respira profondément à plusieurs reprises. Et lui, plus que tous les autres, qui s'était attendu à être tué. C'était bien là le plus étrange. Au cours de sa vie de marin, il avait souvent frôlé la mort de près. De si près, parfois, qu'il avait en quelque sorte senti physiquement sa présence, comme celle d'un être vivant. Et la dernière fois avait été la pire.

Herrick vint le retrouver.

— Je suis désolé de devoir vous abandonner, monsieur. Mais avec tous les hommes de quart et ceux que leur victoire rend fous, j'ai du mal à trouver un instant à vous consacrer, au moment où vous en avez le plus besoin.

— Merci, Thomas – il tourna les yeux vers *l'Osiris* qui flambait. Merci pour eux et pour moi.

— Si j'avais su, monsieur… fit Herrick d'une voix pleine de regrets – il détourna les yeux. Mais j'ai trouvé inutile de rester au mouillage alors que vous aviez vous-même tant fait pour l'escadre.

Bolitho le regardait, l'air grave.

— Ainsi, Thomas, vous avez pris la mer. Avec un torchon de papier de votre commodore par intérim, un papier qui, s'il vous donnait la caution de l'autorité supérieure, vous aurait fait condamner à coup sûr et aurait brisé votre carrière.

En voyant le visage de Herrick si ouvert mais marqué de rides, il devina qu'il l'avait cru mort ou fait prisonnier. Il avait fait un geste en quittant tout seul Syracuse, le geste qu'Inch lui avait déjà décrit.

Quelques canots quittaient encore le bord en prenant bien garde de donner du tour pour éviter le deux-ponts en feu, au cas où une explosion encore plus forte se produirait.

— Le français arrive, monsieur, fit Herrick. Ils se sont bien battus, mais nous les avons vaincus sans pertes de notre côté. Nous les avons pris par surprise et la surprise était de part et d'autre, à mon avis.

Bolitho se pencha par-dessus la lisse pour voir le canot le plus proche. Il aperçut un officier, un homme svelte, le bras en écharpe, dont l'uniforme était taché de sang. L'homme le fixait, d'un regard douloureux.

— Leur commodore.

Il leva le bras au-dessus de la tête et vit les compagnons de l'officier français lui rendre son salut.

— Je sais ce que cela fait de perdre, je devine ce qu'il peut penser en ce moment.

— Mais il est libre, lui répondit Herrick en le regardant, l'air inquiet.

— Est-il libéré de ses pensées, Thomas ? Je ne crois pas.

Il se détourna brusquement.

— Dès que nous aurons quitté cet endroit, je veux un rapport circonstancié du commandant Probyn.

Herrick le regardait toujours. Que d'amertume, que de colère !

— Bien, monsieur.

Bolitho se tourna vers lui.

— Mais peu importe, je ne laisserai rien gâter le plaisir de vous avoir retrouvé, cher ami.

Il se mit à sourire, il était si épuisé qu'il se sentait sans défense.

— J'ai un message pour vous, Thomas. Un message d'une charmante jeune femme qui envisage de vous accueillir dans le Kent !

Herrick se cabra.

— Qu'elle aille en enfer, monsieur – il fit la grimace. Ainsi, vous l'avez rencontrée ?

— C'est ce que je viens de vous dire, Thomas – il lui prit le bras. J'espère assister à votre mariage, de même que vous étiez…

Il ne termina pas sa phrase et détourna les yeux.

— J'en serais très honoré, monsieur, si les choses prennent ce tour.

Veitch arrivait à son tour. Il ne pouvait s'arrêter de rire en entendant les quolibets et les lazzis qui saluaient son arrivée en trombe. Herrick l'accueillit en souriant :

— En voilà un autre du *Lysandre* qui rentre à la maison, monsieur – il se tourna vers Bolitho en ajoutant : Mais, si vous n'y voyez pas d'objection, j'aimerais en faire immédiatement mon second. Mr. Fitz-Clarence peut prendre le commandement de la corvette et Mr. Gilchrist celui du soixante-quatorze. Je compte faire ainsi en attendant d'arrêter d'autres affectations.

— Comme je vous l'ai dit, Thomas, vous êtes capitaine de pavillon. Vos choix sont les miens. Je suppose qu'il en a toujours été ainsi, même si aucun de nous deux ne le savait. Mais, à propos, avez-vous demandé l'accord de Javal pour ce qui concerne ses officiers ?

— Je l'ai appelé pendant le combat, répondit Herrick en riant. Il s'en est tiré sans dommage, mais… – il regardait Bolitho droit dans les yeux – … nous n'avons qu'une seule frégate, il faut absolument qu'elle soit la meilleure de toutes. Javal se contentera de sa part de prise.

Il recouvra son sérieux en voyant revenir Fitz-Clarence, visiblement intrigué.

— Je vais m'arranger avec lui, si j'y arrive.

Pascœ s'approcha de Bolitho :

— Cela fait un drôle d'effet, de se retrouver ici.

— Oui, répondit Bolitho, surtout pour vous.

— Pour moi ? demanda-t-il, visiblement surpris.

— Gilchrist et Fitz-Clarence vont partir assumer le commandement temporaire de nos deux prises – Pascœ commençait à voir de quoi il retournait. Vous allez donc franchir deux échelons d'un coup, ce qui vous place au rang de quatrième lieutenant. A dix-huit ans, voilà qui me paraît un sacré bond !

Il pensa soudain à Guthrie, le second lieutenant de *l'Osiris*. Au moins, Pascœ ne devait son avancement ni à un décès ni à une défection comme celle de Guthrie, sorti du combat l'esprit un peu dérangé, Et il songea aussi à Probyn : il le revoyait

lorsqu'il était simple lieutenant de vaisseau. Ses excuses, son ivrognerie permanente…

Si tous ces hommes étaient morts aujourd'hui à cause de lui, rien ni personne, ni influence, ni autorité supérieure, ne pourrait lui épargner ce qui l'attendait.

Il comprit en voyant l'expression de Pascœ qu'il avait laissé transparaître sa colère au sujet de Probyn.

— Vous l'avez bien gagné et au-delà – il tourna la tête pour regarder le grand pavillon blanc de parlementaire que portait un des canots du *Lysandre*. Votre père aurait été fier de vous.

Il s'éloigna pour aller rejoindre Herrick près du passavant. Il ne voyait pas le visage de Pascœ mais, au fond de son cœur, il savait qu'il venait de lui donner une récompense qui allait bien au-delà d'une promotion.

Bolitho était occupé à écrire dans sa chambre lorsque Herrick arriva. Cela faisait une grande semaine qu'ils avaient appareillé de Corfou, quittant ce spectacle plein d'amertume et de souvenirs. Après avoir fait cap plein sud puis à l'est autour des innombrables îles grecques, ils avaient trouvé un mouillage sûr où effectuer leurs réparations.

Le temps était étrangement mauvais pour cette période de l'année. S'il voulait garder un espoir de ramener à Syracuse son escadre intacte, Bolitho savait qu'il devait tout d'abord s'assurer qu'ils étaient en état de faire la traversée.

Le *Busard* avait été gravement endommagé et avait plusieurs trous sous la flottaison. Un jour de coup de vent, tandis qu'ils se démenaient pour réduire la toile, il avait cru que la frégate était vraiment sur le point de sombrer. Mais Javal avait réussi à la sauver, faisant travailler ses hommes sans relâche jusqu'à ce que le danger fût passé.

Le deux-ponts qu'ils avaient pris, *L'Immortalité*, avait lui aussi subi plusieurs avaries dans des coups de vent. Avec un armement très réduit, fait de bric et de broc par prélèvement sur les bâtiments de l'escadre, mais essentiellement à base de rescapés de *l'Osiris,* il n'avait pas eu le temps de constituer de véritable équipage. L'appareil à gouverner de fortune avait été emporté deux fois depuis qu'il avait changé de pavillon, et Bolitho ne pouvait rien faire d'autre qu'admirer la ténacité de

son commandant provisoire, le lieutenant de vaisseau Gilchrist, Herrick avait certainement eu raison en portant son choix sur lui. En fait, avec des ressources sérieusement réduites après la bataille, il était difficile d'imaginer ce qu'ils auraient pu faire sans lui.

Il leva les yeux et fit un grand sourire à Herrick qui entrait dans sa chambre.

— Asseyez-vous, Thomas et prenez donc un peu de vin.

Herrick s'assit et attendit qu'Ozzard lui apportât un gobelet.

— J'ai rédigé mon rapport, commença Bolitho. Dès que le temps sera plus calme, je veux que Fitz-Clarence fasse voile pour Syracuse puis, de là, pour Gibraltar – et il ajouta : Croyez-vous qu'il en soit capable ?

Herrick se mit à rire par-dessus son verre.

— Je crois qu'il saura trouver son chemin – il fit la grimace lorsqu'une rafale envoya une giclée d'embruns sur les fenêtres arrière. Mais cela risque de ne pas être avant un certain temps. Je suis content que nous ayons trouvé cette petite île. Le major Leroux a débarqué des piquets, mais dit que l'île paraît inhabitée. Cela nous fournit au moins un abri, le temps que Javal et Gilchrist aient achevé leurs réparations.

Bolitho se pencha sur son épais rapport.

— Mr. Gilchrist s'est fort bien tenu, Thomas – il contempla rêveusement les cloisons, revoyant en imagination tous ces visages. J'ai recommandé qu'on lui donne un bâtiment à lui, à la première occasion. Un brick, probablement. Cela pourrait lui enseigner le côté humain du commandement : un petit bâtiment et énormément de travail !

— Merci, monsieur. J'en suis heureux. Je sais qu'il ne s'est pas bien comporté avec vous, et je m'en veux à moi-même. Mais il a grimpé tout seul pour arriver là où il est et j'admire sa ténacité.

— Bien.

Bolitho pensait aux lettres qu'il avait écrites pour le sac des dépêches. Une lettre à la mère de Farquhar, qui était veuve, d'autres à des gens qui sauraient avant peu qu'un mari ou un père ne rentrerait jamais chez lui.

Herrick hésita un peu avant de poursuivre :

— Mr. Grubb craint que ces vents contraires ne continuent pendant encore plusieurs jours, monsieur, si ce n'est plusieurs semaines. Nous sommes donc coincés ici, et je me demandais si vous ne vouliez pas en profiter pour traiter un certain nombre d'affaires pendant ce temps-là.

Ils se regardèrent sans rien dire.

— Vous avez raison de me le rappeler, répondit enfin Bolitho.

Peut-être avait-il tout simplement chassé la chose au fond de sa tête, pour ne pas être confronté à une situation désagréable.

— Je verrai le commandant Probyn à bord demain, sauf si nous subissons un nouveau coup de vent.

Herrick parut soulagé.

— J'ai lu son compte rendu, monsieur. Il s'est mis au plein dans un chenal mal cartographie. Lorsque j'ai rejoint le *Nicator*, j'ai vu qu'il avait touché un banc. Ce n'était pas très grave, mais suffisamment pour nécessiter l'emploi d'une ancre à jet.

Bolitho se leva, s'approcha de la cave à vins. Il avait pensé et repensé sans cesse à la soudaine arrivée de Herrick sur le lieu de l'action. Grâce au journal de bord du *Lysandre*, avec les longues explications que lui avait fournies le pilote et ce qu'il avait réussi à tirer de Herrick lui-même, il avait réussi à reconstituer les mouvements du bâtiment depuis qu'il avait quitté Syracuse.

Guidé par son sens supérieur de la loyauté, Herrick n'avait pas mis le cap droit sur Corfou. Il était parti plus au sud jusqu'à la côte africaine. Il avait poursuivi vers l'est, toujours plus à l'est. Les vigies scrutaient sans arrêt la mer, à la recherche d'un bâtiment ou, mieux encore, d'une flotte entière. Lorsqu'il se souvenait du désespoir de Herrick, de son apparente incapacité à assumer les tâches de capitaine de pavillon, tout cela lui paraissait parfaitement incroyable.

Il avait parcouru tous ces longs milles, ces milles désespérément déserts, jusqu'à apercevoir finalement les murailles d'Alexandrie et la baie d'Aboukir qui les conduisirent enfin jusqu'au delta du Nil.

Lorsqu'il avait félicité Herrick de sa détermination et de sa ténacité, de sa confiance sans détour dans les conclusions

auxquelles lui, Bolitho, était parvenu, Herrick lui avait répondu :

— Vous m'aviez convaincu, monsieur. Et, lorsque je l'ai dit aux hommes, ils ont eu l'air heureux d'aller là où je voulais aller.

Il n'en avait pas moins montré une certaine gêne lorsque Leroux avait ajouté :

— Le commandant a fait un discours devant tout l'équipage ; je crois qu'il vous aurait touché, monsieur, quel que fût l'endroit où vous étiez à ce moment-là !

Ne trouvant pas trace de la flotte française, Herrick avait décidé de gagner Corfou. A peu près convaincu que les navires de ravitaillement avaient rejoint ce port et supposant que l'escadre était toujours à Syracuse, il avait foncé à l'attaque. Il lui avait expliqué qu'il avait décidé de descendre du nord au sud afin de bénéficier d'un effet de surprise et de conserver le chenal le plus large comme route de retraite.

Mais, au lieu de cela, il avait rencontré le *Nicator*. Les deux vaisseaux s'étaient retrouvés comme s'ils s'étaient donné rendez-vous, comme s'ils étaient convenus de l'heure de l'attaque.

Cette même tempête qui avait dispersé l'escadre amputée de Bolitho avait chassé le *Lysandre* jusqu'au Nil puis à Corfou.

Bolitho remplit leurs gobelets et revint à sa table.

— Sauf changement d'importance, Thomas, nous devons faire l'hypothèse que les Français vont bientôt attaquer. La corvette qui s'est échappée de Corfou y est peut-être retournée, mais il est beaucoup plus probable qu'elle est rentrée en France.

Il jeta un coup d'œil aux fenêtres zébrées de sel, écouta le hululement du vent dans les enfléchures et les voiles carguées.

— Elle a peut-être eu du mal, mais nous devons prendre en compte la possibilité qu'elle arrive à rallier un port avant tout le monde.

Herrick hochait lentement la tête.

— Exact. Dans ce cas, l'amiral français pourrait enfin décider de sortir. S'il sait que son artillerie lourde est au fond de la mer, il va tout prévoir en fonction d'une bataille en pleine mer. Cela se tient.

— Nous ne sommes pas en bonne situation ici, poursuivit Bolitho. Avec ces vents dominants, il faut que nous gagnions davantage dans l'ouest, à un endroit où nous pourrons être utiles à la flotte lorsqu'elle arrivera.

— Si elle arrive, soupira Herrick, mais nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir.

— Oui – et il songeait aux cérémonies d'immersion qui avaient lieu tous les jours depuis la bataille, Et ils ne nous trouveront pas inoccupés.

Quelqu'un frappa à la porte ; l'aspirant Saxby annonça d'une voix inquiète :

— Mr. Glasson vous présente ses respects, monsieur. Si vous pouviez monter sur le pont ?

Bolitho fit à Herrick un clin d'œil furtif. Avec deux lieutenants de vaisseau en moins, les postes à combler avaient fini par toucher même les aspirants les plus anciens. Glasson, le visage plus sévère et plus amer que jamais, faisait partie du lot. Il ne passait guère de quart sans faire appeler Herrick ou Veitch pour leur faire subir sa mauvaise humeur à propos des devoirs ou de l'incompétence supposée d'un marin ou d'un autre.

Herrick se leva :

— Je monte – et il ajouta : Si ce petit prétentieux continue à m'énerver, je finirai par le mettre sur mes genoux et le fesser devant tout l'équipage !

Bolitho esquissa un léger sourire :

— Notre carré rajeunit de jour en jour, Thomas.

— Ou bien c'est nous qui vieillissons, répondit Herrick en hochant la tête. Ah, ces petits jeunes ! Si j'avais fait venir mon commandant lorsque je suis devenu enseigne, il m'aurait découpé en morceaux à en casser le bateau !

Bolitho perçut à peine un cri qui dominait les bruits du vent et du bâtiment.

— Ohé, du bateau ? – puis la réponse venue de quelque part sur le travers du *Lysandre : Nicator !*

Herrick le regarda, perplexe.

— Eh bien, cette fois-ci, Mr. Glasson ne me dérange pas pour rien ! – il attrapa sa coiffure. Le commandant Probyn vient nous voir sans attendre votre convocation.

— On dirait bien.

Il entendait les fusiliers qui se hâtaient vers la coupée.

— Faites-le venir, Thomas, nous verrons.

Le capitaine de vaisseau George Probyn fit son apparition. Sa vareuse et son pantalon étaient trempés d'embruns, la traversée avait été rude. Il était plus rouge que jamais. Il jeta autour de lui un coup d'œil agressif et laissa enfin tomber :

— Je crois que vous voulez me voir, monsieur ?

— Je crois que *je vous vois* – Bolitho lui montra un siège. Eh bien ?

Probyn s'écroula dans une chaise et le regarda.

— Je ne vais pas mâcher mes mots, monsieur. J'ai entendu dire un certain nombre de choses à propos de mon bâtiment et de ce qui s'est passé devant Corfou. Je ne vais pas rester les bras croisés pendant que l'on salit mon nom. Des coquins qui ne sont pas dignes de porter l'uniforme du roi !

Il montra du doigt les papiers posés sur la table :

— J'ai rédigé un rapport circonstancié. Il peut résister à n'importe, quelle enquête, à un de ces foutus tribunaux si nécessaire.

— Ozzard fit calmement Bolitho, du bordeaux pour le commandant. Ou bien ajouta-t-il, un peu de brandy, peut-être ?

Probyn acquiesça :

— Brandy. C'est meilleur dans ces eaux.

Il arracha presque le gobelet des mains d'Ozzard et avala le contenu d'un seul trait.

— Puis-je monsieur ? – et il tendit son verre à Ozzard pour refaire le plein.

En dépit du vent qui soufflait sans discontinuer dans leur petite baie en soulevant sans cesse des moutons parmi les navires au mouillage, l'air de la chambre confinée était chaud et humide. Bolitho avait enfilé sa vareuse pour recevoir Probyn, mais il rêvait de se remettre en chemise. Il voyait très nettement l'effet du brandy sur Probyn, à en juger par ses yeux, par sa voix, qui devenait de plus en plus pâteuse tandis qu'il lui expliquait, presque mot pour mot, comment son pilote et l'officier de quart, *un jeune nigaud comme j'en ai jamais vu*, l'homme de sonde dans les bossoirs, *je l'ai fait fouetter la double dose, ça je peux*

vous le dire, plus quelques autres, avaient rendu l'échouement inévitable.

Bolitho se tut en attendant une pause qui vint lorsque Ozzard remplit une nouvelle fois le gobelet. Le domestique gardait les yeux baissés mais avait du mal à cacher son intérêt pour cet entretien. Son expérience de clerc de notaire l'empêchait sans doute de garder sa réserve habituelle. C'est alors que Bolitho demanda calmement :

— Ainsi vous n'étiez pas physiquement présent lorsque tout ceci est arrivé.

— Présent – il faisait manifestement un gros effort pour le fixer de ses yeux injectés de sang… Mais, bien entendu, j'étais là !

— Je vous prie de conserver un ton convenable, commandant.

Bolitho gardait la même voix calme et égale, aimable même, mais il détecta comme de l'inquiétude sur le visage rougeaud de Probyn.

— Oui je m'excuse. Tout ceci m'a troublé, penser que vous pourriez me blâmer de je ne sais quoi pour…

— Alors, commandant, *où étiez-vous* à bord lorsque le *Nicator* a touché ?

— Attendez voir – il fit une grosse moue. Faut être précis, hein ? Comme on était à bord de ce vieux *Trojan*, quand on était lieutenants de vaisseau tous les deux.

Bolitho restait impassible et lisait au fur et à mesure sur les traits épais de Probyn les sentiments, les vieux souvenirs qui revenaient.

— C'était il y a bien longtemps, fit-il seulement.

Probyn se pencha sur la table, sa manche heurta au passage le gobelet vide.

— Oh non, pas si vieux que ça. Pour moi, c'est comme si ça datait du quart d'avant ! C'était un bien beau bateau.

— Le *Trojan* ? – Bolitho fit un signe de tête à Ozzard qui apportait au comandant un verre rempli à ras bord. C'était un bâtiment dur, exigeant, pour autant que je me souvienne. Une bonne école pour les gens qui avaient vraiment envie

d'apprendre, mais un enfer pour les fainéants. Le commandant Pears n'était pas du genre à supporter les imbéciles.

Probyn le regardait toujours, les yeux perdus dans le vague.

— Naturellement, j'étais un peu plus ancien que vous. J'en savais un peu plus, comme qui dirait. Je voyais bien leur petit jeu.

— Quel petit jeu ?

— Vous savez, fit Probyn en se tapotant la narine, vous ne vous êtes jamais rendu compte de rien. Le second était toujours après moi, c'était un vrai lèche-bottes. Et l'autre lieutenant de vaisseau, celui qui s'est fait tuer, y'avait pas plus caquette.

Bolitho se leva et s'approcha de sa cave à vins. Il imaginait le visage de Kate, il entendait son rire contagieux lorsqu'elle lui en avait fait cadeau. Elle rirait bien de lui si elle était là, elle méprisait toutes les manifestations d'autorité. Il commença assez sèchement :

— En dehors des enseignes les plus jeunes, cela ne nous laisse plus que vous et moi – il se versa un verre de bordeaux et fit signe à Ozzard de disposer. Il me reste de nombreux souvenirs de ce bâtiment, mais l'une des choses dont je me souviens très précisément et qui m'est revenue au cours de la semaine dernière, c'est cette habitude que vous aviez de boire.

Il fit brutalement demi-tour, Probyn était soudain très inquiet.

— A plusieurs reprises, pour ce que j'en sais, des hommes ont reçu le fouet à cause de *vos* erreurs. Vous souvenez-vous de ces quarts de nuit que les autres devaient faire à votre placée parce que vous étiez trop imbibé pour monter sur le pont ? Ce *lèche-bottes* dont vous parliez, c'est lui qui s'était arrangé pour que le commandant n'en sût rien. Mais bon sang, Probyn, si j'avais été votre commandant, j'aurais fait en sorte que vous ne recommenciez pas deux fois !

Probyn bondit sur ses pieds, son ombre faisait comme un rideau devant Bolitho.

— Sans blague ! Vous auriez fait ça ! C'est comme cette fois où nous avons fait deux prises ! J'ai reçu le commandement de la première. Une vraie pourriture, une baille bouffée par les

tarets, voilà ce que c'était ! Je n'avais aucune chance de m'en tirer quand l'ennemi est arrivé !

Il était furieux, il éructait, la sueur dégoulinait sur son visage et son cou.

— C'était délibéré de votre part ! Vous avez fait ça pour vous débarrasser de moi !

— Vous étiez plus ancien que moi, cette prise vous revenait de droit. Et parlons de l'autre, une petite goélette ? Vous étiez supposé la conduire à New York, mais on a envoyé un quartier-maître à votre place.

Tous ses mots faisaient mouche. Probyn roulait d'énormes yeux, comme s'il s'attendait à trouver des réponses dans le décor de la chambre.

— Donc, reprit Bolitho, vous étiez ivre. Admettez-le, maintenant !

— Je n'admets rien du tout – il leva sur lui des yeux rougis, pleins de haine… *monsieur*.

Probyn s'assit très lentement en s'appuyant aux accoudoirs. Ses mains tremblaient.

— Ainsi, vous n'avez rien de plus à me dire concernant l'échouement du *Nicator ?*

La question parut d'abord le prendre au dépourvu. Il répondit enfin :

— J'ai fait un rapport détaillé et circonstancié – il dissimula ses mains sous la table. Et j'ai recueilli sous serment les dépositions des gens de quart qui étaient impliqués.

Il se pencha, sa figure bouffie par la boisson avait pris une expression cauteleuse.

— S'il y a commission d'enquête, je produirai ces pièces. L'une d'elles met en cause l'officier de quart, neveu d'amiral, à propos. Et l'on pourrait penser que vous n'étiez pas impartial, monsieur, que vous avez soulevé de vieilles affaires afin de salir ma réputation.

Il retomba en arrière, terrifié, quand Bolitho se leva. Ses yeux étaient remplis de dégoût.

— N'essayez pas de marchander avec moi ! Voici une semaine, nous nous sommes battus contre l'ennemi, mais cela nous a causé un tort cruel ! Si le *Lysandre* n'était pas arrivé,

sans le soutien du *Busard*, votre bâtiment serait le seul encore à flot aujourd'hui ! Réfléchissez à ces choses la prochaine fois que vous aurez envie de me parler d'impartialité ou d'honneur !

Il appela Ozzard et ajouta :

— Vous pouvez retourner à votre bord. Mais rappelez-vous : ce qui n'est pas prouvé reste néanmoins entre nous. Cette escadre manque de monde, les officiers sont pour la plupart des jeunots inexpérimentés. C'est l'unique raison pour laquelle je ne réunis pas de conseil de guerre.

Herrick apparut dans l'embrasure avec Ozzard, mais il resta très calme en entendant Bolitho déclarer :

— Entendez-moi bien, commandant. Si jamais je découvre que votre défaillance à m'apporter votre renfort était délibérée, ou si, à l'avenir, vous agissez contre les intérêts de cette escadre, je veillerai personnellement à ce que vous soyez *pendu !*

Probyn arracha sa coiffure à Ozzard et sortit sans rien voir de la chambre.

Lorsque Herrick revint, il trouva Bolitho comme il l'avait laissé. Il avait les yeux rivés sur le siège où s'était assis Probyn, l'air dégoûté.

— C'est mon mauvais côté, Thomas. Mais bon Dieu, je pense chacun des mots que je lui ai envoyés !

XVII

NUAGES DE TEMPÊTE

Près de deux semaines s'écoulèrent encore avant que Bolitho pût donner le signal de l'appareillage et quitter l'îlot qui les avait abrités. Même alors, les bâtiments durent encore endurer plusieurs coups de vent, presque des tempêtes. Il devint bientôt évident que les avaries du *Busard* étaient pires que ne les avait estimées Javal. Ses hommes travaillaient sans relâche aux pompes pendant tous les quarts et, compte tenu des ressources limitées dont il disposait à son bord, il devait utiliser tous les bouts de toile et tous les morceaux de bois qu'ils pouvaient pour réparer les dommages les plus sérieux.

Après la sauvagerie de la bataille, leur soulagement de voir le *Lysandre* surgir dans la fumée au milieu d'une pluie d'embruns, ces efforts répétés du mauvais temps pour mettre un comble à leur retard étaient décourageants.

Les bâtiments s'étaient dispersés et tiraient des bords pour gagner lentement sur la route contre des vents de suroît étonnamment stables. Bolitho était soulagé de constater qu'ils n'avaient pas aperçu d'escadre ennemie sur leur chemin. Ses équipages étaient harassés de ce travail constant, les bâtiments sous-armés avec tous les morts et les blessés qu'ils avaient comptés : il savait que la victoire serait forcément pour l'adversaire.

La Perle, la corvette française qu'ils avaient capturée, était partie avec les dépêches et il savait que Herrick se faisait encore des cheveux sur la capacité du lieutenant de vaisseau Fitz-Clarence à réussir un atterrissage et à fournir ses informations à l'amiral, à Gibraltar.

Peut-être aurait-il dû donner à *La Perle* l'ordre de faire route directement sur Gibraltar. Mais, pour que les nouvelles

aient une chance d'atteindre toutes les sources de communication possibles, il savait que Fitz-Clarence devait d'abord relâcher à Syracuse.

Il arpentait sa chambre, menton rentré, corps incliné pour compenser la gîte, lorsqu'il entendit l'appel de la vigie :

— Ohé, du pont ! Voile dans le noroît !

Pour une fois, incapable de se contenir, et sans attendre l'annonce de la dunette, il se précipita hors de sa chambre et alla rejoindre Herrick et les autres près de la lisse.

Herrick le salua :

— Ainsi, monsieur, vous avez entendu ?

— Oui, Thomas.

Bolitho inspecta rapidement du regard le pont supérieur. Avec ce mauvais temps, avec les retards que leur avaient imposés les réparations, cela faisait un mois qu'il avait assisté au spectacle des ravitailleurs français en train de sombrer ou de flamber sous leurs coups. Un mois depuis que Farquhar était mort et tant d'autres avec lui. Un mois depuis que le *Nicator* s'était échoué.

Les hommes qu'il voyait près des pavois et des passavants ou perchés dans les enfléchures pour mieux distinguer le nouvel arrivant lui parurent plus aguerris. Herrick avait fait du bon travail. Pour le matelot, il n'est pas facile de comprendre ce qui se passe exactement hors de l'horizon borné de son propre bâtiment. Certains capitaines ne se donnaient pas la peine de leur fournir des détails, mais Herrick, comme toujours, tentait d'expliquer chaque fois que possible le pourquoi du comment.

Si Farquhar était resté à bord du *Lysandre*, il aurait pu profiter de l'exemple de Herrick. Ces hommes-là, Bolitho en était convaincu, auraient donné le coup de reins supplémentaire lorsque le vaisseau avait commencé à dériver vers le banc, pilote tué, appareil à gouverner hors d'usage.

Il leva les yeux en entendant la vigie annoncer :

— C est la *Jacinthe*, monsieur !

Herrick jubilait :

— Ce sacré vieil Inch ! Je commençais à me demander ce qui lui était arrivé !

Les voiles de la corvette grandissaient à l'horizon, les mâts plus inclinés comme elle envoyait de la toile pour rallier plus vite l'escadre.

Bolitho s'en rendit compte aussitôt au changement de la forme des ombres sur les voiles et pria le ciel que le vent ne choisît pas précisément ce moment pour les laisser tomber. La simple idée de se retrouver encalminé, Inch et ses nouvelles fraîches à portée de main, mais trop loin pour établir le contact, voilà qui était presque insupportable. Le vent s'était comporté ainsi plusieurs fois depuis qu'ils avaient quitté les îles grecques : il forcissait jusqu'à la tempête avant de retomber à une brise infime, qui laissait les bâtiments immobiles, voiles et ponts fumant d'humidité sous un soleil torride, comme des hommes gisant, pantelants, après une bagarre.

— Qu'en pensez-vous, monsieur ? lui demanda Herrick. Bonnes ou mauvaises nouvelles ?

Bolitho se mordit la lèvre. Voilà un bon bout de temps qu'Inch était parti. Depuis la dernière fois que son escadre avait été en mesure de collecter des renseignements sur les intentions et les forces de l'ennemi, il avait pu se passer beaucoup de choses.

— A mon avis, ils doivent mettre en place un blocus autour des ports français. Dès que Brueys a su que ses ravitailleurs et son artillerie de siège avaient été détruits devant Corfou, il a pu changer de plan d'invasion. Nos gens ont travaillé dur, Thomas, j'espère que leurs efforts ont donné à la flotte un délai supplémentaire.

L'air sentait la graisse fondue, les feux de cuisine avaient été mis en route le temps que la *Jacinthe* se fût suffisamment rapprochée pour que l'on pût envoyer un canot. Bolitho remarqua que presque tous les hommes qui n'étaient pas de quart étaient restés sut le pont au lieu d'aller dîner. Ils voulaient assister à l'arrivée à bord d'Inch et essayer de saisir des bribes de ce qui se passait.

Une fois dans sa chambre, Bolitho fit servir à Inch un verre de vin afin de lui laisser le temps de reprendre son souffle.

C'était assez étrange. Après une grande bataille et ses souffrances, il arrivait fréquemment que des hommes comme

Inch fussent porteurs de grandes nouvelles. C'était le genre d'homme que vous n'auriez pas remarqué dans la rue, une espèce de grand échalas remuant à la figure chevaline qui ne correspondait guère au portrait du héros tel que le public se l'imagine. Mais Bolitho savait très bien quoi en penser et il ne l'aurait pas échangé contre une dizaine d'autres.

— J'ai donc remis les dépêches, expliqua Inch, ainsi… – coup d'œil en coin à Herrick – … ainsi que mes passagers. J'ai ensuite été pris dans un tourbillon de choses à faire.

Il fronçait le sourcil pour rassembler ses pensées.

— Le contre-amiral Nelson a passé Gibraltar à bord du *Vanguard* dans les premiers jours de mai et a mis le cap sur Toulon.

— Dieu soit loué, fit Herrick en poussant un grand soupir de soulagement.

— Pas exactement, monsieur, répliqua Inch en se tournant vers lui. Il y a eu une grosse tempête, les vaisseaux de Nelson se sont retrouvés éparpillés un peu partout et son propre bâtiment amiral a failli s'échouer après avoir démâté. Il a dû chercher refuge pour réparer à Saint-Pierre, en Sardaigne.

— Voilà qui est fâcheux, grommela Herrick.

— Pas entièrement, fit Inch en hochant la tête.

— Mais, bon sang, coupa Bolitho, dites ce que vous avez à dire, à la fin !

Inch lui adressa un timide sourire.

— Les réparations de Nelson l'ont retardé, mais cela a permis à ses renforts de venir le rejoindre. Il est à présent à la tête de quatorze bâtiments de ligne. Cela dit…

Il continua précipitamment en voyant la tête que faisait Herrick.

— En fait, monsieur, la tempête qui avait démâté le *Vanguard* a également permis aux français de s'échapper – il les regarda l'un après l'autre. Les français sont dehors, monsieur.

— Et ils se sont sauvés à peu près comme nos français à nous. La peste soit de ce fichu mauvais temps !

— Est-ce tout, Inch ?

Bolitho avait gardé son calme, mais ne pouvait cacher son dépit.

Inch eut un haussement d'épaules :

— Les Français ont pris Malte sans combattre, monsieur. Les vaisseaux de Nelson se sont lancés à la recherche de la flotte de Brueys, en pure perte. Il les a suivis à la trace dans la mer Ligurienne, il a même fouillé quelques ports dans lesquels les vaisseaux français auraient pu chercher à s'abriter en attendant d'être parés à sortir.

— Vous avez parfaitement agi, Inch – Bolitho fit signe à Ozzard de servir du vin. Et vous nous avez rapporté des dépêches ?

— Oui, monsieur, fit Inch, l'amiral m'a donné l'ordre d'aller à Naples. C'est là que j'ai enfin rencontré la flotte et… – il eut un sourire un peu gêné – … Nelson lui-même.

— Vous avez décidément une veine de cocu ! s'exclama Herrick. J'aurais bien aimé voir ça !

— Ainsi, reprit Bolitho, vous n'avez pas vu *La Perle*.

Il détourna les yeux tandis que Herrick se lançait dans une longue description, la bataille, leurs prises. Mais Bolitho, quant à lui, avait l'esprit ailleurs. Le temps pour Fitz-Clarence d'atteindre Gibraltar, il serait trop tard et il n'aurait pas le temps de rattraper Nelson. Il s'en voulait de n'avoir pas pensé qu'une flotte partirait aussi rapidement pour exploiter les renseignements sommaires au sujet de ces pièces de siège.

— Mais alors, où sont donc ces français ? continuait Inch, tout excité. Nelson est allé voir au large de l'île d'Elbe, devant Civitavecchia et jusqu'à Naples sans en trouver trace. Et vous, vous êtes revenus vers l'ouest sans les voir non plus. Je n'y comprends rien.

Bolitho se tourna vers lui :

— Nelson vous a-t-il bien reçu ?

— Fort bien, monsieur, répondit Inch en fronçant le sourcil. Il n'était pas exactement comme j'imaginais, mais je l'ai trouvé plutôt aimable, malgré tous ses soucis.

Bolitho essayait de deviner ce qui se cachait derrière les mots. Nelson le blâmait-il d'avoir lui aussi laissé les français lui

échapper ? Ou d'avoir conduit dans un piège vide toute une flotte dont on avait grand besoin ailleurs ?

— Lorsque je vous aurais retrouvé, et si je vous retrouvais, monsieur, je devais vous dire de rallier le plus vite possible la flotte devant Alexandrie.

Il vit l'air surpris de Bolitho et ajouta :

— Mais oui, monsieur, Nelson a la plus entière confiance dans vos conclusions. Il pense toujours que les français font route vers l'Egypte, s'ils n'y sont pas déjà.

Il s'attendait visiblement à susciter chez lui un certain contentement en disant cela.

— Le commandant Herrick a pris sur lui d'aller voir à Alexandrie, commenta Bolitho. Le port était vide, à l'exception de quelques bâtiments turcs à bout de bord et des embarcations habituelles. Le port sera tout aussi vide lorsque Nelson arrivera – il se tourna vers Herrick : Est-ce votre avis ?

— J'ai bien peur que oui, acquiesça Herrick. De ce que nous avons découvert et entendu à Corfou, il ressort que ces ravitailleurs attendaient de rallier une autre destination avant de rejoindre la flotte.

Il se pencha sur la carte, l'air sombre.

— Lorsque Nelson fera cap à l'est, il manquera Brueys d'une centaine de milles, voire davantage. Les français vont se regrouper *ici* – il posa la main sur l'endroit le plus probable –, au large de la Crète.

Il se tourna vers Bolitho.

— Pendant que nous étions réfugiés au milieu de ces îles, la plus grande flotte que la mer ait portée depuis la Grande Armada est sans doute passée à quelques milles dans notre sud, et nous n'en savions rien !

— Que va faire Brueys, monsieur ? demanda anxieusement Inch.

Bolitho étudiait la carte.

— A sa place, je regrouperais tous les transports rescapés et j'attendrais tous ceux qui sont dispersés dans les îles ou dans ces baies. Puis je mettrais le cap vers le sud-est. Vers l'Egypte.

— Alexandrie, monsieur.

Herrick le regardait, essayait de deviner sa pensée.

— Oui. Mais je pense que la flotte restera à l'extérieur du port, à un endroit où elle peut offrir la plus forte résistance.

Herrick hocha la tête, il commençait à comprendre.

— La baie d'Aboukir. Ils ne pourraient trouver meilleur endroit… – il fit une grimace – … pour eux, en tout cas.

Bolitho s'approcha de la fenêtre, jambes écartées pour résister à une soudaine embardée du bâtiment qui plongeait dans les creux.

— Et Nelson rebroussera chemin vers l'ouest, fit-il, s'adressant à lui-même. Il imaginera que Brueys lui a joué un tour, qu'il a finalement attaqué ailleurs.

Il avait souvent entendu parler des dépressions soudaines de Nelson, de sa tendance à l'autocritique lorsque ses idées fulgurantes ne coïncidaient pas immédiatement avec la réalité.

Il vit passer comme une flèche devant les fenêtres une mouette qui plongea derrière le tableau sur une proie qui ne s'y attendait absolument pas.

Quelques centaines de milles, voilà ce qui faisait toute la différence entre le succès et rien du tout. Il savait, lui, à quel endroit les Français allaient regrouper leurs forces qui, avec ou sans pièces de siège, occuperaient bientôt les remparts et les batteries d'Alexandrie. Il était au courant et il ne pouvait rien dire à temps au contre-amiral. Si seulement il avait été comme cette mouette… Il attrait porté les nouvelles à tire-d'aile. Cette mouette qui dormirait ce soir sur quelque rivage italien ou grec, alors que ses bâtiments se seraient traînés pendant ce temps-là.

— Je veux voir tous les commandants à bord à l'instant, Thomas, fit-il lentement. Si nous devons être de quelque utilité, ce sera en faisant bon usage de notre liberté d'action.

— Donc, demanda Inch en sursautant, nous n'irons pas retrouver Nelson ?

— A la fin, oui, lui répondit Bolitho en souriant de son inquiétude.

Herrick fit un signe de tête à Inch :

— Venez avec moi, nous allons faire ces signaux.

Il jeta un coup d'œil en coin à Bolitho, qui semblait préoccupé. Il savait par expérience que, lorsqu'il était ainsi, il avait besoin d'être seul pour réfléchir.

Deux heures plus tard, ils étaient tous rassemblés dans la grand-chambre. Javal, les yeux creux d'avoir passé toutes ces nuits blanches à se battre contre la mer et le vent ; Probyn, avec son gros visage renfrogné, qui évitait le regard de Bolitho et préféra trouver un siège dans un coin sombre ; le lieutenant de vaisseau Gilchrist, très intimidé de se trouver au milieu de tant d'officiers supérieurs, mais plus sûr de lui que Bolitho ne l'avait jamais vu. Commander un soixante-quatorze peut vous changer un homme de bien des façons. Chez lui, le résultat était plutôt positif.

Herrick et Inch complétaient l'assemblée, tandis que Moffitt, l'écrivain, était assis à une petite table devant sa plume et son papier. Ozzard, posté près de la cave à vins, observait la scène avec intérêt.

Bolitho leur faisait face.

— Messieurs, je dois vous dire que nous allons repartir à la recherche des français. Brueys est sorti et il a réussi jusqu'à présent à échapper à la flotte qui était chargée de le retenir.

Javal parut oublier sa fatigue comme par enchantement ; Bolitho remarqua les regards qu'ils échangeaient entre eux.

— Nous-mêmes, avec nos faibles moyens, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour contrarier les plans de l'ennemi. Vous avez accompli jusqu'ici bien plus que ce qui vous avait été ordonné… – et, souriant : Voire implicitement !

Herrick eut un large sourire, Inch acquiesça en silence.

Bolitho poursuivit :

— Je dois être franc avec vous. Si nous sommes amenés à combattre sans autres renforts, nos chances seront minces. Peut-être même très minces – et, regardant Javal droit dans les yeux : Quant à vous, commandant, je me dois d'être absolument sincère à votre égard.

Le visage acéré de Javal se raidit.

— Monsieur ?

— Votre bâtiment. Sans travaux de remise en état, et avec le peu de temps dont nous disposons, quelles sont ses chances de s'en sortir ?

Les autres regardaient qui la carte, qui le pont – tout, sauf Javal.

Javal fit le geste de se lever avant de se laisser lourdement retomber.

— Je peux étaler une autre tempête si elle n'est pas pire que celles que nous venons de subir, monsieur.

Lui aussi fixait Bolitho dans les yeux.

— Mais ce n'était pas là le sens de votre question, n'est-ce pas ? – il hocha la tête. Je ne peux pas combattre, monsieur. Ma frégate a reçu un grand coup de massue, encore quelques boulets et je crains qu'elle ne coule bas.

Il fixait un point au-dessus de l'épaulette de Bolitho.

— C'est un beau bâtiment, monsieur, et je ne demanderais pas…

Mais sa voix s'étrangla.

Bolitho assistait, navré, au spectacle de cette détresse.

— J'ai commandé moi-même une frégate, fit-il doucement. Je sais ce que vous ressentez. Mais je vous suis reconnaissant de votre franchise, d'autant plus que je sais tout ce que le *Busard* représente pour vous.

Il poursuivit sur le même ton tranquille :

— L'armement principal du *Busard* doit être passé par-dessus bord sans tarder. Si cela ne suffit pas, il faudra l'abandonner.

Il gardait le regard fixé sur Javal, qui baissait la tête.

— Je vous donne la prise, *L'Immortalité*. Le gros de votre équipage sera réparti au sein de l'escadre à votre discrétion. Nous aurons besoin de tout le monde avant longtemps. J'ai cru comprendre que votre second avait été blessé au combat, commandant ?

Il le vit qui acquiesçait et se tourna vers Gilchrist.

— Vous prendrez le commandement du *Busard* et vous le mènerez à Gibraltar avec un équipage réduit. Évitez les ennuis, et vous avez une chance de faire une traversée tranquille. Je vous donnerai vos ordres, ainsi qu'une recommandation de vous nommer capitaine de frégate à la première occasion.

Gilchrist, qui avait écouté la liste de toutes ces décisions avec une consternation trop visible, sauta sur ses pieds en s'exclamant :

— Merci, monsieur ! Je suis seulement désolé que…

Et il se rassit sans terminer sa phrase.

— Nous avons trois bâtiments de ligne, reprit Bolitho. Il faut pour les commander des hommes d'expérience… – il jeta un bref coup d'œil à Probyn, mais le bonhomme le regardait en faisant mine de ne pas le voir – … et également de courage.

— Dois-je donner l'ordre de transférer les blessés plus graves à bord du *Busard* ? demanda Herrick.

— Si le commandant Javal pense qu'il peut tenir la mer après que les canons auront été passés par-dessus bord, je crois que c'est ce qu'il convient de faire – il leva la tête pour écouter. Le vent s'est calmé, je crois. Allons-y.

Il posa la main sur le bras d'Inch :

— Et, quant à vous, commandant, vous irez porter la nouvelle de nos découvertes à votre nouvel ami, Sir Horatio Nelson !

Tandis qu'ils se préparaient à disposer, Herrick lui dit :

— Farquhar aurait été heureux d'être parmi nous.

— Oui, Thomas – il voyait que Gilchrist attendait, visiblement désireux de lui dire quelque chose. Allez rejoindre les autres à la coupée et dites à Pascœ de faire les signaux nécessaires au sujet des blessés.

Il se tourna vers Gilchrist :

— Eh bien, quelque chose qui ne va pas ? Je pensais que vous seriez heureux d'avoir ce commandement, tout temporaire qu'il est ?

— Mais j'en suis très heureux, monsieur, répondit Gilchrist en baissant les yeux, l'air lamentable. Je ne suis pas riche, mais je mets de grands espoirs dans le service du roi. Maintenant que vous m'avez donné cette première vraie chance… – il semblait sur le point de s'effondrer – … je ne peux pas l'accepter.

— Et pourquoi cela ? répondit Bolitho, qui était resté impassible, A cause du commandant Probyn, de son influence sur vous pour vous pousser à déstabiliser le bâtiment ?

Gilchrist n'en croyait pas ses oreilles. Bolitho continua :

— Je savais que quelque chose n'allait pas. Personne n'agit de façon aussi insensée, surtout pas un homme qui veut améliorer sa situation dans la marine et épouser la sœur de son commandant, à moins qu'il n'ait peur de quelque chose.

— Oui, monsieur, cela remonte à bien longtemps. Mon père a été mis en prison pour dettes. Il était malade, je savais qu'il ne le supporterait pas. C'était un homme faible, dans tous les sens du mot, il n'avait personne pour l'entretenir.

Il maîtrisait mal sa colère en revivant ces vieux souvenirs.

— J'ai emprunté au carré de l'argent qui avait été collecté pour acheter du vin et des vivres frais en complément. Je comptais le rembourser dès que possible. Le second s'en est aperçu, il m'a obligé à rédiger une confession écrite et m'a menacé de l'exhiber si je manquais à mes devoirs une nouvelle fois.

— Il a mal agi, monsieur Gilchrist. Tout comme vous.

Gilchrist semblait ne pas entendre.

— Lorsque j'ai embarqué à bord du *Lysandre* pour devenir finalement lieutenant de vaisseau, j'ai pensé que tout cela était fini. J'admirais beaucoup le commandant Herrick, je trouvais sa sœur, tout infirme qu'elle était, la plus aimable personne du monde. C'est alors que nous avons rejoint l'escadre sous votre marque, monsieur. Et dans cette escadre, il y avait le *Nicator*. Et le commandant Probyn.

— Celui qui avait été votre second à l'époque ?

— Oui, monsieur.

Voilà donc ce qui s'était passé. Tant d'années s'étaient écoulées depuis qu'il avait été fait prisonnier, pendant lesquelles Probyn avait nourri la haine qu'il éprouvait envers Bolitho, cette évocation du passé qui pouvait le rattraper et lui causer du tort ! Lorsqu'il avait retrouvé Gilchrist, il était tout disposé à l'utiliser à son profit afin de créer une faille entre Herrick et Bolitho.

Les conséquences pour Herrick n'avaient en fin de compte pas été si mauvaises, mais tout cela avait coûté cher à un certain nombre de gens et conduit indirectement Farquhar à la mort.

— Quand je vois votre bonté, reprit Gilchrist, presque désespéré, je ne veux pas en profiter plus longtemps – il eut un petit rire amer. Et quand je pense à mon père qui est mort, de toute façon. Pour rien.

Bolitho regardait les autres bâtiments à travers les fenêtres couvertes de sel. Le *Busard* allait s'en sortir. Délesté de ses canons, renforcé par le fait de savoir que tout lui serait épargné

le plus possible pour lui permettre de survivre, Oui, il allait *certainement* en réchapper.

— Je vais vous donner le chirurgien de *l'Osiris,* on dit que c'est un excellent médecin. Prenez soin des blessés, ils ont assez souffert comme ça. Ne les laissez pas livrés à eux-mêmes à Gibraltar – il se retourna, Gilchrist respirait le soulagement, la gratitude. Je vous le demande en leur nom à tous.

— Oui, fit Gilchrist, éperdu, vous avez ma parole, monsieur.

— A présent, allez à vos devoirs.

Gilchrist ne pouvait dominer son émotion, comme un homme soulagé d'un grand poids, délivré de l'ombre du gibet.

— Vous avez beaucoup de choses à faire.

— Je leur raconterai lorsque je serai au pays, monsieur, je leur dirai tout ce que nous avons accompli…

— Dites-leur simplement que nous avons *essayé*, monsieur Gilchrist.

Il l'entendit qui se dirigeait très lentement vers la dunette. Allday sortit de sa chambre à coucher, le visage grave.

— Laissez-moi vous servir un peu de vin, monsieur – il jeta un regard chargé de sous-entendus à la porte refermée. Vous avez été trop bon avec çui-ci, monsieur, si je peux me permettre.

— Il a reçu une bonne leçon, Allday. Cela servira peut-être un jour à quelqu'un d'autre.

Allday le regardait déguster son vin.

— Et pour le commandant Probyn, monsieur ?

— Bonne question. Je crois qu'il se battra lorsque le moment sera venu – il se tourna vers Allday. Trois commandants, nous n'en avons pas un de plus. Les considérations personnelles passent après.

— Mais nous avons un commodore, monsieur, répliqua Allday en riant. Et avec le respect que je vous dois, il n'est pas si mauvais que ça !

— Allez au diable, Allday !

— Bien, monsieur. Je sais que c'est le sort qui m'attend – il se dirigea vers la porte. Mais je ne sais pas s'il y aura encore de la place sur le pont, avec autant d'officiers généraux en pension !

Bolitho s'approcha des fenêtres et se pencha sur le tableau chauffé par le soleil. Toutes ces semaines, ces retards, ces espoirs déçus ! Au moins, à présent, il en voyait le fruit.

Il pensait à Gilchrist : « Dites-leur que nous avons essayé ». Cela résonnait comme une épitaphe.

Il restait cinq à six heures avant la nuit, il fallait qu'il eût remis en route d'ici là. Le vent allait les aider au heu de les gêner et, cette fois-ci, l'objectif était si énorme qu'ils ne pouvaient pas le manquer.

Pendant les jours qui suivirent, les trois bâtiments firent cap à l'est puis au sud. Les quarts se succédaient, chacun semblable au précédent. Bolitho avait déployé sa modeste force en ligne de front, le *Lysandre* au nord et *L'Immortalité* au sud.

Le vent était devenu capricieux, incertain, mais se maintenait vaille que vaille au suroît, si bien que Bolitho devait passer de longues heures chaque matin à reconstituer sa formation éparpillée pendant la nuit. Au centre, le *Nicator* de Probyn, qui lui rappelait sans cesse le récit que lui avait fait Gilchrist. Probyn était le maillon faible du dispositif, mais il était aussi le seul à posséder une certaine expérience dans la conduite d'un deux-ponts au combat. Les bâtiments étaient espacés de près de trois milles. Avec des vigies spécialement choisies, Bolitho espérait que la zone qu'ils couvraient leur donnerait de bonnes chances de détecter le moindre indice ou même une patrouille ennemie à l'écart du gros.

Il avait envoyé Inch loin en avant de l'escadre pour tirer le meilleur parti de sa vitesse et de sa manœuvrabilité. Il devait atteindre Alexandrie largement plus tôt que ses lourdes conserves. Lorsqu'il aurait reçu le compte rendu d'Inch, il serait en mesure de transmettre les dernières informations à la flotte.

Les jours succédaient aux jours, le soleil se faisait plus ardent, l'excitation du début avait laissé place à une attitude plus réaliste de résignation. On faisait l'école à feu chaque fois que possible, autant pour garder les hommes occupés que pour souder des équipes fraîchement formées. Herrick l'avait informé que le commis ouvrait les dernières couches de bœuf salé et de

porc. Ils n'avaient pas de fruits, à peine assez d'eau potable, sans parler de l'eau douce pour les autres usages.

A bord du *Lysandre*, Herrick faisait de son mieux pour garder ses hommes éveillés pendant les quarts. Il s'impliquait même personnellement dans les distractions organisées chaque soir lorsque le soleil était suffisamment bas : concours de cornemuse, lutte, double de rhum pour la plus belle réalisation de matelotage. Il était presque plus difficile de trouver de nouvelles idées que de maintenir l'équipage au travail et à l'entraînement.

Bolitho espérait que Javal et Probyn en faisaient autant et avec la même vigueur à leurs bords respectifs. En effet, s'ils manquaient l'ennemi une fois de plus, ils ne seraient pas pour autant au bout de leurs peines. Ce qui les attendait dans ce cas, c'était une longue et pénible traversée dans l'autre sens jusqu'à Syracuse, ou jusqu'à tel ou tel endroit encore indéterminé sur la carte que leur commodore aurait jugé convenable.

Bolitho reçut à plusieurs reprises des signaux de Javal, lui indiquant qu'il apercevait les côtes les plus méridionales d'Afrique, Mais, cela mis à part, ils avaient la mer pour eux tout seuls.

Il commençait à y avoir des altercations, une bagarre au couteau se termina même par un blessé grave. Son adversaire subit le fouet avec une cruauté épouvantable, sinistre remise en mémoire de ce qu'était la discipline.

Puis, alors que Bolitho commençait à se faire du souci sur le sort de la *Jacinthe*, la vigie signala la corvette qui arrivait dans le sudet. Il fallut encore à Inch une journée entière pour les rejoindre. Il arriva à bord porteur de nouvelles qui leur firent l'effet d'une gifle.

Inch était arrivé en vue de Pharos et s'était approché autant que possible d'Alexandrie, Comme la fois précédente, le port était vide, à l'exception de vieux bâtiments de guerre turcs. Ne sachant trop que faire, Inch avait viré de bord et était tombé presque par hasard sur un caboteur génois. Son patron lui avait confirmé ce que Bolitho pensait depuis le commencement : après avoir quitté Naples, Nelson avait fait route directement sur Alexandrie, mais, ayant trouvé l'endroit désert, avait

rebroussé chemin avec sa flotte vers l'ouest. Pendant combien de temps, dans quelle intention, Bolitho ne pouvait faire que des suppositions, mais il imaginait le petit amiral allant chercher des renseignements à Syracuse ou à Naples et essayant de déterminer la conduite à tenir.

Le Génois avait également indiqué au détachement d'arraisonnement d'Inch qu'il avait entendu parler de lourds bâtiments de guerre français au large de la Crète, Cela remontait à plusieurs jours. Pressé de questions, confronté aux cartes, menacé même, le Génois n'avait pas pu se montrer plus précis.

Bolitho décida d'envoyer le lendemain la *Jacinthe* à la recherche de la flotte, une fois de plus. A sa place, Bolitho aurait été heureux de repartir, d'échapper aux manœuvres pesantes des deux-ponts. Pourtant, Inch protesta.

— Ce n'est pas un jour de plus qui y changera grand-chose, monsieur. Les Français sont quelque part dans le nord. Il vaudrait mieux que je reste ici avec vous pour essayer de recueillir quelque chose de substantiel à envoyer à Nelson. Cela vaudrait mieux que d'aller retrouver la flotte avec guère mieux que des rumeurs à lui fournir.

Bolitho était partiellement d'accord avec lui. Sans ce mauvais temps, sans les longs retards qu'ils avaient subis après la bataille, ils auraient sans doute eu plus de chance.

Lorsqu'il avait confié ses inquiétudes à Herrick, ce dernier avait protesté aussi vigoureusement qu'Inch.

— Vous ne pouviez rien faire de plus, monsieur. Le contre-amiral Nelson lui-même a démâté dans la tempête et a laissé les Grenouilles s'échapper de Toulon. C'est comme si vous cherchiez un lièvre dans les broussailles. Avec un seul furet, vous avez fort peu de chances d'y arriver.

Bolitho les observait en souriant.

— Si je vous donnais l'ordre d'escalader les falaises de Douvres à la voile, vous le feriez !

— Pas sans ordre écrit, monsieur, répliqua Inch en éclatant de rire.

Ils montèrent ensemble sur le pont. En attendant que le canot d'Inch se fût rapproché, Bolitho resta à contempler le

superbe coucher de soleil qui donnait au ciel l'aspect d'un vitrail d'église.

— C'est donc convenu, demain.

Il regagna l'arrière et jeta en passant un coup d'œil au compas. Il salua Plowman, qui était pilote de quart.

— Le vent ?

— Assez stable, monsieur – il leva les yeux vers la grande marque qui flottait nonchalamment dans le soleil couchant. Et ce sera pareil demain.

Bolitho attendit Herrick qui revenait de la coupée.

— Thomas, signalez aux bâtiments de rester en formation serrée cette nuit.

Il fut soudant pris d'un frisson et posa ses mains sur son estomac.

— Êtes-vous malade ? lui demanda Herrick, soudain inquiet. Ce n'est pas cette fichue fièvre qui vous reprend ?

— Non, non, soyez tranquille, lui répondit Bolitho en souriant. Juste une sensation. J'ai une lettre à écrire, continua-t-il en se tournant vers l'arrière, elle pourra partir avec les dépêches d'Inch.

Un peu plus tard, assis dans la grand-chambre dont toutes les membrures craquaient, au milieu de toutes ces ombres qui se mouvaient autour de sa table, il posa sa tête sur la main et examina la lettre qu'il avait commencée pour sa sœur, à Falmouth.

Il revoyait Nancy dans les moindres détails, avec ses yeux noirs et étonnamment chaleureux. Il était plus proche d'elle que de son autre sœur, Félicité, qu'il n'avait pas vue depuis six à sept ans. Elle vivait aux Indes avec son officier de mari, tandis que Nancy était restée à Falmouth. Elle y avait épousé un certain Lewis Roxby, propriétaire terrien et magistrat. Bolitho le considérait comme un homme aussi ennuyeux qu'il était infatué de sa personne.

Dans le temps, ils habitaient tous sous les murs du château de Pendennis. Il y avait eu aussi Hugh, puis, quelques années après, les deux enfants de Nancy, Helen et James. A présent, Hugh était mort, Félicité était partie à l'autre bout du monde où

elle ignorait totalement qu'une armée française s'était ébranlée vers l'Egypte et de là vers le pays où elle habitait.

Les enfants de Nancy étaient grands à présent, ils avaient à peu près l'âge d'Adam. Ces gens-là vivaient dans un autre monde. A Falmouth, l'air était plein de senteurs et devait résonner des meuglements des troupeaux, des hennissements des chevaux, des bêlements des brebis. Et les tavernes étaient pleines d'animation, où l'on entendait des rires qui fêtaient la satisfaction d'une bonne pêche ou d'une récolte abondante.

Il reprit sa lettre.

«... et le jeune Adam va bien, il remplit son devoir avec un enthousiasme qui aurait fait plaisir à notre père.

« Ce n'est pas encore certain, ma chère Nancy, mais je pense que Thomas a enfin trouvé l'élue de son cœur. Je l'espère vivement, car il ne peut y avoir meilleur mari. »

Il leva les yeux en entendant par la claire-voie des voix et des bruits de pas. Mais les bruits s'éloignèrent et il reprit sa lettre. Que pouvait-il donc raconter d'autre à sa sœur ? Il ne pouvait pas lui décrire l'autre face des choses, les visages de ceux du *Lysandre* lorsqu'on les surprenait, ceux qui pensaient à leurs familles, de plus en plus lointaines au fil des heures. Il ne pouvait non plus lui expliquer ni ce qu'ils faisaient ni les risques qu'ils couraient.

De toute manière, elle allait deviner un certain nombre de choses. Elle était fille de capitaine de vaisseau, petite-fille d'amiral. Elle saurait lire entre les lignes.

Il poursuivit :

« Te souviens-tu de Francis Inch ? Il ne se sent plus depuis qu'il a rencontré Sir Horatio Nelson. Il en a été fort impressionné, encore que je le soupçonne d'avoir espéré faire la connaissance d'un géant, alors que « notre Nel » est un petit homme, manchot et d'aussi charmant caractère que le patron d'un charbonnier !

« Je vous redis tout mon affection, à toi et à tes enfants. Adam, qui se fait de toi l'image d'un ange, se joint à moi. Il ne te connaît pas aussi bien que je te connais. »

Il eut un sourire de satisfaction en songeant au plaisir qu'elle aurait à lire ce passage. Lorsque Adam était sorti du néant, inconnu, livré à lui-même, il était, lui, à la mer, et c'est à elle qu'il s'était adressé. Jusqu'à ce jour, personne dans sa famille, pas même Hugh, ne connaissait l'existence d'Adam. Enfant naturel, il avait vécu jusqu'à l'âge de quatorze ans avec sa mère à Penzance et, à sa mort, il avait cherché à retrouver sa vraie famille.

Oui, elle se souviendrait certainement de cette époque en lisant ces lignes.

Il était temps de conclure,

« Pense à nous parfois.

« Ton frère affectionné,

« Dick. »

Allday entra dans sa chambre, l'air intrigué.

— Moffitt a fini de recopier vos ordres pour la *Jacinthe*, monsieur.

Il regarda Bolitho sceller la lettre et y inscrire l'adresse.

— C'est pour Falmouth ?

— Oui.

Il se laissa aller dans son fauteuil et resta là à contempler la lampe qui décrivait des ronds au-dessus de lui.

— J'écris à ma sœur que vous êtes aussi difficile que d'habitude.

Allday se retourna car Ozzard arrivait :

— Eh bien ?

— Le commodore désire-t-il quelque chose à boire ou à manger, s'il vous plaît ?

Bolitho se leva, se dirigea d'un pas incertain vers la cloison et passa la main sur son sabre.

— Préparez mon plus bel uniforme pour demain, Ozzard.

— Alors, fit Allday en se tournant très lentement vers lui, c'est donc que vous pensez…

— Oui, répondit Bolitho en regardant ailleurs. Je le *sens*. Ce sera demain ou jamais.

— Il va me falloir un godet pour m'endormir après avoir entendu *ça*, monsieur – et, riant : Plusieurs godets, plus précisément.

Bolitho continua à rôder dans sa chambre pendant une bonne heure après minuit. Il se souvenait de tous ces visages, de ce qu'il avait partagé avec ces êtres.

Il se dirigea enfin vers sa couchette en laissant pour consigne à l'équipe de quart de le prévenir à l'aube.

De façon assez surprenante, il se sentait calme, comme il ne l'avait jamais été depuis sa fièvre, Quelques minutes après avoir fermé les yeux, il dormait.

Il fut réveillé par quelqu'un qui lui posait la main sur l'épaule et aperçut Herrick à la lueur d'une lanterne sourde. Derrière lui, à travers la claire-voie, le ciel s'éclairait de rose.

— Qu'y a-t-il, Thomas ?

Puis il l'entendit : un bruit très faible qui se propageait sur la mer comme des échos sur une plage. Des vivats.

— La *Jacinthe* a hissé le signal aux premières lueurs, monsieur Herrick avait l'air grave. « Ennemi en vue. »

XVIII

LE FRACAS DE LA GUERRE

Bolitho gagna la dunette en compagnie de Herrick. Des silhouettes, des ombres plutôt, s'écartaient pour lui laisser le passage. Il entendit Grubb qui annonçait :

— En route nordet, monsieur.

Veitch, qui était de quart, vint à leur rencontre et les salua.

— La *Jacinthe* vient tout juste d'envoyer un nouveau signal, monsieur : « Bâtiments en vue dans le noroît » – il jeta un coup d'œil aux timoniers. Mr. Glasson a fait preuve de relâchement avec ses hommes, j'ai peur qu'ils n'en aient manqué quelques-uns.

Bolitho acquiesça :

— Je suis à peu près certain que les navires aperçus par Inch étaient des bâtiments envoyés en patrouille sur l'avant d'une force importante. Dans le cas contraire, ils se seraient davantage approchés.

Il leva les yeux vers sa marque qu'éclairait déjà la lumière du jour naissant, alors que les basses vergues et les enfléchures étaient toujours plongées dans une obscurité profonde.

— Très bien. Signalez à l'escadre : « Préparez-vous au combat ! » – et, avec un sourire à Veitch : Nos hommes ont-ils eu leur déjeuner ?

— Oui, monsieur, répondit Veitch, qui se tourna vers Herrick et balbutia : Quelqu'un m'a parlé des pressentiments du commodore, monsieur ; j'ai donc rappelé l'équipage une heure plus tôt.

— Je vais aller me faire raser, décida Bolitho en se frottant le menton, et prendre un peu de café, s'il en reste.

Il entendit des grincements de drisses, les signaux montaient aux vergues en claquant dans le vent.

— J'espère que le *Nicator* est bien réveillé et répète le signal à Javal.

Il se retourna pour observer la silhouette élégante de la *Jacinthe* mais ne distingua que le tableau et les huniers cargués tout blancs sur le fond du ciel.

— Il nous faut déployer les bâtiments au mieux, Thomas. Changez de route et venez cap au nord, bâbord amures.

Il entendait sur l'eau soulevée par la houle les battements saccadés des tambours et s'imaginait les marins et les fusiliers du *Nicator* en train de se hâter vers leurs postes.

— Bien, monsieur, répondit Herrick, c'est plus prudent. Je vais faire affaler les signaux dès que le *Nicator* aura fait l'aperçu.

— « Aperçu ! », monsieur.

Glasson, qui avait d'ordinaire la voix assez haut perchée, chuchotait presque.

— Alors, dites-le nettement, monsieur Glasson, cria Veitch. Sinon, vous ne dépasserez jamais le grade d'intérimaire !

Bolitho n'entendit même pas cet échange. Il réfléchissait, il imaginait la largeur de la flotte ennemie. Et combien y avait-il d'amiraux ?

— Mettez à l'eau le canot, monsieur Herrick, je veux faire porter le sac à dépêches sur la *Jacinthe*... – il hésita – ... ainsi que tout le courrier qu'il pourrait y avoir pour l'Angleterre.

Des cris éclataient un peu partout sur le pont : l'armement du canot arriva en courant à l'arrière, houspillé par Yeo, le bosco, qui encourageait son monde de sa grosse voix.

Bolitho regarda sa marque, une fois de plus : mieux éclairée à présent, elle signalait toutefois qu'il n'y avait guère de vent. A leur nouvelle route, ils étaient un peu plus rapides, mais il leur faudrait encore une éternité avant de parvenir au contact.

Pascœ arrivait, le sac aux dépêches sous le bras.

— Canot paré, monsieur !

— Allez-y tout de suite, Adam, ne tardez pas. Et dites au commandant Inch de rallier la flotte le plus vite possible.

— Prendrons-nous l'avantage du vent, monsieur ? demanda Herrick.

— Je n'en suis pas sûr – son estomac se contractait : la faim ? la peur ? difficile à dire. Mais, s'il s'agit de la flotte que j'imagine, elle sera assez imposante pour que nous ayons le temps de voir.

— Le canot est parti, vint rendre compte Veitch, les gars nagent comme des damnés.

— Merci – il sortit sa montre. Vous pouvez rappeler aux postes de combat dans quinze minutes, monsieur Veitch. Dans l'intervalle, signalez à l'escadre : « Gouverner au nord ! » Lorsque ce sera fait, second signal : « Se former en ligne de bataille ! »

Il s'éloigna un peu, des appels, des coups de sifflet qui résonnaient un peu partout, les hommes accouraient pour le changement d'allure. Il pouvait laisser le soin de tout cela et d'autres choses encore à Herrick, dorénavant.

Il courba instinctivement la tête en entendant Grubb crier :

— Parés aux bras !

La roue tournait, les voiles faseyaient dans d'énormes claquements en arrosant copieusement les hommes qui se trouvaient en dessous.

La chambre lui parut très fraîche, et il alla s'asseoir en essayant de rester immobile tandis qu'Allday le rasait rapidement et qu'Ozzard lui servait du café noir.

— C'est la fin du café, monsieur, fit Ozzard d'une voix larmoyante.

Il entendit Allday murmurer :

— Te fais pas de bile, on ira en chercher sur un français, pas vrai ?

Le pont résonnait sous les pieds, les poulies gémissaient, le gréement craquait. Puis Veitch dans son porte-voix :

— Activez-vous un peu ! Bosco, choquez-moi ce bras !

La lanterne n'éclairait guère, et la chambre était devenue plus sombre. Il en conclut que le bâtiment était cap au nord, les autres dans les eaux. *C'était pour bientôt.*

Il y eut soudain un grand silence, déchiré quelques secondes plus tard par le battement des tambours, sec, énervant. Les jeunes tambours de Leroux étaient juste au-dessus de la claire-voie.

La coque tremblait, chaque pont produisait ses bruits propres, on serrait les paravents, les coffres, tous les objets inutiles, les chefs de pièce s'activaient comme des mères poules au tour de leurs hommes.

Allday se releva en essuyant son rasoir :

— Huit minutes, monsieur. Mr. Veitch est en train d'assimiler vos habitudes.

Bolitho se leva et attendit qu'Ozzard lui apportât sa plus belle vareuse.

— Le capitaine de vaisseau Farquhar nous a fait honneur à tous, la dernière fois – leurs yeux se rencontrèrent. Je pense que c'est tout – sourire. Il ne manque plus que le sabre.

Ozzard les regarda tous les deux puis passa derrière Bolitho pour ajuster une barrette autour de son catogan. Bolitho se souvenait de ce qu'il avait alors pensé de Farquhar : *comme un acteur*.

Il entendit des cris sur le pont supérieur, le choc des avirons. Le canot était revenu. Il jeta un regard à Allday : pensait-il aux mêmes choses que lui ? Ils étaient tous ensemble. Herrick, Pascœ, Allday et lui-même.

— C'est l'heure, fit-il enfin.

Ils passèrent la portière de toile. Succédant à la table et aux chaises vernies, il n'y avait plus que le pont nu, les formes sombres des pièces, les silhouettes de leur servants répartis tout le long du pont jusqu'à la lumière.

Il s'avança jusqu'au pied du mât d'artimon, essayant de ne pas penser à la bordée qui avait ravagé l'arrière de *l'Osiris* dans un déluge de sang.

Quelques-uns des canonniers se tournèrent vers lui, il voyait leurs yeux qui brillaient derrière les sabords fermés.

— Z'êtes sacrément bien mis aujourd'hui, m'sieur ! fit un homme.

L'obscurité qui lui garantissait un certain anonymat lui dormait du courage, et il n'écouta même pas un officier-marinier qui le menaçait des pires sévices pour le faire taire.

— J'te fous mon billet qu'y a pas d'marin mieux sapé dans toute la flotte !

Bolitho ne put s'empêcher de sourire. Il identifiait trop bien cet accent, un Cornouaillais comme lui, peut-être un homme qu'il avait connu dans le temps, dans sa jeunesse, et qu'il retrouvait maintenant à bord.

Il revint près de la roue. Les timoniers étaient impassibles. Il y avait là le pilote et ses aides, l'aspirant de quart, le petit Saxby. Il continua jusqu'au milieu de la dunette.

Pascœ, la tête et les épaules trempés par les embruns, discutait à voix basse avec Glasson, qui était responsable des signaux.

Pascœ le salua et fit :

— Je descends, monsieur.

Bolitho lui fit un signe de tête, très conscient de ce que les marins présents avaient les yeux rivés sur eux deux. Le nouveau poste de combat de Pascœ se trouvait dans la batterie basse où il s'occupait des gros trente-deux-livres. Il y avait pour supérieur immédiat le lieutenant de vaisseau Steere et pour adjoint un aspirant chargé de transmettre les messages. Il est vrai que tout cela paraissait bien jeune pour servir les batteries principales du *Lysandre*.

— Dieu vous garde, Adam.

— Et vous aussi… – il hésita – … mon oncle.

Il fit un sourire à Herrick et se rua dans l'échelle.

— Ohé, du pont ! Voiles sur bâbord avant !

— Montez là-haut, monsieur Veitch ! lui cria Bolitho. J'ai besoin d'un avis autorisé ce matin.

Il examina le ciel, maintenant bleu pâle, vide de tout nuage. Les tireurs d'élite perchés dans les hauts faisaient comme des taches rouges, les servants des pierriers, les longues vergues, le gréement dormant noir de goudron. C'était tout cela qui constituait la machine de guerre qu'était un vaisseau, l'invention la plus complexe, la plus délicate à manier du génie humain. Et pourtant, dans les premiers rayons du soleil levant, le *Lysandre* gardait une vraie beauté, en dépit de ses formes rondes et de sa masse.

Il passa sous le vent et s'accrocha aux filets de branle. La *Jacinthe* serrait déjà le vent, ses huniers faseyaient encore, mais les cacatois et la misaine étaient déjà convenablement étarqués.

Derrière eux, il apercevait des lignes noires, les enfléchures du *Nicator*, la rentrée de muraille, Le reste de sa silhouette, ainsi que celle de *L'Immortalité*, lui étaient dissimulés par la poupe.

Le major Leroux descendait souplement l'échelle. Il leva son sabre devant lui, l'air extrêmement réjoui.

— J'ai disposé mes hommes selon vos ordres, monsieur. Les meilleurs tireurs ont été postés là où ils seront le moins gênés par les autres.

Il se mit à sourire, les yeux perdus dans le vague :

— Peut-être les Français s'attendent-ils à rencontrer Nelson ?

Herrick, qui l'avait entendu, se mit à rire :

— Notre brave amiral devra attendre son tour !

Veitch se laissa glisser jusqu'au pont le long d'un galhauban avec autant de facilité qu'un aspirant de douze ans.

Il s'essuya les mains sur sa veste et annonça :

— C'est *la* flotte ennemie, monsieur. J'estime qu'elle fait route au sudet, le gros se tient largement au vent – il hésita. Il y a une *seconde* escadre par notre travers, en route de collision, monsieur. Je la voyais très bien, je suis sûr qu'un ou plusieurs de ces bâtiments étaient à Corfou. L'un d'entre eux est peint en rouge et noir. Je viens tout juste de le voir, clair comme le jour.

Bolitho regardait Herrick en tapant du poing dans sa paume.

— Brueys garde son escadre principale dans notre ouest, Thomas ! Nous avons encore une chance de faire la jonction avec notre flotte !

Herrick hochait la tête, mais paraissait amer.

— S'il savait seulement que notre flotte est déjà partie d'ici !

Bolitho lui prit le bras.

— Mr. Veitch n'a pas pu se laisser abuser !

Il les regardait tour à tour, ils devaient absolument comprendre.

— Brueys a laissé ses ravitailleurs dans l'est, protégés par ses lignes de bataille !

— Dans ce cas, je crois que notre arrivée a dû leur faire un sale effet !

Herrick commença à grimper dans les enfléchures au vent, muni d'une lunette.

— J'aperçois simplement quelques voiles à l'horizon. Mais il se peut bien que vous ayez raison, monsieur Veitch ! Nos Français protègent leurs biens du mauvais côté ! – et il ajouta sur un ton plus sinistre : Cela dit, les Français ont tout leur temps s'ils doivent réorganiser leurs défenses.

Bolitho caressa une seconde l'idée de grimper à son tour jusqu'à la grand-vergue de hune pour aller y voir de ses propres yeux.

— Nous sommes trois, Thomas. Les Français ont certainement aperçu la *Jacinthe* et ils se disent peut-être qu'elle est chargée de relayer nos signaux à une flotte plus importante.

— Dans ce cas, fit Leroux sur un ton très placide, je n'aimerais pas être à la place du commandant Inch.

Quelques-uns des servants avaient abandonné leurs pièces et se tenaient sur les passavants pour observer l'ennemi qui approchait lentement. Comme des cavaliers empanachés chevauchant des montures bleu foncé, les mâts et les voiles émergeaient et devenaient visibles même pour ceux qui se trouvaient sur le pont. Il y en avait de plus en plus, les voiles envahissaient l'horizon.

— Je crois bien qu'il s'agit d'une vraie flotte, Thomas.

Bolitho ajusta son chapeau pour se protéger du soleil. Il sentait la chaleur sur sa joue droite, sa vareuse lui pesait. Il allait faire bientôt encore plus chaud, dans tous les sens du terme.

Les heures succédaient aux heures, le soleil était de plus en plus brûlant, les vaisseaux français se dessinaient de plus en plus nettement, chacun avec son style et sa personnalité. Il y avait les lignes harmonieuses des soixante-quatorze de conception française, dominés par un énorme vaisseau de premier rang, le plus gros bâtiment que Bolitho eût jamais vu. Sans doute le vaisseau amiral de Brueys. Il se demandait à quoi pensait l'amiral français, ce que la minuscule ligne britannique pouvait bien lui inspirer, à lui et à ses officiers. Il se demandait aussi si Bonaparte était à bord, admirant en connaisseur leur geste de bravoure. Bonaparte était leur seul espoir. Brueys était

certes un officier expérimenté, courageux, et, de tous ceux qui se trouvaient ici, sans doute celui qui comprenait le mieux la marine de ses ennemis. Son intelligence, sa perspicacité étaient bien connues et très respectées. Mais Bonaparte était-il prêt à écouter ses conseils, alors que l'Egypte était presque en vue et que rien ne lui barrait la route que ces trois bâtiments ?

— Dites à vos fusiliers de nous jouer de la musique, major. Cette attente use les nerfs des hommes. En tout cas, c'est l'effet que cela fait aux miens !

Un instant plus tard, fifres et tambours entonnèrent *La Vieille Baille de la Compagnie des Indes*, les fusiliers se mirent à défiler au pas cadencé sur la dunette, en trébuchant de temps en temps sur un palan d'affût ou un marin qui tendait la jambe.

Après avoir longuement hésité, au milieu des rires entendus de ses aides, Grubb plongea la main dans sa poche et se joignit aux fifres avec son sifflet de bosco, ce sifflet qui était devenu une véritable légende.

— Ohé, du pont ! Frégate ennemie cap plein sud, monsieur !

— Elle prend la *Jacinthe* en chasse, monsieur !

Bolitho serra très fort les mains dans son dos. La puissante frégate envoyait toujours davantage de toile, se détachait de la ligne et se dirigeait vers la corvette.

Inch avait l'avantage sur elle. Avec cette petite brise de suroît, le commandant français aurait de la peine à le rattraper à présent et, sauf s'il parvenait à le toucher avec un tir à longue portée de sa pièce de chasse, Inch pouvait encore s'échapper.

Le bruit sinistre d'un coup de canon éclata sur l'eau, une petite gerbe blanche monta dans la lumière. C'était bien trop court, ce qui suscita des vivats chez ceux qui regardaient le spectacle dans la mâture.

Le pont prit soudant de la bande et l'un des garçons de la musique manqua s'étaler de tout son long.

Grubb remit son sifflet dans sa vareuse en grommelant :

— Le vent forcit, monsieur ! – et il ajouta pour ses timoniers : Faites donc un peu attention, mes p'tits chéris !

Bolitho se tourna vers Herrick.

— Vous pouvez charger et faire mettre en batterie dès que vous êtes paré.

Le bâtiment roulait et s'enfonçait doucement dans la longue houle, les embruns jaillissaient par-dessus le coltis comme du verre pilé.

— Monsieur Veitch, cria Herrick dans ses mains, faites passer ! Charger et mettre en batterie !

— Par mon âme, Peter, glissa Leroux à son adjoint, j'ai l'impression que les Français gardent leur formation !

Nepean le regardait, l'œil vide.

— Mais nous allons sûrement tomber sur le second groupe, monsieur ! Ces ravitailleurs me semblent également bien protégés – il se mit à bâiller, essuya la sueur qui lui coulait dans les yeux. Par Dieu, monsieur, je crois bien que vous avez raison !

— Sergent Gritton, ordonna le major en se tournant vers la poupe, faites passer vos tireurs d'élite de l'autre bord ! A cette cadence, je pense que nous serons au milieu de l'ennemi avant qu'il ait eu le temps de s'en rendre compte !

Bolitho entendait tout ce qui se passait : les claquements des refouloirs et des écouvillons, les coups de sifflet, les affûts que l'on roulait, un flanc tout brillant, l'autre rouge sombre.

Il songeait à Pascœ et à ses énormes pièces, trois ponts plus bas. Il aurait bien aimé l'avoir près de lui, tout en sachant qu'il était sans doute plus en sécurité là où il était.

— Pièces en batterie, monsieur !

Bolitho emprunta sa lunette à l'aspirant Saxby et manqua la faire tomber sur le pont. Le jeune garçon, qui tremblait comme une feuille, essayait de ne pas le montrer. Bolitho escalada l'échelle de poupe pour observer ce qui se passait sur l'arrière.

— Signalez au *Nicator*, monsieur Glasson, ordonna-t-il sèchement. « Je ne veux pas que les intervalles augmentent. »

Cette remarque lui remit Saxby en mémoire, et il ajouta doucement :

— Prenez cette lunette, mon garçon et allez à l'arrière avec les fusiliers. Restez sur le *Nicator* jusqu'à ce que je vous dise de faire autrement.

Herrick s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Vous vous faites du souci pour le jeune Saxby, monsieur ?

— Non, Thomas – et, un ton plus bas : Pour Probyn.

— Le *Nicator* a fait l'aperçu, monsieur.

Glasson semblait avoir retrouvé tout son allant.

Bolitho grimpa sur un neuf-livres, une main posée sur l'épaule nue d'un matelot. Les vaisseaux français se reformaient pour protéger le convoi éparpillé et faisaient maintenant comme une ligne qui se dirigeait en diagonale sur le travers bâbord du *Lysandre*.

Il les compta soigneusement. Quatre bâtiments de ligne. Un peu plus forts que lui, mais c'était jouable. Au-delà de la masse des ravitailleurs, il distinguait les phares carrés d'une frégate qui mordait les chevilles de ses précieuses ouailles comme un chien de berger cornouaillais quand un renard s'en prend à ses agneaux.

Il regardait Veitch sans le voir. Encore une heure dans le pire des cas. L'amiral français devait savoir maintenant qu'il n'y avait pas d'autre bâtiment britannique dans les parages. Et alors ? Allait-il se venger en détruisant cette petite escadre ? Ou bien poursuivre vers Alexandrie, où il avait une tout autre partie à jouer ?

Bolitho aperçut une tache rouge au milieu de la formation ennemie et devina qu'il s'agissait de ce ravitailleur aperçu à Corfou. Veitch s'en souviendrait. Il avait eu de nombreuses occasions de les observer, lui et ses conserves, tandis qu'il mettait le feu à la colline pour protéger *l'Osiris* des canons qui s'y trouvaient. Et ce transport-là avait peut-être à son bord d'autres pièces du même calibre. Sans elles, Brueys n'oserait jamais mouiller dans l'entrée exiguë du port d'Alexandrie, il avait trop besoin de leur protection pour ses bâtiments et pour mettre à terre autant d'hommes et de ravitaillement. Sans elles, il se résoudrait à aller à l'endroit prévu par Herrick : la baie d'Aboukir.

Alors, avec un peu de chance, Nelson les trouverait là-bas. Ce serait à lui de jouer.

Il contempla les ponts du *Lysandre*, le cœur lourd : « Et nous, au milieu de tout cela ? Nous avons fait de notre mieux. »

Ce fut comme une bouffée de colère, le signe que les Français étaient prêts à se battre après s'être préparés si longuement à l'abri des chaînes de leurs ports et de leurs batteries côtières.

— La pièce de chasse, monsieur Veitch, lui dit Herrick. Essayez donc un ou deux coups de réglage !

Le tonnerre de la pièce bâbord suscita quelques cris d'enthousiasme parmi tous ceux qui ne pouvaient voir l'étalage de la puissance ennemie.

Sous la dunette, d'autres marins attachaient déjà leurs mouchoirs autour des oreilles, plaçaient coutelas et haches d'abordage à portée de main.

Bolitho entendit Glasson qui annonçait : « Trop court d'une demi-encablure ! »

Mais nul ne lui répondit.

Le premier bâtiment français se trouvait plein par le travers bâbord du *Lysandre*, serrant le vent tant qu'il pouvait. On distinguait toutes ses voiles bordées sur les vergues brassées dans l'axe.

Bolitho l'observa avec attention, essayant d'estimer le temps et la distance. Ou ils entreraient en collision, ou il percerait la ligne de l'ennemi. Il lui fallait absolument pénétrer jusqu'au milieu des ravitailleurs.

Une vague de flammes orangées partit du bâtiment de tête, et cette fois-ci, la bordée, mieux conduite, partit dans la bonne direction. Il sentit la coque sursauter et entendit une volée de métal passer au-dessus de l'arrière.

Kipling, second lieutenant, montait et redescendait sans répit le long de ses pièces de dix-huit-livres, auprès desquelles les servants se tenaient immobiles. Il avait mis son sabre sur l'épaule, comme un bâton.

— *Du calme*, mes p'tits gars ! – sa voix était presque caressante : Soyez parés, on fait face à son vis-à-vis !

Bolitho vit la misaine du français s'allonger et se tendre sur sa vergue. Il devint évident pour tout le monde qu'il pointait sur le boute-hors et le bâton de foc du *Lysandre*. Il cria :

— Abattez de deux quarts !

Il fit un signe de tête à Herrick, les hommes de Grubb s'attelaient à la barre.

— Quand vous voudrez, feu !

Les pièces bâbord du *Lysandre* ouvrirent le feu de l'avant à l'arrière, rechargèrent, tirèrent encore, des flammes et de la fumée jaillissaient des sabords, les affûts grondaient, les hommes les rentraient pour une nouvelle bordée.

Bolitho grinça des dents en sentant le pont trembler violemment sous l'effet du recul. Il n'en crut pas ses yeux lorsque, braquant sa lunette sur l'avant, il vit les voiles du français se tordre et se déchirer sous l'avalanche. Certaines des pièces du *Lysandre* ne pouvaient tirer sur le bâtiment de tête, mais il espérait que les boulets plus gros des trente-deux trouveraient leur cible derrière l'étrave.

Herrick cria :

— Le français a changé de route, monsieur !

Il jura en entendant l'ennemi tirer, une bordée irrégulière et mal pointée, mais cependant dangereuse. De grands chocs ébranlèrent la coque et deux gros trous apparurent dans le grand hunier.

Bolitho voyait ses vergues pivoter, les voiles se rétrécir tandis qu'il modifiait légèrement sa route afin de s'éloigner. Le français essayait d'augmenter les chances de coup au but et de reprendre l'avantage du vent qu'il avait en partie perdu en serrant de trop près.

— Venez sur bâbord ! cria Bolitho. Venir au noroît !

Il n'avait pas gaspillé en vain ses premières bordées, qui avaient suffisamment agacé son adversaire pour l'avoir obligé à reprendre du tour avant de recommencer à tirer. Revenir au près serré allait lui prendre trop de temps.

Les hommes déhalaient comme des fous sur les bras, les vergues craquaient, démasquant le soleil qui éclairait désormais les ponts remplis de fumée.

— Feu !

Les pièces bâbord reculèrent violemment, une par une, les servants écouvillonnaient, poussaient des cris sauvages en rechargeant.

Bolitho aperçut le second français qui émergeait au-dessus de la fumée. Il avait pris le bâtiment de tête par surprise. Le second se présentait déjà par bâbord avant. Devant lui, dissimulé par la fumée des canons du *Lysandre*, il y avait

maintenant un grand espace vide entre les unités, le trou dans la ligne.

— Envoyez la misaine !

Bolitho entendait les boulets siffler au-dessus de lui, des gerbes les encadraient des deux bords. Le pont sursauta violemment, plusieurs longueurs de manœuvres tombèrent dans les filets.

— Tenez comme ça, monsieur Grubb !

Le major Leroux se mit à crier en brandissant son sabre :

— Fusiliers, soyez parés ! Par sections, feu !

Les décharges plus sèches des mousquets, les explosions caverneuses des pierriers du grand mât, tout cela devait faire comprendre aux hommes de la batterie basse tribord à quel point ils étaient désormais proches du français. Comme le *Lysandre*, prenant le vent dans la toile avec une force nouvelle, se ruait sur l'arrière du chef de file, les hommes se mirent à pousser des vivats. Aveuglés par la lumière du soleil, ils s'écartèrent au coup de sifflet du lieutenant de vaisseau Steere. Toute la ligne de trente-deux-livres éclata en un énorme rugissement.

Des lambeaux de peinture, du verre, des bouts de bois volaient dans la fumée. Bolitho imaginait sans peine la terreur qui devait régner à bord des ravitailleurs en voyant la féroce figure de proue du *Lysandre* foncer sur eux à travers la ligne.

— Feu !

Le second français, un soixante-quatorze également, virait rapidement ; sa batterie bâbord était portante, il ouvrit le tir en suivant le *Lysandre* dans les eaux. Quelques boulets heurtèrent la coque de plein fouet ; tandis que la menace du français de tête se faisait moins pressante, il ne pouvait plus mettre en œuvre que sa pièce de retraite et quelques charges de mitraille. Plusieurs fusiliers étaient tombés, mais le sergent Gritton s'occupait à regrouper ses hommes. Les baguettes montaient, descendaient, les coups partaient, la ligne rouge faisait un pas en arrière vers les filets, et tout recommençait.

Bolitho courut sous le vent pour essayer de voir quelque chose à travers la fumée. Le premier français avait perdu son grand mât de hune et dérivait lentement. Peut-être avait-il

perdu également son appareil à gouverner ou bien, fortement handicapé par tous les espars et les voiles qui traînaient un peu partout, se trouvait-il provisoirement désemparé.

— Allez, monsieur Veitch, encore une bordée !

Les chefs de pièce devaient crier pour calmer un peu leurs hommes, donner même du poing. Au fur et à mesure que les affûts tribord revenaient en batterie, chaque chef de pièce levait une main noire de poudre pour prévenir son officier.

— Feu ! cria Veitch.

La batterie basse ouvrit le tir, le pont du milieu continua avec ses dix-huit-livres, ce fut enfin le tour du pont supérieur et des neuf-livres. L'une après l'autre, les gueules noires apportaient leur contribution à cette œuvre de destruction.

La fumée se dissipa lentement en gros tourbillons. Bolitho essayait de voir l'ennemi, mais ses yeux pleuraient, il avait la bouche sèche.

Le ciel était invisible, le soleil avait disparu, leur univers était désormais limité à un cauchemar empli de tonnerre, de flammes, de bruits déchirants à vous crever les tympans.

Il sentit la coque trembler, entendit des cris étouffés qui semblaient arriver de très loin, dans les entreponts. Une volée de fer venait de passer dans un sabord et de hacher les hommes entassés. Il essayait de ne pas penser à Pascœ, il l'imaginait, gisant ou estropié, il connaissait trop bien l'horreur que pouvait causer un boulet dans un endroit aussi confiné.

Il aperçut une petite tache de couleur dans la fumée, un pavillon, mais ne voyait aucun mât à proximité. Quelques canonniers se mirent à pousser des cris de joie, mais leurs voix semblaient comme étouffées après le vacarme de la dernière bordée. Il finit par distinguer le spectacle désolant du bâtiment à travers le brouillard : sa poupe et sa dunette, réduites en bouillie, étaient à peine reconnaissables. Il ne lui restait plus que son mât d'artimon, un brave risquait sa vie pour grimper et y clouter un nouveau pavillon tricolore.

Herrick cria d'une voix chargée d'angoisse :

— Le *Nicator* ne suit plus !

Il recula pour éviter un homme qui s'effondrait près d'un canon en poussant un hurlement qui mourut dans sa gorge.

Herrick l'allongea sur le pont, il avait les mains pleines de sang. Il se releva en criant :

— Probyn n'est pas là, il nous laisse sans aide !

Bolitho lui jeta un bref coup d'œil, courut sous le vent pour essayer de voir le reste de la ligne ennemie. Les deux bâtiments qui restaient étaient en route parallèle, tandis que celui qui avait viré pour reprendre le *Lysandre* en chasse essayait de le rattraper en faisant feu de sa batterie bâbord.

— Concentrez le tir sur celui-ci ! cria Bolitho.

Il ferma les yeux lorsqu'un homme tomba près d'un canon. Des éclis, des hamacs en feu vinrent s'écraser contre le chantier, il vit un mousse se faire écraser sur le pont et pour ainsi dire décapiter par une grande planche toute déchiquetée.

— Feu !

Le lieutenant de vaisseau Kipling continuait à faire les cent pas, mais il avait perdu sa coiffure et son bras gauche pendait, inerte.

— Les lumières ! Écouvillonnez ! Chargez !

Il se pencha pour tirer un blessé menacé par son affût.

— En batterie !

Des bruits sourds se firent entendre le long des passavants et du pont, quelques hommes reculèrent en se pliant en deux, Bolitho vit alors de longues flammes jaillir des hunes de l'adversaire. Les tireurs ennemis ajustaient leur tir.

— Feu !

Un concert d'acclamations et de lazzis éclata. Le petit mât de hune de l'ennemi vacillait, il s'arrêta une seconde avant de plonger dans la fumée de ses canons. Quelques tireurs d'élite avaient sans doute été emportés dans sa chute.

Il continuait pourtant à les canonner, Bolitho sentait les boulets s'enfoncer dans la muraille et dans leur arrière, on entendait de grands craquements, des grincements de métal, des hurlements terrifiants.

Un aspirant arrivait en courant, les yeux rivés sur Bolitho.

— Monsieur ! *L'Immor… L'Immor…* ! – il se tut. Le bâtiment du commandant Javal est en train de passer, monsieur ! Mr. Yeo vous présente ses respects et il l'a vu passer devant le troisième français !

Bolitho le prit par l'épaule pour le calmer lorsqu'un boulet s'écrasa sur la lisse de dunette en tuant deux servants d'un neuf-livres. Ils s'écroulèrent, réduits en bouillie, aux pieds de l'aspirant et c'est alors que Bolitho reconnut Breen, dont les cheveux roux étaient presque noirs de fumée.

— Merci, monsieur Breen, fit-il tout en lui tenant fermement l'épaule jusqu'à ce que le garçon eût commencé à se calmer. Mes compliments au bosco.

Le jeune garçon repartait en courant, mais il ajouta :

— Prenez votre temps, monsieur Breen !

Il commençait à se rassurer, les mots faisaient leur chemin.

— Aujourd'hui, nos hommes ont les yeux fixés sur nos « jeunes gentlemen » !

Cela le fit sourire.

— Monsieur, cria Herrick, je vois le *Nicator* ! Il n'a toujours pas engagé le combat !

Bolitho se tourna vers lui. Probyn était resté au large, il pouvait ouvrir le feu sur les soixante-quatorze français restés en arrière et qui étaient aux prises avec *L'Immortalité*. Ou bien encore, il pouvait venir se placer sur l'arrière du *Lysandre*.

— Signal général, ordonna-t-il. « Venir au contact ! »

Il tourna la tête : Herrick courait ailleurs pour aller observer ce qui se passait à travers les filets. Il réussit à voir les huniers du *Nicator* et le pavillon d'aperçu, bien visible sur le fond de fumée.

Bolitho fut pris d'une quinte de toux et de haut-le-cœur, la fumée envahissait tout le pont en passant par les sabords.

— Monsieur Glasson ! Dites à vos hommes de garder ce signal à bloc, quoi qu'il advienne !

— Glasson est mort, monsieur ! cria Herrick.

Il s'écarta pour laisser passer des fusiliers qui tiraient l'enseigne par intérim à l'écart des canons. Son visage était crispé, il avait la bouche grande ouverte comme pour réprimander les fusiliers qui le portaient.

— Je m'en occupe, monsieur !

Bolitho se retourna : c'était Saxby, il l'avait complètement oublié, celui-là.

— Merci – il essayait de sourire, mais rien à faire, il n'arrivait pas à actionner le moindre muscle. Je veux que ce signal et nos couleurs soient parfaitement visibles. Si nécessaire, frappez-les sur le boute-hors !

Il entendit un concert de grognements, puis le major Leroux qui lui criait de l'arrière :

— Le commandant Javal a du mal, monsieur ! Son artimon est à bas et je crois qu'il essaie de venir à l'abordage !

Bolitho lui fit signe qu'il avait compris. Les Français avaient dû reconnaître le bâtiment de Javal comme un des leurs. Ils allaient donc essayer de le reprendre avant toute chose, c'était là un réflexe assez naturel.

— Envoyez encore de la toile, Thomas ! Les perroquets ! Je veux à tout prix aller jusqu'aux ravitailleurs !

Un marin tomba d'une haute vergue et resta, inanimé, le bras pendant, dans le filet. Les morts venaient retrouver les vivants.

Mais les autres exécutaient toujours les ordres et, avec plus de toile sur le dos, le *Lysandre* commença à s'éloigner du deux-ponts français.

Herrick s'essuya le visage d'un revers de manche et lui dit dans un sourire :

— Il a toujours été rapide, monsieur ! – il fit un grand geste en agitant son chapeau, mais ses yeux étaient remplis de ce désespoir que l'on éprouve au combat. Hourra, les gars ! tapez-leur dedans !

Une nouvelle ligne de flammes jaillit à la muraille du *Lysandre*. La batterie basse avait l'ennemi plein par le travers et les canonniers du lieutenant de vaisseau Steere mirent plusieurs coups au but. L'autre avait déjà perdu tous ses mâts de perroquet et de perruche, le gaillard n'était plus qu'un amas d'espars et de cordages. Plusieurs des sabords bâillaient, noirs et vides, là où les pièces s'étaient renversées et leurs servants étaient morts ou blessés.

Cependant, il les suivait toujours, son bâton dominait le travers bâbord du *Lysandre* comme une grande défense, à moins de quatre-vingts yards.

Les tireurs de Leroux faisaient feu sans relâche, le visage concentré. Leur sergent leur désignait ce qu'il considérait comme les cibles les plus importantes.

Pourtant, les Français ne chômaient pas non plus et les balles de mousquet continuaient de voler au-dessus de l'arrière. Des éclis se détachaient du pont et des passavants ou s'enfonçaient profondément dans les branles empilés. Çà et là, un homme s'écroulait d'un canon ou des enfléchures, le grondement des pièces devenait insupportable. Il y avait en effet plusieurs ravitailleurs devant le *Lysandre*, dont deux étaient emmêlés après être entrés en collision dans leur hâte de s'échapper. Kipling se tenait un peu en hauteur, dominant la ligne de ses pièces, criant des ordres aux servants des caronades, encourageant tous les autres. Les canons situés le plus en avant, sur les deux-ponts, se mêlaient déjà au concert général. Les deux ravitailleurs qui s'étaient abordés furent bientôt dévastés et commencèrent à s'enflammer comme de l'herbe sèche.

Veitch criait des ordres sauvages :

— Monsieur Kipling ! Pointez vos pièces tribord !

Il agita son porte-voix et un matelot toucha le bras de Kipling pour attirer son attention. Au milieu de cette fumée épaisse, exposant ses préceintes rouges si caractéristiques, il vit le gros ravitailleur déjà aperçu à Corfou. Ses vergues étaient brassées serré, sa misaine se gonflait alors qu'il tentait de s'éloigner de ses conserves en flammes.

— Dès que vous êtes parés, feu !

Bolitho se mit à avancer comme s'il était en transe, il criait, encourageait les hommes sans trop savoir s'ils le reconnaissaient ni même s'ils entendaient ce qu'il disait. Tout autour de lui, des marins s'activaient à leurs pièces, tiraient, mouraient. Certains gisaient, gémissants, les mains crispées sur leurs blessures. D'autres encore restaient assis, les yeux perdus, l'esprit dérangé peut-être à jamais.

La lumière du jour avait presque totalement disparu. Bolitho était cependant vaguement conscient qu'il ne devait guère être plus de huit ou neuf heures du matin. Respirer était une véritable souffrance, le peu d'air qui restait semblait avoir

été aspiré par les canons, comme chauffé par les gueules rougies avant d'atteindre les poumons.

Une cartouche de mitraille explosa au-dessus des filets ; il vit Veitch tournoyer, se prendre le bras à hauteur du coude et faire une grimace de douleur. Du sang dégoulinait de son poignet, jusque sur sa jambe.

Un marin essaya de l'aider à grimper l'échelle, mais Veitch protesta vigoureusement :

— Pousse-toi de là, mon garçon ! Je ne vais quand même pas quitter le pont pour si peu !

Le *Lysandre* faisait feu des deux bords à la fois, les canonniers cherchant leurs cibles parmi les formes estompées qui apparaissaient, disparaissaient aussitôt dans la fumée. Par-dessus le vacarme de ses propres bordées, Bolitho distinguait le choc des boulets qui faisaient but ou abattaient des mâts, déchiraient les voiles, massacraient les hommes dans une épouvantable boucherie.

— Regardez, cria Herrick en désignant le travers, il sombre !

Le ravitailleur rayé de rouge avait pris une forte bande, sa coque était crevée de plusieurs trous de boulets. Le poids de sa cargaison faisait le reste. Les grosses pièces de siège commençaient à glisser de leurs supports et, bien que pas un bruit ne montât au-dessus du vacarme, Bolitho croyait entendre la mer entrer en rugissant dans la carène, tandis que l'équipage luttait pour rejoindre le pont supérieur avant que le bâtiment eût sombré.

Totalement submergée par l'artillerie ennemie, la frégate française qui avait essayé de protéger les transports de la bataille sortit de la fumée, faisant feu de tous les bords, gîtant fortement sous la traction des voiles. Elle passa devant les bossoirs du *Lysandre,* envoyant des volées de métal dans le coltis et la misaine, bousculant une caronade qui, en glissant de travers, tua au passage le lieutenant de vaisseau Kipling.

Tandis que la frégate passait sur leur tribord, les servants des pièces de chasse du *Lysandre* se tenaient accroupis derrière leurs sabords, les yeux rougis et étincelants de rage. Les corps luisaient de sueur mélangée au noir de fumée. Ils observaient la

frégate qui avançait toujours en attendant le coup de sifflet de Kipling.

Harry Yeo, le bosco, mit ses mains en porte-voix et cria :

— Feu !

Mais il tomba à son tour dans un bain de sang. Tout comme Kipling, il ne vécut pas assez longtemps pour voir la fière frégate transformée en un amas de mâts brisés par les gros canons.

Une violente explosion arracha les voiles comme l'eût fait une violente bourrasque de vent chaud, la fumée s'immobilisa momentanément au-dessus des deux vaisseaux embrasés, laissant percer faiblement un soleil qui brillait à peu près autant qu'une lanterne.

Le premier français dérivait sous le vent, l'eau était encombrée d'épaves et de cadavres. Le second était en train de passer sur l'arrière du *Lysandre* et n'avait qu'une seule pièce de chasse encore battante. En voyant *L'Immortalité*, Bolitho pensa d'abord qu'une de ses soutes avait explosé. Javal avait réussi à crocher l'un des français et, tandis que l'autre essayait de passer sur son arrière pour balayer son pont d'un bout à l'autre, un incendie avait éclaté : une lampe décrochée de son support, un homme pris de panique et mettant le feu par accident à de la poudre, personne ne le saurait jamais. On ne voyait quasiment plus rien de la prise elle-même : ses mâts étaient tombés, les flammes grandissaient à chaque seconde. L'incendie s'était communiqué à l'autre bâtiment qui se tenait bord à bord, voiles envolées, gréement et passavant nus. Lui aussi était condamné.

Bolitho s'essuya les yeux, il souffrait pour Javal et ses hommes.

Lorsque la fumée s'abattit de nouveau sur eux, il entendit Grubb qui l'appelait :

— Le safran, monsieur !

Il traversa le pont sans s'occuper des balles qui frappaient les planches à ses pieds. Les timoniers balançaient la barre d'un bord, puis de l'autre.

Grubb ajouta :

— La pièce de chasse de ce salopard a coupé les drosses ! – il lui montra le petit hunier : On abat !

— Du monde à l'arrière ! cria Bolitho, il nous faut des drosses neuves.

Plowman partit rameuter les servants des pièces les plus proches.

— Allez, vivement !

Herrick observait, désespéré, les voiles qui faseyaient.

— Il faut réduire d'urgence !

— Faites, Thomas.

Il essayait de ne pas penser au français qui se trouvait derrière. Un coup qui tenait du miracle avait définitivement endommagé le gouvernail du *Lysandre*, et maintenant, avec ce vent qui le faisait dériver doucement, il se mettait cul à l'ennemi. L'aventure de *l'Osiris* se répétait. Il essaya de ne pas commencer à jurer tout haut. Mais cette fois-ci, il n'y aurait pas de *Lysandre* pour venir à leur secours.

Il entendait de chaque bord les résultats du chaos qu'ils avaient semé sur les ravitailleurs. Brueys pouvait bien avoir encore des soldats, de l'artillerie à foison à bord de ses vaisseaux, il n'aurait plus jamais une seule de ces grosses pièces de siège qui avaient envoyé *l'Osiris* à la mort.

Le *Nicator* se tenait toujours à l'écart. Il était commandé par un homme si rongé par l'amertume, si tourmenté par la haine, qu'il préférait assister à la mort des siens plutôt que de faire un seul geste.

Les craquements se multipliaient en bas ; il y eut un tonnerre de cris lorsque le grand hunier du *Lysandre* se fendit et tomba dans la fumée, emportant avec lui dans l'eau des hommes et des voiles qui tombèrent dans un grand éclaboussement.

Plusieurs marins accouraient avec des haches pour les débarrasser de tous ces débris. Bolitho vit Saxby grimper dans les enfléchures, une marque neuve nouée autour de la taille comme une grande ceinture.

En se déhalant sur les drisses, il cria :

— Je crois que j'en ai trouvé un de rechange, monsieur, vous voyez !

Il pleurait et riait à la fois, toutes ces horreurs avaient eu raison de sa peur. Plus tard, s'il survivait, ce n'en serait que plus lourd à porter.

A bâbord, les huniers et le coltis du français les surplombaient. Les canons reculaient, revenaient en batterie, il sentait le pont danser, entendait quelques-uns des hommes encore en état pousser des cris de joie chaque fois que leurs coups allaient au but.

Mais tout cela ne servait à rien. Le *Lysandre* ne gouvernait toujours pas, ses voiles déchiquetées volaient en tous sens dans la fumée, les pièces ne tiraient plus que sporadiquement, par manque de monde pour les ravitailler.

La fumée prenait des nuances pourpres. Bolitho dut trouver un appui, une nouvelle volée de mitraille balayait la poupe. Des fusiliers et des marins tombaient, mouraient devant lui. Le lieutenant Nepean lâcha son épée et s'affaissa dans une mare de sang. Lorsque Leroux appela son sergent, ce dernier, incapable de réagir, assis, se tenait l'estomac, les yeux hagards. Il essayait visiblement de répondre comme il l'avait toujours fait, mais…

Allday sortit son grand coutelas et se précipita près de Bolitho pour lui servir de bouclier.

— Encore une bordée, lâcha-t-il entre ses dents, et je dirai qu'ils essaient de monter à l'abordage !

Il repoussa un fusilier qui agonisait et pointa son coutelas dans la fumée :

— Y a juste un homme que j'aimerais encore mieux tuer qu'une Grenouille, aujourd'hui !

Herrick arrivait, les mains dans le dos, le visage impassible.

— Mr. Plowman dit qu'il en a encore pour dix minutes.

Mais cela pourrait tout aussi bien prendre une heure, songea Bolitho.

— Et qui ça ? fit Bolitho en se tournant vers Allday.

— Ce salopard de commandant Probyn, voilà de qui je veux parler !

Le français n'était plus qu'à quelques pieds par leur travers, encore que, avec toute cette fumée, il fût impossible d'évaluer la distance. Tous les canons battants tiraient boulet après boulet dans les œuvres vives et l'arrière du *Lysandre*. Juchés le long de

la civadière ou sur le coltis, les tireurs d'élite faisaient feu sans discontinuer, visant la dunette.

— Et les ravitailleurs ? cria Bolitho à Herrick.

— Six sont hors de combat, il y en a peut-être autant d'avariés !

Bolitho détourna un instant les yeux pour regarder un cadavre que l'on jetait à l'arrière. C'était Moffitt, son secrétaire, ses cheveux gris marqués d'une grande plaie sanguinolente, là où un éclis l'avait atteint. Comme le père de Gilchrist, il avait connu les misères de la prison pour dettes et à présent, il gisait là, mort.

Il dut se forcer à articuler :

— Je vous ordonne d'amener les couleurs, Thomas.

Herrick se tourna vers lui, la bouche tordue de désespoir.

— Vous m'ordonnez *de me rendre*, monsieur ?

Bolitho s'approcha de lui, il sentait la présence d'Allday derrière lui. Allday qui le protégeait, comme d'habitude.

— Oui, de vous rendre.

Il voyait les pièces désemparées, le sang qui avait tout éclaboussé, jusqu'à la misaine en lambeaux.

— Nous avons fait ce que nous voulions. Je ne veux pas voir un homme de plus mourir pour sauver mon honneur.

— Mais enfin, monsieur !

Herrick hésita, Veitch s'approchait d'eux en titubant. Son bras était couvert de sang, il avait le teint cireux.

— Nous allons les combattre, monsieur ! cria Veitch, nous avons encore quelques braves gars !

Bolitho les regardait, épuisé.

— Je sais bien que vous continueriez à vous battre – il se tourna face à l'ennemi. Mais dans ce cas, nos hommes mourraient pour rien.

Il aperçut Saxby, accroupi près du pavois.

— Amenez les couleurs – il reprit en criant : C'est un ordre !

Les canons se turent et, par-dessus les craquements d'un transport en train de flamber et les gémissements des blessés, ils entendirent les Français qui poussaient des cris de victoire.

« Ils se préparent à monter à bord. » Bolitho essuya la lame de son sabre et regarda tous ceux qui se trouvaient autour de lui. Au moins leurs vies seraient-elles épargnées.

La fumée redoubla soudain et, avec elle, un tonnerre de canons épouvantable. Bolitho crut d'abord que les Français voulaient assurer leur victoire en lâchant une dernière bordée meurtrière à bout portant. Il vit des enfléchures du *Lysandre* se rompre et flotter comme des algues au moment où les boulets volèrent au-dessus du pont. Mais il se retourna en entendant Herrick crier comme un dément :

— C'est le *Nicator* ! Il tire sur les français de l'autre bord !

A cause de la fumée et des transports à la dérive, dont certains ajoutaient encore les effets de leurs incendies au brouillard ambiant, personne n'avait vu le *Nicator* qui s'était approché lentement, sans bruit. Il tirait de toutes ses pièces sur le français, qui, coincé entre ses bordées furieuses et la muraille tribord du *Lysandre*, ne pouvait plus rien faire pour s'échapper.

— Dites à vos gens de s'éloigner des passavants, ordonna Bolitho.

Il entendait les boulets du *Nicator* voler dans le gréement au-dessus de lui.

Herrick lui montra du doigt Saxby qui faisait des entrechats autour de la drisse à laquelle était frappée la marque de Bolitho. Ni la marque ni le pavillon n'avaient été amenés.

Tout se termina très vite. Au milieu des clameurs des marins et des fusiliers qui envahissaient le pont du français, le pavillon tricolore disparut dans la fumée.

L'un des lieutenants de vaisseau du *Nicator* arriva à bord quinze minutes plus tard. Les trois bâtiments, étroitement enchevêtrés, dérivaient ensemble. Vainqueurs et vaincus s'activaient ensemble auprès des blessés.

Le lieutenant de vaisseau examina du regard les ponts du *Lysandre* et mit chapeau bas.

— Je… je suis profondément désolé, monsieur. Une fois de plus, nous sommes arrivés en retard.

Il regardait les blessés que l'on descendait de l'arrière.

— Je n'ai encore jamais vu quelqu'un se battre comme vous, monsieur.

— Et le commandant Probyn ? lui demanda sèchement Herrick.

— Il est mort, monsieur – l'officier releva la tête. Abattu par un tireur, il est mort sur le coup.

Un homme que l'on descendait dans l'entrepont hurlait de terreur ; Bolitho se souvenait de Luce, et de Farquhar et de Javal. Et de tant d'autres, trop nombreux.

— Était-ce avant ou après que vous êtes venus à notre aide ? lui demanda-t-il.

L'officier était dans le plus profond désarroi.

— Avant, monsieur. Mais je suis sûr que…

Bolitho regardait Herrick. Le *Nicator* était trop loin pour se trouver à portée de mousquet. En cas d'enquête, il serait difficile de l'expliquer, impossible de le prouver. Mais quelqu'un, sous le coup de la honte et de l'angoisse, avait abattu Probyn alors qu'il regardait le *Lysandre* et *L'Immortalité* se battre sans aide.

Il sourit doucement à l'officier qui était blanc comme un linge.

— Enfin, vous êtes venus.

— Nous en avions le devoir, monsieur, fit-il en se tournant à l'arrivée de Pascœ.

Bolitho traversa le pont pour aller serrer son neveu dans ses bras. Le lieutenant de vaisseau inconnu leva les yeux. Il y avait un trou de ciel bleu et la marque de Bolitho flottait toujours.

Il ajouta tranquillement :

— Nous avons vu le signal. « Venir au contact. » Cela suffisait.

Bolitho le regardait sans rien dire. Il ordonna à Herrick :

— Faites dégager le français dès que les hommes de Mr. Grubb auront terminé de réparer l'appareil à gouverner. Il s'est bien battu, je n'ai pas l'usage d'une nouvelle prise alors que la flotte de Brueys est si proche.

Herrick s'approcha de la lisse et transmit l'ordre au lieutenant de vaisseau Steere qui arrivait de la batterie basse.

Grubb arriva à son tour de son pas traînant : sa figure ravagée était couverte de noir de fumée et de poussière.

— A présent, il va répondre à la barre, monsieur. Parés à faire route !

— Il ne vous entend pas, monsieur Grubb, lui dit doucement Herrick – il se tourna tristement vers Bolitho : Il regarde le signal, il pense à tous ceux *qui ne peuvent pas* le voir, qui ne sauront jamais. Je le connais trop bien.

Le pilote partit rejoindre ses timoniers. Herrick dit à Pascœ :

— Allez avec lui, Adam, je peux me débrouiller sans vous pour le moment.

Et, en voyant la tête de Pascœ, il ne put s'empêcher d'ajouter :

— Essayez de le lui dire. Ce n'est pas à cause de ce signal qu'ils sont venus. C'est à cause de lui.

ÉPILOGUE

Le capitaine de vaisseau Thomas Herrick pénétra dans la chambre et attendit que Bolitho levât les yeux de sa table.

— La vigie vient tout juste de signaler le Rocher dans le noroît, monsieur. Avec un peu de chance, nous serons mouillés sous les batteries de Gibraltar avant le coucher du soleil.

— Merci, Thomas. J'ai entendu la vigie – il avait l'air ailleurs. Vous feriez mieux de préparer le salut à l'amiral.

Herrick le regarda tristement.

— Et ensuite, monsieur, vous allez débarquer du *Lysandre*.

Bolitho se leva et s'approcha lentement des fenêtres. Le *Nicator* suivait à environ un demi-mille dans les eaux, ses voiles étaient toute blanches au soleil. Plus loin, on apercevait une formation hétéroclite de transports capturés et une frégate française qu'ils avaient prise en remorque, le temps de réparer ses avaries.

Débarquer du *Lysandre*. C'était bien là le nœud de l'affaire. Toutes ces semaines, tous ces mois. Les moments de dépit et les moments de joie ou de fierté. Ce travail harassant, les horreurs des batailles. A présent, tout cela était derrière lui, jusqu'à la prochaine fois.

Il entendait des coups de marteau et le bruit plus sec d'une herminette, il imaginait tous les travaux qui se poursuivaient à bord. De même qu'il revoyait ce moment, lorsque Grubb lui avait annoncé qu'ils étaient manœuvrants puis qu'ils avaient largué le deux-ponts français. Il croyait toujours qu'il s'était agi d'un miracle, cette flotte française qui avait poursuivi sa route vers l'Egypte au sudet. Peut-être Brueys avait-il cru que la petite escadre de Bolitho n'avait attaqué ses transports que pour le retarder un peu et qu'une autre flotte l'attendait sur le chemin d'Alexandrie.

Très mal en point, percé de toutes parts, faisant eau à chaque mille péniblement gagné, le *Lysandre* avait navigué vent

arrière, effectuant quelques réparations de fortune, immergeant ses morts et soignant les blessés, qui étaient en grand nombre.

Et puis, en compagnie du *Nicator*, ils avaient mis le cap à l'ouest une nouvelle fois. Ils craignaient autant de devoir affronter une nouvelle série de grains que de subir une nouvelle attaque ennemie. Mais les Français avaient bien autre chose en tête. Quelques jours plus tard, les vigies du *Lysandre* avaient signalé une petite pyramide de voiles. Bolitho et les équipages de deux vaisseaux avaient vu arriver, avec un mélange de crainte et d'émotion, la *Jacinthe* qui se hâtait vers eux. Noir et jaune au soleil, elle entraînait dans son sillage non pas une escadre mais une flotte.

Cela était pure coïncidence, mais il était difficile de croire là aussi qu'il ne s'agissait pas d'un miracle.

A bord de son *Busard* gravement avarié, le lieutenant de vaisseau Gilchrist n'avait pas fait route directe vers Gibraltar comme il en avait reçu l'ordre. Au lieu de cela, et pour des raisons qui n'apparaissaient pas clairement, il avait fait relâche à Syracuse. C'est là que se trouvait la flotte qui, dépitée, se refaisait après la traversée infructueuse qui l'avait conduite à Alexandrie. Le navire amiral de Nelson, le *Vanguard*, se trouvait au centre.

Apparemment Nelson n'avait pas eu besoin de plus qu'un rapport assez nébuleux pour repartir de plus belle. Direction Alexandrie, où il avait découvert les transports français rescapés abrités dans le port. Mais, dans le nordet, mouillée avec une précision impressionnante et comme Herrick l'avait prévu, se trouvait la flotte française.

Après avoir perdu la moitié de son équipage, entre les morts et les blessés, le *Lysandre* était resté à l'écart de cette bataille. Le combat d'Aboukir, comme on allait désormais l'appeler. La bataille avait commencé dans la soirée et fait rage toute la nuit. Lorsque l'aube se leva, il y avait tant de bâtiments au fond, tant de cadavres, que Bolitho ne pouvait que s'étonner, une fois encore, de ce à quoi pouvait mener la férocité humaine.

Sans se laisser impressionner par la ligne française et par le fait que de nombreux vaisseaux étaient liés entre eux par des câbles destinés à empêcher toute tentative de percée, Nelson

avait fait le tour des défenses françaises pour attaquer par-derrière, du côté de la côte. En effet, il n'y avait aucune pièce de siège sur le rivage pour l'en empêcher et il put ainsi concentrer tous ses talents et toute son énergie sur un ennemi aussi déterminé qu'il l'était.

Bien que la flotte française fût supérieure en nombre, tous les vaisseaux de Brueys avaient coulé à l'aube, à l'exception de deux d'entre eux qui avaient réussi à s'échapper pendant la nuit après avoir assisté au moment le plus horrible de la bataille. *L'Orient,* l'énorme vaisseau amiral de Brueys, un cent vingt canons, avait explosé, endommageant plusieurs bâtiments qui se trouvaient à proximité et suscitant une telle terreur chez les deux adversaires que le feu s'était provisoirement tu.

Brueys périt avec son bâtiment, mais le souvenir de son courage et de sa ténacité est demeuré vivant, tant chez les Britanniques qu'ailleurs. Les deux jambes emportées, les moignons garrottés avec des tourniquets, Brueys avait ordonné qu'on le mît dans un siège, face à son vieil ennemi, et il avait exercé son commandement jusqu'à la fin.

Le rêve de Bonaparte était mort. Il avait perdu toute sa flotte et plus de cinq mille hommes, six fois plus que les Anglais. Son armée se retrouvait aux bouches du Nil, sans défense, prisonnière.

Cela avait été une grande victoire et, en assistant aux derniers épisodes de la bataille, devant les éclairs rougeoyants qui emplissaient ciel et mer, Bolitho s'était senti fier à juste titre du rôle que le *Lysandre* y avait joué.

Plus tard, en envoyant son propre rapport au navire amiral, Bolitho avait attendu avec anxiété les réactions du contre-amiral.

Avec sa vigueur habituelle, Nelson se préparait à reprendre la mer, mais il avait envoyé à bord du *Lysandre* un officier porteur d'un message très bref, mais chaleureux.

« Vous êtes un homme selon mon cœur, Bolitho. Les risques justifient les actes. »

Il avait donné ordre à Bolitho d'escorter quelques prises jusqu'à Gibraltar puis de prendre passage vers l'Angleterre pour rendre compte une fois de plus à l'Amirauté. Nelson n'avait

jamais fait allusion à la mort du commandant Probyn. Ce qui était aussi bien, comme Herrick l'avait souligné.

Il se tourna vers Herrick.

— C'est une chose étrange, Thomas, mais Francis Inch est le seul d'entre nous à avoir rencontré « notre Nel ».

— Certes, acquiesça Herrick, mais on sent néanmoins son influence, monsieur. Cette lettre de lui, plus le fait qu'une marque flotte toujours sur ce bâtiment, vaut bien plus qu'une poignée de mains.

— Après tout ce que nous avons vécu, Thomas, le *Lysandre* me manquera.

— Oui, fit Herrick – son visage s'assombrit. Une fois que nous serons à l'ancre, je vais me retrouver avec le plus gros du travail à faire. Encore que j'aie bien peur qu'il ne puisse plus jamais reprendre sa place dans une ligne de bataille.

— Lorsque vous rentrerez en Angleterre, Thomas… – il se mit à sourire – … mais alors, je n'ai pas besoin de vous le rappeler, n'est-ce pas ? J'aurai toujours besoin d'un ami fidèle.

— N'ayez crainte.

Herrick détourna les yeux pour regarder une yole qui surgissait derrière les fenêtres de flanc. Son armement faisait de grands gestes et poussait à l'adresse du soixante-quatorze blessé des clameurs de bienvenue, mais les voix étaient étouffées par les vitres de verre épais.

— Si je peux venir, je viendrai.

— J'ai fait beaucoup de grosses erreurs, Thomas, beaucoup trop.

— Mais vous avez fini par trouver les réponses, monsieur. Cela seul compte.

— Vous croyez ? – il se mit à sourire. J'en doute. J'ai en tout cas appris qu'il n'est pas facile de décider qui doit vivre et qui doit mourir, uniquement parce que votre marque flottera au-dessus du bilan final.

Il se tourna vers la cave à vins que deux matelots enveloppaient de toile à voile. Allait-il la revoir à Londres ? Y aurait-il toujours quelque chose entre eux deux ?

Quelques heures plus tard, après le vacarme déchirant des canons de salut, les manœuvres de mouillage et la corvée

indispensable de signature des documents, Bolitho monta sur le pont pour la dernière fois.

Au soleil couchant, Gibraltar ressemblait à un vaste banc de corail, les vergues et les voiles ferlées prenaient la même teinte.

Il s'avança lentement devant les hommes rassemblés, essayant de rester impassible, serrant une main ici, prononçant un nom là. Le major Leroux, un bras en bandoulière. Le vieux Ben Grubb, l'air plus féroce que jamais et qui grommela : « Bonne chance à vous, monsieur. » Mewse, le commis, le lieutenant de vaisseau Steere, les aspirants qui avaient acquis un certain calme, mais qui rentraient bronzés et vieillis après seulement quelques mois passés à la mer.

Il s'arrêta à la porte de coupée et se baissa pour voir ce qui se passait au-dessous. Allday était déjà dans le canot, impeccable dans sa vareuse bleue et son pantalon de nankin, et il gardait l'œil sur l'armement. Les nageurs, eux aussi, paraissaient différents. Vêtus de chemises à carreaux propres, coiffés de chapeaux en toile goudronnée, ils avaient fait un effort spécial en son honneur.

Ozzard se trouvait également dans le canot, un maigre baluchon dans les bras, et regardait le bâtiment au-dessus de lui. Lorsque Bolitho lui avait demandé s'il aimerait rester à son service, il avait été incapable de répondre. Il avait seulement fait un signe de tête affirmatif, sans pouvoir imaginer que son existence errante d'un bâtiment à l'autre était terminée.

Il se tourna vers Pascœ :

— Au revoir, Adam. J'espère vous revoir bientôt.

Il lui donna une grande poignée de mains puis ajouta à l'intention de Herrick :

— Prenez soin l'un de l'autre, compris ?

Il salua la garde et descendit dans le canot. Ils poussèrent sous la grande ombre du *Lysandre* et il se retourna pour le contempler une dernière fois.

Allday, qui le regardait, vit son expression comme il écoutait les vivats qui éclataient sur le pont et dans les enfléchures.

— Il y avait beaucoup de têtes qui manquaient, fit Bolitho.

— Vous en faites pas, monsieur, répliqua Allday, nous leur avons montré qui nous étions, y a pas d'erreur !

Le canot fit des zigzags entre les bâtiments mouillés. Herrick l'observa jusqu'à ce qu'il eût disparu à leurs yeux. Il remonta lentement à l'arrière en se prenant les pieds dans les nombreux trous qui attendaient encore d'être rebouchés. Il se retourna en entendant Pascœ arriver, avec la marque salie et déchirée sous le bras.

Pascœ lui fit un sourire, mais il y avait de la tristesse dans ses yeux.

— J'ai pensé que vous aimeriez la conserver, monsieur ?

Herrick fit du regard le tour de son bâtiment, tant de choses lui revenaient en mémoire.

— J'ai tout cela, Adam – il prit le pennon. Je l'enverrai à la mère du commandant Farquhar, il ne lui reste plus rien, à présent.

Pascœ le laissa près des filets déchirés et passa de l'autre bord. Mais on ne voyait plus le canot et le Rocher était déjà noyé dans l'ombre.

Fin du Tome 12